This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Library of the University of Michigan

Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest

E F FABER

G
11
5682

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quatrième Série.

TOME XI.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR 1855-1856.

Président. M. Lefebvre-Duruflé, sénateur.
Vice-Présidents. MM. le général Aupick, sénateur.
Paulin Talabot.
Scrutateurs. MM. le général Auvray.
Vivien de Saint-Martin.
Secrétaire. M. Cortambert.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA COMMISSION CENTRALE

POUR 1856.

Président. M. Constant-Prévost (de l'Institut).
Vice-Présidents. MM. Jomard (de l'Institut) et d'Avezac.
Secrétaire général. M. Alfred Maury.
Secrétaire adjoint. M. V.-A. Malte-Brun.

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie, corr. de l'Institut.
général Aupick.
général Auvray.
Alex. Bonneau.
Gustave d'Eichthal.
C^te^ d'Escayrac de Lauture.

MM. Lafond.
Morin.
Noël des Vergers, corr. de l'Inst.
Poulain de Bossay.
Renard.
Vivien de Saint-Martin.

Section de Publication.

MM. Albert-Montémont.
Cortambert.
Daussy, membre de l'Institut.
de Froberville.
Jacobs.
Lourmand.

MM. Mauroy.
Morel-Fatio.
Guigniaut, m. de l'Inst.
Sédillot.
Trémaux.
....

Section de Comptabilité.

MM. Demersay.
Garnier.
Isambert.

MM. De la Roquette.
Lefebvre-Duruflé.
Talabot.

Archiviste-bibliothécaire.

M......

Trésorier de la Société.

M. Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Membres adjoints.

MM. A. Barbié du Bocage.
Ferd. Fabre.

M. A. de Froidefonds des Farges.

M. Noirot, agent de la Société, rue Christine, 3.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ PAR LA SECTION DE PUBLICATION

ET MM. ALFRED MAURY,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE;

ET

V.-A. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT.

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME ONZIÈME.

ANNÉE 1856.

JANVIER — JUIN.

PARIS,
CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 21.

1856

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ DEPUIS SON ORIGINE.

MM.
De Laplace.
De Pastoret.
De Chateaubriand.
Chabrol de Volvic.
Becquey.
Alex. de Humboldt.
Chabrol de Crousol.
Georges Cuvier.
Hyde de Neuville.
Duc de Doudeauville.
J.-B. Eyriès.

MM.
Le vice-amiral de Rigny.
Le contre-amiral Dumont d'Urville.
Duc Decazes.
C^{te} de Montalivet.
De Barante.
Le général Pelet.
Guizot.
De Salvandy.
Tupinier.
De Las Cases.

MM.
Villemain.
Cunin-Gridaine.
L'amiral Roussin.
L'amiral de Mackau.
Le vice-amiral Halgan.
Walckenaer.
C^{te} Molé.
Jomard.
Le contre-amiral Mathieu.
Le vice-amiral La Place.
Hip. Fortoul.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS DANS L'ORDRE DE LEUR NOMINATION.

MM.
H. S. Tanner, à Philadelphie.
W. Woodbridge, à Boston.
Le lt-col. Edward Sabine, à Londres.
Le docteur Reinganum, à Berlin.
Le docteur Richardson, à Londres.
Le professeur Rafn, à Copenhague.
W. Ainsworth, à Londres.
Le colonel Long, à Louisville, Ky.
Le capitaine Maconochie, à Sydney.
Le conseiller de Macedo, à Lisbonne.
Le professeur Karl Ritter, à Berlin.
Le cap. John Washington, à Londres.
P. de Angelis, à Buenos-Ayres.
Le docteur Kriegk, à Francfort.
Adolphe Erman, à Berlin.
Le docteur Wappaüs, à Goettingue.

MM.
Ferdinand de Luca, à Naples.
Le docteur Baruffi, à Turin.
Le lieut.-col. Fr. Coello, à Madrid.
Le professeur Munch, à Christiania.
Le gén. Albert de la Marmora, à Turin.
Fulgence Fresnel, à Mossoul.
Ch. Scheffer, à Constantinople.
Le professeur Paul Chaix, à Genève.
J. S. Abert, colonel des ingénieurs-topographes des États-Unis.
Le professeur Alex. Bache, surintendant du *Coast-Survey*, aux Etats-Unis.
Lepsius (Richard), à Berlin.
De Martius, à Munich.
Kiepert (Henri), à Weimar.
Petermann (Augustus), à Gotha.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS QUI ONT OBTENU LA GRANDE MÉDAILLE.

MM.
Le capit. sir J. Franklin, à Londres.
Le capitaine Graah, à Copenhague.
Le capitaine sir John Ross, à Londres.

MM.
Le capitaine G. Back.
Le capit. James Clark Ross, à Londres.
Le capitaine R. Mac-Clure, à Londres.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet,
rue Mignon, 2.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER ET FÉVRIER 1856.

Mémoires, etc.

SUR NOTRE CONNAISSANCE ACTUELLE
DE L'INDE ANCIENNE.

Discours lu à la séance publique annuelle de la Société de géographie,
le 21 décembre 1855,

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

La connaissance de l'Inde ancienne est une conquête de notre époque, et cette conquête marque parmi les plus grandes que nous ayons faites. Il y a un siècle à peine, on n'en soupçonnait pas la possibilité. Un voile épais couvrait alors tout le passé historique de l'antique patrie des Brahmanes, et l'on ne croyait pas que ce voile pût être jamais soulevé. Au delà du petit nombre d'informations recueillies dans le bassin de l'Indus par les compagnons d'Alexandre, dans la région du Gange par Mégasthène, et sur la zone littorale par les navigateurs alexandrins, au delà de ces quelques notions vagues et confuses, incomplètes surtout et presque toujours altérées dans l'état où les compilateurs de l'époque romaine nous les ont transmises, on ne voyait plus rien, rien que la nuit profonde et le néant.

Depuis le temps de Vasco de Gama, cependant, des établissements européens avaient couvert les provinces maritimes de l'Inde ; mais ces établissements n'avaient rien produit pour la science. C'est seulement avec la domination britannique qu'une ère nouvelle a commencé. Ère féconde d'investigations et de découvertes dont les résultats déjà immenses, et que chaque jour agrandit encore, ont restitué un des chapitres à la fois les plus curieux et les plus importants de l'histoire de l'Asie, — plus que cela, de l'histoire tout entière de l'ancien monde et des origines de notre race.

La fondation de la Société asiatique de Calcutta a marqué le commencement de cette période de découvertes, qui sera un des titres d'honneur de l'Angleterre dans les fastes intellectuels de l'humanité. Très lents d'abord et très contestés, comme tout ce qui est nouveau et rompt brusquement avec les opinions reçues, les progrès de cette nouvelle branche des études orientales qui a l'Inde pour objet sont devenus bientôt plus rapides et plus sûrs. Chaque pas en avant a conduit sur un sol plus ferme, et chaque découverte a frayé les voies à d'autres découvertes. Déjà, dans cette carrière encore si récente, de grandes notoriétés scientifiques se sont produites, et elles y ont marqué leur passage par de vastes et beaux travaux. Les noms de William Jones, de Wilkins, de Colebrooke et de Thomas Prinsep à Calcutta, de Hayman Wilson en Angleterre, d'Eugène Burnouf en France, de Roth, d'Albrecht Weber, de Bopp, de Théodor Benfey, et surtout de Christian Lassen en Allemagne, tous ces noms, —

nous ne rappellons que les plus illustres, — qui tiennent une si grande et si honorable place dans l'histoire scientifique du XIX^e^ siècle, jettent sur la nouvelle école un éclat qui ne tient pas moins à l'importance des résultats acquis qu'à des qualités éminentes d'érudition et de sagacité. La langue religieuse et littéraire de l'Inde ancienne, le sanscrit, a cessé d'être un mystère renfermé dans le sanctuaire brahmanique, et cette première conquête est devenue la clef de toutes les autres. Dès qu'il a été donné à l'investigation européenne de scruter les trésors ignorés de la vieille littérature de l'Inde, des découvertes nombreuses, rapides, inattendues, se sont succédé dans ce nouveau champ d'études. Sur ce sol que la conquête musulmane du XII^e^ siècle a frappé de stérilité intellectuelle, une littérature riche et variée a fleuri autrefois, non pas sans doute avec la sève vigoureuse, la mâle beauté et le goût contenu des chefs-d'œuvre que nous a légués l'antiquité grecque et romaine, mais avec la grâce, la souplesse, le coloris brillant inspirés par une nature pleine à la fois de mollesse et d'éclat, et aussi avec la profondeur abstraite des esprits contemplatifs. De même que Rome et Athènes, l'Inde ancienne a eu son grand siècle littéraire, presque contemporain du siècle d'Auguste ; et les monuments de cette époque féconde, théâtre et poésie, astronomie et sciences médicales, grammaire et apologue, exégèse religieuse et philosophie, tous ces monuments de genres si divers se sont conservés jusqu'à nos jours, dominés par deux vastes compositions épiques, le Râmâyana et le Mahâbhârata, qui sont comme le couronnement de toute la littérature sanscrite.

Une branche seule fait défaut dans ce riche inventaire, c'est la littérature historique. L'histoire, dans sa noble et large acception, telle qu'Hérodote l'a créée et que nos grands écrivains l'ont comprise, l'histoire qui tout à la fois peint, analyse et raconte, et qui tient compte de la dignité morale de l'homme autant et plus que du côté matériel des faits, cette histoire n'appartient qu'à notre Europe : l'Asie ne l'a pas connue. L'Asie, comme les temps d'ignorance de notre moyen âge, n'a eu que des chroniques, c'est-à-dire une aride nomenclature des faits purement extérieurs. Hé bien ! même cette ébauche rudimentaire de l'histoire des choses humaines, on ne l'a pas trouvée dans l'Inde brahmanique. On ne saurait dire que ce soit impuissance, vis-à-vis des riches développements que présentent d'autres parties de la littérature sanscrite ; l'absence complète des documents historiques chez les anciens Brahmanes a été purement volontaire. C'est le résultat de leurs idées spéculatives sur le monde et sur l'homme : à quoi bon consacrer le souvenir du court passage de l'homme sur la terre, alors que ce passage n'est qu'un état de transition et d'abaissement? Cette absence complète d'ouvrages historiques dans la littérature brahmanique est d'autant plus frappante, qu'en dehors du brahmanisme, ou du moins là où son action n'a pas été exclusive, l'Inde, comme les autres pays de l'Asie, possède des chroniques plus ou moins développées. Les Bouddhistes du Népâl et ceux de Ceylan ont des livres historiques qui remontent jusqu'au temps du Bouddha Çâkyamouni, au vii^e siècle avant l'ère chrétienne ; les contrées du sud, qui ont eu leur civilisation propre et leur littérature indigène, possèdent de nombreuses chroniques locales; les provinces où dominent les Radjpouts, dans l'Inde occidentale, ont aussi des ouvrages du même genre, outre un grand poëme national qui renferme les plus vieux souvenirs des tribus, antérieurs à la lutte de deux siècles soutenue contre les envahisseurs musulmans; le Kachmîr, enfin, qui, environné de sa ceinture de montagnes, a vécu pendant de longs siècles en dehors de toute influence étrangère et a toujours gardé sa nationalité distincte, le Kachmîr a sa grande chronique en vers dont les souvenirs traditionnels remontent très loin dans le passé. Ces chroniques indiennes ne sont le plus souvent que de rudes ébauches ou des listes arides, dont les commencements vont invariablement se perdre dans des fables sans valeur; néanmoins elles fournissent des indications indispensables pour reconstituer sinon l'histoire, au moins la géographie politique de l'Inde avant la domination musulmane, et nous serions trop heureux que la littérature brahmanique des pays du Gange nous eût offert quelque chose de semblable pour les temps antiques.

Si exclusif cependant que soit un système sorti de la spéculation métaphysique et imposé par une théocratie puissante, il y a dans l'homme, quand ce système est contraire à sa nature, quelque chose qui échappera toujours à la compression. Jamais on n'étouffera complétement dans un être pensant le désir de connaître les choses du temps passé. Cette disposition naturelle de notre esprit, les Brahmanes eux-mêmes n'ont pu s'en affranchir d'une manière absolue; seulement ils ont subordonné l'histoire à la religion, et les souvenirs anciens se sont enveloppés des formes de la légende. Ils se sont revêtus surtout des couleurs splendides de la poésie. Il y a eu dans l'Inde brahmanique des compositions très anciennes, destinées à conserver le nom des souverains appartenant aux grandes dynasties, avec les traditions légendaires que l'on rattachait à ces noms, et cette partie légendaire s'est perpétuée dans les compositions d'une date beaucoup plus récente qui existent aujourd'hui sous le nom de Pourânas ; mais ce sont surtout les deux grandes épopées de l'Inde, le Râmâyana et le Mahâbhârata, qui sont devenues le dépôt le plus riche des vieilles traditions. Le Mâhâbharata a pour sujet la lutte de deux branches rivales de la famille Lunaire, se disputant l'empire des pays gangétiques ; le sujet principal du Râmâyana est la conquête de l'île de Lankâ — le Ceylan de notre géographie actuelle — par un prince de la race Solaire. Mais ce qui fait surtout l'importance de ces vastes compositions, c'est moins encore le thème principal que les nombreux épisodes qui s'y rattachent. De même que les plus anciens titres des familles royales, et ceux des tribus elles-mêmes de la race hellénique, se retrouvent dans les chants d'Homère, ceux des Âryas brahmaniques sont déposés dans les deux grands poëmes, principalement dans le Mahâbhârata.

Depuis dix ans les efforts des indianistes se sont surtout attachés, notamment en Allemagne, à dégager des grandes compositions épiques de l'Inde ce qu'elles peuvent renfermer d'éléments historiques. C'est une étude longue et laborieuse ; M. Lassen est plus que personne en droit d'en revendiquer l'honneur. Les deux parties publiées de ses Antiquités de l'Inde permettent d'apprécier déjà ce que l'érudition la plus profonde, dirigée par une bonne critique et une remarquable sagacité, auront pu tirer de cette mine immense. Assurément de grandes lumières y ont déjà pénétré. Les livres et les inscriptions bouddhiques ont permis d'échelonner une série de dates certaines en remontant jusqu'au milieu du VII^e siècle avant notre ère; et si la chronologie positive n'a pu s'élever plus haut dans les temps purement brahmaniques, on a déterminé cependant d'une manière suffisamment approximative la succession et l'étendue des grandes périodes antérieures à l'apparition du Bouddhisme. Ce sont là sans doute des résultats considérables; j'en vois un plus important encore et d'un plus vif intérêt que la simple restitution des dynasties : c'est la reconstitution, si je puis dire, de la société elle-même. La vieille société indienne, aux diverses périodes de son existence, revit en effet tout entière dans les monuments de la littérature sanscrite qui ont été publiés et traduits depuis le commencement du siècle actuel. Non-seulement le livre de Manou en fait connaître l'organisation légale à une époque qui remonte au moins à dix ou douze siècles avant notre ère; non-seulement les doctrines religieuses, philosophiques et morales se retrouvent dans les traités dogmatiques, mais les grands poëmes nous initient à une foule d'usages, de pratiques et de croyances, en même temps que les compositions dramatiques nous font pénétrer dans les habitudes les plus intimes de la vie domestique. Plus heureuses, et surtout plus complètes que les exhumations contemporaines de Ninive et de l'Égypte, les études indiennes ont retrouvé l'Inde tout entière dans sa vieille littérature, l'Inde d'Alexandre et des âges héroïques, soutenues d'ailleurs et dirigées par l'étude comparée de l'Inde actuelle, qui, en une foule de cas, apporte un vivant commentaire aux anciens textes.

Ce secours de l'étude comparée est encore utile sur plusieurs points essentiels, même quand on pénètre jusqu'aux temps antiques qui ont précédé l'établissement des grandes monarchies du Gange célébrées dans le Râmâyana et le Mahâbhârata. Ces premiers siècles de l'Inde ancienne, ce sont les Védas qui nous les ont ouverts. Le Véda est la dernière conquête de l'érudition européenne dans le vaste domaine des antiquités hindoues, et elle a été la plus difficile. Il a fallu vaincre le scrupule religieux des Brahmanes, gardiens jaloux de ces textes sacrés; et ce premier obstacle franchi, l'archaïsme de l'idiome védique en a présenté un autre non moins sérieux. La sagacité persévérante de nos savants a vaincu toutes ces difficultés, et ces textes précieux, contemporains des livres de Moïse, sont maintenant accessibles à notre étude. Avant même que M. Max Müller en eût entrepris la publication intégrale qui se poursuit à Londres sous le généreux patronage de la Compagnie des Indes, un indianiste français en avait publié la traduction complète, et deux volumes de la traduction anglaise de M. Wilson ont déjà paru, accompagnée d'un choix étendu de scolies indiennes. Les secours nécessaires pour la complète intelligence de ce vénérable monument des premiers temps de l'Inde se multiplient rapidement. L'Allemagne, où se poursuivent de nombreux travaux d'exégèse védique, apporte encore ici le secours habituel de son érudition, et notre Académie des belles-lettres a couronné récemment un travail où la géographie du Véda occupe une large place.

Déjà des aperçus importants, sinon des résultats définitifs, sont sortis de cet ensemble d'études. On peut dès à présent se former une vue distincte de l'état de l'Inde ancienne aux diverses périodes de son existence, et des transformations que l'état social y a subies depuis les premiers âges jusqu'aux temps modernes. La période primitive, à laquelle appartiennent les hymnes védiques; celle où les grandes épopées nous transportent, et qu'on peut nommer la période héroïque; la période bouddhique, qui commence avec le grand réformateur Çâkyamouni, au VII^e siècle avant notre ère; la période de morcellement et d'anarchie qui a suivi l'extinction des grandes dynasties âriennes qualifiées de dynastie Solaire et de dynastie Lunaire, et qui s'étend jusqu'à l'époque de la conquête musulmane aux XII^e et XIII^e siècles : ces grandes époques de l'histoire de l'Inde ancienne se détachent par masses déjà nettement accusées, avec les transformations sociales, politiques et religieuses qui les caractérisent. Sous ces grandes lignes historiques, et leur servant de fond commun, la géographie de l'Inde sanscrite se dégage aussi peu à peu des sources qui la récèlent. Tous les documents anciens, depuis le Véda jusqu'aux lexicographes, fournissent une masse énorme de données et d'indications. Le Mahâbhârata n'est pas moins riche sous ce rapport que sous tous les autres; les inscriptions sur pierre ou sur cuivre renfermant des concessions de terres, inscriptions que l'on a déterrées ou que l'on trouve encore par milliers dans toutes les parties de la Péninsule, apportent une quantité incalculable de renseignements topographiques qui rétablissent sous sa forme pure l'ancienne nomenclature indigène, dénaturée par les Musulmans et après eux par les Européens. On est bien loin encore d'avoir tiré parti de tous ces matériaux; mais il est possible dès aujourd'hui de restituer la carte de l'Inde sanscrite avec un détail dont n'approche aucune partie de la géographie gréco-romaine. C'est une branche nouvelle de géographie comparée qui est sortie des études indiennes. Et quand on songe qu'il y a moins de vingt ans on soupçonnait à peine la possibilité de rétablir dans son ensemble la géographie de l'Inde brahmanique, on comprend mieux encore quelle a été l'activité de ces études et l'étendue de leurs résultats.

Je n'ai pas besoin d'insister sur la nécessité d'une telle restitution géographique, même pour les études qui touchent plus particulièrement à l'histoire : on ne comprend bien que les événements dont on connaît les localités. Sous ce rapport, l'éclaircissement de la géographie védique a été d'une importance capitale.

On sait que le Véda est le livre religieux de la race árienne de l'Inde, c'est-à-dire du peuple dont la langue était le sanscrit; la partie principale de ce recueil sacré, le Rig-Véda, se compose d'hymnes chantés par les sacrificateurs pendant les offrandes faites aux dieux protecteurs des Aryas. Ces hymnes appartiennent tous (sauf les derniers du Recueil qui y ont été ajoutés plus tard) à une époque où les Aryas, partagés en tribus, menaient encore la vie pastorale dans les plaines du Pendjab; ils sont, par conséquent, antérieurs à l'établissement de la nation árienne dans les plaines de la

Yamounâ et du Gange, et au commencement des grandes monarchies qui s'y fondèrent. La période des temps védiques, durant laquelle furent composés les Hymnes, embrasse certainement un espace de plusieurs siècles ; et, sans prétendre en assigner les limites précises, on peut admettre au moins comme extrêmement probable qu'elle pivote autour du xvᵉ siècle avant l'ère chrétienne. Le Véda n'est pas un livre historique, quoiqu'on y trouve des faits et des traditions qui sont les plus vieux souvenirs de la race, et qui devinrent plus tard la base d'une foule de légendes contenues dans les grands poëmes et dans les Pourânas ; c'est surtout par ses indications géographiques que le recueil des hymnes est important. On peut même dire que c'est la géographie des hymnes qui leur donne une valeur historique réelle ; car c'est par là seulement qu'on fixe avec certitude la demeure des tribus âriennes à cette époque, et qu'on peut reconnaître leur marche progressive du Sindhou vers le Gange.

Rien de plus frappant d'ailleurs que l'impression qui ressort de la lecture des Hymnes. Ici l'esprit est transporté, non par une élaboration rétrospective, mais par un ensemble de documents évidemment contemporains des temps où ils nous ramènent, au milieu même d'une société en qui bouillonne encore la première séve de la vie. On assiste aux premières impressions qu'une nature grandiose produit sur la vive imagination d'un peuple enfant ; on entend jaillir de l'âme émue l'expression ardente de l'admiration ou de la terreur, du désir ou de la crainte, de la haine ou de l'amour ; on voit naître ces expressions naïvement métaphoriques, à la fois simples et colorées, qu'une langue riche de mots et naturellement harmonieuse emprunte à la vie physique et aux phénomènes du monde extérieur, alors qu'elle s'efforce de remonter de l'effet qui a frappé les sens à la cause mystérieuse qui l'a produit. Plus tard viendront les raffinements de l'analyse philosophique ou du mysticisme religieux, qui attribueront un sens abstrait à ces expressions des anciens âges ou les transformeront en réalités monstrueuses. C'est alors que la doctrine et la légende se substitueront à l'image naturelle de la langue védique; maintenant que les hymnes du Véda nous sont accessibles, il nous est facile de restituer à leur signification primitive les doctrines et les croyances des temps postérieurs. Le culte des tribus védiques, c'est le naturalisme. Descendues des régions que domine l'Hindou-koh ou Caucase indien, elles en avaient apporté avec elles l'adoration du monde extérieur et de ses grandes manifestations. La terre qui nourrit les hommes, les rivières qui la fertilisent, le soleil qui la réchauffe et l'éclaire, la lune qui dissipe ou tempère l'obscurité des nuits, la voûte étoilée du firmament, dont l'aspect imposant et la marche régulière étonnent et confondent l'intelligence humaine, les vents qui poussent les nuages dépositaires des eaux du ciel, la foudre qui les déchire, et qui donne à la terre les humides trésors que leurs flancs recèlent, tous ces phénomènes de la création, ces commotions terribles, ce spectacle admirable devant lequel l'homme étonné se prosterne et reconnaît en dehors de lui une force supérieure à sa force, une intelligence supérieure à son intelligence, tels étaient les objets du premier culte de l'Aryâ, et c'est à eux que s'adressent les invocations contenues dans les Hymnes.

Culte, croyances, état social, organisation politique, tout a changé, en même temps que l'habitation géographique, quand on arrive aux temps où nous transportent le Mahâbhârata et le Râmâyana. Une transformation complète s'est opérée dans le peuple âryâ. Les hymnes védiques l'ont laissé dans le Pendjab et sur la Yamounâ supérieure; maintenant nous le retrouvons dans les plaines du Gange, et plus au sud jusqu'au mont Vindhyâ. Cette seconde période, que nous avons appelée les temps héroïques, embrasse un espace de cinq ou six siècles au moins antérieurement à l'apparition du bouddhisme; mais les événements qui la remplissent ont un bien plus grand caractère, et ils ont eu aussi un tout autre retentissement dans la littérature brahmanique. Ces temps anciens durant lesquels deux grandes dynasties contemporaines se partagèrent l'empire des pays gangétiques, ont vécu dans les traditions comme l'époque glorieuse de l'histoire nationale. Si l'Inde avait eu son Hérodote ou son Tite-Live, cette période de l'histoire des Aryas aurait fourni quelques belles pages aux annales de l'humanité. Une nation qui se transforme et commence une vie nouvelle, qui abandonne la vie pastorale pour les habitudes mieux réglées de la vie agricole, et qui reçoit de ses Sages une organisation politique, civile et religieuse, assez forte pour avoir traversé trois mille ans de fortunes diverses, et ne s'être laissé entamer ni par les schismes, ni par les révolutions, ni par la conquête, une telle nation, à l'époque de son énergie juvénile, aurait été pour l'histoire un noble et grand spectacle. Mais au lieu d'histoire, nous l'avons dit, l'Inde n'a que des légendes, et ce n'est pas là qu'il faut chercher le grand côté des découvertes que l'on a pu faire dans le champ des antiquités indiennes.

Avec les données que fournissent les sources brahmaniques, il sera toujours très difficile, sinon impossible, de reconstruire d'une manière complète la suite des deux grandes dynasties antérieurement à l'ère de Bouddha ; et dût-on arriver à cette restitution chronologique, l'intérêt en serait très secondaire. Un intérêt bien plus général et plus élevé s'attache à la restitution ethnologique de l'Inde ancienne, et nous en possédons tous les éléments à commencer par les temps védiques. Avant de terminer ce rapide aperçu, je voudrais arrêter encore un moment l'attention sur ce sujet, qui est à coup sûr le résultat le plus considérable des études qui se poursuivent non-seulement sur les anciens temps de l'Inde, mais aussi sur les origines de toute l'Asie méridionale.

C'est un fait aujourd'hui bien connu que les tribus au sein desquelles furent composés les hymnes védiques étaient sœurs d'origine des peuples de la Bactriane et de la Médie ; le nom d'Aryas qu'elles se donnent toujours dans les Hymnes, était aussi le nom national des Bactres et des Mèdes, et la langue du Véda, qui fut désignée plus tard sous le nom de sanscrit, était la même langue que le zend qui se parlait sur les bords de l'Oxus. Lorsque les Aryas védiques, à une époque que l'on ne saurait désigner d'une manière précise, mais qui ne doit pas être très éloignée du xx^e^ siècle avant notre ère, descendirent vers l'Indus par la longue vallée du Kophès, et que, franchissant le grand fleuve, ils pénétrèrent dans cette région de plaines que nous appelons le Pendjab, ils la trouvèrent occupée par une population d'une autre race et parlant un autre idiome. Les Aryas durent conquérir pied à pied les terres nécessaires à leurs troupeaux; la mention de ces combats journaliers se trouve à chaque instant dans les Hymnes. Le même fait se reproduit invariablement partout où les Aryas étendent leurs établissements successifs : dans les plaines du Gange, dans les fertiles vallées du mont Vindhyâ, et enfin au sud du Vindhyâ, dans la Péninsule méridionale qui va se terminer au cap Comorin. A chaque extension nouvelle de la race brahmanique, il y a une population aborigène à soumettre ou à refouler. Après le Véda, le Mahâbhârata et le Râmâyana rendent témoignage de cette longue suite de combats qui caractérise la colonisation âryenne de l'Inde.

Ce grand fait, qui revêt habituellement dans les chants épiques la forme de la légende, a pris une valeur historique réelle depuis que l'on a apporté une sérieuse attention à l'étude des populations actuelles de la Péninsule.

Il suffit d'ailleurs de porter plus haut son regard pour se rendre compte d'un fait qui a sa raison générale dans la distribution originaire des populations de l'Asie orientale.

On sait que la zone moyenne de l'Asie est coupée du sud au nord, entre le 70° et le 72° méridien à l'orient de Paris, par un énorme soulèvement couronné de pics neigeux, qui, sous les noms de Bolor et de Mourtâgh, couvre les sources de l'Oxus et du Jaxartes. C'est l'Imaüs de nos anciens géographes, et Ptolémée avait été bien renseigné sur ce trait saillant de l'orographie asiatique, qui détermine chez lui la séparation de deux grandes régions, l'une occidentale ou en deçà, l'autre orientale ou au delà de sa chaîne imaïenne. Cette division est bien réelle; et elle a d'autant plus d'importance qu'elle marque au milieu de l'Asie non-seulement une séparation physique, mais aussi une grande démarcation ethnographique. C'est là que vient aboutir la limite respective des deux grandes familles de peuples qui se partagent l'Asie : à l'ouest, depuis les plaines de la Transoxane jusqu'au fond de la Méditerranée, les nations de race blanche qui, depuis l'origine des temps, ont toujours tenu la tête de l'humanité; à l'est et au nord, les peuples de race jaune qui remplissent sous différents noms, et à des degrés bien différents dans l'échelle de la civilisation, l'espace immense que la mer Glaciale baigne au nord, la mer de Chine à l'orient, et la mer des Indes au midi. Il suffit d'un coup d'œil sur la carte pour voir que par sa position l'Inde, ainsi que l'Indo-Chine, appartient à cette division orientale de l'Asie, et l'on comprend dès lors clairement que ces deux vastes Péninsules aient dû recevoir leur première population du plateau élevé qui les domine au nord. On sait, en effet, que les populations de l'Indo-Chine, Barmahs, Arakans, Laos, Siamois et autres, appartiennent exclusivement à la souche mongolo-tibétaine; il en serait de même de la presqu'île hindoue, si les colonies âriennes n'y avaient apporté un nouvel élément de population qui en a profondément modifié les conditions ethnologiques. Quant à l'origine mongole ou tibétaine des populations qui couvraient l'Inde lors de l'arrivée des Aryas védiques, c'est un fait qu'un grand ensemble d'études et d'observations locales a mis depuis vingt ans dans une complète évidence. Aujourd'hui encore, les descendants de cette population primordiale forment une proportion très considérable de la population générale de l'Inde, surtout dans le Dékhan, les provinces centrales et le nord-ouest; et partout où d'anciens mélanges des deux races n'ont pas modifié la constitution physique des aborigènes, leur origine est écrite dans leurs traits aussi bien que dans leurs idiomes.

Ce mélange des deux races a eu lieu surtout aux premiers temps de la conquête ârienne, et la raison en est facile à comprendre : c'était pour les nouvelles colonies un moyen de s'affermir en se multipliant, et de s'implanter plus solidement au sol. Plus tard, la religion brahmanique, qui voulut surtout conserver la pureté de la race noble pour en mieux assurer la suprématie, proscrivit sévèrement ces alliances, ainsi qu'on le voit à chaque page du livre de Manou; la religion védique, au contraire, les accepte et les consacre, et les hymnes en offrent de nombreux indices. Une classe tout entière en sortit, qui tient une grande place et joue un rôle considérable aux diverses périodes de l'histoire indienne, principalement dans les légendes de l'époque héroïque.

Si j'insiste un peu sur ce point, c'est que l'importance en est grande pour la complète intelligence de l'antiquité hindoue. Nous ne pouvons guère aspirer à rétablir jamais l'histoire de l'Inde antique, si par là nous entendons la connaissance intime des événements et la suite régulière des souverains, selon leurs diverses dynasties. Mais si nous ne nous bornons pas à cette vue étroite de l'ancienne histoire; si nous pensons que la vie d'un peuple des anciens temps nous intéresse beaucoup moins par les événements purement politiques, aujourd'hui sans signification pour nous, que par le côté moral et intellectuel qui touche à l'histoire même du genre humain; s'il nous suffit de remonter jusqu'aux premiers pas d'une grande nation dans la vie sociale, d'assister en quelque sorte à son extension successive sur le territoire où elle s'est développée, de connaître les éléments dont elle s'est composée à l'origine, et le rôle que ces éléments ont joué dans la suite des siècles; si enfin nous voulons nous contenter de la succession générale des événements, et, dans ce large cadre, voir se dérouler devant nous tout ce qui caractérise la civilisation d'un peuple, — son organisation politique et civile, ses croyances religieuses, ses arts et son industrie, ses usages, ses idées, ses habitudes, tous les détails de sa vie publique et de sa vie intérieure; si ces objets suffisent à la curiosité philosophique de notre esprit, alors nous pouvons dire que les études et les publications dont l'Inde a été l'objet depuis le commencement du siècle actuel, et particulièrement depuis quinze ans, nous ont reconquis son passé tout entier.

Un autre résultat de ces études indiennes de notre époque, le seul que je veuille encore signaler ici, est d'avoir rétabli la véritable place de l'Inde ancienne dans l'histoire du monde. Jusqu'à la fin du dernier siècle, alors que le passé tout entier de la terre des Brahmanes n'était encore qu'une impénétrable énigme, on avait remplacé par des hypothèses et des systèmes les notions positives que l'on n'avait pas; les *philosophes*, comme on disait alors, avaient peuplé ces ténèbres des fantômes de leur imagination. De même que le nom de Brahme était devenu le synonyme du sage par excellence, on avait fait de la nation indienne le plus ancien de tous les peuples, et l'on voulait rapporter aux doctrines brahmaniques, dont on n'avait pas le premier mot, la source originaire de toutes les religions du monde. La réalité des faits a dissipé ces vaines fantasmagories. L'Inde véritable, celle que ses propres écrits et ses monuments nous révèlent, reste un des cinq ou six foyers où s'est développée spontanément la civilisation humaine, mais le moins ancien de tous, à l'exception de la Grèce. Les bords du Nil et l'extrémité orientale de l'Asie, la Bactriane, le Tigre et la vallée de l'Euphrate, avaient vu s'élever de florissants empires dans le temps que les âryas de l'Inde n'étaient encore qu'un peuple de pasteurs dans les plaines du Pendjab. Ce qui donne à l'Inde ârienne son caractère propre et lui marque son rang dans les fastes de l'espèce humaine, c'est la rapidité même de son organisation politique et de son développement intellectuel; c'est la vigueur de ses institutions, marquées du cachet sacerdotal; ce sont les vastes proportions de ses œuvres où l'éclat s'unit à la profondeur; c'est, on peut dire, l'absence même de toute histoire humaine, qui ne nous laisse entrevoir les origines des grandes monarchies du Gange qu'à travers le prisme de la poésie, jetant sur ces siècles obscurs un reflet de grandeur héroïque. Et puis, l'Inde se recommande encore par un autre côté à notre intérêt scientifique : c'est de posséder les plus anciens titres écrits de la famille indo-européenne, à laquelle nous rattache un lien mystérieux de parenté originaire. En même temps que le sanscrit a jeté une lumière inattendue sur les lois qui ont présidé à la formation des langues européennes, les chants védiques, expression naïve des premières conceptions du peuple ârya sur le monde et sur Dieu, éclairent aussi d'un jour tout nouveau les plus anciennes doctrines religieuses et cosmogoniques de la Grèce et du nord de l'Europe. Voilà ce qui explique la haute importance que l'Inde a prise rapidement dans l'érudition européenne ; voilà ce qui fait sa grandeur dans le passé et son intérêt dans le présent.

MÉMOIRE SUR LE SOUDAN,

PAR M. LE C^{TE} D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

(*Suite.*)

Paris, janvier 1856.

Aperire terram gentibus.

Les VIII, IX, X et XI^{e} parties du mémoire sur le Soudan ont été lues à l'Académie des sciences morales et politiques, dans les séances des 2 et 9 février, par l'auteur, qui y avait joint l'introduction suivante.

Le travail que j'ai l'honneur de communiquer à l'Académie complète un ouvrage que j'ai publié il y a deux ans sous ce titre : *Le Désert et le Soudan*, et fait partie d'un mémoire assez volumineux dont j'ai fait paraître déjà deux cahiers. Ce mémoire traite de la géographie, de l'ethnographie, de l'histoire, de l'état social et des institutions de l'Afrique intérieure. J'ai présenté à la Société de géographie les portions de ce travail qui l'intéressaient plus spécialement. J'ai pensé que les détails que j'étais à même de fournir sur l'état social et les institutions des peuples primitifs du Soudan pouvaient être de nature, par les comparaisons qu'ils amènent et les réflexions qu'ils font naître, à intéresser l'Académie des sciences morales et politiques. J'ai pensé que cette savante compagnie voudrait bien, en faveur de la nouveauté des faits, excuser l'imperfection de la forme sous laquelle je les lui présenterais, et que peut-être mes investigations patientes trouveraient dans sa haute approbation la récompense que j'ambitionne le plus.

Étudier l'Afrique, c'est étudier en quelque sorte l'avenir de la France elle-même. L'Afrique n'est plus cette région fabuleuse que le Tasse nous représente :

« Sul mar culta e ferace, addentro solo
» Fertil di mostri e d'infeconde arene. »

Cette partie du monde, si voisine de nous, s'en trouvait éloignée par des haines séculaires et par une crainte née du souvenir d'antiques désastres, lorsqu'au commencement de ce siècle, l'Égypte fut atteinte par nos armes ; le prestige qui environnait ce monde inconnu tomba devant l'examen. Trente ans plus tard, l'Algérie devenait un appendice de la France.

C'est toutefois moins à la force de ses armes qu'à la sagesse de ses conseils, à la prudence de sa conduite, que la France doit ses progrès en Afrique. A côté de l'Algérie conquise par la force, mais soumise par la justice, se groupent : l'Égypte régénérée, l'Abyssinie décrite, l'Afrique australe visitée par des Français, dont le prestige de nos arts, de notre sagesse ou de notre religion protégeait et protége encore les lointaines entreprises. Le Sénégal, dont la conquête pacifique datait de 1760, longtemps improductif et négligé, a repris aussi le rang qu'il devait tenir. Une administration intelligente étudia les ressources de cette colonie, lui révéla des richesses qu'elle ne soupçonnait pas, et, par l'introduction en 1842 de la culture de l'arachide, servit à la fois les intérêts de la métropole et ceux de la colonie, l'industrie de Marseille et le commerce du Sénégal.

L'établissement, en 1845, de nouveaux comptoirs d'Assinie, du grand Bassam et du Gabon, a donné les plus heureux résultats. Pendant quelques années, à la vérité, le comptoir du Gabon faisait peu d'affaires; mais cet état de choses paraît bien changé aujourd'hui. Il y a souvent, pour les colonies, comme une période d'incubation dont les hommes d'État doivent savoir avec patience attendre le terme; ils ont travaillé pour l'avenir, l'avenir jouira du fruit de leurs travaux.

Ces comptoirs servent aujourd'hui de centre à des missions catholiques, qui, après avoir traversé de longues épreuves, paraissent en progrès. Des intrigues, des révoltes ont agité récemment le Sénégal; mais elles n'ont eu d'autre résultat que de porter plus loin notre drapeau et le renom de notre puissance.

Dans la mer des Indes, d'autre part, nos établissements de Nossi-bé et de Mayotte, ainsi que le traité conclu en 1844 avec l'imam de Mascate établi à Zanzibar, ont accru notre influence, développé notre commerce, facilité les investigations de la science.

Enfin, dans l'Afrique australe, et jusqu'à une distance de 250 lieues du Cap, les missionnaires évangéliques français ont fondé douze missions, d'où le christianisme et les arts de l'Europe rayonnent et se répandent sur des peuples plongés jusqu'alors dans l'ignorance et la barbarie la plus profonde.

Ces missions, déjà assez anciennes, ont valu à la science plus d'un progrès : la géographie, l'ethnographie, l'étude des langues africaines, leur ont de nombreuses et grandes obligations. La sage réserve qui préside aux relations des missionnaires avec les Anglais du Cap et les Boers indépendants, l'influence qu'ils ont su acquérir sur les peuples qu'ils dirigent, assurent l'avenir de ces établissements français.

Ainsi, grâce à des efforts sages et prévoyants, grâce à l'énergie de quelques hommes d'élite, l'Afrique s'ouvre de tous côtés devant nous, et doit de plus en plus attirer notre attention, devenir l'objet de nos études.

VIIIe PARTIE. — GOUVERNEMENT.

I. — *Gouvernement; pouvoir des esclaves.*

Quatre monarchies puissantes se partagent le Soudan; ces monarchies ne sont point anciennes et ont eu d'humbles débuts. Ce n'est qu'à une époque récente que quelques princes par leurs conquêtes, d'autres par l'habileté de leur politique, ont étendu les limites de leurs États ou grandi l'autorité royale.

Chez les Barbares la république ne souffre qu'un petit nombre de citoyens, une tribu, une peuplade dont tous les hommes valides réunis en cercle peuvent entendre la voix d'un même orateur, n'ont besoin de déléguer à personne le soin de régler leur conduite et de décider de leurs actes. Mais la prérogative si précieuse dont jouit chaque membre de ces petites sociétés, ne saurait être conservée par des millions d'hommes peu éclairés, sans qu'il en résultât de la négligence ou du désordre. Elle devient alors quelquefois le privilége d'un petit nombre de chefs, ou de quelques corps influents tels que l'armée, la magistrature, le clergé, les corporations industrielles, qu'on peut alors considérer comme autant de citoyens collectifs.

Mais une nation nombreuse et barbare ne présente pas toujours les éléments sérieux d'un gouvernement aristocratique. Le despotisme alors s'y établit dès les premiers jours : l'orient musulman en fournit de remarquables exemples.

Ce despotisme, cependant, rencontre des limites, car le peuple ne le souffre qu'à la condition que le coran sera la charte et le code de l'État. Cette garantie doit être respectée d'autant plus qu'elle est seule. Rien n'est plus dangereux pour un despote, dit Montesquieu, que de vouloir changer les coutumes du peuple.

Les princes du Soudan, en réduisant quelques petits chefs à leur payer tribut, ont acquis des vassaux qui ne sont point dangereux. Le sol n'étant pas la propriété exclusive d'un petit nombre, il y a peu d'hommes riches ou puissants que le gouvernement doive redouter. Mais les dynasties soudaniennes ont dû à l'islamisme leur grandeur ou leur consécration; elles sont tenues d'y rester fidèles, et le peuple ne leur obéit que tant qu'elles-mêmes obéissent au coran et se montrent dociles à la voix de ses interprètes.

Ces interprètes sont les eulemas; le prince doit les consulter sur toutes les affaires de quelque importance; leur fetwa ou décision suffit à tout justifier et peut tout compromettre.

Le souverain choisit du reste ses agents soit parmi ses enfants, soit parmi ses esclaves.

Les esclaves, très nombreux dans le Soudan, y sont, pour la plupart, comme chez les Romains et dans nos colonies, employés à la culture des terres et à divers travaux; il est rare dans le Soudan, comme dans les républiques de l'antiquité, qu'un homme libre consente à travailler lui-même.

Quelques esclaves cependant, appelés à exercer des fonctions domestiques, peuvent s'élever dans la confiance de leur maître; ces esclaves appartiennent presque toujours à des races particulièrement estimées; c'est ainsi que les Sarwa sont traités avec beaucoup de faveur dans le Baguermi.

On peut dire, en thèse générale, que la faveur accordée à l'esclave est d'autant plus grande que sa race diffère moins de celle de son maître. Partout, comme chez les Juifs et les Romains, le débiteur, contraint de se vendre, est traité avec bonté par son concitoyen devenu son maître, ou vengé par le peuple des injures qui lui sont faites.

Nous voyons chez les Romains les esclaves domestiques s'élever du gouvernement de la maison de leur maître au gouvernement même de l'État. L'orgueil proverbial de la maison claudienne n'empêcha pas Tibère et son successeur d'être conseillés ou menés par leurs affranchis. Sans doute au temps de la grandeur romaine, les citoyens, plus jaloux de leur gloire, n'eussent pas supporté patiemment une telle injure.

Claude, cependant, rappela un jour aux sénateurs que, dès les premiers temps de la république, des affranchis y avaient joué un rôle important.

L'Égypte ancienne nous montre Joseph surgissant de la servitude pour devenir l'arbitre de l'empire.

L'Égypte musulmane a été longtemps possédée par des mamelouks, sorte de milice recrutée par la servitude, et l'empire ottoman regorge d'esclaves qui règnent sur les enfants de leurs maîtres.

Quelques esclaves noirs tiennent dans le Soudan la place que les mamelouks tiennent dans tout l'Orient, et que les affranchis occupaient à Rome.

Je citerai, parmi ceux qui ont acquis quelque célébrité, Barka-Gana, qui commandait l'armée du Kanemi à l'époque à laquelle Denham et Clapperton visitèrent le Bornou; Kadjalla-Taé, qui la commandait auparavant; Fatcha-Kano, Abd-Allah-Gabadna, Mbarama, etc., qui figurent dans l'histoire du Baguermi; le khalifa Deldoum, qui usurpa sur Hachim de Gimir la vice-royauté du Kordofan, et disputa la royauté du Dar-Four à Abd-er-Rahman II, etc., etc.

L'affranchissement est regardé dans le Soudan comme une formalité oiseuse, ou comme l'injuste rupture d'un lien qui ne doit jamais être brisé. Ainsi Barka-Gana, quoique à la tête d'une armée, dut reconnaître le pouvoir du Kanemi sur sa personne, et s'humilier devant cet homme remarquable qu'il avait offensé et qui lui pardonna facilement.

II. — *Légitimité, usurpations, insignes.*

En théorie, l'islam ne peut avoir qu'un chef, qui est le khalife ou vicaire du prophète; pour être légitime, ce khalife doit être musulman, mâle, majeur, sain d'esprit, de condition libre, et de la tribu de Koreych.

Dans la pratique, le monde musulman est divisé entre une multitude de souverains qui se prétendent tous khalifes, bien que la plupart d'entre eux ne soient pas koreychites.

Le padichah des Turcs est le plus puissant de tous ces khalifes; il a pour lui l'éclat et le prestige d'un passé glorieux. La race turque a été maîtresse de l'Algérie; elle domine encore à Tunis, à Tripoli, en Égypte; le padichah a le titre de protecteur des villes saintes; enfin la plupart des musulmans croient que les princes chrétiens en reçoivent l'investiture et lui paient tribut. On ne s'étonnera donc pas si les princes du Soudan le regardant comme le maître du monde, le véritable partageur (padichah) des couronnes, s'adressent quelquefois à lui dans leurs embarras, et, à défaut d'un appui matériel, qu'il ne saurait leur prêter, aient recours à son appui moral : c'est ainsi que Chérif fut rétabli dans ses États. Les princes soudaniens paraissent même se prêter à recevoir du padichah l'investiture de la royauté. Le pacha de Tripoli jouit dans le Soudan d'une grande influence : il en est de même du pacha d'Égypte qui cherche à étendre de ce côté le renom de sa puissance.

Le sultan du Maroc jouit aussi de quelque crédit à Ten-Bouctou, comme parmi les fellatas, et de tous ceux qui commandent à l'Afrique méditerranéenne; les maîtres de l'Algérie sont les seuls que le Soudan ne connaisse pas et qu'il ne consulte jamais.

L'origine de la royauté dans le Soudan, comme partout, a été l'élection. Les rois élus ont légué à leurs enfants ou à leurs frères le pouvoir dont on leur avait confié l'exercice. En général, le personnage le plus âgé de la famille royale a succédé au trône, à l'exclusion des enfants mêmes du roi décédé. Cette coutume est celle des Arabes et des Turcs ; les Soudaniens, s'ils ne la suivaient déjà, ont dû l'adopter dès qu'ils se sont trouvés en rapport avec d'autres musulmans.

Chez eux, comme chez les Arabes et les Turcs, le pouvoir est souvent disputé les armes à la main par plusieurs rivaux dont les droits paraissent se balancer. Le vainqueur fait alors aveugler les vaincus, ou bien il leur fait couper l'oreille ou trancher la main. En les stigmatisant de la sorte, il les rend indignes de régner et n'a plus à les craindre ; c'est ainsi que nos premiers rois faisaient tondre leurs rivaux, ce qui valait assurément mieux que de les faire périr.

Dans le Soudan, du reste, les attentats politiques sont en général punis avec peu de rigueur, parce qu'ils sont commis par des hommes puissants qu'il est bon de ménager. L'exil, dans les monts Marrah, fut le seul châtiment du khalifa Deldoum, qui avait menacé le trône d'Abd-er-Rahman II. Le khalifa fut même rappelé plus tard par Fadel, qui, comme beaucoup de princes, se piquait de faire en tout le contraire de ce qu'avait fait son prédécesseur.

Si la perte de la vue, celle d'une oreille ou d'une main, excluent du trône, une défaite honteuse, la fuite pendant le combat, la perte de la liberté, en excluent bien davantage encore. Les noms des princes qu'atteignent de tels malheurs sont retranchés des listes royales et condamnés à l'oubli.

Le seul exemple de l'usurpation de la royauté par une maison nouvelle nous est offert par le Bornou, où règnent aujourd'hui les descendants de Mohammed-Niñgami.

Cette usurpation n'a pu s'accomplir que par l'effort patient de trois générations de maires du palais; elle rappelle par quelques traits l'usurpation carlovingienne.

Comme je l'ai dit plus haut, les capitales, ou plutôt les résidences royales, changent souvent dans le Soudan. Ainsi le Bornou a eu successivement pour capitales : Gasr-Goumo, Angala, Angornou, Kougawa; le Waday : Nimro, Tara, Oulad-Ali, Wara, Ambaché; le Dar-Four : Bir-Nabak, Rich, Teldawa, Kabkabieh, Kobé, Tendelti; les Fellatas, depuis quelques années, Sokkoto et Wurno; le Kordofan, Bara et Lobeidh, etc.

Nos anciens rois changeaient aussi volontiers de capitale, tant la Barbarie se ressemble partout, et, pour ne parler que de ceux de la seconde race, Charlemagne trônait à Aix, Louis-le-Débonnaire à Thionville, Charles-le-Chauve à Compiègne, Louis d'outremer à Laon, etc., etc.

Le signe du pouvoir royal dans le Soudan me paraît être le tambour qu'ils appellent *tombol* (*tympanum*, tymballe) à peu près partout, et que les Arabes connaissent sous le nom de *nogara*. Ces tambours, construits en bois, entourés de cuir, et assez ordinairement de cuir d'hippopotame, jouent sur le champ de bataille le rôle des enseignes. On doit les suivre partout, les entourer et les défendre jusqu'à la mort; leur vacarme anime au combat, annonce la victoire. Ils ne se taisent que si l'ennemi s'en empare; leur silence indique la défaite et donne le signal de la déroute.

IXᵉ PARTIE. — ART DE LA GUERRE.

I. — *Ligues, périodes de l'art de la guerre.*

La guerre est l'état normal du Soudan, comme celui de toutes les contrées barbares. Les douceurs de la paix sont refusées à des peuples qui ne connaissent point la foi des traités; ils ne peuvent jouir que de ces trêves passagères qui naissent de la fatigue ou du découragement; mais bien qu'il n'y ait pas de traités, il existe, en outre des relations de suzerain à vassal établies par la victoire et maintenues par l'appareil de la force, quelques rapports de bon voisinage ou même d'alliance tacite entre divers états du Soudan. La communauté d'origine est pour beaucoup dans ces alliances qui divisent le Soudan en un certain nombre de ligues opposées les unes aux autres.

La connaissance exacte de ces ligues est indispensable à celui qui veut parcourir le Soudan; bien accueilli par un prince, il est assuré d'une réception pareille auprès de tous ceux qui font partie de la même ligue; il a tout à redouter, au contraire, de la part de ceux qui appartiennent à des groupes différents. Veut-on, par exemple, se rendre du Baguermi dans le Batha, il faut passer par le Fitri; on ne traverserait pas sans danger le Médogo. Le Fitri, en effet, entretient avec le Baguermi des relations de bon voisinage, tandis que le Médogo en est éloigné par des haines séculaires.

Plus d'un explorateur a dû ses échecs, dans le Soudan, à l'ignorance de cette situation politique, qui n'est pas particulière à l'Afrique, mais commune à toutes les contrées barbares.

L'art de la guerre me paraît présenter trois périodes plus ou moins bien marquées, et que j'appellerai période héroïque, période tactique et période mécanique.

Pendant la période héroïque, la guerre, qui jusque là n'avait été que lutte inintelligente et à forces égales de sauvages désarmés, commence à devenir un art; des armes offensives et défensives sont inventées, et le cheval est appelé à la défense de l'homme. Toutefois, on ne songe point encore à créer des armées permanentes, à les diviser, pour la facilité du commandement, en plusieurs corps destinés à se soutenir les uns les autres, à régler les mouvements, l'ordre de marche et jusqu'à la discipline et la tenue de ces armées. C'est l'élan individuel, le courage et non la combinaison savante, qui assurent alors la victoire. La cavalerie joue habituellement un grand rôle dans les guerres de cette période, que j'appelle héroïque, et à laquelle je pourrais aussi bien donner le nom de chevaleresque.

Mais bientôt la légion se forme et se subdivise; le héros s'efface, on ne compte plus que par cohorte; la discipline prime le courage, on combat avec ensemble, avec ordre; l'union des fantassins les protége contre la cavalerie, et, grâce à sa mobilité, l'infanterie devient l'élément principal, essentiel, des armées, la force de l'antique légion romaine et celle des armées modernes : c'est la période tactique, véritable apogée de l'art de la guerre.

Mais cet art décline vite chez des peuples riches et raffinés; la défense de la patrie est confiée à des mercenaires indifférents, la mollesse des mœurs corrompt les armées ; le soldat, devenu timide, redoute les luttes à l'arme blanche ; le poids de sa cuirasse fatigue le légionnaire dégénéré qui veut pouvoir demander son salut à la fuite. Un de ces princes dont l'imbécillité hâte la décadence des empires, Gratien, lui permet de se dépouiller de ses armes en attendant qu'il livre ses enseignes. C'est aux machines alors qu'on remet le soin de défendre la patrie, ou d'assurer son triomphe sur de timides ennemis. La légion d'Adrien traîne 10 onagres et 55 balistes roulantes : c'est la période mécanique, période pendant laquelle l'artillerie seule a encore quelque gloire à recueillir.

Les peuples du Soudan ne connaissent encore que la guerre héroïque.

Nous examinerons d'abord les armes offensives et défensives dont ils font usage, ensuite leur tactique rudimentaire ; enfin leur manière de fortifier et d'attaquer les places.

II. — *Armes offensives et défensives.*

Les armes offensives par excellence des Soudaniens comme de tous les Barbares sont la lance et le javelot, qui n'en diffère habituellement que par un peu moins de longueur.

D'après la forme du fer, on distingue plusieurs espèces de lances ou de javelots : l'*am-chéri* du Waday et l'*ab-kreicha* (père des boyaux, kerch) ont un fer ovato-lancéolé. Le *girgid* (pl. *garagid* du Dar-Four) porte au-dessous d'une lame semblable des barbelures dirigées vers le fer.

Le *bellem* (i. e. tu pleureras) du Kanem a le même fer des barbelures, et entre le fer et les barbelures, un croissant dont la convexité est tournée vers le haut.

Le *fòr* présente un fer en forme de losange allongé; le *dara-dòró* du Dar-Four y ajoute un croissant analogue à celui du *bellem*.

Les tibous Göraân et Krèïda font usage de javelots à lame sagittée dont la hampe est hérissée de barbelures de plusieurs sortes.

Les Ab-Djenoub font usage d'une lance ou javelot, dont le fer n'est pas symétrique et fait crochet d'un côté.

Les Kouba se servent de javelots sans lance et barbelés sur une certaine longueur; ces javelots sont quelquefois entièrement de fer, et les Kouba les font rougir au feu avant de les lancer sur l'ennemi.

Enfin, on se sert dans presque tout le Soudan d'une lance ou javelot dont le fer ensiforme est séparé de la hampe par un bloc de bois ordinairement cubique. Le fer de cette arme pénètre dans l'intervalle des mailles du haubert, et perce la saye ou vêtement ouaté. Le bloc de bois a pour objet de l'arrêter, et peut-être aussi de porter un peu plus en avant le centre de gravité de l'arme, ce qui en assure mieux la direction.

Le javelot est rarement lancé horizontalement; on le lance suivant un angle qui varie avec la distance, de sorte que ses coups sont en général plongeants; un guerrier exercé plante ainsi son javelot sur le crâne même de son ennemi.

Les Soudaniens se servent de la grande épée droite à poignée en croix des Arabes et de nos anciens chevaliers; cette épée est l'arme principale de la cavalerie fourienne, moins bien armée que celle du Waday et surtout que celles des états occidentaux. Les Soudaniens se servent aussi de la masse d'armes et de la hache d'armes.

Leurs arcs ont de 4 à 5 pieds de longueur; leurs flèches sont petites et légères, presque toujours barbelées, souvent striées ou évidées et empoisonnées.

Le poison des flèches est préparé par des gens dont c'est la spécialité, et qui font mystère de leur recette. On connaît deux espèces de poison : le premier ne détermine pas nécessairement la mort; on ne trouve pas de remède au second, appelé pour cela *mouga* au Bornou, *koulouma* dans l'Afnou, c'est-à-dire poison sourd, impitoyable. Le vulgaire croit que ce poison est extrait de la chair corrompue d'un serpent très venimeux; on s'emparerait de ce serpent en dressant sur sa route habituelle un rasoir, le serpent se couperait en deux en passant sur cet obstacle; c'est le cas de dire avec Quinte-Curce : *Equidem plura transcribo, quam credo : nam nec affirmare sustineo de quibus dubito; nec subducere quæ accepi.*

L'archer ne touche le fer de ses flèches empoisonnées qu'après avoir pris la précaution d'oindre ses mains d'une pommade appelée par les Tibous *mòskòtōl.*

L'archer isolé, marchant courbé ou gagnant du terrain en sautillant, cherche à s'adosser à quelque obstacle : il ne craint point en effet d'être attaqué de face; il porte un carquois sur l'épaule gauche, il y puise à la fois sept ou huit flèches, en garde deux entre ses doigts, et tient les autres entre ses dents; pour tirer, il place son arc horizontalement devant lui, et le bande, en glissant sur la corde une des deux flèches qu'il a placées entre ses doigts, tandis qu'il retient la seconde.

Avant de tirer, il fait habituellement quelques feintes; il menacera par exemple deux cavaliers avant de tirer sur un troisième.

La rapidité du tir est extrême; la force déployée dans cet exercice est si grande, que les archers portent une pièce de cuir au bras droit, pour ne pas se blesser lorsque la main retombe après avoir lâché la corde. Je crois, en définitive, que le tir de l'arc est très efficace; il est plus rapide que celui du fusil de munition, au moins aussi sûr, puisqu'il n'est pas gêné par la fumée. J'ajouterai que la trajectoire de la flèche est très rasante. J'ignore sa sortie; mais je la crois assez grande. Nous voyons dans Tacite que les machines de Corbulon, qui portaient sans doute à un millier de pas, frappaient plus loin que les flèches des Parthes; mais il ne paraît pas que ce fût de beaucoup.

J'ai cherché inutilement au Caire à poursuivre des expériences sur le tir de l'arc, je n'ai pas trouvé de bons archers; peut-être en trouverai-je quelque jour, et pourrai-je me donner cette intéressante distraction!

Les Soudaniens possèdent encore une arme de jet d'un genre tout particulier : c'est une sorte de serpe à deux tranchants, quelquefois double, emmanchée de façon à rebondir si elle touche la terre; on cherche, en la lançant, à lui imprimer un mouvement circulaire de façon qu'elle atteigne plus d'un ennemi; cette arme, qui déchire le corps nu des fantassins et tranche le pied des chevaux, est considérée comme très redoutable; mais le jet en étant incertain, on ne peut s'en servir avec succès que contre des groupes assez nombreux : de plus, sa confection étant longue et difficile, ce qui ne convient guère à une arme de jet, les cavaliers riches en font usage; ils en portent toujours un certain nombre suspendues à l'arçon de leur selle.

Denham a représenté cette arme dans l'atlas de son ouvrage sous le nom de *honga monga*.

D'après, toutefois, les renseignements que j'ai recueillis, cette arme serait nommée au Bornou *ngalio ;* au Mandara et dans le Kotogo, *zouga ;* par les Arabes du Waday et du Dar-Four, *kourbatch;* par les Fertit, *toutoumané;* au Baguermi, *ndjiga.* Il en existe du reste plusieurs variétés : un ndjiga un peu plus compliqué s'appelle, au Baguermi, *ila-kaga*, en arabe *deneb-ennemer* (i. e. queue de tigre), un ndjiga plus compliqué encore (double à ce que je crois, et muni d'une pointe en avant) s'appelle, au Baguermi, *ndjiga kwâñ*.

On se sert aussi d'une sorte de serpe captive ou de croc retenu par une courroie pour renverser les chevaux dans les jambes desquels on lance cette arme.

Les armes défensives des Soudaniens sont le casque, la cuirasse, les brassières, la cotte de mailles, la *chayèh* et le bouclier. Les Soudaniens ont reçu des Arabes le casque, leur cuirasse et la cotte de mailles. Le casque diffère peu de la calotte normande ; il est souvent terminé à son sommet par une pointe de fer. Souvent aussi il est pourvu d'un nasal mobile et d'une pièce de mailles destinée à couvrir les oreilles et le cou, la cotte n'ayant pas de capuchon. La cuirasse est formée de plusieurs plaques métalliques, tantôt attachées sur du cuir, tantôt clouées les unes sur les autres. La cotte ne vient qu'à la ceinture ou descend jusqu'au genou, et est pourvue de demi-manches (1).

La *chayèh* ou *libada* arabe est notre ancien gaubeson ; c'est un vêtement ouaté et piqué à l'épreuve de toutes les lances, flèches et javelots dont le fer n'est pas très délié.

On couvre souvent le poitrail des chevaux d'une chayèh particulière appelée au Dar-Four *detel.* Quelquefois aussi les chevaux sont bardés de fer.

Le bouclier est l'arme défensive de l'infanterie ; les cavaliers arabes n'en ont jamais fait usage que dans les tournois ; aussi les mots arabes *ters* et *derega*, qui veulent dire bouclier, sont-ils pris souvent dans le sens de fantassin.

Le bouclier arabe, de forme allongée, est employé par les Fouriens comme par les Nouba : ceux de Dongolah l'appellent *kârougé,* ce qui est probablement une corruption de l'arabe *derega ;* ils en distinguent deux espèces : le farradi, qui est d'un ovale peu allongé, et le kobab, qui est plus long et de forme ovato-lancéolée. Ces boucliers sont de cuir d'antilope tendu sur un châssis de bois léger.

Le bouclier du Waday affecte la forme d'un triangle isocèle comme notre ancien écu ; mais il est d'une dimension plus grande et se porte dans le sens opposé, c'est-à-dire la pointe en haut. Ce bouclier est de cuir d'antilope, de girafe, de buffle sauvage ou d'éléphant. Les boucliers de buffle sont les meilleurs ; ceux d'éléphant étant très lourds, ne sont pas employés dans la guerre de campagne.

---

(1) Je ne crois pas que les Soudaniens soient à même de fabriquer des cottes de maille, celles qu'ils possèdent leur viennent du Caire, de Damas, de l'Arabie, de Bagdad et datent pour le moins des mamelouks d'Égypte ; aucun article n'est plus recherché des Africains et ne saurait donner de plus grands bénéfices aux traitants.

Les boucliers du Médogo, larges à la base, échancrés dans le milieu et terminés en pointe, sont fabriqués avec des herbes ou des roseaux habilement tressés ; ils sont à la fois solides et légers ; je les crois à peu près plats.

Les boucliers des Bidouma de Karga sont moins échancrés que ceux du Médogo, et leur partie supérieure est arrondie ; on les fabrique d'un bois léger dont les pores se resserrent, et qui devient impénétrable dès qu'il est mouillé ; les bidouma doivent donc, avant de combattre, le tremper dans l'eau, ce que leur position sur les bords ou au centre d'un vaste lac leur permet toujours de faire ; mais il est évident que s'ils se hasardaient dans les déserts qui bornent le Kanam, leur bouclier leur serait de peu de secours. Comme il est assez léger et n'a pas de corde d'attache, ils le portent sous le bras lorsqu'ils sont en marche.

La longueur de tous ces boucliers varie entre 3 et 5 pieds ; les Africains leur donnent plus de largeur à la base qu'au sommet, parce qu'ils s'accroupissent souvent derrière lui, qu'ils veulent y trouver un point d'appui solide, qu'ils combattent les jambes écartées ; qu'enfin il résulte de cette forme que le haut des boucliers laisse des créneaux par lesquels les archers ou les fusiliers qui se glissent en arrière des lignes peuvent tirer sur l'ennemi.

III. — *Tactique, ordre de bataille, passage des rivières.*

On ne peut que, faute d'un nom plus convenable, qualifier d'armées les rassemblements formés dans le Soudan en temps de guerre; il n'y a de troupes permanentes et de troupes exercées que dans quelques états du Soudan, et encore ces troupes, très peu nombreuses, ne sont-elles préposées qu'à la garde du souverain dont elles sont simplement la maison militaire.

La nouvelle de la guerre est habituellement portée dans les villages par des hérauts chargés d'appeler le peuple à prendre les armes : on se servait autrefois du cor pour convoquer le ban et l'arrière-ban ; les hérauts africains se servent, dans le même but, d'un cornet dont les notes aiguës sont entendues à de grandes distances : les chefs se hâtent alors de réunir leurs vassaux, leurs serviteurs, leurs esclaves, et de se rendre au lieu où le rassemblement doit se faire.

Nous pouvons distinguer dans un rassemblement de cette espèce cinq éléments principaux, à savoir : les archers, les fusiliers, les piquiers, les cavaliers légèrement et pesamment armés.

Les archers sont habituellement une troupe auxiliaire ou servile : ce sont les États idolâtres qui fournissent d'archers les grands États musulmans du Soudan ; le Waday et le Dar-Four paraissent n'en pas avoir ; les fusiliers peu nombreux sont en général des Arabes, des Touaregs ou ce qu'on appelle des Maures, c'est-à-dire des gens de l'Afrique septentrionale et occidentale ; les piquiers forment l'infanterie de ligne et la principale masse, sinon la principale force des armées.

Les cavaliers légèrement armés sont des Arabes.

Les cavaliers pesamment armés sont des chefs arabes, des chefs noirs, les serviteurs de ces chefs et quelques personnages riches; on les appelle en arabe *libadi*, parce qu'ils portent presque tous la libada ou gaubeson; ils sont la force principale des armées; c'est à eux qu'il appartient de décider la victoire.

Lorsqu'on approche de l'ennemi, les archers, sorte d'infanterie légère et de tirailleurs, commencent l'action qui se continue par les piquiers, formés sur une ou deux lignes profondes. Ces piquiers ont peu de consistance et peu de mobilité; on peut cependant leur faire former l'orbe pour résister à la cavalerie.

Lorsque les archers et les fusiliers sont repoussés, ils se réfugient, comme je l'ai dit, en arrière des piquiers, et tirent par les créneaux que les boucliers de ceux-ci laissent entre eux.

Les libadis, formés ordinairement en seconde ligne, et suivis des cavaliers légèrement armés, formés en troisième ligne, saisissant un moment favorable, se précipitent sur l'ennemi probablement par des ouvertures ménagées à l'avance dans la première ligne : reçus par les piquiers, ils ont bientôt à supporter le choc de libadis ennemis ; alors commence la véritable bataille, qui devient une mêlée générale.

Les libadis chargent souvent par bandes plus ou moins nombreuses, dont chacune reconnaît un chef, et qui rappellent les scarres de l'ancienne *bataille* française.

On m'a assuré qu'au Bornou les libadis se plaçaient toujours en première ligne, les deréga (boucliers) ou piquiers en seconde ligne et les archers sur les flancs.

Les Soudaniens n'ayant pas d'artillerie font, ainsi que les anciens, peu de cas des positions dans la guerre de campagne. Le Kanemi, cependant, vaincu par les Baguermiens, s'arrêta à Lederi, et y occupa une forte position dans laquelle il livra une bataille défensive qui se termina par la déroute et la destruction de l'armée baguermienne.

Je n'ai rien à dire sur la marche des armées soudaniennes, qui s'effectue sans beaucoup d'ordre. Je ferai seulement observer que lorsqu'il s'agit d'effectuer un passage de rivière, ce qui ne peut avoir lieu qu'à un gué, la cavalerie se répand sur le bord de la rivière, y fait entrer ses chevaux, et en sonde le fond avec des lances, dès qu'un cavalier a trouvé une tête de gué. Les autres se rapprochent de lui et achèvent sa découverte. Il est remarquable que cette manière de procéder est exactement celle des cosaques, tant il est vrai que, par toute la terre, les hommes mus par les mêmes désirs, conduits par les mêmes raisonnements, sont amenés, par la nature même des choses, à suivre les mêmes voies.

C'est à la suite d'un passage de rivière, aussi bien exécuté qu'inattendu, que le sultan du Waday, Chérif, tomba sur les derrières d'Omar, le battit complétement et coupa toute retraite à son armée.

IV. — *Positions, forteresses.*

Dans le Soudan, comme partout, la possession des plaines est souvent disputée; les peuples qui les habitent, n'ayant de force que dans leur nombre, sont souvent défaits et quelquefois détruits. Les frontières des divers États; théâtre fréquent de luttes acharnées, deviennent des marches, des déserts.

Les montagnes, cependant, asile des plus faibles, dernier refuge des vaincus, opposent, à la rage des oppresseurs, des obstacles devant lesquels elle doit presque toujours s'arrêter.

Les îles et les archipels des grands lacs jouissent d'une immunité pareille : on ne pénètre dans les montagnes que par des gorges d'un difficile accès, et dont la recherche est pleine de périls ; on n'atteint de même les îles des lacs africains qu'en suivant des gués, variables suivant la saison, difficiles à découvrir, sinueux, traversés par des canaux profonds, ou interrompus par des gouffres.

On ne saurait poursuivre sur un terrain si dangereux un ennemi qui en connaît toutes les ressources. Ainsi les Égyptiens périrent en s'engageant sur une route que Moïse et les hommes de Gessen venaient de suivre.

Il résulte de ce que je viens de dire que la population des hautes montagnes et celle des archipels lacustres du Soudan peut, en thèse générale, être regardée comme autochthone, et que l'origine de la population des plaines sans défense présente au contraire un problème fort compliqué.

Les montagnards ne se contentent pas toujours de la défense naturelle que leur offre le relief du terrain ; quelquefois ils entourent leurs villages ou l'entrée de leurs défilés d'un rideau ou d'un labyrinthe d'arbres épineux. C'est à une précaution de cette nature que les Tamiens doivent la conservation de leur indépendance. Le sultan du Waday, Chérif, désireux de les soumettre, parut il y a quelques années devant leurs montagnes. Les taillis épais qui en gardaient la base ne lui permirent pas d'y pénétrer : c'est en vain qu'il tenta de les incendier ; l'arbuste épineux dont ils étaient principalement formés, appelé *am-dourou* par les Arabes, et *dousou-gara* par les gens du Bornou, ne prenant pas feu facilement, et les Tamiens étant toujours prêts à tomber à l'improviste sur les incendiaires, Chérif se résolut alors à bloquer les Tamiens ; ceux-ci, cependant, défiant la surveillance de ses soldats, se glissaient de nuit, isolément ou par bandes, par les sentiers étroits de leur labyrinthe, jusque dans la plaine ; pénétraient dans le camp même de Chérif, et assassinaient ses officiers presque sous ses yeux, ou, se portant à de grandes distances, enlevaient à des villages wadayens, éloignés de plusieurs journées de marche, des troupeaux de bœufs qu'ils emmenaient dans leurs montagnes sans être aperçus.

Les signalait-on, ils disparaissaient au moment où l'on pensait les atteindre, et c'était courir à une mort certaine que de les suivre dans leurs sentiers. Ces sentiers, en effet, ont si peu de largeur, que non-seulement on ne peut y engager qu'un homme de front, mais que encore, pour n'être pas déchiré ou plutôt arrêté par les épines, cet homme doit tour à tour marcher de côté ou ramper.

C'est pourquoi, après quelques mois d'un blocus inutile, et après avoir essuyé les pertes les plus sensibles, Chérif offrit la paix aux Tamiens et regagna sa capitale.

Les palissades sont fort usitées dans le Soudan. Au Bornou, on emploie à faire ces défenses le bois d'un arbre appelé en Kanouri *kábi*, en Balebeli *dáchi*. Cet arbre, qui est très vivace et n'a pas d'épines, donne une gomme odorante qui ressemble à la myrrhe.

On fait également usage des trous de loup, des petits piquets, des chausse-trapes et des abatis épineux.

Les Fouriens et les Wadayens n'entourent point leurs villes de murailles, comme les Soudaniens occidentaux : ces derniers ont emprunté aux Arabes leur ancien système de fortification; leurs enceintes sont habituellement carrées; au milieu, de chaque côté, s'ouvre une porte flanquée d'une ou de deux tours saillantes, de forme quadrangulaire.

Les places du Soudan ont tantôt deux, tantôt quatre portes, rarement davantage.

Les Arabes placent souvent la porte sur le flanc d'une tour; les Soudaniens, qui élèvent des tours pleines, ne sauraient en faire autant; comme, du reste, ils n'élèvent de tours que près des portes, les murailles, qui ont souvent un développement considérable, ne sont pas suffisamment flanquées.

Les Soudaniens en rendent l'approche plus difficile par les défenses accessoires dont j'ai parlé plus haut, et par un fossé assez profond, quelquefois inondé, et dont les déblais servent de base aux murailles ou fournissent les matériaux nécessaires à leur construction.

Les murailles sont donc construites en terre mêlée de pierres, de broussailles; soutenues quelquefois par un clayonnage grossier ou par un revêtement plus solide; elles sont assez hautes pour défier l'escalade et leur épaisseur est souvent considérable. Dans quelques parties du Soudan, elles sont revêtues d'un enduit gras d'argile ou de fumier, qui les préserve de l'action destructrice des pluies intertropicales : quelquefois aussi le sommet des murailles est couronné de créneaux.

Loggoné, capitale du Kotoko, dans le Soudan, et Achanama, capitale des Tibous, dans le désert, passent pour des places très fortes. D'après un informateur Tibou, Achanama serait double; il y aurait la ville commerciale située dans la plaine, et la forteresse bâtie sur la montagne; cette forteresse, de figure carrée, aurait deux portes : une plus petite au sud, et une plus grande au nord, destinée aux bestiaux.

Il existerait en dedans de l'enceinte un puits profond de cinquante coudées, et dont on puiserait l'eau à l'aide d'un seau et d'une chaîne de fer.

Je n'ai pas besoin de dire que l'art des siége sest peu avancé chez les Soudaniens ; toutefois, ils font usage de tranchées pour loger leurs archers, dont le tir inquiète le défenseur et l'oblige à abandonner les parapets; quelques hommes d'élite s'avancent alors en se couvrant de leurs boucliers, comblent les fossés à l'aide de fascines, forment la tortue et s'approchent des murailles ou des portes qu'ils renversent à coups de pioche ou rompent à coups de masse, si l'escalade n'est pas possible.

Les assiégés se défendent alors en faisant pleuvoir sur l'ennemi qui les serre de si près, des pierres, des pièces de bois, de l'eau bouillante et toutes sortes d'ordures.

X^e PARTIE. — RELIGION.

I. — *Marche du sentiment religieux, premières idoles.*

Le spectacle admirable de la nature, d'une part, et de l'autre, la conscience qu'il a de sa propre faiblesse, amènent l'homme à croire à l'existence d'un ou de plusieurs êtres créateurs du monde et arbitres de la destinée.

Ignorant des lois de la nature, l'homme primitif ne voit partout que des prodiges nés de quelque caprice d'une divinité faite à son image. Agité tour à tour par la crainte ou le désir, il s'adresse à cette divinité, cherche à détourner par des conjurations et des sacrifices les malheurs qui le menacent, ou à mériter par des offrandes et des prières, les biens qu'il convoite. Cette marche naturelle de l'esprit humain vers la religion est-elle un transport soudain, ou seulement une course plus ou moins rapide ; j'hésite à me prononcer sur une si grave question, il me semble toutefois qu'il existe dans le monde quelques peuples à l'esprit desquels l'idée d'une puissance suprême ne s'est pas présentée encore ; les premiers missionnaires en signalèrent en Amérique, les missionnaires actuels en rencontrent sur le fleuve Blanc.

D'abord vague et indécis, le sentiment religieux arrive à se formuler en dogmes, à se traduire par un culte ; ces dogmes et ce culte se compliquent pendant les siècles de barbarie et deviennent plus simples et plus purs à mesure que l'humanité s'éclaire davantage. La superstition alors se voit exilée des temples ; mais comme l'esprit du vulgaire en est avide, elle ne périt point ; repoussée par les dieux, elle se place sous l'invocation des esprits infernaux, et arrive à constituer ce que nos pères appelaient la magie.

Les peuples idolâtres du Soudan n'ont pas fait le principal objet de mes recherches, leurs cultes ne me sont qu'imparfaitement connus ; il m'est toutefois permis de supposer qu'ils diffèrent peu de celui qui, dans le Baguermi, a précédé l'islamisme. Antérieurement à Ban-Malo, premier souverain musulman du Baguermi, les habitants de Masña invoquaient une divinité appelée *Mérem* (1) *Dida;* ils lui avaient consacré une idole ou plutôt un fétiche de bois de Harez, terminé par une tête imparfaitement dégrossie.

Tels sont partout les objets du culte primitif.

> ...... Simulacra mœsta deorum
> Arte carent, cæsisque exstant informia truncis.
> (Lucan., *phars.*, liv. III, v. 41.)

La Diane d'Éphèse, d'après Pline, n'était elle-même, dans l'origine, qu'une souche ou qu'un tronc d'arbre.

Les anciens, dit Clément d'Alexandrie, n'érigèrent d'abord que des poteaux de bois ou des colonnes de pierre à leurs dieux. Lorsque ces simulacres grossiers étaient isolés, on les nommait *choanes;* et, dans la suite, lorsqu'on les transforma en figures humaines, ils reçurent le nom de *bretés.*

Tibulle, regrettant ce culte grossier, compagnon de la simplicité et de la bonne foi des premiers âges, s'adresse ainsi aux dieux :

> Nec pudeat prisco vos esse e stipite factos,
> Sic veteris sedes incoluistis avi.
> Tunc melius tenuere fidem, cum paupere cultu
> Stabat in exigua ligneus æde deus.

Dans plusieurs parties de l'Afrique, on retrouve des dieux pareils à Mérem-Dida. On en pourrait dire autant de l'Océanie et de l'Asie : les fétiches des Lapons eux-mêmes, wirku-accha, Toron, etc., ne sont pas autre chose.

---

(1) Merem, i. e. princesse dans toutes les langues du Soudan ; cette divinité avait quelque analogie avec la Vénus Astarté des Syriens.

Le fétiche de Mérem-Dida, mal posé ou mal soutenu, tomba plusieurs fois pendant les premières années de son existence; le peuple, ému par le fréquent retour d'un si lugubre présage, voulut s'éclairer sur ses causes et en conjurer les conséquences funestes. Un devin célèbre fut consulté; sa réponse fut digne de la barbarie superstitieuse des temps : il déclara en effet que Mérem-Dida exigeait le sacrifice de la fille du roi; que cette jeune fille devait être enterrée vivante, et le fétiche dressé au-dessus de son tombeau. Le roi, autre Agamemnon, sacrifia sa fille à sa propre folie et au fanatisme de ses sujets : *Tantum potuit religio suadere malorum.* A partir de ce moment, on assure que Mérem-Dida resta debout. J'ai exprimé plus haut l'opinion que ce fétiche avait été épargné par les musulmans, sur une de mes notes; cependant je lis à côté de son nom les mots arabes *sar debib*, locution étrange et barbare dont le sens, qui m'avait échappé au premier moment, paraît être que le fétiche a été renversé (est devenu étendu à terre).

II. — *Progrès de l'islamisme, missions chrétiennes.*

L'islam a pénétré par le Maroc à Tembouctou, dans l'empire des Fellatas, le Bornou, le Baguermi; il est au contraire venu de l'Égypte ou du Hedjaz dans le Dar-Four et le Waday.

Il a pénétré dans ces États par voie de riçaleh ou apostolat; il ne s'y est point établi par la force des armes. Mais, à peine convertis, ces États ont voulu contraindre les autres à les imiter, et leurs expéditions guerrières sont devenues plus nombreuses en acquérant le caractère de Djihad ou guerre sainte.

L'islam, adopté par un prince, est souvent accepté par tous les sujets ou la plupart d'entre eux, en vertu de cette tendance qu'ont tous les hommes à imiter l'exemple de ceux qu'ils regardent comme plus éclaïrés qu'eux-mêmes. Quelquefois aussi l'islam est imposé par un vainqueur féroce à des populations soumises : dans ces deux cas, la foi, la piété des néophytes ne sauraient être bien vives. Il faut au fanatisme quelques générations pour naître et se développer; c'est pourquoi dans le Baguermi, par exemple, il règne une grande tolérance; les idolâtres y jouissent d'une sécurité complète, bien que les Baguermiens fassent sans cesse des razzias chez les Kirdi; beaucoup d'états musulmans emploient des troupes idolâtres, et ne font en cela que suivre l'exemple de leur prophète, assez habile pour profiter toujours de tout ce qui pouvait le servir.

Tandis que l'islamisme prend ainsi possession du centre de l'Afrique, le christianisme cherche, mais avec moins de succès, à se glisser dans la partie méridionale de ce continent. Les missionnaires Krapf, Rebmann, Oswell, Livingston, Arbousset, Daumas, Cazalis, y portent la religion de l'Évangile, trop épurée et trop austère peut-être, pour des peuples aussi barbares. Les missionnaires catholiques, d'un autre côté, cherchent à attirer à leur culte les peuplades sauvages du fleuve Blanc, plus avides de leurs verroteries que de leur parole.

Toutes ces missions, cependant, servent la science géographique, redevable déjà de tant de progrès au dévouement audacieux et à l'intelligente activité des jésuites.

L'ignorance des musulmans soudaniens fait qu'ils confondent presque toujours le christianisme que les marchands d'esclaves ont soin de leur représenter sous les plus tristes couleurs, avec l'idolatrie grossière de leurs voisins. Pour eux, les idolatres et les chrétiens ne font qu'un ; aussi répondent-ils souvent à ceux qui les interrogent sur les contrées de l'Afrique centrale, qu'elles sont peuplées de chrétiens. Dans le mot composé de Kirdi-Sara, appellation des peuples limitrophes du Baguermi et du Bornou, dans le Sud, Sara n'est autre chose que l'arabe *nsara* (chrétiens, sing. *nousrani*, Nazaréen) légèrement défiguré.

Il est naturel que les Égyptiens et les gens du Gharb inspirent de prime-abord aux noirs plus de confiance que nous ; la figure, les mœurs, les idées des uns et des autres ne diffèrent pas dans une assez forte mesure pour amener de la défiance et de l'éloignement. Le demi-savoir d'un Égyptien frappe d'admiration le nègre ; la science de l'Européen l'étonne et l'effraye.

L'admiration des noirs est d'ailleurs acquise en général à ce qui le mérite le moins ; l'idée dominante, le sens philosophique d'une religion, ne se révèle point à eux ; ce qu'ils en voient, c'est le détail ; plus ce détail est complexe, plus il leur paraît merveilleux ; plus il est niais, plus il leur semble sublime. Or, ce n'est pas par la pauvreté des détails que pèche l'islam : si cette religion n'a pas admis de figures dans ses temples, elle a su compliquer son dogme, sa morale, et surtout les pratiques de son culte, d'une multitude incroyable de subtilités et de minuties.

Ainsi, l'ablution la plus simple exige l'accomplissement successif de dix-neuf pratiques, dont cinq sont de précepte coranique et quatorze de tradition prophétique. Cette ablution est rendue nécessaire par onze sortes de souillures différentes. L'accomplissement de chacune des cinq prières journalières, dont l'instant précis est déterminé, exige quatre conditions.

Chaque prière se compose d'un nombre différent de rikats, qui sont d'obligation divine, canonique ou traditionnelle.

Chaque rikat exige l'accomplissement de dix pratiques, dont l'importance n'est pas la même. La prière, enfin, peut être invalidée par douze accidents différents, et perdre une portion de ses mérites par un nombre bien plus considérable de petits oublis ou de petites fautes.

Il en résulte que le musulman, pour accomplir les moindres devoirs de ce culte méticuleux, est obligé de subir un noviciat assez long ou de consulter à chaque instant des gens mieux renseignés que lui. Les docteurs des premiers siècles de l'islam, et surtout les fondateurs des quatre rites orthodoxes, n'ont probablement introduit, à l'abri du coran et des traditions du prophète, tant de complications dans l'islamisme, qu'afin de se rendre indispensables; ils ont légué leur privilége aux eulemas, qui continuent à l'exploiter, et jouissent d'un crédit d'autant plus grand, que le peuple au milieu duquel ils vivent est plus ignorant.

Il est à remarquer que chez les peuples grossiers la connaissance du dogme, qui est rare, est estimée bien plus haut que la foi et que la piété, qui sont communes. Peut-être cela tient-il à ce que les croyants naïfs ne comprennent pas le doute, et prennent le sourire du sceptique pour une finesse dévote au-dessus de leur portée.

Au Caire, je parlais fréquemment religion avec mes informateurs noirs; et comme les dogmes, les préceptes, le culte de l'islam me sont familiers, je les leur faisais volontiers connaître. Souvent, cependant, je ne pouvais retenir quelques plaisanteries; il m'était difficile, par exemple, d'expliquer, sans en rire, que l'eau d'une citerne où était tombé un rat ne pouvait servir aux ablutions avant qu'on en eût retiré trente seaux, et qu'il fallait en puiser soixante pour rendre pure l'eau dans laquelle était tombé un pigeon.

Mes Soudaniens, cependant, pleins d'admiration pour ces conceptions étranges, ne croyaient pas que j'en pusse rire de bonne foi, et me regardaient comme un père de l'islam ; j'aurais pu brûler le coran devant eux sans perdre une si belle réputation, tant la foi du vulgaire est aveugle et entêtée.

III. — *Instruction des Soudaniens.*

Les Soudaniens ne connaissent l'écriture que depuis qu'ils ont reçu avec le coran l'alphabet arabe; ils en ont fait usage pour transcrire, avec plus ou moins de perfection, leurs propres idiomes. L'alphabet arabe est peu propre à la représentation des langues étrangères : malgré la richesse apparente que lui donnent ses vingt-huit lettres, il est pauvre et mal conçu. Quoi qu'il en soit, presque tous les peuples du Soudan lui sont aujourd'hui redevables de la création de quelques essais littéraires, tels que chansons et chants de guerre, chroniques, traduction du coran, etc.

Quelques peuples soudaniens paraissent ne devoir qu'aux Arabes la numération décimale : ce sont les Fellatas et les Fouriens.

Ce fait remarquable fournit un exemple de plus de la facilité avec laquelle une langue s'approprie les formes ou la grammaire d'une autre langue; rien n'est plus fréquent que cette hybridité, et rien ne prouve moins la commune origine de deux peuples que l'analogie de leurs formes grammaticales.

Peu capables de grands calculs, les Soudaniens n'avaient point d'ère avant de connaître l'islamisme, et ne faisaient point le compte des années.

On retrouve toutefois encore chez les Fellatas et dans le Choa, une sorte d'olympiade ou de lustre de quatre années, dont chacun porte un nom différent.

C'est probablement la difficulté qu'éprouvaient les premiers Romains à compter les années, qui les engagea à planter chaque année, aux ides de septembre, un clou d'airain dans la muraille du temple de Jupiter.

Les noirs qui fréquentent El-Azhar ont beaucoup de peine à y apprendre, même le peu qu'on y enseigne. En premier lieu, ils entendent peu l'arabe, et surtout les expressions un peu relevées de cette langue, ce qui les empêche de saisir le sens des paroles du professeur, auquel il est assez indifférent d'être ou de n'être pas compris par eux; en second lieu, ils sont très pauvres et ne peuvent acheter de livres; ils ont à la vérité la disposition de ceux de la mosquée; mais ces livres, écrits sans méthode et sans clarté, ne font qu'obscurcir encore leurs idées.

J'ai vu beaucoup de livres relatifs aux dogmes, aux préceptes, à la jurisprudence de l'islam, et je n'en connais qu'un qui soit à la fois méthodique, clair, exact et complet : c'est l'immortel ouvrage de Mouradgea d'Ohsson.

Quiconque a lu le tableau de l'empire ottoman en sait plus long sur l'islamisme que s'il avait appris par cœur toute la bibliothèque d'El-Azhar. La lecture des ouvrages arabes n'a, à cet égard, d'autre mérite que de permettre de traiter des matières ascétiques avec les formes et le style qui leur conviennent.

XI^e PARTIE. — MAGIE.

I. — *Magie curative, alchimie.*

Pline s'exprime ainsi au sujet de la magie :

Magica fraudulentissima artium, plurimùm in toto terrarum orbe, plurimisque sæculis invaluit : auctoritatem ei maximam fuisse nemo miretur, quandoquidem sola artium tres alias imperiosissimas humanæ mentis complexa, in unam se redegit. Natam primum e medicina nemo dubitat, ita blandissimis promissis addidisse vires religionis, ad quas maximè caligat humanum genus : deindè miscuisse artes mathematicas. (Lib. XXX, c. I.)

Les superstitions antiques des Soudaniens étaient grossières comme celles de tous les peuples primitifs; c'est des Égyptiens et des gens du Gharb qu'ils ont reçu, à une époque assez récente, la croyance aux magies noire et blanche et aux prodiges de la sorcellerie.

Les magiciens étant les mandataires des dieux, des génies ou des démons, peuvent altérer le cours de la nature, rendre malades les hommes sains, frapper de paralysie ou de mort les natures les plus vigoureuses ; il leur suffit, pour cela, d'un coup d'œil, d'un signe, de l'accomplissement de quelque rite ou de quelque prière.

La maladie née de cette influence est rebelle à la médecine ; d'autant plus rebelle, que là où règne la magie, la médecine ne se montre guère. C'est donc à la magie de guérir les maux enfantés par elle-même ; et comme l'origine d'un mal est toujours suspecte, on confie aux sorciers le soin de guérir toutes les maladies.

Leurs pratiques sont d'une simplicité très grande et d'une désespérante monotonie : tantôt ils écrivent dans le fond d'une tasse quelques versets du coran, versent un peu d'eau dans cette tasse, et la font boire au malade ; tantôt ils font avaler à leur dupe les cendres d'un papier couvert de pieuses invocations ou de signes cabalistiques ; tantôt enfin ils appellent à grands cris les démons, les prient, les menacent, les injurient, et les poursuivent quelquefois de coups sur le corps du patient, dont ils écrasent la poitrine ou le front pour en chasser le malin esprit. On comprend sans peine que beaucoup de maladies échappent à des moyens curatifs aussi imparfaits. On s'étonnera peut-être même d'apprendre qu'il en soit quelques-unes qui en éprouvent du soulagement ; il en est ainsi cependant, et la nature n'a pas tout le mérite de la cure : c'est l'imagination du malade fortement frappée, son esprit renaissant à la confiance, qui l'amènent surtout; on l'observe fréquemment en Orient pour les fièvres intermittentes : j'en ai vu moi-même plus d'un exemple. Bodin rapporte, dans sa *Démonomanie*, que Charles d'Escars, évêque de Langres, et pair de France, étant tourmenté d'une fièvre quarte, on lui amena un guérisseur, qui, après quelques simagrées, lui dit : « Fiez-vous en moy que vous êtes guary. » C'est la confiance, en effet, qui donne la guérison. L'évêque de Langres n'en eut pas et conserva sa fièvre.

Quelquefois les magiciens consultent le sort pour savoir si le malade doit succomber. Dans le voisinage de l'Abyssinie, ils le font en jetant en l'air des osselets ou de petites pierres, qui doivent retomber d'une certaine façon, c'est l'*astragalomantie*.

Dans le reste du Soudan, ils tracent sur le sable diverses figures qu'ils effacent en partie sans les regarder; ce qu'ils en ont laissé inspire leur réponse. M. Perron a expliqué les règles de ce tracement du sable (*darb-er-raml*), que ceux qui ont traité parmi nous de ces matières appellent *géomantie*.

On consulte aussi le sort en ouvrant un livre au hasard, et cherchant un conseil dans les premières phrases qu'on y rencontre.

C'est ainsi que les Grecs et les Romains faisaient usage des sorts homériques et virgiliaques, et que les premiers chrétiens recouraient aux sorts apostoliques (*sortes apostolorum*), pratique condamnée par saint Augustin et suivie encore de nos jours dans bien des parties de l'Europe. Les musulmans ont recours de même au coran, bien que le coran flétrisse les superstitions de cette espèce.

Tous les peuples paresseux et misérables sont adonnés à l'alchimie et à la recherche des trésors; des mendiants déguenillés font dans le Soudan, comme dans tout l'Orient, profession d'enrichir les autres, moyennant une faible aumône; l'Orient est empesté de livres qui enseignent les moyens de faire de l'or, ou décrivent minutieusement la situation des trésors cachés dans la terre; on y lit que dans telle mosquée, près de tel mur et sous telle pierre, est enfouie, à une profondeur de tant de coudées, une somme de tant de pièces d'or. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que quelques niais, prenant ces indications au sérieux, entreprennent des voyages et achètent la permission de se livrer à des recherches toujours infructueuses. Peu à peu cependant les Orientaux se désabusent, et ces livres, mis au rebut, vont dans le Soudan faire de nouvelles dupes ou former de nouveaux imposteurs. Un Fellata, qui était nourri pendant plusieurs années de cette lecture, m'assurait l'hiver dernier, d'après ses livres, que la chambre de la grande pyramide renfermait, en souverains anglais, toutes les richesses de Pharaon.

II. — *Métamorphoses, amulettes.*

Les sorciers du Soudan jouissent du pouvoir d'évoquer les génies, les démons ou les morts, ainsi que de la faculté de se transporter instantanément d'un point à un autre; ils savent aussi se rendre invisibles, changer de forme et opérer les métamorphoses les plus étranges. Les Égyptiens, et particulièrement ceux du Saïd, sont très entichés d'erreurs pareilles; ils croient, par exemple, que l'âme des enfants nouveau-nés passe pendant la nuit dans le corps des chats, qu'ils cherchent pour ce motif à garantir de tout accident. Cette superstition, qui date sans doute des temps les plus reculés, a dû être transmise aux Égyptiens modernes par leurs ancêtres : ainsi les descendants d'un peuple grand dans les arts, grand aussi peut-être dans la science et dans la philosophie, n'ont gardé de son héritage que les ruines qu'ils n'ont pu faire disparaître, et que ces niaises impostures que le vulgaire conserve à travers toutes les révolutions que la religion peut souffrir.

Les Grecs, comme les Indous, ajoutaient foi à des fables pareilles ; mais ils avaient su les rendre ingénieuses et en tirer de sages enseignements.

Tout le monde se rappelle l'histoire des compagnons d'Ulysse et celle de Lycaon, duquel on a tiré le terme de *lycantropie*, pour désigner le genre de métamorphose auquel il fut condamné. Hérodote nous assure que certains peuples se changeaient en loups ; nos ancêtres barbares avaient la même croyance, et les loups-garous n'ont peut-être pas encore été chassés de toute l'Europe. Les Romains des derniers temps de la République et ceux du siècle d'Auguste, étaient plus éclairés. *Homines* (nous dit Pline) *in lupos verti, rursumque restitui sibi, falsum existimare debemus : aut credere omnia, quæ fabulosa sæculis comperimus.* (Liv. VIII, ch. 22.)

Saint Augustin, cependant, assure que dans les Alpes il existait de son temps des sorcières qui métamorphosaient les voyageurs en ânes, et les contraignaient à porter leurs fardeaux avant de leur rendre leur première forme.

Jean Bodin trouve, de son côté, que la métamorphose de Lucien et d'Apulée en ânes est *vraisemblable*, et il cite à ce propos le témoignage de l'inquisiteur Spranger, qui rapporte qu'un marin anglais eut à Chypre une mésaventure pareille, et, ayant voulu revenir à bord de son navire, fut fort maltraité de ses camarades qui ne le reconnaissaient point sous sa nouvelle forme.

Ibn-Batoutah, qu'on peut lire, mais qu'il faut souvent se garder de croire, vit de ses yeux, en se rendant en Chine, un peuple de protées, affranchis des besoins de la vie, et dont le regard donnait la mort.

Le Soudan, à ce que disent des crédules habitants, est encore le théâtre de métamorphoses innombrables; seulement les Soudaniens au lieu de se changer en loups se changent en hyènes, ce qui ne me paraît pas de beaucoup préférable; les magiciens du Soudan ne se bornent pas à exercer leur puissance sur des individus isolés; je n'ai pas entendu dire qu'ils eussent jamais métamorphosé des armées tout entières, mais on m'a assuré qu'ils pouvaient frapper de cécité ou de paralysie les troupes ennemies à l'instant du combat.

« Les Russes, » me disait un homme du Bornou, « sont » bien forts, puisque le sultan Abd-ul-Medjid ne peut » se faire payer par leur kral le tribut qui lui est dû. » Eh bien, si les Russes venaient dans notre pays, ils ne » pourraient rien contre nous; nos sorciers n'auraient » qu'à les regarder pour leur faire prendre la fuite ou » faire tomber les armes de leurs mains; s'ils entreprenaient de tirer le canon, leurs boulets reviendraient » sur eux par la seule volonté de nos enchanteurs. »

A ce discours et à des discours pareils je répondrais : « Les Européens ont eu les mêmes opinions » et les ont abandonnées en s'éclairant, ce qui en » prouve la fausseté. Si les Européens envahissaient » votre pays, ce ne sont pas les enchanteurs qui les en » chasseraient, c'est le climat qui les y consumerait » rapidement ; ils ne sauraient, sans péril pour eux-» mêmes, aspirer à devenir vos maîtres ; ils ne se » rapprochent de vous que dans le but d'établir des » relations qui vous seront profitables. »

Les magiciens, spéculant sur la crédulité et la peur, vendent des talismans de diverse nature ; quelquefois ces talismans sont des versets ou des chapitres courts du Coran, écrits par un fakih sur un petit morceau de papier, plié ou roulé avec soin, puis enfermé dans une enveloppe de cuir, de bois ou d'ivoire ; on trouve même en Orient, des Corans tout entier écrits sur des feuillets octogones, et pouvant se placer dans un étui, à peu près cylindrique, que l'on attache au bras un peu au-dessus du coude.

Les anciens connaissaient l'usage des talismans ; les Égyptiens portaient l'œil mystique d'Horus ; les Romains l'*amuleta*, le *fascinum ;* d'autres un noyau de datte poli, comme les Napolitains portent encore de petites mains ou de petites cornes de corail ou de métal, et comme les Orientaux placent encore sur leurs portes l'empreinte d'une main ouverte ou les mots *ma cha allah :* ce qui plaît à Dieu, qui correspondent à l'ancienne locution française : *Je me doubte.*

Saint Augustin condamnait l'usage des talismans en général ; et celui des ligatures écrites en particulier.

III. — *Tolérance de l'islam; grand nombre des sorciers.*

L'islamisme a proscrit souvent en vain, et a fini par tolérer ces pratiques; les musulmans instruits de leur religion, font un grand mépris de ces superstitions absurdes, les autres s'en montrent fort entichés. L'ignorance des Soudaniens les y enchaîne; j'en ai connu un cependant, natif de l'Afnou, et chef de chambrée des étudiants noirs à el Azhar, qui n'y ajoutait aucune foi, et déplorait énergiquement la crédulité de ses compatriotes.

L'islamisme qui tolère la magie blanche, se borne à décrier la magie noire, à blâmer ses adeptes, et à éclairer ses dupes; il n'a jamais eu recours aux exorcismes ni à ces poursuites féroces dont le récit souille notre histoire. Les Juifs, les Romains et nos aïeux, se montrèrent à cet égard trop faciles à surprendre, trop ardents à frapper; leur esprit aveuglé par la crainte, voyait partout des sorciers, et en voyait en tel nombre que les poursuites les plus acharnées devaient paraître insuffisantes. Tous les hommes éminents, à quelque titre, de l'antiquité ou du moyen âge, furent suspects de sorcellerie; leur génie, leur fortune, leur vertu même, avaient été par eux achetés de Satan au prix de leur âme; le pape Silvestre II passa pour sorcier, et lorsque Charles IX exigea du sorcier Trois-Échelles la révélation de ses complices, Trois-Échelles déclara qu'il en pouvait désigner trois cent mille en France; le roi, intimidé par la multitude des coupables, se contenta d'en faire arrêter un petit nombre.

Les accusations de magie, reposant sur des présomptions et des indices vagues, menaçaient tout le monde, mettaient la liberté et la vie de chacun à la discrétion d'un juge dont la religion pouvait être surprise. C'est ainsi que la jalousie et les intrigues de ses concitoyens conduisirent au bûcher l'infortuné Urbain Grandier; la magistrature, jalouse de ses privilèges tenait à la magie, et Montesquieu lui-même garde, vis-à-vis de ce préjugé barbare, quelques ménagements (1).

IV. — *Probité des Soudaniens, chansonnage.*

Les Soudaniens, soumis à une religion qu'ils connaissent mal, aveuglés par mille superstitions, sont cependant plutôt bons que méchants; ils ont les défauts et les vertus de tous les peuples barbares. Naturellement vaniteux, ils sont colères et violents, portés à abuser de la force, et à faire souvent peu de cas de la vie humaine. Cependant ils sont prompts à s'apaiser, faciles à conduire et à diriger, ennemis de la ruse; à peu près ignorants de la trahison, et à ce point de vue, ils sont moralement bien supérieurs aux Arabes, aux Persans et aux Turcs; ils sont serviables, hospitaliers et généreux. Leur délicatesse est remarquable et contraste singulièrement avec l'improbité des Orientaux. Je parlais un jour de cette différence morale à un Soudanien, et je lui demandais s'il en soupçonnait la cause: « Je la connais, » me dit-il, « le peuple » égyptien est misérable, opprimé, et dès lors cor» rompu ; ici, chacun ne songe qu'à s'enrichir pour » se soustraire à l'oppression et satisfaire ses pen» chants vicieux; personne ne blâme celui qui vise à la » fortune, ni ne s'amuse à discuter les moyens qu'il » emploie; s'il réussit, on le dit un homme habile » (*chater*), et s'il échoue on le plaint. Il en est autrement » parmi nous: celui qui commet une action vile, se » trouve couvert à l'instant de ridicule et d'infamie; » les filles esclaves qui travaillent dans nos maisons, » celles surtout qui encombrent les cours des habita» tions princières ou royales, composent de suite une » chanson ou un simple bout-rimé qui désigne le cou» pable au mépris public, et le chantent en chœur » pendant la durée de leur travail; la chanson passe » d'une maison à l'autre, d'un village aux autres vil» lages, et celui qui en est l'objet se voit contraint à » quitter le pays.

---

(1) Il faut confesser d'ailleurs que bon nombre de ceux qu'on brûlait comme convaincus de magie avaient mérité le feu par quelque crime, et il me semble qu'on pourrait diviser en quatre classes ces prétendus sorciers.

La première de ces catégories comprendrait tous les innocents accusés faussement de magie.

La seconde classe renfermerait ces fous crédules, coureurs de cimetière, déterreurs de morts, décrocheurs de pendus, vendeurs de fausses recettes et de pronostics, mutilateurs des images de cire de leurs ennemis: les petites maisons auraient dû faire justice de leur démence, ou les prisons de leur perversité.

Dans la troisième classe, je rangerais ces fous féroces qui, pour l'accomplissement de leurs rites exécrables, égorgeaient des enfants, et croyaient puiser dans leur sang ou dans leur chair une éternelle jeunesse: une pareille démence ne connaît d'autre remède et d'autre préservatif que la peine de mort.

La quatrième classe, enfin, renfermerait les fabricants de philtres et de poisons; la preuve matérielle de l'empoisonnement échappait aux recherches imparfaites de nos aïeux; là où l'appareil de Marsh nous fait voir l'arsenic, ils ne soupçonnaient que la magie, et le scélérat marchait à une mort juste, bien que sous le coup d'une sentence inique, condamné pour un crime qu'il n'avait point commis et qui n'existe pas.

» C'est pourquoi, celui d'entre nous qui traversant
» une forêt, trouve sur sa route un objet égaré, se
» garde de le ramasser, même pour le remettre à celui
» qui l'a perdu ; il se borne à en observer exactement
» la place, et arrivé au terme de son voyage, il fait
» simplement connaître qu'en tel lieu il a rencontré
» tel objet ; c'est au propriétaire seul qu'il appartient
» de ramasser son bien. »

Les filles du Soudan ne chansonnent pas que les voleurs, elles poursuivent encore de leurs bouts-rimés satiriques les guerriers inhabiles ou poltrons, ou les héros ennemis ; les chefs, d'ailleurs, ont tous quelque chanson louangeuse et quelque chanson satirique, plus ou moins analogue à celles que l'on chantait aux triomphes de César ; le Kanemi a été tourné en ridicule par les fellatas dans des productions de cette espèce ; j'en publierai bientôt un échantillon.

Cette coutume de chansonner les gens est encore plus dans le génie de la race noire que dans celui des Arabes et des autres peuples ; elle se retrouve dans les colonies, où le travail des noirs est employé. Les noirs y chansonnent toujours quelqu'un, tantôt un planteur trop avare, tantôt une fille trop coquette, et bien peu de réputations résistent à cette expression perpétuelle des sentiments populaires qui, dans une autre mesure et sous des formes plus ingénieuses, a joué un rôle actif dans les révolutions de notre pays, surtout aux époques de la Ligue et de la Fronde.

Par bien des points l'homme primitif et l'homme vraiment civilisé se ressemblent.

L'un est ignorant de l'erreur, l'autre en est dégagé ; le premier vit dans l'innocence, le second retourne à la vertu, et cette philosophie stoïcienne, rude école de tant de grands hommes, la plus haute et la plus pure doctrine peut-être à laquelle l'esprit humain, privé de tout secours, mais libre de toute entrave, ait pu s'élever, n'en retrouvons-nous pas quelque rudiment chez l'homme de la nature; cette fermeté d'âme dont il fait sa première vertu, n'est-ce point l'apathie des hommes du Portique, et la noble indifférence de ces grands Romains qui, du haut de leur courage, défiaient le crime en souriant à la mort?

Analyses, Rapports, etc.

NOTICE BIOGRAPHIQUE
SUR L'AMIRAL SIR JOHN FRANKLIN,
Correspondant de la Société de géographie, etc.

PAR M. DE LA ROQUETTE,
Membre de la Commission centrale (1).

Messieurs,

Vous m'avez confié une tâche honorable et difficile, en me chargeant de vous exposer la vie et les travaux de l'un des plus habiles et des plus intrépides explorateurs des régions arctiques, de l'amiral Sir John Franklin, que la Société de géographie s'honore d'avoir compté au nombre de ses correspondants étrangers.

Je viens aujourd'hui, pour accomplir ce devoir, vous entretenir de cet illustre marin dont la destinée a fixé, pendant plus de dix ans, l'attention, non-seulement de sa patrie, mais du monde entier, et auquel on ne saurait refuser la gloire d'avoir résolu le premier la célèbre question du passage Nord-Ouest.

John Franklin naquit, le 16 avril 1786, à Spilsby, comté de Lincoln, d'une honorable famille, établie, depuis plusieurs générations, dans cette partie de l'Angleterre. Willingham Franklin, son père, forcé de vendre un domaine patrimonial surchargé d'hypothèques par son prédécesseur immédiat, s'adonna au commerce, et le fit avec assez de succès pour acquérir de l'aisance et pouvoir élever convenablement ses douze enfants, dont un seul mourut dans l'enfance (1). John, le futur amiral, le plus jeune des quatre fils de Willingham, destiné à suivre la carrière ecclésiastique, reçut sa première éducation à Saint-Ives, et passa ensuite deux ans à l'école classique et mathématique de Louth. Dans une promenade d'une douzaine de milles, qu'il fit un jour de fête avec un de ses camarades, il arriva au bord de la mer, qu'il voyait pour la première fois. Le spectacle grandiose que l'Océan lui présenta frappa tellement sa jeune imagination, que, dès ce moment, il fut confirmé dans le désir qu'il avait déjà conçu d'être marin. Persuadé que ce n'était qu'un caprice d'enfant qu'il serait facile de détruire, son père crut avoir trouvé un bon moyen en l'envoyant à Lisbonne sur un navire marchand dans l'espoir que les fatigues et les ennuis du voyage changeraient le cours de ses idées. Mais, voyant qu'au retour la persistance de son fils était restée la même, il ne voulut pas contrarier sa vocation, et en octobre 1800, il obtint pour lui une place sur le *Quarter*

---

(1) Cette notice n'a pu être lue à la dernière assemblée générale de la Société de géographie, du 21 décembre 1855.

---

(1) Plusieurs des enfants de Willingham Franklin ont été des hommes distingués. L'un portant le même prénom que son père, entré dans la magistrature, est mort *Chief Justice* à Madras. Un autre, James, passa au service de la Compagnie des Indes orientales où il obtint le grade de major de cavalerie. Ses progrès dans les langues indoustani et persane, et dans les sciences, particulièrement dans la géographie de la vaste contrée qu'il habitait, et dont il explora la majeure partie, le firent élire membre de la Société royale. Le mauvais état de sa santé le força de retourner en Angleterre où il termina sa carrière. Il a laissé des collections d'histoire naturelle appréciées par les géologues,

Deck du *Polyphemus* de 74, commandé par le capitaine depuis amiral Lawford, avec lequel le jeune novice assista, le 2 avril 1801, à la bataille de Copenhague.

Quelque temps après cette affaire, il passa heureusement à bord de l'*Investigator*, que commandait le capitaine Flinders, son parent, chargé par le gouvernement de faire la reconnaissance des côtes de l'Australie ou Nouvelle-Hollande. Sous la direction de cet habile officier, Franklin apprit à faire des levés, des observations astronomiques, et à dresser des cartes marines, connaissances qui lui furent par la suite d'une grande utilité; il gagna, dans le cours de ces travaux, l'estime et l'amitié du savant Robert Brown, naturaliste de l'expédition. En 1803, l'*Investigator*, ayant été condamné à Port-Jackson comme impropre au service auquel il avait été destiné, Flinders se détermina à retourner en Angleterre, afin de demander un autre navire pour compléter ses observations, et Franklin s'embarqua avec lui sur le *Porpoise* (le marsouin) commandé par le lieutenant Fowler. Pendant le voyage de retour, ce bâtiment, et le *Caton* qui l'accompagnait, firent naufrage, dans la nuit du 18 août, sur un récif de corail, sur la côte du continent de l'Australie. Cinquante jours s'étaient déjà écoulés depuis le désastre, et les quatre-vingt-quatorze personnes, composant les équipages, réfugiées sur un étroit banc de sable de 150 brasses de long, à peine élevé de 4 pieds au-dessus de l'eau, commençaient à désespérer de leur salut, lorsque Flinders, qui s'était rendu sur un bateau non ponté à Port-Jackson, éloigné de 250 lieues, vint les secourir avec un vaisseau et deux schooners. Ignorant que la guerre avait été déclarée, le navigateur anglais se dirigea ensuite sur l'île de France, où il fut retenu prisonnier, tandis que Franklin allait, avec le lieutenant Fowler, à Canton, où il obtint un passage pour l'Angleterre sur le *Comte de Camden*, navire de la Compagnie des Indes orientales, commandé par sir Nathaniel Dance, commodore de la flotte de Chine forte de seize voiles. Attaqués par l'amiral français Linois, ils parvinrent à le repousser, et, dans le combat, livré le 15 février 1804, dans le détroit de Malacca, Franklin remplit les importantes fonctions de *signal-midshipman*. A son arrivée en Angleterre, il joignit le navire de guerre, le *Bellerophon*, à bord duquel on lui confia de nouveau le soin des signaux qu'il dirigeait le 3 octobre 1805 à la grande bataille de Trafalgar, où, entouré de morts et de blessés, il se fit distinguer par son sang-froid et son intrépidité au milieu des plus grands dangers. Les deux années suivantes Franklin fut employé dans la flotte du canal et l'escadre de Rochefort sous les amiraux Cornwallis, Lord Saint-Vincent et Sir Richard Strachan. Il passa peu de temps après sur le *Bedford*, et continua de servir pendant six ans avec ce navire au blocus de Flessingue, sur la côte de Portugal, et particulièrement à la station du Brésil, où ce navire transporta, en 1808, la famille royale, que les événements politiques avaient forcée de quitter Lisbonne en toute hâte.

Franklin prit ensuite part à la désastreuse expédition de la Nouvelle-Orléans, et fut légèrement blessé à l'épaule, en conduisant les bateaux du Bedford contre plusieurs chaloupes ennemies dont une fut abordée et prise par lui-même. Déjà lieutenant de vaisseau en second depuis quelques années, sa brillante conduite, dans cette dernière action, lui valut en 1814 le grade de lieutenant en premier sur le *Forth* qui conduisit en France la duchesse d'Angoulême à l'époque de la restauration des Bourbons. Quelques années après (1818), un ordre de l'amirauté, provoqué par Sir Joseph Banks, qui exerçait une grande influence sur le gouvernement et avait conçu une haute opinion des talents de Franklin, l'appela à concourir à une entreprise mieux adaptée à ses véritables facultés.

Dès les temps les plus reculés, on avait pensé assez généralement que le grand continent, le seul connu alors, composé de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique ou Libye, était borné de tous côtés par la mer. Un peu plus d'un demi-siècle après la découverte du cap de Bonne-Espérance (1486) et de l'Amérique (1492), des navigateurs anglais et hollandais cherchèrent, mais vainement, à découvrir un passage, pour se rendre par le nord des mers d'Europe dans l'Inde, et plus tard des tentatives semblables, et tout aussi infructueuses, furent faites par les Danois et par les Russes. Depuis que, en 1745, le navigateur danois Beering, à cette époque au service de la Russie, eut découvert, entre l'Asie et l'Amérique, le détroit qui porte son nom (1), le désir de trouver par le nord, soit en venant de l'est, soit en venant de l'ouest, une communication par mer entre les océans Atlantique et Pacifique, agita tous les esprits, en Angleterre principalement. Quelque avantageuse au commerce qu'on supposât la solution de la question si célèbre d'une semblable communication, elle fut longtemps négligée, et pour ainsi dire presque oubliée, malgré les importantes découvertes faites dans les mers Arctiques par les Barentz, les Heemskerke, les Davis, les Hudson, les Baffin, etc., etc., lorsqu'un simple baleinier anglais, marin intelligent et intrépide, qui naviguait, depuis plusieurs années, dans les mers du Groenland, en indiqua la possibilité. Dans une lettre, écrite par lui à sir Joseph Banks, ce baleinier, Scoresby le Jeune, en rendant compte à l'illustre savant des observations qu'il avait été à portée de faire, lui signala un fait remarquable dont il avait été témoin lors de son dernier voyage, en 1817. Il avait trouvé, en effet, environ 2000 lieues carrées (18,000 milles carrés) de la surface de la mer voisine du Groenland, entre le 74^e et le 80^e degré de latitude, entièrement débarrassée de glaces, qui avaient disparu pendant les deux dernières années; et il ajoutait que, quoique dans ses précédents voyages il n'eût eu que très rarement la possibilité de pénétrer la glace entre ces latitudes aussi loin à l'ouest de 0 degré du méri-

---

(1) Vitus Jonassen *Beering* ayant vu et visité l'un des premiers ce détroit, il est naturel et juste qu'il porte *exactement* son nom, et non celui de *Behring* que lui donnent sans aucun motif fondé la plupart des cartes modernes. La *Nouvelle carte des découvertes faites par des vaisseaux russes aux côtes inconnues de l'Amérique septentrionale*, etc., dressée en 1768 par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, l'appelle détroit de *Bering*, et l'*Histoire des*

---

voyages et découvertes des Russes, etc., de l'allemand Müller, ainsi que *plusieurs* cartes du Dépôt de la marine de France, écrivent de la même manière le nom du navigateur danois dont l'orthographe a été complétement rétablie par le docteur Odin Wolff, dans ses *Danske Söefarende* (Copenhague, 1822) où il consacre une assez longue notice à son compatriote.

dien de Greenwich, il avait dépassé deux fois dans sa dernière excursion le 10e degré de ce méridien, etc.

Cet exposé de Scoresby et des observations analogues sur de semblables brisements ou écartements de l'immense barrière de glace, faites en 1816 et 1817 dans les parages de l'Islande et sur les côtes orientales du Groenland, firent revivre en Angleterre les anciennes idées, qui semblaient perdues de vue depuis tant d'années, d'explorations dans les mers Arctiques, de tentatives pour atteindre le pôle nord, et enfin de recherches pour effectuer un passage d'un Océan à l'autre par ces mêmes mers. L'amirauté prêta l'oreille aux suggestions de sir John Barrow, déjà connu par un voyage au Spitzberg, appuyées par sir Joseph Banks, président de la Société royale, et prépara en conséquence, au commencement de 1818, deux expéditions distinctes : l'une, sous les ordres du capitaine (*commander*) John Ross, devait explorer le passage Nord-Ouest avec l'*Isabella* et l'*Alexander*, en s'élevant d'abord par le milieu du détroit de Davis à une haute latitude septentrionale, et se dirigeant ensuite à l'ouest, dans l'espoir qu'elle pourrait dépasser l'extrémité septentrionale de l'Amérique et atteindre par cette route le détroit de Beering. L'autre expédition, composée également de deux navires, la *Dorothea* et le *Trent*, était dirigée par le capitaine David Buchan, ayant sous lui le lieutenant Franklin, commandant le second de ces deux vaisseaux. Celle-ci chargée de s'approcher le plus près possible du pôle, devait s'avancer directement au nord entre le Groenland et le Spitzberg, et dans le cas où elle trouverait une mer Polaire ouverte, sans aucune terre, ce qui faisait penser qu'alors elle serait aussi libre de glace, devait se diriger directement vers le détroit de Beering, route qui serait plus courte de près d'un tiers que la première (1). Le 24 mai les deux navires de Buchan atteignirent l'île de l'Ours (*Beeren-Eiland*) (2). Quatre jours après, le temps étant devenu très obscur à cause d'un brouillard fort épais et d'une grande abondance de neige, les vaisseaux se séparèrent, et le *Trent* s'arrêta dans la baie Magdalena, lieu du rendez-vous, situé sur la côte nord-ouest du Spitzberg, où ils jetèrent l'ancre le 3 juin. Trouvant devant eux, le 6 juillet, une barrière impénétrable de glace par 80 degrés 15′ de latitude, ils furent forcés de s'arrêter; le lendemain cependant quelques canaux s'étant ouverts, et le vent les favorisant, ils s'avancèrent jusqu'à 80° 34′; mais là les glaces, en se rejoignant, les pressant de tous côtés, ils durent renoncer définitivement à tous progrès ultérieurs, et ce ne fut qu'avec infiniment de peine et en courant les plus grands dangers qu'ils purent s'ouvrir une issue. Les mêmes obstacles et les mêmes périls les ayant menacés sur les côtes du Groenland, et leurs navires, la *Dorothea* principalement, ayant éprouvé de fortes avaries, ils se décidèrent, quoique avec un extrême regret, à retourner en Angleterre; le 22 octobre ils arrivèrent à Deptford. Les détails du voyage de Buchan et de Franklin, dont les résultats peuvent être considérés à peu près comme nuls, malgré le talent et la fermeté de ces deux officiers, n'ont été connus que par l'intéressante relation qu'en a donnée, vingt-cinq ans après le retour du commandant de l'expédition, le capitaine F.-W. Beechey, qui accompagnait Franklin sur le *Trent* en qualité de lieutenant. Elle offre un tableau dramatique des dangers que leur bâtiment eut à affronter, et peint en traits saisissants le sang-froid et la force morale de son commandant, qui témoigna le plus vif désir de poursuivre avec son seul petit navire, moins endommagé que la *Dorothea*, l'exécution des instructions de l'amirauté, demande que le capitaine Buchan ne crut pas pouvoir accueillir comme contraire à ces mêmes instructions.

---

(1) Un acte du parlement de 1776 (seizième année du règne de George III) avait promis une récompense de 5,000 livres sterling (un peu plus de 125,000 francs) à la personne qui ferait voile la première au delà du 89ᵉ degré de latitude nord. Mais près d'un demi-siècle s'écoula sans qu'il en résultât quelque découverte et même quelque tentative. Plus tard, un acte du 8 mai 1818 accorda de nouveau la même somme pour le même objet, promit en outre, 20,000 livres sterling à celui qui le premier découvrirait un passage entre les océans Atlantique et Pacifique, et établit enfin trois échelles de récompenses en faveur des personnes qui s'avanceraient plus ou moins au delà du 110ᵉ degré de longitude occidentale de Greenwich (112° 20′ de Paris) (nous avons adopté dans tout le cours de cette notice le méridien de Greenwich, plus à l'ouest que celui de Paris de 2° 20′) et découvriraient ainsi une portion du passage si avidement cherché. Sans entrer dans les détails des autres dispositions adoptées sous les règnes de George III, George IV ou même antérieurement, nous citerons seulement l'acte rendu le 25 juillet 1828 (neuvième année du règne de George IV) qui révoqua l'acte du 8 mai 1818, en ce qui concerne les longitudes, sans abroger toutefois les dispositions en faveur de ceux qui découvriraient le passage Nord-Ouest ou qui s'approcheraient du pôle, pourvu que leurs navires eussent fait voile de l'un des ports d'Angleterre avant la date de ce dernier acte.

(2) En 1596, un ours monstrueux ayant été tué dans cette île, par les matelots du navire de Guillaume Barentz, navigateur hollandais, qui venait d'en faire la découverte, elle reçut le nom de *Beeren Eiland*, ou île de l'Ours : c'est donc à tort, selon nous, que la plupart des cartes anglaises l'appellent île *Cherry*, du nom de l'alderman armateur d'un navire commandé par Steven Bennet qui ne la visita que postérieurement, en 1603.

L'expédition confiée au capitaine John Ross, sortie de la Tamise le 18 avril 1818, ne produisit guère plus de résultats. On attribua généralement cet insuccès à son commandant, qui fut vivement critiqué à son retour en Angleterre, surtout par sir John Barrow. On lui reprochait de s'être borné à visiter le pourtour de la baie de Baffin, d'avoir mis de la négligence à étudier les côtes si intéressantes des détroits de *Wolstenholme* et de *Whale*, et de ne pas s'être assez avancé dans le détroit de *Lancaster*, qu'il avait pris pour une baie, malgré les observations de ses officiers. Or comme la direction de ce détroit semblait annoncer le passage cherché, une nouvelle expédition fut immédiatement envoyée sous les ordres du capitaine Parry, qui avait été, en 1818, le second de John Ross, pour faire ce qu'on blâmait ce dernier de n'avoir point fait (1).

Quoique le voyage auquel Franklin venait de prendre part n'eût pas rempli les espérances qu'on en avait d'abord conçues, il fit connaître le mérite de cet officier. Il entra dès lors en relations personnelles avec les savants les plus éminents de Londres, qui ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il possédait, tant par son caractère que par son instruction, les qualités nécessaires pour diriger en chef une expédition de découvertes; et leur opinion fut confirmée par les éloges que le capitaine Buchan, son supérieur, ainsi que tous ceux qui avaient navigué avec lui, donnaient à son habileté comme marin, à son calme et aux ressources de son esprit dans des circonstances difficiles. Il n'était pas enfin un de ceux qui le connaissaient qui ne rendît hommage à son ardent désir de faire faire des progrès aux sciences qu'il aimait pour elles-mêmes, à son amour de la vérité et à la générosité de son caractère qui le portaient à rendre une pleine justice au mérite des officiers qu'il commandait, sans chercher à s'attribuer leurs découvertes, comme cela n'arrive que trop souvent. Aussi, lorsque le gouvernement eut résolu de faire concourir à l'expédition confiée au capitaine Parry, une autre expédition chargée d'explorer les côtes septentrionales de l'Amérique, le lieutenant Franklin en fut-il nommé le chef; elle devait agir en partie par terre et en partie en bateau, et n'était pas la moins périlleuse. Tandis que Parry, faisant voile de la Tamise le 11 mai 1819 avec la bombarde l'*Hecla* et le brig le *Griper*, se dirigeait vers le détroit de Davis, pour chercher aussi par mer le fameux passage Nord-Ouest en suivant le détroit de Lancaster (1), à Franklin fut confié le soin de déterminer les limites et la direction de la côte septentrionale du continent américain; il partit de Gravesend le 22 du même mois sur le *Prince of Wales*, bâtiment marchand de la compagnie de la baie d'Hudson. Trois points de cette côte qu'il s'agissait de relier étaient alors seulement connus, savoir : le cap de Glace (*Icy Cape*) que Cook avait vu en venant par le détroit de Beering, et les embouchures des rivières de la Mine de Cuivre (*Copper Mine*), découverte par Hearne en 1771, mais placée par lui 4 degrés trop au nord, et de la Mackenzie plus correctement tracée en 1789 par l'habile voyageur de ce nom. Franklin, accompagné du docteur John Richardson, de deux *midshipmen* Robert Hood et George Back, et d'un marin anglais John Hepburn, arriva le 30 avril (1819) à la factorerie d'York dans la baie d'Hudson. Pendant cette navigation, le *Prince of Wales*, surpris par un épais brouillard, toucha sur le cap *Désolation*, et ne dut son salut qu'à l'habileté nautique de Franklin. Le 22 octobre on était arrivé au fort Cumberland, ayant déjà parcouru 700 milles, en suivant ou en remontant le cours d'une dizaine de rivières différentes, après avoir traversé neuf lacs, sans parler des rochers, des rapides, etc., qu'on avait dû franchir, et supporté d'incroyables fatigues. Au fort Cumberland, Franklin, Back et leur fidèle compagnon Hepburn prirent congé, le 18 janvier 1820, du docteur Richardson et de M. Hood qui devaient rester dans le fort jusqu'au printemps, et arrivèrent au fort Chipewyan le 26 mai, après avoir fait 857 milles dans ce rude voyage d'hiver. Avant d'y parvenir, Franklin manqua de perdre la vie, ayant un jour glissé du haut d'un rocher dans le lit d'une rivière rapide et profonde; il était perdu s'il n'avait pu saisir une branche de saule pendante à fleur d'eau, et attendre dans cette position l'arrivée d'un des canots,

---

(1) Le capitaine, depuis Sir John Ross, réhabilita plus tard sa réputation de marin intrépide et capable par sa campagne de 1829 à 1833, pendant laquelle, aidé par son neveu James Ross, aujourd'hui Sir James, il a fait d'importantes découvertes dans les parages arctiques avec le bâtiment à vapeur *la Victoire* armé par souscription.

---

(1) Ce fut pendant cette brillante campagne que Parry s'avança plus loin à l'ouest que le groupe d'îles et le vaste bassin qu'il appela *Melville* et qui portent aujourd'hui avec justice son propre nom; aussi le Parlement lui accorda-t-il la récompense de 5 000 livres sterling promise au premier navire qui aurait pénétré au delà du 110° degré de longitude occidentale du méridien de Greenwich. (Voyez la note 1, p. 77.)

Rejoints par le docteur Richardson et son compagnon, et quelques jours après par seize voyageurs canadiens, ils atteignirent ensemble, le 28 juillet, le fort *Providence* situé sur la rive nord-est du lac de l'Esclave. Ils y trouvèrent deux interprètes et le chef indien Akaitcho, avec lesquels ils se dirigèrent, le 2 août, vers la rivière de la Mine-de-Cuivre. Le 20, on arriva au fort *Enterprise*, sur les bords du lac d'Hiver (*Winter Lake*), éloigné de *Chipewyan* de 550 milles.

« Le trop long séjour que nous fûmes forcés de faire » au fort *Enterprise*, dit Franklin, faillit nous être fatal. En effet, la température fut, dans le courant du » mois de décembre, la plus froide que nous ayons » jamais éprouvée pendant notre résidence en Amérique ; aussi le thermomètre descendit-il souvent à » 40, et une fois à 57 degrés au-dessous de 0, et ne » s'éleva jamais au-dessus de 6 degrés (*Fahrenheit*) (1). » Les arbres, gelés jusqu'à leur centre, devenaient » aussi durs et plus difficiles à couper que la pierre. »

D'un autre côté, il ne restait plus aucune espèce de liquide, les vivres étaient presque épuisés, et les Canadiens, de même que les Indiens, se disposaient à les abandonner à leur triste sort, lorsque, fort heureusement, le 21 janvier 1821, d'abondantes provisions leur arrivèrent du fort *Providence*. Le temps s'étant adouci, on se mit en route le 14 juin, et le 30 on s'embarqua sur la rivière de la Mine de cuivre, qu'on descendit jusqu'au rapide sanglant (*Bloody Fall*), ainsi nommé par Hearne, à cause d'un affreux massacre d'Esquimaux par des Indiens chipewyan ; le 18 juillet suivant, on avait atteint l'embouchure de la rivière, et la mer Arctique était aperçue. Ils en suivirent la côte dans la direction de l'est, donnèrent le nom d'*Arctic Sound* à une baie, à l'extrémité de laquelle coulait une rivière qui reçut de Franklin celui de *Hood*, en souvenir de leur ami et compagnon traîtreusement assassiné par un Iroquois. Ils naviguaient maintenant le long des rives d'un golfe très large et très profond, dont l'une des nombreuses branches fut nommée *Melville*. Ayant contourné ce golfe, appelé sur leur carte *Coronation Gulf*, qui a, dit-on, 30 milles environ de l'est à l'ouest, et 20 du nord au sud, et visité le *Bathurst-Inlet*, Franklin, Richardson et Back, firent à pied 10 milles le long de la côte méridionale de la mer arctique, qui continuait de se diriger à l'est. Ils appelèrent *Point Turnagain* ou du Retour le point où ils se trouvaient en ce moment, situé à 6 degrés et demi à l'est de l'embouchure de la rivière de la Mine de cuivre. Ce cap était, en effet, bien nommé, car il était plus que probable pour eux, que ce serait le terme de leur voyage, le temps qu'ils avaient passé à explorer les baies Arctique et Melville (*Arctic and Melville Sounds*) et l'*Inlet* Bathurst, et le peu de provisions qui leur restaient encore, ne leur permettant pas d'atteindre la baie *Repulse*, ce qu'ils espéraient cependant au début de leur voyage, pendant lequel ils avaient fait 555 milles géographiques le long des côtes profondément découpées de la mer Arctique.

---

(1) On sait que le zéro Fahrenheit descend plus bas que dans les deux autres échelles, et qu'il égale — 17°,78 centigrades, et — 14°,17 Réaumur.

Franklin ne crut pas praticable le retour par la route qu'ils venaient de suivre, et, le 26 août, à la grande satisfaction des Canadiens, on tourna le dos à a mer, et, après avoir construit de nouveaux canots, on se décida, le 1er septembre, à se diriger sur *Point Lake*, distant de 149 milles du lieu où ils se trouvaient maintenant. Ils étaient parvenus, le 26, à une branche de la rivière de la Mine de cuivre, lorsque Franklin, qui voyait la famine avancer à grands pas, puisqu'ils étaient réduits à manger leurs souliers et à s'estimer fort heureux de rencontrer, pour soutenir leur existence, cette sorte de lichen à odeur nauséabonde et à saveur amère, que les Canadiens appellent *Tripe de roche* et les botanistes *Gyrophora*, se décida à envoyer Back et quelques chasseurs en avant au fort *Enterprise*, pour annoncer leur prochaine arrivée. Back, le plus actif et le plus vigoureux de la bande, était lui-même si faible néanmoins, qu'il ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bâton. Franklin, Richardson et le reste de leurs compagnons, car plusieurs n'avaient pu résister, étaient eux-mêmes au moment de succomber à la rigueur du froid et à la faim, lorsque, le 7 novembre, ils aperçurent enfin, à l'île de *Moose-Deer*, Back, suivi de trois Indiens chargés de provisions. La description que fait Franklin de l'état dans lequel ils se trouvaient en ce moment est on ne peut plus navrante; semblables à des squelettes, ils pouvaient à peine faire un pas ou proférer une parole, et leur raison semblait les avoir abandonnés.

Après s'être un peu rétablis, ils se remirent en route. Parvenus, le 5 juin 1822, au fort Chipewyan, ils remplirent les engagements contractés par eux avec les Indiens et les Canadiens qui les avaient accompagnés, et arrivèrent, le 14 juillet, à la factorerie de York, qui fut le terme de leur voyage, pendant lequel ils avaient fait, tant par eau que par terre, en y comprenant leur navigation de la mer Arctique, 5550 milles. Dans cette expédition, Franklin avait non-seulement fait faire de grands progrès à la géographie, à la géologie et à l'histoire naturelle de cette portion des côtes septentrionales de l'Amérique du Nord en dedans des régions arctiques, mais il avait plus spécialement encore augmenté les connaissances des rivages méridionaux de la mer qui les baigne.

Et cependant l'époque choisie pour faire l'exploration du continent arctique avait été on ne peut plus défavorable. Deux compagnies rivales, celle du Nord-Ouest, et celle de la baie d'Hudson, faisaient en même temps le commerce de ces régions lointaines, sans que les limites de leurs concessions respectives fussent exactement tracées. Il en résultait entre elles des empiétements continuels, de graves discussions, souvent même des combats sanglants et jusqu'à de fréquents assassinats. Ce ne fut que par une conduite excessivement prudente, et par ses manières conciliantes, que Franklin, bien que chargé d'une mission officielle par le gouvernement, put obtenir la permission de s'avancer dans le pays. Mais il s'en faut qu'aucune de ces compagnies consentît à lui accorder la protection nécessaire pour assurer sa sûreté et celle de ses compagnons. Pendant le premier hiver cependant, l'expédition fut nourrie par la compagnie de la baie d'Hudson dans ces déserts arides; l'année suivante, ce fut à la chasse, à la pêche et aux présents qu'ils firent à des naturels qu'ils durent leurs moyens d'existence.

A son retour en Angleterre, en 1822, Franklin, qui, pendant son absence, avait déjà été élevé, en 1821, au grade de *commander*, fut nommé, l'année suivante (20 novembre 1822), capitaine de vaisseau (*post captain*), et élu membre de la Société royale; en 1823, il publia la relation de son voyage (1). Il avait épousé quelques mois auparavant (août 1823) Éléonor Anne Porden, la plus jeune des filles d'un architecte éminent de Londres; cette dame s'est fait connaître, dans la littérature, sous son nom de famille (2).

Malgré les souffrances que Franklin venait d'endurer, et malgré les liens nouveaux qui l'attachaient à son pays, cet intrépide marin ne put résister à la tentation de soumettre au gouvernement le plan d'une seconde expédition dans les mers arctiques, de la même nature et ayant le même but que celle qu'il venait de terminer, et où il avait été au moment de perdre la vie, en se proposant lui-même pour son exécution. Aussitôt qu'il fut connu que le plan de Franklin avait été adopté, un grand nombre d'officiers de marine, distingués par leurs talents et leur expérience, vinrent offrir leurs services avec un vif empressement. Le lieutenant Back et le docteur Richardson, ses compagnons de souffrances, et l'on pourrait ajouter de gloire, se hâtèrent de se présenter comme volontaires. Back, distingué par le zèle et l'énergie qu'il avait souvent montrés, et Richardson, chirurgien et naturaliste du premier ordre, ainsi qu'il en avait donné des preuves, remarquable, en outre, par ses qualités morales et son caractère bienveillant et sympathique. Pour suivre l'ami dont il avait naguère partagé les dangers, et afin de compléter la géographie et l'histoire naturelle des côtes de l'Amérique qui bordent au midi la mer Arctique, ce dernier abandonnait une position honorable et lucrative dans sa patrie, où il laissait une femme à laquelle il était fort attaché et qu'il perdit quelques années après. C'était à leur caractère énergique et à leur promptitude d'action, que Franklin attribuait avec raison son salut et celui de ses compagnons; aussi furent-ils admis tous les deux en première ligne. Le lieutenant Bushman, qui avait servi avec distinction sous John Ross et sous Parry, fut aussi choisi, mais la mort prématurée de ce jeune officier, auquel Franklin accordait son estime, et dont la perte lui causa les plus vifs regrets, l'empêcha de faire partie de l'expédition, à laquelle on attacha encore M. Kendall, contre-maître de l'amirauté, et enfin M. Drummond, aide-naturaliste. Le principal objet de l'expédition était d'explorer les portions des côtes de la mer Arctique entre la rivière Mackenzie et le cap de Glace, et entre la même rivière Mackenzie et la rivière de la Mine de cuivre, toutes deux totalement inconnues. A la même époque, le capitaine Beechey, commandant le *Blossom*, devait s'avancer vers l'est par le détroit de Beering, de manière que les deux expéditions pussent se rencontrer, tandis que le capitaine Parry avait l'ordre de pénétrer dans le détroit de Lancaster et de pousser le plus loin possible à l'ouest. Trois bateaux construits exprès, sous la direction de Franklin, et un autre plus petit, de 9 pieds sur 4 et demi, couvert en canevas mackintosh préparé, et nommé *walnut shell* (la coquille de noix), furent mis à sa disposition, après avoir été éprouvés à Woolwich. On plaça à leur bord des instruments scientifiques de toute espèce, des fusils de chasse, des munitions, des tentes, des fournitures de lit, des vêtements chauds, et d'autres imperméables, de la farine, du chocolat, du thé, de l'essence de café, du sucre et plusieurs sortes de comestibles; on n'oublia pas surtout beaucoup de *pemmican*, cet article si important pour les voyageurs de l'Amérique du Nord.

---

(1) *Narrative of a Journey to the shores of the Polar sea, in the years,* 1819, 20, 21 *and* 22, *by John Franklin, captain. R.-N., fellow R. S. and commander of the expedition, with an appendix on various subjects relating to science and natural history, illustrated by numerous Plates and Maps published by authority of the Right honourable Earl of Bathurst.* London, John Murray, 1823.

(2) Elle est auteur de deux poëmes: *Les voiles* (*The Veils*); *Cœur de Lion*, ou *la Troisième croisade*, et de quelques autres poésies qui ont obtenu du succès.

Lorsque tout fut en état, Franklin et ses officiers s'embarquèrent, le 16 février 1825, à Liverpool sur le paquebot américain *Columbia* destiné pour New-York. Après avoir suivi le cours de plusieurs rivières, traversé divers lacs et surmonté de nombreuses difficultés, ils atteignirent le fort Chipewyan le 15 juillet. Réunis tous au bout de quelques jours sur les bords de la rivière du grand lac de l'Ours (*Great Bear Lake River*) qui sort du lac de ce nom pour se jeter sur la rive occidentale de la Mackenzie, les explorateurs, parvenus à l'embouchure de cette dernière, se partagèrent en deux bandes conformément à leurs instructions officielles. Les uns, sous le commandement direct de Franklin, se dirigèrent vers l'ouest le long de la côte septentrionale de l'Amérique, afin d'arriver soit au cap de Glace, soit à l'entrée du détroit de

Beering où ils pouvaient espérer de trouver le *Blossom*. C'était vers l'est que les autres, sous les ordres du docteur John Richardson, devaient se rendre simultanément, en suivant également la même côte, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'embouchure de la rivière de la Mine-de-Cuivre. Ils allaient voyager cette fois sous de meilleurs auspices, les différends existant auparavant entre les deux compagnies ayant cessé par leur fusion. Avant de se mettre en route, Franklin donna ses instructions au docteur Richardson et au lieutenant Back, et prit avec lui M. Kendall, qu'il chargea de recueillir des informations sur l'état général de la glace en automne et pendant l'été, ainsi que sur la direction de la côte, et de s'assurer s'ils pouvaient compter sur des provisions en cas de nécessité. Ils s'embarquèrent ensemble le 8 août sur *le Lion*, le plus grand des bateaux, monté par six matelots anglais d'élite et par Augustus, l'interprète esquimau. Le lieutenant Back avait le commandement de trois canots, manœuvrés chacun par cinq hommes. En descendant la Mackenzie, on toucha successivement à un point appelé les *Ramparts*, défilé de 7 milles où la rivière se précipite avec une violence extrême entre deux rochers perpendiculaires et le fort de Bonne-Espérance (*Good Hope*), le dernier des établissements de la compagnie à 300 milles de l'endroit où ils s'étaient embarqués. Ce fort est situé au milieu d'une tribu que Mackenzie appelle *Quarrellers*, et que les traitants nomment Loucheux ou *Squinters*. La rivière était divisée par des îles en plusieurs canaux. C'était le sixième jour depuis leur départ; ils trouvèrent à une latitude de 68° 40' les derniers sapins auxquels succédaient des saules rabougris qui devenaient de plus en plus petits, à mesure qu'on se rapprochait de la mer. Un brouillard fort épais s'étant dissipé, l'expansion de l'eau vers le nord était si grande que Franklin pensa que la mer n'était pas éloignée. Il fut confirmé dans cette opinion en atteignant d'abord les côtes de l'île Ellice, par 69° 14′ de latit. et 135° 57′ de longit. occid., puis l'île de la Baleine (*Whale fish Island*), et enfin l'île Garry où l'on reconnut plusieurs couches de charbon de bois et de bitume. « Du sommet de cette dernière île la » mer, dit Franklin, paraissait dans toute sa majesté, » entièrement libre de glace, et n'offrait aucun obsta- » cle à la navigation. » En débarquant pour la première fois sur cette côte, il éprouva une sensation pénible par le souvenir des dernières paroles de son épouse bien-aimée, au moment où il allait quitter l'Angleterre. Prête à descendre dans la tombe, cette femme héroïque le pressa de partir au jour indiqué, en le suppliant, s'il attachait du prix à la paix de l'âme de celle qui lui était si tendrement dévouée et à sa propre gloire, de ne pas retarder pour elle son départ d'un seul instant. Ses jours étaient comptés, elle en avait la pleine conviction, et ce délai même, si elle l'eût désiré, ne serait que pour qu'il lui fermât les yeux. (Elle expira, en effet, peu de jours après son départ, et il reçut à New-York la nouvelle de sa mort.) Elle lui remit en même temps, au moment de leur séparation, un drapeau de soie qu'elle avait fait elle-même, avec l'injonction expresse de ne le déployer que lorsque l'expédition serait arrivée à la mer : il le fut, en effet, sur cette île éloignée de la mer Polaire. En la quittant Franklin essaya de continuer sa route à l'ouest, pour atteindre, s'il était possible, le pied des montagnes Rocheuses ; mais un vent impétueux, de violentes rafales et l'apparence menaçante du temps le forcèrent enfin de renoncer à son projet : il se détermina donc à regagner la rivière et à tenter de retourner au fort. Il y arriva le 5 septembre ; déjà le docteur Richardson s'y trouvait avec tous les autres membres de l'expédition : on se décida à y passer l'hiver. Le temps paraissant ensuite s'adoucir, et toutes les dispositions étant terminées au commencement de juin (1826), les bateaux furent mis à flot et équipés, et le 24 toute l'expédition quitta le fort Franklin, dont la latitude fut fixée à 55° 11′ 56″, et la longitude à 123° 12′ 44″ O., et l'on s'embarqua sur la rivière du lac de l'Ours ; le soir on entra dans la Mackenzie. Arrivés le 2 juillet au fort *Good Hope*, on se divisa encore en deux bandes. Franklin et Back se dirigèrent de nouveau à l'ouest le long des côtes ; quant à Richardson, il prit, comme la première fois, la direction de l'est. La petite troupe sous les ordres de Franklin, après avoir rencontré à l'embouchure de la Mackenzie un nombre assez grand d'Esquimaux armés, qui se montrèrent un instant hostiles et avec lesquels on n'évita un engagement que grâce aux démarches de l'interprète qui appartenait à leur tribu, on remit en mer le 13. On découvrit bientôt une pointe de terre avancée à laquelle était jointe un bloc énorme de glace. Un épais brouillard, un vent violent accompagné d'une forte pluie, mirent en danger les bateaux poussés entre des masses de glaces, aussi fut-on obligé d'aller chercher un refuge un peu à l'ouest du cap Sabine. Puis, s'étant aperçu que la glace se détachait de la terre, Franklin s'avança vers une rivière qu'il appela *Babbage,* et dont la largeur près de son embouchure lui parut être d'environ 2 milles. Il y remarqua que les montagnes Rocheuses courent en chaînes distinctes à des distances inégales de la côte et il fixa leur latitude à 69° 19′ et leur longitude à 138° 10′. Le 17, il entra dans une sorte de détroit ou canal entre une île, qu'il nomma *Herschel,* et le continent. Depuis qu'on avait quitté la Mackenzie, c'était le seul endroit qu'il eût encore rencontré dans lequel un vaisseau pût trouver un refuge. On arriva peu de jours après (27) à l'embouchure d'une large rivière venant de la chaîne anglaise des montagnes Rocheuses; c'était le cours d'eau le plus occidental des possessions anglaises sur cette côte près de la ligne de démarcation de la Grande-Bretagne et de la Russie; elle reçut le nom de *Clarence,* en l'honneur du lord grand amiral. A partir de cet endroit les brouillards, des coups de vents incessants, des blocs de glace poussés çà et là, interrompirent leur navigation. Le 4 août, ils purent se remettre en route, et rencontrèrent un parti d'Esquimaux paisibles qui leur apprirent que la côte qu'on avait sous les yeux ressemblait à celle qu'ils venaient de parcourir. On était maintenant au 70° 5′ de latitude et au 143° 55 de longitude. En continuant de se diriger à l'ouest, on reconnut une autre grande rivière, que Franklin appela Canning; elle coule dans les domaines de la Russie.

Plus on avançait à l'ouest, plus les brouillards devenaient épais et permanents; la température descendait à 35 degrés, et des bouffées de vents étaient continuelles; l'eau gelait pendant la nuit, et quoiqu'on eût atteint le milieu du mois d'août, il semblait qu'on fût entré en hiver. Cet état provenait sans doute du voisinage des montagnes Rocheuses, et de l'excessive étendue des plaines marécageuses entre ces montagnes et la mer. Accablés par un travail excessif et par le froid, tous les marins étaient horriblement fatigués. Dans une semblable situation, Franklin se crut obligé de prendre un parti pénible pour lui, mais nécessaire, celui de renoncer au grand objet de son ambition, en trompant bien à contre-cœur la confiance flatteuse qu'on avait fondée sur ses travaux. « Mais j'avais, a-t-il dit, à remplir d'importants devoirs » qui devaient l'emporter sur ma satisfaction personnelle, et je fus forcé de conclure, après une mûre » considération, que nous étions parvenus au point au » delà duquel la persévérance deviendrait de la témérité, et que quels que fussent nos efforts, ils seraient » sans résultat. » Il se mit donc en route, le 18 août, avec l'entière approbation de ses compagnons pour retourner à la Mackenzie du point extrême atteint par lui, et qu'il nomma, en conséquence, récif du retour (*Return reef*), situé au 70° 24' de latit., par 149° 37' de longit. occid. Il prit cette détermination à peu-près à l'époque, ainsi qu'on l'a appris depuis, qu'un canot du *Blossom*, envoyé par Beechey du détroit de Beering, aborda sur cette côte, et que le point extrême auquel il parvint à l'est, le cap Barrow, n'était séparé que par 160 milles environ du point extrême où Franklin était arrivé, en se dirigeant à l'ouest. Celui-ci fait observer à cette occasion que, s'il avait su ou pu prévoir que quelqu'un du *Blossom* se fût trouvé à une aussi faible distance de lui, il aurait certainement bravé tous les dangers et surmonté toutes les difficultés plutôt que de retourner sur ses pas. Mais la grave responsabilité qui pesait sur le commandant de l'expédition lui imposait le devoir d'agir avec la plus extrême prudence et de prendre en considération l'incertitude d'une navigation sur une mer obstruée par les glaces, avec un temps horrible; il ne pouvait supposer d'ailleurs que le *Blossom* se fût avancé au delà de l'*inlet* Kotzebue, et surtout qu'un de ses canots eût dépassé le cap de Glace. Du reste la portion de côte laissée inexplorée à cette époque, a été plus que remplie en 1837 par MM. Dease et Simpson qui sont arrivés à l'est jusqu'à l'embouchure de la rivière de Back (*Great Fish river*), et à l'ouest au delà du cap Barrow. Le retour fut aussi fatigant que l'aller; nos braves explorateurs purent cependant échapper à une violente tempête qui les assaillit près de l'île Herschell, et ils parvinrent enfin, le 21 septembre, au fort Franklin où ils eurent le bonheur de trouver tous leurs amis en sûreté.

La portion de l'expédition qui, sous les ordres de Richardson, se dirigea à l'est après s'être séparée de Franklin, suivit d'abord une des branches de la Mackenzie, reconnut les collines des Rennes (*Reindeer Hills*) couvertes d'arbres jusqu'à leur sommet, s'avança ensuite le long de la côte, et, pour se garantir d'un vent violent et du brouillard, se réfugia quelques instants dans la crique de *Browel Cove*, par 70 degrés de latitude. Puis, traversant l'*inlet* Russell, l'expédition fit voile entre quelques îles et le continent, et aperçut ensuite la pointe Bathurst (lat. 70° 30′), le lieu le plus septentrional du continent qu'ils eussent visité pendant leur excursion. Un promontoire rocheux qu'ils virent plus tard, et auquel ils donnèrent le nom de cap Krusenstern, forme la côte occidentale de ce qui est appelé sur les cartes golfe du Couronnement (*Coronation Gulf*). Richardson annonça à ses compagnons qu'une courte traversée les porterait bientôt à l'embouchure de la rivière de la Mine de cuivre; ils en furent comblés de joie, puisque c'était le terme de leur mission. Après avoir atteint cette embouchure et avoir constaté que la côte n'offrait pas de discontinuité, ils remontèrent la rivière jusqu'au rapide Sanglant (*Bloody Fall*), et, abandonnant leurs bateaux avec quelques provisions et des cadeaux pour les Esquimaux, ils se rendirent par terre au fort Franklin, rendez-vous convenu; arrivés le 1er septembre, ils y furent rejoints, ainsi que nous l'avons déjà dit, avant la fin du même mois, par les autres membres de l'expédition.

Obligés de passer dans les régions arctiques une grande partie d'un autre hiver qui fut très rigoureux, car le thermomètre descendit une fois à 58 degrés au-dessous de 0, et plusieurs fois à — 48, — 52 et — 57 degrés, ils se dirigèrent ensuite séparément vers la patrie. Richardson partit le premier au mois de décembre ; ce ne fut que le 20 février 1827 que Franklin quitta le fort accompagné de cinq de ses hommes et de deux Indiens. S'étant embarqué sur le paquebot de New-York, il arriva à Liverpool le 24 septembre, après une absence de deux ans sept mois et demi, et trois jours après il était à Londres (1). Le gouvernement anglais, appréciant les services de Franklin, qui, pendant ses diverses excursions dans les régions arctiques, avait, au milieu des plus grand périls, parcouru près de 9000 milles et ajouté aux cartes de l'Amérique septentrionale une ligne de côtes de plus de 1200 milles, le récompensa en le créant chevalier en 1829. L'Université d'Oxford lui conféra les degrés de docteur et la même année la Société de géographie de Paris lui décerna sa grande médaille d'or destinée à l'auteur de la découverte la plus importante en géographie, en le nommant membre correspondant étranger; plus tard, il fut élu membre correspondant de l'Académie des sciences.

---

(1) La relation de cette seconde expédition faite dans les mers arctiques, sous les ordres de Franklin, fut publiée, en 1828, sous ce titre: *Narrative of a second Expedition to the Polar sea, in the years* 1825, 1826 *and* 1827, *by John Franklin, captain R. N. F. R. S., etc., and commander of the Expedition. Including an account of the progress of a detachement to the Eastward by John Richardson*

Quoique les dernières explorations exécutées soit par Franklin en personne, soit par le détachement placé sous son commandement, comprissent un, et, même à un petit nombre de milles près, deux des espaces pour lesquels le parlement avait affecté une récompense, le bureau des longitudes (*the board of Longitude*) ne crut pas devoir l'accorder, par le motif, dit-on, que les découvertes dont il s'agissait avaient été effectuées *en bateau* au lieu de l'être *avec un navire*. Un bill mis sous les yeux du parlement par le secrétaire de l'amirauté abrogea au surplus tout à fait la récompense le 28 juillet 1828 (1).

Franklin, que nous appellerons désormais sir John Franklin, avait épousé en secondes noces, le 8 mars 1828, mademoiselle Jane Griffin, fille cadette d'un

---

M. D., F. R. S., F. L. S., etc., surgeon naturalist to the Expedition, illustrated by numerous Plates and Maps published, etc. London, John Murray, 1828.

(1) Voir la note 1, page 77.

riche propriétaire, et descendue par sa mère d'une de ces familles françaises dont la révocation de l'édit de Nantes a enrichi l'Angleterre. On lui donna en 1832, le commandement de la frégate *Rainbow* (Arc-en-ciel), faisant partie de la station de la Méditerranée. Le bien-être dont les officiers et l'équipage jouissaient à bord de ce bâtiment lui avaient fait obtenir dans l'escadre une réputation proverbiale; aussi les matelots, qui aiment, comme on sait, à jouer sur les mots, l'appelaient-ils le céleste Rainbow et le paradis de Franklin. Pour reconnaître la part active prise par cet officier dans les affaires de la Grèce, et les services qu'il avait rendus aux Hellènes devant Patras surtout, le roi Othon lui accorda la croix d'or de l'ordre du Sauveur, et à son retour en Angleterre, en 1834, il fut créé chevalier commandeur de l'ordre royal des Guelfes (1).

Franklin venait de refuser le gouvernement d'Antigues, poste qui lui avait été offert en 1836, lorsqu'il fut appelé à remplir la même position dans la colonie plus importante de la Terre de Van Diemen ou Tasmanie. Il accepta ce dernier poste, mais sous la condition qu'il aurait la faculté de résigner si, en cas de guerre, on lui proposait le commandement d'un vaisseau, préférant l'avancement dans la carrière navale aux avantages pécuniaires plus considérables du service civil. Pendant les six ou sept années que dura son séjour dans la Tasmanie, Franklin se fit aimer et estimer des habitants par sa bienfaisance et ses manières affables et conciliantes, autant que par son esprit de justice, sa rigoureuse impartialité et son judicieux dévouement aux intérêts de la colonie. L'une de ses mesures les plus populaires, qui ne tarda pas à être imitée dans la colonie plus ancienne de la Nouvelle-Galles méridionale (*New-South-Wales*), fut l'ouverture au public des portes du conseil législatif, dont les séances se tenaient auparavant à huis clos; on ne lui sut pas moins de gré d'avoir soutenu, auprès du ministère de la mère patrie, la pétition des Tasmaniens, qui réclamaient un gouvernement représentatif.

---

(1) Lorsque sir John Franklin partit pour la Méditerranée, son épouse suivit la même route. Mais comme, d'après les règlements adoptés en Angleterre et qui le sont également en France, une femme ne peut rester à bord du navire commandé par son mari, lady Franklin se rendit avec quelques amis en Syrie, en Palestine et en Égypte, ne rejoignant sir John que dans les lieux où il restait quelque temps en station. Elle avait déjà l'habitude des voyages ayant visité, avant son mariage, les différentes contrées de l'Europe avec son père, grand amateur des arts, avec lesquels il l'avait familiarisée.

Peu avant son arrivée, la colonie de Victoria venait d'être peuplée par les habitants de la Tasmanie, et plus tard la transportation des *convicts* ayant été abolie dans la Nouvelle-Galles méridionale, il fut décidé par le gouvernement britannique qu'ils seraient concentrés dorénavant dans la Tasmanie. Tout en s'occupant de pourvoir aux besoins matériels de ces étranges colons, et de maintenir parmi eux le bon ordre, en ne négligeant aucun moyen pour améliorer leur moral, Franklin, dont la transformation des *convicts* en citoyens honnêtes et utiles à leur patrie n'absorbait pas tous les moments, en trouvait pour veiller aux intérêts des colons nombreux et respectables qui habitaient cette contrée. Pour en augmenter le nombre, il facilitait aux émigrants, appartenant principalement à la classe agricole, sur lesquels il avait obtenu de bons renseignements, l'acquisition de terrains achetés par lui-même, à un prix inférieur à celui qu'ils lui avaient coûté. C'est ainsi que fut fondée sur les bords de la belle rivière *Huon*, qui verse ses eaux dans le canal d'*Entrecasteaux*, une petite colonie, aujourd'hui l'un des districts les plus florissants de la Tasmanie. Ce fut probablement l'augmentation des travaux qu'entraîna cette transportation, et le zèle que déploya dans ces circonstances le gouverneur Franklin, qui déterminèrent la législature coloniale à lui attribuer un traitement plus élevé. Il eut la modestie de le refuser, tout en représentant au gouvernement britannique, au point de vue de son successeur, que le traitement actuel était insuffisant comparé aux dépenses que le poste exigeait (1).

Les intérêts de la science n'étaient pas plus négligés que ceux des droits politiques et du bien-être des habitants. Parmi les institutions utiles qui lui durent leur création, on doit citer un collége de haute instruction, doté en partie de ses propres fonds, où étaient admis indistinctement tous les jeunes gens ayant subi préalablement certains examens, à quelque secte religieuse qu'ils appartinssent.

Vers la fin de 1838, une société scientifique appelée Société Tasmanienne fut fondée à Hobart-Town, sur la proposition et sous le patronage de Franklin, dans le

(1) Le traitement accordé aujourd'hui au gouverneur de la Tasmanie et de ses dépendances dans lesquelles est comprise l'île de Norfolk, choisie pour être le lieu de transportation des *convicts* les plus dangereux, s'élève à environ 100,000 francs, outre plusieurs immeubles tant à la ville qu'à la campagne.

but de traiter tous les sujets relatifs à l'histoire naturelle, à l'agriculture, à la statistique, etc., de la colonie. Les séances se tinrent dans l'hôtel du gouverneur, et ce fut à ses dépens qu'il fit imprimer à l'imprimerie du gouvernement les mémoires de ses membres. Quatre ans plus tard (16 mars 1842), la première pierre d'un édifice spécialement destiné à recevoir des collections d'histoire naturelle, etc., et construit aux frais de Franklin, fut solennellement posée par lui; ce bâtiment reçut le nom de *Muséum tasmanien* (1). Voulant rendre hommage à la mémoire du capitaine Flinders, sous les ordres duquel on sait qu'il avait servi, pour sa découverte d'une partie du continent de la Nouvelle-Hollande, Franklin lui fit élever, à ses frais, en 1839, un bel obélisque de granit dans l'Australie méridionale, avec le concours du gouvernement de cette colonie. Placé au sommet d'une colline de 1000 à 1500 pieds de hauteur, cet obélisque sert de signal (*land-mark*) aux marins. L'année suivante (1840), un observatoire magnétique fondé à Hobart-Town, en connexion avec l'établissement principal que le colonel Sabine dirigeait à Woolwich, devint l'objet de ses soins les plus constants.

L'épouse de Franklin, qu'il avait amenée avec lui dans la Tasmanie, lorsqu'il vint prendre possession de son gouvernement, seconda activement ses projets d'amélioration et contribua à y populariser son nom. Autant par modestie que par suite du tendre attachement et de l'enthousiasme que lui inspirait l'homme distingué auquel le destin l'avait unie, elle reportait tout entier sur lui le mérite de ce qu'elle avait pu imaginer ou faire d'utile. Ils n'avaient au surplus pour ainsi dire qu'une pensée commune, celle de concourir tous les deux d'un mutuel accord et par tous les moyens possibles au bonheur de leurs compatriotes (1). « Plus je vais, plus je suis » rempli d'admiration pour le noble caractère et l'in» telligence supérieure de lady Franklin, dit Bellot, » dans la relation de son voyage. Hepburn m'a raconté » des choses surprenantes sur ce qu'elle a fait à Van » Diémen, et je sais qu'après avoir expédié le *Prince-» Albert* en 1850, elle alla passer la saison dans les » Shetland, et que là elle s'occupait de recruter des » colons pour la Tasmanie, où la plupart de ces mal» heureux, tous mourants de faim (*at home*), peuvent » devenir en peu de temps, avec un peu d'industrie et

---

(1) Un parchemin portant une inscription commémorative en anglais, en français, en allemand, en italien, en grec et en latin, fut placée sous cette pierre.

---

(1) Nous ne citerons qu'un seul des faits attribués plus spécialement à lady Franklin par un écrivain français anonyme. Il existe dans la Tasmanie trois espèces de serpents, dont la morsure est mortelle, extrêmement multipliées. Pour en diminuer le nombre, lady Franklin proposa une prime d'un shilling (1 fr. 25 environ) par tête de serpent, payable non sur la caisse coloniale, mais sur sa propre cassette. On lui en apporta bientôt une si grande quantité que, dans l'espace de quelques mois, elle acquit la conviction que la dépense s'éléverait au moins à plusieurs centaines de livres sterling par an; elle se vit alors forcée de réduire la prime d'abord à 6 pence (62 centimes), et ensuite à 3 pence (31 centimes). Elle se trouva enfin dans la nécessité de renoncer, non sans regret, à son projet, les magistrats de la colonie ayant représenté que ses gratifications apportaient une sorte de perturbation parmi les domestiques, dont la plupart, pour gagner les primes, abandonnaient leurs travaux et passaient presque tout leur temps à la chasse des serpents.

» de conduite, de *respectable farmers*, respectable pris » dans le sens anglais. »

La Tasmanie étant la station de ravitaillement de la plupart des expéditions de découvertes dans les régions antarctiques, Franklin eut l'occasion d'y accueillir les marins les plus distingués de la France et de l'Angleterre. Parmi ces illustres navigateurs, nous nous bornerons à citer parmi les Français, Dumont d'Urville, qui devait périr plus tard d'une manière si funeste, et Jacquinot, son second, Cécile, Bérard, etc.; et parmi les Anglais sir James Clark Ross, qui commandait alors l'*Erebus* et le *Terror*, ces mêmes navires dont les noms ont acquis depuis une si triste célébrité, etc., etc.; tous furent reçus avec la plus grande cordialité, et devinrent ses amis et ses admirateurs. Lorsque son temps de service fut expiré, ou plutôt dépassé et qu'on apprit à Hobart-Town que Franklin était sur le point de quitter la colonie, la *Société Tasmanienne* se réunit le 3 octobre 1843 pour exprimer tous ses regrets et voter une adresse à son fondateur et président; il en reçut de semblables des différents districts de la colonie. Le 3 novembre suivant tous les officiers du gouvernement, ainsi que l'immense majorité de la population de la ville et des parties les plus éloignées de la Tasmanie l'accompagnèrent jusqu'à l'embarcadère, en faisant retentir l'air de leurs acclamations et de leurs vœux pour son bonheur. Franklin s'y rendit à pied en grand uniforme de capitaine de vaisseau, précédé par le major Ainsworth, son ami, et ayant à ses côtés l'évêque de la Tasmanie et le secrétaire colonial (1).

---

(1) *Hobart-Town advertiser*, 7 novembre 1843.

Il aborda en Angleterre au commencement de 1844, après avoir visité quelques-unes des autres colonies avant de quitter définitivement les rivages de l'Australie.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis que Franklin était rentré dans sa patrie, lorsque sir John Barrow, désirant clore sa longue et honorable carrière officielle par la solution du problème qui, depuis tant d'années, occupait les esprits, soumit en décembre 1844, à l'Amirauté et au conseil de la Société royale, un projet par lequel il proposait d'équiper une expédition, à l'effet de compléter la découverte d'un passage Nord-Ouest, ainsi que l'exploration magnétique du globe, et, par suite, d'accroître en même temps nos connaissances sur la géographie et l'hydrographie de la mer Polaire. Cette proposition ayant été adoptée, Franklin fut désigné, d'après ses désirs et à sa grande satisfaction, pour commander l'expédition projetée qui allait le ramener dans les régions arctiques, où il avait naguère acquis tant de gloire. Lord Haddington, alors premier lord de l'Amirauté, causant quelques jours auparavant avec sir Edward Parry, qui occupe un rang si distingué parmi les explorateurs des régions arctiques et qu'il avait fait appeler pour le consulter, lui dit, en jetant un coup d'œil sur la liste de la marine : « Je vois que Franklin est âgé de soixante ans ; devons-nous le laisser partir ? » — « Mylord, répondit Parry, c'est sous tous les rapports l'homme le plus capable que je connaisse, et si vous ne le laissez pas partir, il en mourra certainement de désespoir. » Parry, qui a raconté ce fait dans son dernier discours public sur l'expédition de l'*Erebus* et la *Terror*, nous fait aussi connaître que dans une entrevue que Franklin eut peu après avec le même lord, celui-ci lui ayant également rappelé son âge de soixante ans, en ajoutant : « Vous pourriez, sir John, vous repôser sur vos lauriers après avoir tant fait pour votre pays. » Le brave marin avait répondu avec une véhémence toute juvénile : « Mylord, j'en ai seulement cinquante-neuf. » Franklin, remarque à cette occasion Parry, était aussi jaloux de ses quelques mois de jeunesse, lorsqu'il s'agissait de capacité pour affronter de grands dangers, ou pour exécuter de difficiles et pénibles travaux, que le serait une femme qu'on voudrait faire plus vieille que ne le constate le registre de sa paroisse.

Dans les instructions qui furent données à Franklin le 5 mai 1845, l'amirauté lui annonce que quoique la découverte d'un passage de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique fût l'objet spécial de l'expédition, il lui est recommandé particulièrement de ne négliger aucune occasion de faire des observations relatives aux sciences en général, à l'histoire naturelle, à la géographie, et en particulier au magnétisme terrestre. Deux vaisseaux de l'État, *Erebus* et *Terror*, sont placés sous ses ordres ainsi que le transport *Barreto Junior* destiné à porter jusqu'à la baie de Baffin seulement, les provisions, les vêtements et tout ce qui pouvait être nécessaire pendant un long voyage dans des climats rigoureux, ainsi qu'une grande variété d'excellents instruments pour faire la série d'observations recommandées par le président et le conseil de la Société royale. Franklin avait ordre de se diriger d'abord sur le détroit de Davis, d'entrer ensuite dans la baie de Baffin, puis dans les détroits de Lancaster et de Barrow, en poussant toujours sa route à l'ouest, à la latitude de 74° 1/4 jusqu'à cette portion de terre sur laquelle est situé le cap Walker, ou vers le 98° degré environ de longit. O. de *Greenwich* (100° 20′ de Paris). L'Amirauté désirait qu'à partir de ce point il fît tous ses efforts pour pénétrer par le sud et par l'ouest jusqu'au détroit de Beering, et, en cas d'obstacles invincibles, de chercher à passer entre les îles Devon et Cornwallis. On faisait aussi observer que ce serait perdre son temps que de chercher par le sud-ouest l'extrémité de l'île Melville, à cause des barrières insurmontables de glace fixe que Parry y avait trouvées en 1820 (1). Telles étaient ses instructions générales; quant aux détails de leur exécution, et même quant à certaines modifications qu'il pourrait juger nécessaires, l'Amirauté s'en rapportait à son habileté pratique et à sa prudence bien connues. Le capitaine Crozier, qui s'était fait connaître avantageusement par ses navigations dans les mers arctiques sous Parry et James Ross, commandait sous ses ordres la *Terror*, et le *commander* Fitz-James, son second sur l'*Erebus*, était spécialement chargé, à la demande du lieutenant-colonel Sabine, de tous les travaux relatifs à l'exploration magnétique du globe; les deux navires devaient enfin être montés par un corps choisi d'officiers et un excellent équipage. L'expédition mit à la voile de Greenhithe dans la Tamise le 19 mai 1845 et des îles Orcades le 4 juin suivant. Le 4 juillet, on jeta l'ancre entre les îles de la Baleine (*Whale Fish islands*) et l'île Disco, établissement danois sur la côte sud-ouest du Groenland, d'où Franklin écrivait officiellement à l'Amirauté une lettre, dernier signe de vie qu'il ait donné personnellement, dans laquelle il manifeste un vif enthousiasme et les plus grandes espérances sur le succès de son expédition.

---

(1) « *In consequence*, portent textuellement les instructions de l'Amirauté, *of the unusual magnitude and apparently fixed state of the barrier of ice observed by the* Hecla *and* Griper, *in the year* 1820, *off Cape Dundas, the south western extremity of Melville island, we consider that loss of time would be incurred in renewing the attempt in that direction.* »

Tout devait faire espérer en effet qu'elle réussirait dirigée par un homme aussi expérimenté, ayant sous lui des officiers et des équipages d'élite dont il avait su gagner dès le début la confiance et l'attachement, et de bons navires parfaitement approvisionnés. Aussi le *commander* Fitz-James écrivait-il le 1er juillet à M. Barrow, son ami, fils du savant secrétaire de l'Amirauté : « Sir John Franklin est vraiment » charmant, actif, énergique, et doué d'un excellent » jugement et d'une mémoire étonnante. Ce qu'il a » été, nous le savons tous et je pense qu'il n'a rien » perdu de ses qualités. Sa conversation, à la fois » attrayante et instructive, est parsemée d'anecdotes » pleines d'intérêt sur ses précédents voyages. Il a » gagné l'affection de nous tous par son extrême bien» veillance et son aménité ; et je suis convaincu qu'il » est de tous les hommes le plus capable de comman» der une entreprise qui exige surtout un sens profond » et une grande persévérance. J'ai beaucoup acquis » depuis que je me trouve avec lui et je m'estime on » ne peut plus heureux de servir sous un tel homme... »

De son côté, le lieutenant Fairholme, qui montait également le vaisseau de Franklin, montre à peu près le même enthousiasme. « Je ne saurais vous dire,

» écrit-il le 10 juillet à un ami, combien nous avons
» tous à nous louer de notre capitaine; il a gagné non-
» seulement le respect, mais l'attachement de toutes
» les personnes du bord; et son influence sur les offi-
» ciers et sur l'équipage est constamment employée à
» des choses utiles. Sir John semble être rajeuni de
» dix ans depuis que nous avons quitté l'Angleterre;
» il prend personnellement une part active à tout ce
» qui se fait et sa longue expérience le rend un con-
» seiller on ne peut plus précieux. »

Les seuls renseignements directs qu'on ait reçus postérieurement ont été fournis par le capitaine Dannet, du baleinier le *Prince de Galles*, annonçant que le 26 juillet il avait vu dans la baie Melville (77° 48' latit. nord, 66° 13' long. ouest de G.) les navires de l'expédition, qui ne laissaient rien à désirer sous aucun rapport; et par le capitaine Martin du baleinier *Enterprise*, qui les rencontra le même jour et leur parla : il a déclaré qu'il a vu les officiers et les équipages occupés activement à tirer de nombreux oiseaux qui les entouraient et à les encaquer.

Quoique depuis le départ de Franklin près de deux années se fussent écoulées sans qu'il eût donné ou qu'on eût reçu de ses nouvelles, à l'exception de celles que nous venons de mentionner, et que d'assez vives inquiétudes commençassent à se répandre sur son sort, le docteur John Richardson, qui l'avait accompagné dans ses précédentes excursions arctiques, et qui avait pour lui le plus tendre attachement, le capitaine sir James Ross, ainsi que d'autres personnes parfaitement compétentes, ne croyaient pas encore ces inquiétudes fondées. Il n'en fut point de même lorsque les derniers mois de 1847 furent arrivés sans que le moindre renseignement fût parvenu en Angleterre. L'anxiété devint alors générale ; aussi à partir de 1848 jusqu'en 1854, il ne s'écoula pas d'année que le gouvernement anglais n'envoyât expédition sur expédition, à la recherche de Franklin. Les trois premières furent dirigées simultanément, en 1848, par trois directions différentes. L'une, composée du *Plover*, sous le commandement du lieutenant Moore, quitta l'Angleterre au commencement de janvier (1848). Pénétrant dans le détroit de Beering, elle envoya des bateaux qui explorèrent les côtes septentrionales de l'Amérique, jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie, où on fut arrêté par les glaces. Ce fut en venant de l'est que les navires *Enterprise* et *Investigator*, partis d'Angleterre au mois de juin, sous la conduite de James Ross, entrèrent dans la baie de Baffin, puis dans le détroit de Lancaster, sans pouvoir s'avancer au delà de l'*inlet* du Prince Régent où ils passèrent l'hiver de 1848-49. Le savant et intrépide sir John Richardson, quoique récemment marié, et occupant un emploi lucratif du gouvernement, n'hésita pas à s'offrir pour diriger la troisième expédition ; il avait avec lui le docteur Rae, et partit le 24 mars de Liverpool. Après avoir traversé par terre l'Amérique, ils devaient visiter une partie des côtes septentrionales en bateau, lorsqu'ils auraient atteint les rivages de la mer Arctique ; Richardson et Rae avaient à relier autant que possible les deux autres expéditions. Pendant une saison entière, ils visitèrent avec l'attention la plus minutieuse, en bateau et sur la glace, les côtes comprises entre les embouchures de la Mackenzie et de la rivière de la Mine de cuivre. Au moyen des interprètes qu'ils avaient amenés avec eux, ils interrogeaient tous les Esquimaux qui s'offraient à leurs yeux, recommandaient à leur bienveillance les hommes blancs qu'ils apercevraient, et déposaient enfin des provisions qui devaient être si utiles à leurs compatriotes en détresse dans des *caches* que ceux-ci pouvaient seuls reconnaître. Malgré le zèle et l'habileté des commandants de ces trois expéditions, aucune ne parvint néanmoins à découvrir le moindre vestige des traces de Franklin.

Nous donnerons à la fin de cette notice les noms de tous les navigateurs qui, pendant six années consécutives, et pour atteindre un but aussi honorable, ont parcouru dans différentes directions les régions arctiques par les ordres du gouvernement anglais, dès les premiers mois de 1848, c'est-à-dire du moment où les amis de Franklin eurent jugé que le temps était enfin venu de concevoir de véritables craintes et de prendre de sérieuses informations sur son sort. C'est donc sans fondement que le rédacteur du *New-York Herald* du 29 décembre 1855, en rendant compte d'un discours prononcé par le docteur Kane devant la Société américaine de géographie et de statistique, accuse ce gouvernement d'avoir mis peu d'empressement à envoyer *en temps opportun* à la recherche de l'illustre navigateur. « *He* (Franklin) *might have been saved*, dit en effet ce rédacteur, *if the British Government had sent to his assistance* EARLIER » ; ce n'est point parce que les expéditions sont parties trop tard qu'on n'a point trouvé l'*Erebus* et la *Terror*, mais plutôt parce qu'on a cherché ces bâtiments où l'on aurait peut-être pu présumer qu'ils ne pouvaient se trouver. La seconde observation du journaliste américain semble avoir plus de fondement : *or if Kennedy had pushed further southward to explore New-Somerset and Boothia...* Un autre fait qui prouve encore le vif intérêt qu'inspirait à l'Amirauté anglaise la destinée de Franklin et de ses compagnons, c'est la déclaration officielle rendue publique le 7 mars 1850, pour annoncer qu'une somme de 20,000 livres sterl. (plus de 500,000 francs) serait accordée aux personnes, à quelque nation qu'elles appartinssent, qui découvriraient et secourraient d'une manière efficace, au jugement de l'Amirauté, les équipages de l'*Erebus* et de la *Terror;* et que deux autres sommes chacune de 10,000 livres sterling (250,000 francs) seraient remises, également au jugement de l'Amirauté, 1° aux personnes qui en découvriraient ou secourraient une partie, ou fourniraient des renseignements suffisants pour venir à leur aide; 2° à celles qui par leurs efforts réussiraient, les premières, à obtenir des renseignements certains sur leur sort (*first succeed in* ASCERTAINING THEIR FATE). Nous ajouterons enfin qu'il résulte d'un relevé inséré dans un cahier du *Chamber's Repository of instructive and amusing Tracts*, intitulé : *The search of sir John Franklin*, que les dépenses des différentes expéditions envoyées tant par le gouvernement anglais que par lady Franklin, et par MM. Grinnell et Peabody, peuvent être évaluées à 802,466 livres sterling, ou plus de 20 millions de francs, somme que de bonnes autorités considèrent comme exagérée.

Le gouvernement anglais ne fut pas, comme on vient de le voir, le seul à montrer de l'intérêt et à agir pour cette cause sacrée. L'épouse dévouée de Franklin prit une large part à ces pieuses entreprises, en consacrant tout ce qu'elle pouvait toucher de sa fortune pour équiper et envoyer à ses frais, et au moyen de quelques souscriptions publiques, plusieurs navires à la recherche de son mari, en stimulant en outre le zèle des particuliers par des présents considérables qu'elle offrait aux baleiniers qui chercheraient à obtenir et fourniraient des renseignements sur le sort des équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*, et enfin en adressant de pathétiques appels à la sympathie du monde civilisé. Ces appels furent entendus dans le nouveau continent, où un simple citoyen des États-Unis, M. Henri Grinnell, riche négociant de New-York, mû par un noble sentiment d'humanité, envoya, dès les premiers mois de 1850 dans les mers arctiques, deux navires à la recherche de sir John Franklin, et renouvela depuis, avec l'aide de M. Peabody, de Londres, négociant et Américain comme lui, une semblable expédition, dont le commandement fut donné au docteur Kane. La France aussi, si elle n'envoya pas d'expédition officielle, eut du moins des représentants dans quelques-uns de ses officiers de marine, parmi lesquels nous citerons avec un certain orgueil le jeune lieutenant de vaisseau Bellot, qui, après avoir pris une part active à une première expédition de lady Franklin qu'il commandait en second, périt si malheureusement deux ans plus tard en accompagnant le capitaine Inglefield, envoyé dans le même but par l'Amirauté. Un autre jeune officier de la marine française, M. Émile de Bray, a également servi avec honneur pendant plusieurs années pour la même cause dans les mers arctiques sur le navire anglais *the Resolute* que commandait le capitaine Kellet. Les habitants de la Tasmanie, aussi pour témoigner l'intérêt qu'ils prenaient au sort de leur ancien gouverneur, dont le mémoire avait laissé parmi eux de si profonds souvenirs, envoyèrent en 1852 à lady Franklin une somme de 1,700 livres sterling (42,500 francs) comme leur part contributive en quelque sorte, aux dépenses qu'elle avait faites dans les précédentes expéditions. Les généreux Tasmaniens accompagnèrent d'une touchante adresse ce don que lady Franklin employa à l'expédition qu'elle se préparait à faire, et dont ils n'avaient point encore connaissance.

On n'avait plus entendu parler de Franklin et de son expédition depuis les informations données le 26 juillet 1845 par les baleiniers le *Prince de Galles* et l'*Enterprise*, lorsque, au mois d'août 1850, le capitaine Ommaney, et le même jour, quelques heures après, le capitaine Penny, envoyés à sa recherche, en trouvèrent des traces dans l'île Beechey, située à l'entrée du canal Wellington. Ils y virent, reposant sur le sol, un de ces poteaux dont on se sert ordinairement dans les expéditions arctiques pour diriger ceux qui veulent se rendre soit d'un navire à l'autre, soit au rivage; une feuille de papier sur laquelle un des officiers de quart avait tracé quelques notes (1); des débris de cordes et d'habits, des centaines de caisses de provisions vides en fer-blanc, et les tombes de trois hommes de l'équipage de l'*Erebus* et de la *Terror* chargées d'inscriptions apprenant par leurs dates que Franklin avait hiverné dans cette île au moins jusqu'au mois d'avril 1846.

---

(1) Ceci est important, parce qu'il prouve combien le papier se conserve en plein air dans ce climat, l'écriture même n'ayant été aucunement altérée après un intervalle de plusieurs années.

Malgré le grand nombre de navires qui, pendant l'année 1850 et postérieurement, avaient exploré avec soin les mers arctiques dans le but spécial d'obtenir des nouvelles de l'expédition de Franklin, quatre années s'écoulèrent sans qu'on eût pû recueillir la moindre indication. Ce fut à ce moment, 19 janvier 1854, que l'Amirauté crut devoir décider que si avant le 31 mars suivant on n'avait pas reçu des renseignements sur l'existence des officiers et des équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*, leurs noms seraient rayés des listes de la marine et qu'on les considérerait *comme morts au service de Sa Majesté*. Cette décision, prise avant le retour en Angleterre de toutes les expéditions envoyées *officiellement* à la recherche de l'*Erebus* et de la *Terror*, et antérieurement aussi à l'expédition du docteur Rae, dont nous allons parler, donna lieu à une chaleureuse et éloquente protestation adressée le 24 février suivant aux lords commissaires de l'Amirauté par lady Franklin, qui, dans ces circonstances, refusa avec un noble désintéressement la pension de veuve que le gouvernement lui offrait (1). Au printemps de 1854 cependant, le docteur Rae, chargé par la Compagnie de la baie d'Hudson d'une mission purement géographique, obtint des informations tristes, mais pleines d'intérêt, d'une tribu d'Esquimaux qu'il rencontra dans le cours de son voyage. Ils lui apprirent que quatre hivers auparavant, c'est-à-dire vers le printemps de l'année 1850, une quarantaine d'hommes blancs avaient été vus, par une autre tribu, traînant un bateau sur la glace près du rivage septentrional de l'île de roi Guillaume (*King William island*), et qu'à une époque plus avancée de la même saison, mais avant la rupture de la glace, les corps de tous ces hommes avaient été retrouvés à une petite distance au nord-ouest de l'embouchure de la grande rivière des Poissons ou de Back, où, suivant les indigènes, ils avaient péri sans doute de froid et de faim. L'identité de ces malheureux avec les équipages de l'*Erebus* et de la *Terror* fut démontrée par différents objets qui en provenaient incontestablement, recueillis sur les lieux par les Esquimaux, dont le docteur Rae fit l'acquisition et qu'il a apportés en Angleterre. On remarque parmi ces objets une petite pièce d'argenterie sur laquelle est gravé le nom de Franklin, sa décoration de l'ordre des Guelfes portant ces mots, qui pourraient si bien lui être appliqués : *Nec aspera terrent ;* des fourchettes d'argent avec les initiales et les armoiries du capitaine Crozier, commandant en second de l'expédition, et celles d'autres officiers, plusieurs chronomètres, des portions de cordages et autres apparaux portant la marque de la marine anglaise, etc.

---

(1) ARCTIC EXPEDITIONS. *Copy of a letter addressed by lady* FRANKLIN *to the* LORDS COMMISSIONERS *of the* ADMIRALTY, *dated the* 24 *th day of February* 1854, etc., *ordered, by* THE HOUSE OF COMMONS, *to be printed* 24 *March* 1854.

Cette découverte semblait détruire tout espoir de revoir jamais l'infortuné Franklin ; mais le sort des autres membres de l'expédition restait toujours couvert des voiles du mystère. Aussi l'Amirauté anglaise crut devoir inviter la Compagnie de la baie d'Hudson à envoyer de nouveau dans les parages déjà visités des hommes intrépides et intelligents, pour vérifier l'exactitude des faits exposés par le docteur Rae, rendre les derniers devoirs aux marins qui avaient sacrifié leur vie au service de leur patrie, et retirer enfin des mains des Esquimaux les journaux, papiers de bord et tous les autres manuscrits qui, d'après le récit du docteur Rae, devaient se trouver au pouvoir des naturels. La Compagnie de la baie d'Hudson s'empressa de se conformer à l'invitation du gouvernement, et des rapports authentiques de la fin de 1855 (1) nous apprennent que MM. James Anderson, chef de l'expédition, et Green Stewart, son adjoint, tous deux employés de la Compagnie, ont accompli, mais seulement en partie, la mission délicate et difficile qu'elle leur avait confiée. Ils ont descendu la rivière de Back jusqu'à son embouchure, et visité les îles de Montreal, Maconochie, la pointe Ogle, etc. Les Esquimaux rencontrés par eux ont confirmé les récits du docteur Rae, et, comme lui, ces explorateurs ont recueilli et rapporté plusieurs objets ayant évidemment appartenu, soit aux navires, soit à Franklin ou à ses compagnons, mais ils n'ont trouvé ni vêtements, ni canons. C'est vainement aussi qu'ils ont cherché les corps des marins anglais, dont les Esquimaux avaient annoncé la mort; ils n'ont pas été plus heureux dans leur recherche des papiers de bord et des manuscrits. Ces derniers documents auraient levé les doutes qui peuvent exister encore, en fournissant de précieuses informations sur le sort des marins anglais et sur la route suivie par les deux bâtiments de l'expédition depuis que Franklin a quitté le détroit de Barrow, pour s'engager très probablement dans les détroits de Peel et de Victoria, ainsi que sur les événements survenus jusqu'à la dernière catastrophe à l'embouchure de la rivière de Back. Quant au corps des deux navires, lesquels auraient été, selon toute apparence, pillés par les Esquimaux, ces indigènes ont persisté à affirmer qu'ils furent écrasés entre des montagnes de glace. Il est fâcheux que le docteur Rae, se trouvant, au mois d'avril 1854, à quatre journées seulement de l'endroit où les Esquimaux lui avaient annoncé que les quarante marins anglais étaient morts de faim, ne se soit pas rendu sur les lieux pour s'assurer de l'exactitude d'un fait aussi important; on a vu plus haut que M. Anderson a exploré l'embouchure de la rivière de Back sans obtenir de résultats satisfaisants. D'après les renseignements parvenus en Angleterre, plusieurs officiers employés dans les récentes expéditions arctiques pensent que le bateau qui portait les quarante marins, dont les restes (*remains*) ont été trouvés par Anderson, a dû être soigneusement équipé avec les ressources qu'offraient l'*Erebus* et la *Terror*, détaché sans doute par le commandant de l'expédition pour aller à la découverte et chercher des secours, ainsi que l'a fait, dans un cas semblable, le capitaine Mc-Clure pendant son séjour forcé à la baie *Mercy*. Ils pensent que ces deux navires pourraient bien exister à une certaine distance au nord du cap Felix, point extrême de la terre du roi Guillaume (*King William land*), où il ne serait pas difficile de se rendre en descendant le *Peel sound*, etc., c'est-à-dire en prenant la même route que Franklin paraît avoir suivie. Antérieurement, on avait appris, de plus, que le capitaine Collinson avait trouvé aux îles Finlayson, dans la baie de Cambridge, peu éloignée à l'ouest du détroit de Victoria, une pièce de bois et d'autres objets que sans hésitation il a déclarés provenir de l'*Erebus* ou de la *Terror.*

---

(1) Lettre écrite du fort *Resolution* le 17 septembre 1855 à sir George Simpson, gouverneur de la terre Rupert, par M. James Anderson, *chief factor* de la Compagnie de la baie d'Hudson; et renseignements communiqués aux journaux américains par M. Green Stewart, commandant en second de l'expédition.

Maintenant qu'il est difficile de conserver quelque espérance sur la triste destinée de Franklin et de ses braves et malheureux compagnons, quoiqu'il ne soit cependant pas complétement impossible que quelques-uns d'entre eux ait survécu, on ne peut plus retarder, ce nous semble, l'examen d'une importante question, celle de savoir quelle part de gloire leur appartient dans la découverte d'un passage entre les deux Océans (1).

En attendant qu'un comité spécial composé d'hommes compétents soit nommé par l'Angleterre, et nous espérons qu'il ne tardera pas à l'être, pour résoudre cette question en payant un juste hommage à la mémoire d'un de ses plus grands navigateurs et des braves marins qui ont partagé son triste sort, qu'il nous soit permis d'en présenter ici quelques-uns des éléments, et d'exprimer ce que nous pensons sur la solution du problème qui occupe tous les esprits.

Nous avons déjà fait connaître les résultats des deux premières expéditions sur les côtes de la mer Arctique commandées par Franklin de 1819 à 1822 et de 1825 à 1827. Nous avons vu que dans la direction de l'ouest il n'avait laissé qu'une faible lacune inexplorée d'environ 160 milles (50 et quelques lieues), lacune plus que remplie en 1837 par MM. Dease et Simpson qui s'étaient avancés à l'ouest jusqu'à la pointe Barrow, et à l'est au delà de l'embouchure de la rivière de Back. Il était donc démontré en 1837, c'est-à-dire huit ans avant le départ en 1845 de l'*Erebus* et de la *Terror*, que la mer Arctique était libre et navigable de l'embouchure de la rivière de Back à la pointe Barrow ou plutôt jusqu'au détroit de Beering, puisque la distance entre la pointe Barrow et ce détroit avait déjà été explorée. Or comme des débris des navires l'*Erebus* et la *Terror*, et des objets ayant appartenu à leur commandant et à des membres de son expédition ont été trouvés près de l'embouchure de la rivière de Back, où ses marins, après avoir descendu les détroits de Lancaster et de Barrow, avaient été portés au printemps de 1850, en suivant probablement (1) les détroits de Peel et de

---

(1) Après le retour du docteur Rae, en 1854, une pierre tumulaire portant une touchante épitaphe, consacrée par lady Franklin à la mémoire de l'amiral et de ses infortunés compagnons, fut confiée par elle au lieutenant Harstein, de la marine des États-Unis, au moment où il partait, au mois de juin 1855, pour aller à la recherche du docteur Kane, parce qu'il n'y avait pas en ce moment dans les ports d'Angleterre de navires en partance pour l'île Beechey, où cette pierre devait être placée. Le lieutenant Harstein n'ayant pas, comme on sait, continué son voyage, la pierre tumulaire a été déposée provisoirement par lui à l'île Disco, jusqu'à la première occasion favorable qui se présentera pour l'île Beechey.

---

(1) Nous pourrions dire *certainement*, car Franklin, en quittant en 1846 ses premiers quartiers d'hiver de l'île Beechey, située à l'entrée du canal Wellington et presque dans le détroit de Barrow, se dirigeant sur le cap Walker et descendant à l'ouest de la côte de *North Somerset* et de *Boothia Felix*, les détroits de Peel et de Victoria qui l'ont conduit aux environs de l'embouchure de la rivière de Back, où tant de débris retrouvés confirment cette supposition, aurait suivi presque à la lettre les instructions de l'Amirauté qui lui prescrivaient, après être arrivé à ce cap, de naviguer au sud, puis à l'ouest en se dirigeant vers le détroit de Beering. *When* (*in the latitude of about* 74° 1/4), portent ces instructions, *you have reached the longitude of that portion of land*

Victoria, il nous paraît en résulter nécessairement que c'est à Franklin et à ses compagnons qu'appartient la gloire d'avoir résolu avant tous autres, en venant de l'est, le fameux problème du passage entre les deux Océans, que plus tard M^c Clure a résolu de son côté par une autre direction en venant de l'ouest et en s'élevant à une plus haute latitude. Vivants, il est difficile de croire qu'on eût pu leur refuser les bénéfices des actes du parlement; maintenant qu'ils ne sont plus, quelle sorte d'hommage ou de justice l'Angleterre devra-t-elle rendre à leur mémoire? C'est ce qu'il ne nous appartient pas d'examiner.

Cette question a été au surplus longuement, savamment discutée, et résolue affirmativement au mois de juillet 1855 devant le comité choisi par la Chambre des communes (1), par sir Roderick Impey Murchison, ancien président de la Société géographique de Londres, aujourd'hui directeur général de l'exploration ou levé géologique (*Geological Survey*) du Royaume-Uni, qui est entré à ce sujet dans de lumineux développements, par le capitaine de vaisseau Washington, en ce moment hydrographe de l'Amirauté; par le capitaine Collinson, etc., tandis que le comité lui-même ne s'est pas cru suffisamment autorisé à se prononcer en ce qui concerne les droits de Franklin ou de ses compagnons. Et en dehors du comité l'ami-

---

on which cape Walker is situated, or about 90° west, we desire that every effort be used to endeavour to penetrate to the southward and westward in a course as direct towards Bherings strait as...

(1) *Report from the Select Committee on Arctic Expedition; together with the proceedings of the Committee, etc.; etc. Ordered, by the House of Commons, to be printed,* 20 *July* 1855.

ral sir Francis Beaufort, ancien hydrographe de l'Amirauté ; sir John Richardson, l'un des explorateurs les plus renommés des mers arctiques auquel, suivant M. A. K. Isbister, la science doit presque tout ce qui est connu de l'histoire naturelle de la vaste région qui entoure la baie d'Hudson (1) ; le docteur Hawks, président de la Société géographique de New-York ; M. Henri Grinnell, et beaucoup d'autres personnages distingués, dont la compétence ne saurait être contestée, ont écrit dans le même sens. Si nous nous sommes hasardés à traiter un sujet aussi délicat et à émettre une opinion, nous avons cru pouvoir le faire sans inconvénient malgré notre insuffisance, en nous appuyant sur les imposantes autorités qui viennent d'être citées et après avoir étudié, la dernière carte de l'Amirauté sous les yeux, les principales publications officielles et privées qui ont paru, ou du moins que nous avons pu nous procurer, sur les actes et les travaux de Franklin.

Il est bien à regretter que des circonstances particulières aient empêché le commandant du *Prince-Albert*, envoyé, en 1851, aux frais de lady Franklin, à la recherche de son mari, de suivre à la lettre les instructions de cette femme si intelligente et si dévouée : guidée, pour ainsi dire, par une sorte d'inspiration, lady Franklin conseillait en effet de suivre précisément la route qui eût fait rencontrer l'*Erebus* et la *Terror*. On ne doit pas éprouver moins de regrets en voyant que, par une singulière fatalité, la plupart des explorateurs chargés de retrouver les traces de ces deux bâtiments se sont dirigés vers l'île Melville, contrairement aux instructions données en 1845 par l'Amirauté et que nous avons rappelées plus haut, lorsque Franklin avait toujours dit, avant de partir pour sa dernière expédition, que c'était le long des côtes septentrionales de l'Amérique qu'on avait le plus de chances pour trouver le fameux passage, quoiqu'on doive reconnaître qu'il ajoutait en même temps que, dans le cas où il rencontrerait des obstacles insurmontables pour se diriger au sud-ouest, il chercherait un passage au nord en remontant le canal Wellington.

---

(1) *On the* GEOLOGY *of the* HUDSON'S BAY TERRITORIES *and of portions of the* ARCTIC *and* NORTH-WESTERN REGIONS *of* AMERICA, by A. K. ISBISTER M. A. M. R. C. P., etc. *With a Coloured Geological Map.*

Une multitude d'îles, de caps, de baies, de ports, de rivières, etc., ont reçu le nom de Franklin, en l'honneur de ce navigateur, dans l'Australie, dans la Tasmanie et sur divers autres points du globe. Nous n'en citerons qu'un petit nombre. Dans la Tasmanie, par exemple, une grande rivière s'appelle Franklin. Deux îles Franklin doivent ce nom, l'une à sir James Ross qui la découvrit en 1841, par 76° 12′ de latitude australe et 168° 20′ de longitude ouest de Greenwich; c'est l'île la plus méridionale de la région antarctique. L'autre, découverte et nommée par le docteur Kane au printemps de 1854, par 81° 21′ de latitude nord et 65° 30′ de longitude ouest, est la plus septentrionale de la région arctique. On trouve sur la côte septentrionale de l'Amérique, au sud-est du cap Bathurst, à la longitude de 125 degrés ouest, une baie que le docteur Richardson a appelée baie Franklin; un cap, sur la côte nord-ouest de l'île du roi Guillaume, longitude

98 degrés ouest, a reçu le nom de *cap Franklin* de MM. Dease et Simpson ; et un autre cap, situé en face du cap lady Franklin, dans le détroit de Wellington, par 77 degrés de latitude nord et 97 degrés de longitude ouest, a été nommé en 1851 par le capitaine Penny *cap sir John Franklin*, etc. (1).

L'esquisse que nous venons de tracer de la vie et des travaux de sir John Franklin vous a montré qu'il réunissait les qualités les plus diverses et les plus rares. Né pour ainsi dire marin, et entré, dès sa plus tendre enfance, à bord des vaisseaux de l'État, il eut la constance de refaire, pour ainsi dire, son éducation littéraire ; il parvint par sa persévérance à acquérir des connaissances très étendues grâce à ses heureuses dispositions, et aussi grâce aux conseils et aux directions du capitaine Flinders, son parent et son ami, et à ses relations avec les savants de l'Angleterre. Après avoir parcouru presque toutes les mers et s'être fait distinguer par son courage à Copenhague, dans le détroit de Malacca, à Trafalgar et à la Nouvelle-Orléans, il commence sa véritable carrière, l'exploration des mers arctiques, à laquelle sa vie fut dès lors consacrée, à l'exception de quelques années près, où il commande le *Rainbow* dans la Méditerranée, et où, chargé ensuite du gouvernement d'une importante colonie, il s'y montre administrateur habile et intelligent, et sait y faire vénérer sa mémoire. Dans toutes les missions qui lui furent confiées, Franklin justifia l'opinion que sir Joseph Banks, les navigateurs les plus célèbres, et les savants les plus distingués de la Grande-Bretagne

---

(1) Expéditions envoyées à la recherche de sir John Franklin depuis l'année 1848 inclusivement (voyez le tableau, p. 123).

COMMANDANTS DES EXPÉDITIONS.	NAVIRES.	DÉP.	RET.	OBSERVATIONS.
De l'ouest à l'est par le détroit de Beering.				
Moore, capitaine	*Plover*. . . .	1848	1854	
Collinson, cap.	*Enterprise*. *Investigator*.	1850	1855 1854	Il avait sous lui le capitaine M^c. Clure, commandant l'*Investigator*.
Trollope, cap. .	*Rattlesnake*	1852	1854	
Kennedy, cap. .	*Isabel*. . . .	1853	185	Envoyé par lady Franklin.
De l'est à l'ouest par la baie de Baffin.				
Ross sir James, capitaine. . . .	*Enterprise*. *Investigator*.	1848	1849	Il avait sous lui le capit. Bird, commandant l'*Investigator*.
Austin (Horatio) capt.	*Resolute*. . . *Assistance*. . *Intrepid*. . . *Pioneer*. . .	1850	1851	L'*Assistance* était commandé par le cap. Ommaney et les deux autres, qui étaient des vaisseaux à vapeur, avaient pour commandants les lieutenants Cator et Sherard Osborn.
Penny, capit. .	*Lady Franklin*. . . . . *Sophia*. . .	1850	1851	Le cap. Stewart commandait en second *Sophia*.
Ross, s. John cap.	*Felix*.	1850	1851	Expédit. particulière aux frais de la Compagnie de la baie d'Hudson et en partie au moyen d'une souscription publique.
Forsyth, *commander*	*Princ.Albert*	1850	1850	Envoyé par lady Franklin.
De Haven. . .	*Advance*. . . *Rescue*. . . .	1850	1851	Envoyé par M. H. Grinnell, de New-York, le lieutenant Griffin commandant la *Rescue*.
Kennedy, cap. .	*Princ.Albert*	1851	1852	Envoyé par lady Franklin.
Sir Edward Belcher, capitaine	*Assistance*. *Resolute*. . . *Intrepid*. . . *Pioneer*. . . *North Star*.	1852	1854	Le capitaine Kellet commandait en second le *Resolute*, et les autres navires, dont les deux premiers étaient des bateaux à vapeur, et le troisième un transport, l'étaient par les *commander* MacClintock, Osborn et Pullen.
Inglefield, *commander*	*Isabel*. . . .	1852	1852	Envoyé par lady Franklin.
Le doct. et lieutenant Kane. .	*Advance*. . .	1853	1855	Envoyé par MM. Grinnell et Peabody.
Inglefield, *commander*. . . .	*Phœnix*. . .	1853	1853	
Inglefield, capitaine.	*Phœnix*. . .	1854	1854	
Expéditions envoyées par terre ou en bateau le long des côtes de la mer Arctique.				
Richardson, sir John.		1848	1850	Il avait sous lui le docteur Rae, employé de la compagnie de la baie d'Hudson.
Docteur Rae . .		1851	1852	
Anderson James		1855	1855	Il avait sous lui M. Stewart; tous deux étaient employés de la comp. de la baie d'Hudson.

avaient conçue de ses talents, de son caractère, de son intrépidité, des ressources de son esprit dans les circonstances les plus difficiles, et de son habileté comme marin. Tous ceux qui ont servi sous ses ordres lui sont restés toujours tendrement attachés; tous ils rendent hommage à la solidité de son jugement, à la simplicité de ses manières, à sa droiture, à son discernement, à son admirable franchise, à sa piété éclairée, comme à sa bienveillance et à sa modestie, et reconnaissent qu'il n'a jamais laissé échapper une occasion de faire valoir leur mérite, en parlant peu de ses propres services.

On a vu que sir John Franklin avait été marié deux fois, et qu'il eut le bonheur de trouver dans ses deux épouses de nobles caractères bien dignes de sympathiser avec le sien. Il a laissé de son premier mariage, qui ne dura qu'un an et demi, une seule fille, qui a épousé en 1849 le révérend J. P. Gell.

Nous ne croyons pouvoir mieux clore cette notice qu'en citant un fait qui vous montrera l'estime que sir John et lady Franklin, dont les noms sous plus d'un aspect sont inséparables, avaient su inspirer aux plus éminents personnages. Au mois de mars 1853, un an environ avant qu'on eût acquis la triste certitude de la mort du vaillant amiral, une jeune et gracieuse souveraine à laquelle lady Franklin avait cru devoir faire hommage, par l'intermédiaire du capitaine Inglefield, de la relation du dernier voyage fait, à ses frais, à la recherche de sir John, sous le commandement du capitaine Kennedy et du lieutenant français Bellot, lui adressa une lettre où se trouvent ces lignes dictées par le cœur le plus tendre et le plus élevé, que nous sommes heureux, et ne nous croyons pas indiscret, de reproduire :

« C'est surtout comme femme et comme épouse que » je verrais avec plaisir la France associée à l'Angle» terre dans ces expéditions généreuses qui ont pour » premier but de retrouver un homme dont les vertus » privées sont sûrement au niveau de ses talents et de » son courage, puisqu'il vous a inspiré un si admi» rable dévouement.

» A la fin, je l'espère, le ciel vous accordera le » succès que mérite votre tendresse conjugale ; et ce » jour-là, Madame, il y aura une personne qui parta» gera bien vivement la joie de l'épouse du comman» dant Franklin, ce sera l'épouse de l'Empereur » Napoléon. »

Hélas ! les vœux et les espérances de notre Auguste Impératrice ne se sont malheureusement pas réalisés.

NOTE

SUR LA CARTE DES DÉCOUVERTES DU Dr E. K. KANE.

La carte que nous mettons sous les yeux des lecteurs du *Bulletin* est la réduction, à moitié, de la carte de l'Office hydrographique de l'Amirauté britannique (n° 2417).

Nous n'entrerons ici dans aucun nouveau détail sur le voyage du docteur Kane, dont un de nos collègues, M. Cortambert, a donné une analyse succincte au cahier d'octobre et novembre 1855, page 314 ; nous constaterons seulement les résultats acquis à la science géographique à la suite de cette heureuse exploration.

Les derniers points atteints au nord du détroit de Smith (*Smith's sound*), par le capitaine Inglefield, en 1852, étaient le cap Frédéric VII, sur la côte du Groënland, et le cap Victoria, sur la côte opposée ; tous deux situés vers le 79° 30′ de latitude.

Entre ces deux points, une île, qui semblait plus rapprochée de la côte occidentale que de la côte orientale, avait reçu du capitaine Inglefield le nom d'île Louis-Napoléon, en l'honneur du prince Louis-Napoléon, alors président de la République.

Le docteur Kane, après avoir dépassé ces deux points, reconnut que le détroit de Smith s'élargissait d'abord de manière à déterminer à l'ouest la *baie de Peabody*, qu'il se resserrait ensuite au delà du 80e degré, pour former entre la *terre Washington* (*Washington land*) à l'est, et la *terre Grinnell* (*Grinnell land*) à l'ouest, le *canal Kennedy*, qu'au delà du 81° 20′, ce canal aboutissait à un vaste bassin ouvert, qui, malgré un fort vent du nord de plus de cinquante-deux heures de durée, ne présentait aucune indice de glaces flottantes. W. Morton, un des compagnons du docteur Kane, s'avança à l'aide d'un traîneau le long de la côte de la terre Washington, jusqu'au *cap Indépendance ;* une baie qui s'ouvrait devant lui, reçut le nom de *baie Constitution*, et deux îles voisines furent consacrées à rappeler les noms des deux commandants de l'*Erebus* et de la *Terror : Ile Franklin, île Crozier.*

La côte occientale, celle de la terre Grinnell, s'avançait plus au nord, jusque vers le 82° 30′ de latitude, et une montagne, ou du moins un groupe de hauteurs, aperçu dans cette direction, reçut le nom de *Monts*

Parry, en l'honneur d'un des vétérans des explorations polaires.

L'existence de cette mer polaire ouverte : *Open Polar sea*, dit la carte anglaise, est un fait important qui confirme les prévisions de la science, et donne raison aux théories des physiciens. La glace, pour se former, a besoin d'une certaine agitation que l'on doit moins rencontrer vers les pôles, où les attractions solaire et lunaire se font moins sentir. De plus, la température doit y être moins rigoureuse que vers le 80e degré, parce qu'à cause de cette même absence de glaces, elle doit gagner en calorique ce que, à cette dernière latitude, les glaces en absorbent pour se fondre. Le rapport du docteur Kane justifie encore cette dernière prévision : non-seulement le thermomètre accusa vers le 81e degré une température plus élevée, mais la végétation et les animaux reparurent. On trouva sur les côtes une espèce d'herbe ou d'ivraie (*firm weed*), et un grand nombre d'animaux herbivores, que la présence de l'homme semblait ne pas inquiéter. Parmi les oiseaux que les explorateurs rencontrèrent, il s'en trouva qui étaient inconnus des naturalistes ; on en a même ramené un en Europe qui ressemble beaucoup à une mouette de mer agentée.

Sur la proposition de quelques géographes anglais, et de M. Norton Shaw, ne faisant d'ailleurs en cela que suivre l'exemple que M. Aug. Petermann lui a donné dans son Xe cahier des *Mittheilungen*, la Société de géographie a décidé, dans sa séance du 1er février dernier, que cette mer ouverte serait désignée sur la carte que nous donnons ici sous le nom de *mer polaire de Kane*. C'est un juste témoignage de la reconnaissance publique envers l'intrépide Américain auquel nous devons ces découvertes, qui pendant longtemps, sans doute, maintenant qu'aucun intérêt n'attirera plus les navigateurs vers le pôle, resteront les dernières limites des connaissances humaines dans cette direction.

Nous devons encore faire remarquer qu'il résulte de cette dernière expédition, que l'île Louis-Napoléon du capitaine Inglefield, se rattache à la terre Grinnell; il conviendrait donc de la désigner dans les cartes sous le nom de *promontoire* ou *cap Louis-Napoléon;* c'est ce que nous avons fait en adoptant la désignation, ajoutée à la main, dans la carte de l'Amirauté, que M. le docteur Norton Shaw, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, nous a adressée.

Cette dernière rectification n'est d'ailleurs pas la seule que nous ayons à signaler dans le bassin de l'océan Arctique; car le commodore Rodgers, qui vient au mois d'août 1855, de faire sur le *Vincennes* une campagne d'exploration au delà du détroit de Beering, déclare qu'il a vainement parcouru au nord de l'île Herald l'espace qui s'étend, à l'est et à l'ouest, entre cette île et le 72° 5′ 20″ de latitude, sans rencontrer ni l'île *Plover*, ni les *terres vues par l'*Herald, découvertes par le capitaine Kellet en 1849, que ces terres n'existaient probablement pas. Il en serait de même des *montagnes vues par Wrangel* au nord de la côte septentrionale de la Sibérie, vers le 72e degré de latitude. Ces désignations, selon le commodore Rodgers, seraient le résultat d'erreurs d'optique, malheureusement trop fréquentes dans ces parages.

V.-A. MALTE-BRUN.

Nouvelles et communications.

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE FAITE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD DANS L'HÉMISPHÈRE MÉRIDIONAL PENDANT LES ANNÉES 1849 A 1852.

Le gouvernement de l'Union, frappé des observations qui lui avaient été faites par M. le lieutenant J.-M. Gilliss, à l'instigation d'un astronome allemand, le docteur Gerling, sur l'incertitude de la détermination de la parallaxe solaire tirée, en 1761 et 1769, des observations de passages de la planète Vénus, conçut le projet, il y a maintenant sept années, d'une expédition scientifique dans l'hémisphère méridional, dans le but de faire effectuer de nouvelles observations. Il s'agissait d'observer de nouveau la planète Vénus pendant sa période de rétrogradation, et d'arriver ainsi à une détermination plus rigoureuse de la parallaxe solaire. On sait quelle est, pour la navigation, l'importance de cette évaluation, qui entre dans le calcul des longitudes. La Société philosophique américaine, et plusieurs des astronomes les plus distingués des États-Unis, appuyèrent le projet dn gouvernement de Washington, d'envoyer au Chili des observateurs expérimentés.

Le congrès approuva donc le plan qui lui avait été soumis en août 1848. Des savants éminents de l'Angleterre, parmi lesquels il faut citer les amiraux Beaufort et Smith, le célèbre physicien d'Édimbourg, M. Forbes, donnèrent leur adhésion au plan dont M. le lieutenant Gilliss fut naturellement chargé de poursuivre l'exécution. En conséquence, ce marin quitta New-York en août 1849, et se rendit par l'isthme de Panama à Santiago du Chili, tandis que les trois collaborateurs qui lui étaient adjoints prirent la route du cap Horn, et vinrent le rejoindre au lieu du rendez-vous.

La colline de Lucia, qui domine la capitale du Chili, et sur laquelle s'élève un des faubourgs, fut choisie pour l'emplacement de l'observatoire. Le gouvernement chilien, frappé de l'importance de l'expédition, se hâta de mettre à la disposition des savants américains tous les moyens de nature à faciliter l'accomplissement de leur tâche. Après avoir, non sans peine et avec l'aide des habitants, établi sur le rocher une base horizontale, les astronomes de l'Union montèrent un télescope qui servit d'abord à faire des observations sur l'anneau de Saturne et sur ses satellites.

Pendant trois ans, les savants se livrèrent à un travail persévérant, profitant en outre de leur séjour au Chili et de l'accueil bienveillant qu'ils rencontraient, pour recueillir des documents scientifiques de toute sorte. L'observatoire, créé par l'expédition de l'Union, devint l'origine au Chili d'un observatoire national que possède aujourd'hui la ville de Santiago (1).

M. le lieutenant A.-Mac Rae, qui avait le commandement en second de l'expédition, opéra son retour par le défilé d'Uspallata dans les Andes, afin de se livrer, dans cette chaîne de montagnes, à des mesures hypsométriques, et regagna Buénos-Ayres par les Pampas. M. E.-R. Smith, attaché au commandant en qualité de secrétaire, explora les provinces méridionales du Chili, et recueillit sur les Indiens araucaniens des informations intéressantes qu'il a récemment publiées. M. le lieutenant Gilliss et M. le maître d'équipage S.-L. Phelps, qui s'étaient surtout chargés des observations astronomiques, en ont dressé des tables qui font partie de la publication officielle de cette expédition.

---

(1) Voyez à ce sujet le mémoire de M. C. G. Moesta, directeur de cet observatoire, intitulé : *Determinacion de la latitud jeografica del circulo meridiano del observatorio nacional de Santiago*. Santiago, 1854, in-8°. (Alf. M.)

Le tome Ier de cet important ouvrage embrasse la relation du voyage de M. le lieutenant Gilliss, dans laquelle on remarque de curieuses observations de physique et de météorologie. Un chapitre est consacré aux tremblements de terre qui se sont fait sentir à Santiago depuis novembre 1849 jusqu'en septembre 1852.

On y trouve aussi une description du Chili, qui en donne l'état actuel, description à laquelle sont jointes une carte du pays établie d'après les derniers renseignements, et une vue panoramique de Santiago.

Le second volume comprend la relation de M. Mac-Rae, donnant à la fois le récit de son voyage et le résumé des observations magnétiques et hypsométriques faites par lui à différentes stations entre Santiago et Montevideo. Par un dévouement à la science, qui mérite d'être signalé, M. Mac-Rae, de retour à New-York, résolut de consacrer le supplément de solde que le congrès lui avait alloué, ainsi qu'à tous les officiers qui avaient servi sur la mer Pacifique, pendant la guerre du Mexique, à visiter les Pampas et à y effectuer une série d'observations barométriques. Il repartit donc en août 1853 pour l'Amérique méridionale, et se rendit à Santiago en passant par le défilé de Portillo. On a également imprimé un rapport sur cette expédition.

Le reste de ce second volume est rempli par des observations touchant la minéralogie, la zoologie, la botanique et les antiquités du pays. Ce volume forme ainsi un complément nécessaire au savant ouvrage de M. Claude Gay, sur lequel il a l'avantage d'une meilleure exécution tant pour le texte que pour les planches. Le troisième volume est exclusivement consacré à la partie astronomique.

Il contient la détermination des parallaxes des planètes Mars et Vénus, dont, en vertu de la troisième loi de Kepler, on peut déduire celle du Soleil.

Il reste encore quatre volumes à publier, qui donneront les observations faites au cercle méridien, les observations magnétiques et météorologiques; enfin un catalogue de plus de 20,000 étoiles nouvellement observées dans l'hémisphère méridional.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE VIENNE.

La Société de géographie de Vienne, nouvellement fondée, a ouvert le 1er décembre dernier le cours de ses travaux par un discours du savant géologue M. Haidinger.

Ce membre a retracé l'histoire de la fondation de la Société et esquissé un plan de travaux à exécuter.

Le 5 janvier, la Société a tenu une seconde séance.

Parmi les faits de nature à intéresser les géographes de toutes les nations, qui se sont produits à cette séance, nous signalerons les suivants :

M. le baron de Reden a offert une carte manuscrite dressée par lui sur ses propres recherches, et donnant le bassin de la Plata. Cette carte est à $\frac{1}{2400000}$. L'habile géographe garantit l'exactitude des documents sur lesquels elle est établie. On y devra joindre comme commentaire l'ouvrage qu'il a publié sous le titre : *Des États du bassin de la Plata dans leurs rapports avec l'Europe.*

M. le chev. Heufler a présenté à la Société un ouvrage intitulé : *Vues du Baierischen Wald*, par M. Otto Sendtner, professeur de botanique à l'Université de Munich, et comprenant un tableau orographique, climatologique, forestier, botanique, ethnographique et économique de cette contrée. M. Sendtner s'est voué avec une louable persévérance à l'exploration des chaînes de montagnes de l'Europe méridionale. Il a visité le Tyrol, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie et la Bosnie, et faillit périr dans ce dernier pays sous le fer d'un Turc fanatique. Les blessures qu'il reçut dans cette occasion l'ont empêché de poursuivre plus au sud son exploration.

M. le docteur Siegfried Reissek a lu un mémoire sur la distribution des Asphodèles dans l'empire d'Autriche.

M. le professeur F. Simony a communiqué un essai sur la distribution orographique du bassin du nord de la Carniole. Il joint à ce mémoire un panorama long de 7 pieds, et dressé par lui, des environs de Laybach, et qui donne dans les plus grands détails la composition du terrain. M. Simony signale le canton de Laybach comme un des points les plus intéressants des Alpes orientales. La plaine, dont elle occupe presque le centre, constitue la vallée la plus large de toute la chaîne des Alpes.

LE OUALO, PROVINCE FRANÇAISE.

Le Oualo (Sénégal) est devenu une province française depuis les dernières conquêtes que la France a faites dans le Sénégal, grâce à l'énergie et à l'intelligence du gouverneur Faidherbe.

Il se divise aujourd'hui en quatre cercles :

1° Cercle de Dagana ;

Comprenant les villages compris entre Dagana et le marigot de la Taouey.

2° Cercle de Richard Tol ;

Comprenant les villages entre ce poste et Maka.

3° Cercle de Merniaghen ;

Comprenant les villages du bord du lac Paniéfoul.

4° Cercle de Lampsar ;

Comprenant les villages limitrophes de l'intérieur.

DÉPART DU COMTE D'ESCAYRAC.

Le comte d'Escayrac de Lauture annonce à la Société qu'il vient d'être appelé par le Vice-Roi d'Égypte a prendre le commandement en chef d'une expédition à la recherche des sources du Nil. Le comte d'Escayrac va s'occuper sans retard de l'organisation de cette expédition, pour le succès de laquelle rien ne sera négligé ; il espère, grâce à l'appui magnanime du Vice-Roi et de son frère Halim pacha, gouverneur général du Soudan, résoudre enfin le problème posé depuis tant de siècles; il rappelle à la Société les tentatives faites par Mohammed-Ali de ce côté et les résultats intéressants des expéditions que commandait Sélim capitan et auxquelles ont pris part MM. D'Arnaud, L. Sabatier, Werne et Thibaut. Le journal de ce dernier voyageur vient d'être publié par le comte d'Escayrac, qui en offre un exemplaire à la Société. Le comte d'Escayrac parle des vues généreuses et des idées civilisatrices du Vice-Roi d'Égypte et manifeste l'espoir que M. Jomard, M. d'Avezac et ses autres collègues voudront bien l'aider de leurs conseils; son départ de Paris n'aura probablement pas lieu avant deux mois.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 4 janvier 1856.

M. Justus Perthes écrit à la Société pour lui faire hommage de l'ensemble de toute la collection géographique exposée par l'établissement de Gotha au Palais de l'industrie, et qui a valu à cet établissement une médaille de 1re classe. La Commission centrale reçoit ce don avec la plus vive reconnaissance, et vote à l'unanimité des remercîments au généreux donateur. (Voy. au Bulletin bibliographique la liste des cartes dont se compose cette collection.)

M. le docteur H. Barth, par une lettre datée du 28 décembre, annonce à M. Jomard que la relation de son voyage se composera de cinq volumes, accompagnés d'un grand nombre de cartes, de plans et de figures.

M. Francis Galton écrit à M. le président que l'ambassade anglaise à Paris vient seulement de lui transmettre la médaille que la Société lui avait décernée pour son voyage en 1854, et qu'il croyait égarée. M. Galton regrette vivement ce retard, et annonce à la Société, en lui exprimant de nouveau sa gratitude, le renvoi du second exemplaire de cette médaille, qu'elle avait bien voulu lui remettre l'année dernière à son retour en Anglèterre.

M. Lacroix, ingénieur civil à Saintes, écrit à la

Société pour appeler son attention sur les cartes des communes, cantons et arrondissements des départements des Deux-Charentes, dont il a entrepris la publication, et il lui adresse plusieurs de ces cartes comme spécimen de son travail.

M. Jomard offre, au nom de M. Ferdinand de Lesseps, une carte spéciale de l'isthme de Suez, imprimée en chromolithographie, de manière à faire connaître les différents terrains dont cet isthme se compose. Toutes les indications relatives soit au tracé du canal maritime et du canal d'eau douce qui doit le rejoindre au Nil, soit à la géographie ancienne et comparée, ont été figurées avec soin sur cette carte. M. de Lesseps l'a accompagnée d'une note sur les travaux d'exploration de la commission internationale et d'un rapport de cette commission à Son Altesse le vice-roi d'Égypte sur les meilleurs procédés à suivre pour l'irrigation de la haute et de la moyenne Égypte.

M. Rafn adresse à la Société la suite des publications de la Société des antiquaires du Nord, et il lui offre en son nom plusieurs mémoires extraits de cette collection.

M. Malte-Brun présente en son nom une carte de l'Afrique transéquatoriale indiquant les dernières découvertes de 1847 à 1854.

A l'occasion de la présentation de ces ouvrages, M. d'Avezac appelle l'attention de la Société sur les *Polyglotta africana* du révérend M. Koelle, qui offre une série de trois cent mots en cent langues africaines distinctes, avec une carte de M. Pétermann indiquant l'emplacement des peuples qui parlent ces langues, et une introduction où se trouvent consignés des renseignements géographiques intéressants, notamment une collection d'itinéraires.

La Commission centrale procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'année 1856, et elle nomme au scrutin : *Président*, M. Constant Prévost; *vice-présidents*, MM. Jomard et d'Avezac; *secrétaire général*, M. Alfred Maury; *secrétaire-adjoint*, M. Malte-Brun.

Les trois sections demeurent composées comme l'année dernière, sauf le changement résultant du passage de M. Guigniaut, président sortant, dans la section de publication, à la place de M. Constant Prévost.

M. Hippolyte Cocheris, employé à la Bibliothèque Mazarine, est présenté pour faire partie de la Société, par MM. d'Escayrac et Alfred Maury.

La séance est levée à dix heures.

Séance du 18 *janvier* 1856.

M. Devars, récemment admis dans la Société, lui adresse ses remercîments, et lui fait hommage de la suite du grand *Dictionnaire de géographie universelle* publié sous sa direction.

M. Lacroix, auteur d'un Atlas communal des Deux-Charentes, écrit une seconde lettre pour demander des encouragements et son admission dans la Société. La Commission, consultée sur ces deux demandes, passe à l'ordre du jour.

M. Hippolyte Cocheris, employé à la Bibliothèque Mazarine, est admis dans la Société, et M. Amédée

Tardieu, ancien géographe du ministère des affaires étrangères, est présenté comme candidat par MM. Alfred Maury et d'Eichthal.

M. le secrétaire général annonce à la commission centrale la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de M. le vicomte de Santarem, l'un de ses membres. Des regrets sont donnés à la mémoire de ce savant.

M. le secrétaire-adjoint communique la liste des ouvrages offerts à la Société. M. Noel des Vergers ajoute à ces dons son *Étude biographique sur Horace*, et M. Vivien de Saint-Martin une *Notice sur l'état actuel de la cartographie en Europe, et particulièrement en France.*

M. de La Roquette lit une note sur la découverte du passage nord-ouest. En témoignant le désir qu'un comité spécial, composé d'hommes compétents, soit nommé par l'Angleterre pour rendre hommage à la mémoire de Franklin, et établisse la part de gloire qui lui revient dans la découverte du passage entre les deux mers, M. de la Roquette examine cette importante question, et émet l'opinion, en s'appuyant sur les plus imposantes autorités, que la priorité de cette découverte appartient à cet illustre navigateur. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Vivien de Saint-Martin développe sa proposition relative à la publication d'un Atlas scientifique par la Société. Après diverses observations, et sur la demande de M. Jomard, la discussion de cette proposition est renvoyée à une séance extraordinaire qui est fixée au vendredi 25 janvier.

M. Jomard communique, de la part de MM. les colonels espagnols Ibañes et Saavedra Meneses, le dessin de la grande chaîne des triangles sur *laquelle est appuyée la carte géométrique de l'Espagne*, ordonnée par le gouvernement. Le méridien de Madrid coupe cette chaîne depuis Santander jusqu'à Motril, près de la Méditerranée, et le parallèle de Madrid coupe l'autre branche de la chaîne depuis le Portugal jusqu'à Peniscola, sur la côte orientale. Le nombre des triangles de toute grandeur est de 98; les points géodésiques sont choisis de manière qu'il n'y a point un seul angle au-dessous de 40 degrés. Plusieurs sommités ont une altitude de plus de 2,000 mètres. La carte sera publiée à l'échelle du 1/100,000ᵉ; le dessin géodésique est au 1/1,000,000ᵉ. Ce travail se rattache à celui des ingénieurs français dans les Pyrénées, et à la mesure de l'arc du méridien par MM. Arago et Biot. Une base sera mesurée à Gourbera, et une autre à Madrideja. MM. Ibañez et Saavedra sont occupés en France à faire construire les règles perfectionnées qui serviront à la mesure des bases. Ce beau travail sera digne de celui de la nouvelle carte de France par le dépôt de la guerre.

M. Jomard communique ensuite plusieurs journaux américains contenant des nouvelles géographiques. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Albert-Montémont lit un rapport sur le second ouvrage de M. l'abbé Huc, intitulé : *L'Empire chinois*. — Renvoi au *Bulletin*.

M. d'Avezac lit l'introduction d'un travail qu'il prépare sur les grands et petits géographes grecs et latins.

Séance du 1^{er} *février* 1856.

M. le ministre de l'instruction publique annonce à la Société qu'il continue de lui accorder pour 1856, à titre de subvention, une somme de 600 francs en échange de cinquante exemplaires de son *Bulletin*. Des remercîments seront adressés à M. le ministre pour cette nouvelle marque d'intérêt.

L'Académie royale des sciences de Madrid écrit à la Société pour lui offrir plusieurs volumes de ses nouvelles publications.

M. le directeur de l'Observatoire central de Poulkowa adresse différents travaux publiés par cet établissement.

M. le docteur Norton Shaw, secrétaire de la Société royale de Londres, adresse une carte de la route suivie par le docteur Kane dans le détroit de Smith. Dans une lettre jointe à cet envoi, il fait remarquer que le point éloigné, vu et appelé *Ile Louis Napoléon* par le capitaine Inglefield, a été reconnu par le docteur Kane comme faisant partie du continent. Il propose, en conséquence, de désigner cette terre sous le nom de *Promontoire Louis Napoléon*, et d'appeler *Mer polaire de Kane* la mer découverte par ce noble et persévérant explorateur.

M. de la Roquette fait observer que M. A. Pétermann a déjà donné le nom du docteur Kane à la mer Polaire dans la carte qu'il a jointe au X^e cahier de ses *Mittheilungen*.

La Société adopte les deux dénominations proposées par M. Northon Shaw, et décide qu'elles seront mentionnées dans la carte des découvertes arctiques qui sera jointe à un des prochains numéros du *Bulletin*. M. V.-A. Malte-Brun est chargé de ce travail.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le Bureau.

M. Alfred Maury est prié de rendre compte de l'ouvrage sur les États de Honduras et de San-Salvador offert par M. Squier, et M. Albert-Montémont, du *Voyage en Californie et dans l'Orégon*, offert par M. Saint-Amant.

M. de la Roquette présente, de la part de MM. Schlagentweit, un rapport sur les travaux des officiers chargés des observations magnétiques dans l'Inde.

M. Jomard présente la 6^e livraison de ses *Monuments de la géographie*, contenant, entre autres planches, le complément de la grande carte de Hereford du XIII^e siècle, la dernière partie de la carte faite par ordre de Henri II, une carte pisane, etc., etc.

A l'occasion de cette date, M. d'Avezac reconnaît qu'en effet la commune renommée fait remonter au XIII^e siècle l'usage de cette curieuse mappemonde; mais dans son opinion personnelle, qu'il avait communiquée à feu le vicomte de Santarem, et à laquelle celui-ci fait allusion dans son *Histoire de la cartographie au moyen âge*, la carte de Hereford est une œuvre plus récente, et il croit pouvoir établir, sur des indices certains, qu'elle a été rédigée vers le milieu de la première moitié du XV^e siècle : il se réserve de traiter cette question dans un travail qu'il s'empressera de soumettre à la Société.

M. Amédée Tardieu, ancien géographe du ministère des affaires étrangères, est admis dans la Société.

M. le colonel Ch. Ibañez, officier du génie espagnol;

M. le colonel F. Saavedra Meneses, officier d'artillerie espagnole, l'un et l'autre membres de la commission des travaux de la carte d'Espagne, et M. G. Lejean, géographe, sont présentés comme candidats par MM. Jomard et Alf. Maury, et par MM. Garnier et Guigniaut.

M. Poulain de Bossay lit un rapport sur l'*Étude biographique sur Horace*, par M. Noel des Vergers. — Ce rapport sera inséré au *Bulletin*.

M. Vivien de Saint-Martin annonce qu'éclairé par la discussion qui a eu lieu dans la dernière séance, il retire sa proposition relative à la publication d'un atlas scientifique par la Société.

M. d'Avezac continue la lecture de son travail sur les grands et petits géographes anciens.

Séance du 15 *février* 1856.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Martinus Nijhoff écrit, de la Haye, à la Société pour lui demander l'échange de son Bulletin avec *l'Algemeine Konst-en Letterbode*, journal scientifique et littéraire, dont il est l'éditeur. — Renvoi à la section de comptabilité.

M, Jomard donne lecture d'une lettre adressée par M. le lieutenant-colonel du génie Faidherbe à M. Hase, de l'Institut, membre de la commission du prix de linguistique. M. le colonel Faidherbe demande par cette lettre s'il pourrait présenter au concours les manuscrits sur les langues Sérère et Sarakolé, qu'il a déposés au bureau de la Société. M. Jomard pense qu'il n'y a aucun inconvénient à satisfaire à cette demande, puisque les manuscrits peuvent rentrer dans la possession de la Société après le jugement de l'Académie. La Commission centrale décide que, conformément aux intentions de l'auteur, ses mémoires seront communiqués à la Commission de l'Institut.

Le même membre donne lecture de deux lettres qu'il a reçues de M. le docteur Martius et de M. le docteur Barth. Par la première, le secrétaire de l'Académie royale des Sciences de Munich annonce l'envoi d'un recueil de planches et de tableaux relatifs à la Flore brésilienne, et sollicite des renseignements exacts et récents sur les positions astronomiques et géographiques du Brésil et des pays environnants pour servir à la rédaction d'une carte qu'il prépare et qui doit donner les routes des voyageurs botanistes et l'indication des formations géologiques. Par la seconde lettre, M. le docteur Barth demande l'indication des documents qui auraient pu être publiés en France sur le pays de Mzab, sur les Berbers et sur leur idiome.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages offerts à la Société.

La Commission centrale examine avec le plus vif intérêt l'exposition des magnifiques cartes, atlas et ouvrages offerts par M. Justus Perthes, directeur de l'établissement géographique de Gotha, et elle décide à l'unanimité qu'il sera adressé au généreux donateur une collection des mémoires et du bulletin de la Société.

M. Jomard présente au nom de M. le général Daumas, un exemplaire de l'ouvrage que cet officier général a publié sur le Grand Désert, ou itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des Nègres, M. V.-A. Malte-Brun offre, de la part de M. Vulliet, l'esquisse d'une nouvelle géographie de la France; il rappelle à cette occasion que M. Vulliet est l'auteur de la géographie physique générale sur laquelle un éditeur américain a demandé des renseignements à la Société, dans le but d'en publier une traduction.

MM. les colonels Ibañez et Saavedra Meneses, membres de la Commission des travaux de la carte d'Espagne, et M. Guillaume Lejean, géographe, sont admis dans la Société. M. le marquis d'Espeuilles et M. Edouard Thayer, sénateurs, et M. Ernest Lemaître sont présentés comme candidats par MM. Lefebvre-Duruflé et Jomard, et par MM. d'Avezac et d'Eichthal.

M. Lefebvre-Duruflé, président de la Société, fait part à l'assemblée du regret que lui ont exprimé plusieurs membres, ses collègues au sénat, de ne pouvoir assister aux séances et du désir qu'ils auraient qu'il pût y avoir des réunions le jour, de quatre à six heures.

Le même membre signale, d'après le *Moniteur*, l'acte par lequel S. A. le Vice-Roi d'Egypte vient d'élever à la dignité de Bey l'honorable vice-président de la Commission centrale qui a rendu tant de services à ce pays dans le cours de sa longue carrière, et il se rend l'organe de tous ses collègues en adressant à M. Jomard les plus vives et les plus sincères félicitations.

M. Lourmand développe sa proposition relative à l'exécution de plusieurs articles du règlement, principalement en ce qui concerne les travaux des trois sections de la Commission centrale. Après une discussion à laquelle prennent part plusieurs membres, il est décidé que ces sections seront invitées à se constituer dans la prochaine séance.

La Commission centrale procède à l'élection des cinq membres de la commission spéciale du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, et elle nomme au scrutin, MM. Daussy, d'Avezac, Jomard, A. Maury et Vivien de Saint-Martin.

La séance est levée à dix heures et demie.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DE JANVIER ET FÉVRIER 1856.

EUROPE.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos. Paris, 1856. 1 vol. in-8°. GUÉRIN.

Recherches sur la position de *Noviodunum suessionum* et de divers autres lieux soissonnais. Amiens, 1856, br. in-8°. PEIGNÉ-DELACOURT.

Esquisse d'une nouvelle géographie de la France. Paris, 1856. 1 vol. in-12. A. VULLIET.

ASIE.

Bijdragen tot de Taat-Land-en-Volkenkunde van Neerlandsch Indie. Matériaux pour servir à la philologie, à la géographie et à l'ethnographie des Indes néerlandaises. 4e vol., nos 1 et 2. La Haye, 1855. INSTITUT ROYAL DES PAYS-BAS.

AFRIQUE.

Polyglotta africana, or a comparative vocabulary of nearly three hundred words and phrases, in more than one hundred distinct african languages, by the rev. S.-W. Koelle, missionary. London, 1854. 1 vol. in-f°. S.-W. KOELLE.

Le Grand Désert, ou Itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres (royaume de Haoussa). Paris, 1850. 1 vol. gr. in-8°. Le général DAUMAS.

AMÉRIQUE.

Apuntamientos sobre Centro-America particularmente sobre los Estados de Honduras y San Salvador : su jeografia, topografia, clima, problacion, riqueza, producciones, etc., y el propuesto camino de Hierro de Honduras, por E.-G. Squier. Traducidos del ingles por un Hondureño. Paris, 1856. 1 vol. in-8°. E.-G. SQUIER.

Voyages en Californie et dans l'Orégon, par M. de Saint-Amant, envoyé du gouvernement français en 1851-1852. Paris, 1854. 1 vol. in-8°. DE SAINT-AMANT.

Notices sur la découverte de l'Amérique par les Normands et sur les rapports des Normands avec l'Orient. Br. in-8°. M.-C. RAFN.

CARTES.

Mapa topográfico de la provincia de Oviedo, formado de Orden de S. M. la Reina, por don Guillermo Schulz, inspector general de Minas, 1855. 3 feuilles réunies. G. Schulz.

Carte de l'Afrique Australe pour suivre les dernières découvertes de MM. Livingston, Oswel, Gassiot, Galton et Andersson, de 1849 à 1854, d'après les cartes de MM. J. Arrowsmith, D. Cowley et Petermann. 1855, 1 feuille. V.-A. Malte-Brun.

Discoveries of the American arctic expedition in search of sir John Franklin 1853, 54, 55, under the command of D^{r} E.-K. Kane. 1 feuille. D^{r} Norton Shaw.

OUVRAGES GÉNÉRAUX ET MÉLANGES.

Grand Dictionnaire de géographie universelle ancienne et moderne, par M. Bescherelle aîné, 2^{e} et 3^{e} parties. Grand in-4°. M. Devars.

Expéditions chronométriques de 1845 et 1846, par M. O. Struve. 2 vol. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1853 et 1854. — Positions géographiques déterminées, en 1847 et 1848, par le lieut.-colonel Lemm dans le pays des cosaques du Don et dans le gouvernement de Novgorod. — Mémoires de M. O. Struve, in-4°. Saint-Pétersbourg, 1855. — Sur la jonction des opérations géodésiques, russes et autrichiennes, exécutées par ordre des deux gouvernements, par W. Struve. Saint-Pétersbourg, 1853. Br. in-8°. — Rapport fait à M. le directeur de l'Observatoire central sur les travaux de l'expédition de Bessarabie, entreprise en 1852, pour terminer les opérations de la mesure de l'arc du méridien, par M. Prazmowski, astronome de l'Observatoire de Varsovie. Br. in-8°. — Nachricht von der Vollendung der Gradmessung zwischen der Donau und dem Gismeere. Saint-Pétersbourg, 1853. Br. in-8°. Observatoire de Poulkova.

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1856. 1 vol. in-32. Daussy.

Projet d'installation d'un observatoire météorologique à la Havane, sous les auspices du gouvernement espagnol et de S. Exç. le capitaine général de l'île de Cuba. Br. in-8° — Supplément au tableau chronologique des tremblements de terre ressentis à l'île de Cuba de 1551 à 1855. Br. in-8°. Andrès Poey.

Report on the proceedings of the officers engaged in the magnetic survey of India. Madras, 1855. Br. in-8°. MM. Schlagentweit.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Real decreto en la parte relativa a la Desamortizacion de los montes, y el informe emitido con este objeto por la junta facultativa del cuerpo de ingenieros del Ramo. Madrid, 1855. Br. in-8°.
Le Général Zarco del Valle.

Standard alphabet for reducing unwritten languages and foreign graphic systems to a uniform orthography in european letters. London, 1855. Br. in-8°. Le Dr Lepsius.

Étude biographique sur Horace. Paris, 1855. 1 vol. in-12, avec cartes et vues. Noel des Vergers.

De l'état actuel de la cartographie en Europe, et particulièrement en France, à propos de l'Exposition universelle. Br. in-8°.
Vivien de Saint-Martin.

MÉMOIRES DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

Abhandlungen der Königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1854, 1 vol. in-4°. — Monatsbericht, nos d'août 1854 à juin 1855. Académie des Sciences de Berlin.

Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord, 1848-1849. — Annaler for Nordisk oldkyndighed of Historie, pour 1848, 1850 et 1851. — Saga Játvardar Konungs hins Helga, 1852. Br in-8°.
Société royale des antiquaires du Nord.

Memorias de la real Academia de Ciencias, tome II, 1re série; Ciencias exactas, t. I, p. 1. — Tome I, 3e série, Ciencias naturales, t. I, p. 3, in-4°. — Resumen de las actas de la real Academia de Ciencias, 1851-1852 et 1852-1853. Deux br. in-8°.
Académie royale des Sciences de Madrid.

Annales du commerce extérieur, octobre, novembre et décembre 1855.
Ministère du Commerce.

Bibliothèque universelle de Genève, et Archives des sciences physiques et naturelles, novembre 1855. Paul Chaix.

Zeitscheift für Allgemeine Erdkunde; juillet à septembre 1855. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann, nos 10 et 11. — The church missionary Intelligencer, octobre, novembre et décembre 1855. — Journal of the Franklin Institute, août à novembre 1855. — Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, année 1854, 1 vol. in-8°. — Revue des sociétés savantes de la France et de l'étranger, publiée sous les auspices du ministre de l'instruction publique et des cultes. 1^{re} livr., janvier 1856. — Archives des missions scientifiques et littéraires, 8^e cahier de 1855 et 1^{er} de 1856. — Journal de la Société asiatique, 5^e série. Tome VI, 1855. — Bulletin de la Société géologique de France, novembre 1855. — Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, décembre 1855 et janvier 1856. — Annuaire de la Société météorologique de France, 3^e cahier. — Nouvelles Annales des voyages, décembre 1855 et janvier 1856. — Revue coloniale, décembre 1855 et février 1856. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, décembre 1855 et janvier 1856. — Journal des missions évangéliques, n^{os} 11 et 12 de 1855, et 1^{er} de 1856. — Annales de la propagation de la foi, 1^{re} partie de 1856. — Journal d'éducation populaire, décembre 1855, janvier et février 1856. — Nouveau Journal des connaissances utiles, décembre 1855, janvier et février 1856. — Bulletin de la Société française de photographie, décembre 1855 et janvier 1856. — L'Athenæum français, n^{os} 49 à 52 de 1855, et n^{os} 2, 3, 4 et 6 de 1856. — Algemeene Konst-en Letterbode, 5 numéros. — La Science pour tous, journal illustré, 10 numéros.

ATLAS, CARTES ET OUVRAGES ENVOYÉS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855 PAR L'ÉTABLISSEMENT GÉOGRAPHIQUE DE GOTHA, ET OFFERTS A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PAR M. JUSTUS PERTHES, DIRECTEUR DE CET ÉTABLISSEMENT.

I. — *Atlas exécutés en gravure sur cuivre.*

D^r H. Berghaus, *Atlas von Asia.* 15 cartes col. 1 vol. in-f° relié et doré sur tranche. *Memoir zu Berghaus Atlas von Asia.* Gotha, 1832-1836. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

D^r H. Berghaus, *Physikalischer Atlas*, 93 cartes col. avec texte. Gotha, 1852. 2 vol in-f° relié et doré sur tranche.

D^r H. Berghaus, *Physikalischer Atlas*, en 8 parties : 1. *Meteorologie und Klimatographie*, 13 cartes col. — 2. *Hydrologie und Hydrographie*, 16 cartes col. — 3. *Geologie*, 15 cartes col. — 4. *Tellurischer Magnetismus*, 5 cartes col. — 5. *Pflanzengeographie*, 8 cartes col. — 6. *Zoologische Geographie*, 12 cartes col. — 7. *Anthropographie*, 4 cartes col. — 8. *Ethnographie*, 19 cartes col. Gotha, 1849-1852, 6 vol. in-f° cartonnés.

Dr H. Berghaus, *Physikalischer Schul-Atlas*, 28 cartes col. Gotha, 1850. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

Orbis antiqui descriptio. In usum scholarum edidit Th. Menke. XVII tabulæ. Gothæ, 1854. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

Orbis terrarum antiquus. Schul-Atlas der alten Welt nach d'Anville, Mannert, Ukert, Reichard, Kruse, Wilhelm u. A. bearbeitet. 15 cartes col. Gotha, 1852, 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

Dr Karl von Spruner's *Historisch-Geographischer Hand-Atlas*, 1re partie : *Atlas antiquus*, 27 cartes col. 2e partie : *Geschichte der Staaten Europa's*, 73 cartes col. 3e partie : *Zur Geschichte Asien's, Africa's, America's und Australien's*, 18 cartes col. Gotha, 1850-1854. 3 vol. in-f° reliés et dorés sur tranche.

Dr Karl von Spruner, *Atlas zur Geschichte von Bayern*, 7 cartes col. 1 vol. in-f° relié et doré sur tranche.

Ad. Stieler's *Hand-Atlas über alle Theile der Erde und über das Weltgebäude.* 83 cartes col. 1 vol. in-f° relié et doré sur tranche.

Ad. Stieler's *Hand-Atlas über alle Theile der Erde und über das Weltgebäude.* 63 cartes col. Même atlas que le précédent, mais moins complet. 1 vol. in-8° relié et doré sur tranche.

Ad. Stieler's *Atlas von Deutschland, Niederland, Belgien und Schweiz*, 25 cartes col. 1 vol. in-8° formant portefeuille.

Ad. Stieler's *Kleiner Atlas der deutschen Bundes-Staaten.* 29 cartes col. Gotha, 1852. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

Ad. Stieler's *Schul-Atlas über alle Theile der Erde und über das Weltgebäude.* 4 éditions de 31, 46, 40 et 35 cartes col. Gotha, 1855. 4 vol. in-4° reliés et dorés sur tranche.

Ad. Stieler's *Atlante scholastico per la geografia, politica e fisica.* Edizione completa in 48 tavole incise in rame e miniate. Gotha, 1855. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche. — Le même atlas, réduit à 24 cartes. Gotha, 1855. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

Ad. Stieler's *Skol-Atlas öfver alla Jordens Delar.* 31 cartes col. Gotha, 1849. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

F. von Stülpnagel und J.-C. Bär, *Eisenbahn-Atlas von Deutschland, Belgien, Elsass und dem nördlichsten Theile von Italien*, 13 cartes col. Gotha, 1854. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

Wiltsch, *Atlas sacer sive ecclesiasticus.* 5 cartes col. Gothæ, 1853. 1 vol. in-f° relié et doré sur tranche.

II. — *Atlas exécutés en lithographie.*

E. von Sydow's *Methodischer Hand-Atlas für das wissenschaftliche Studium der Erdkunde.* 34 cartes col. Gotha, 1853. 1 vol. in-f° relié et doré sur tranche.

E. von Sydow's *Hydrographischer Atlas über alle Theile der Erde.* 27 cartes. Gotha, 1847. 1 vol. in-f° formant portefeuille.

E. von Sydow's *Gradnetz-Atlas*, 16 cartes. Gotha, 1847. 1 vol. in-f° formant portefeuille.

E. von Sydow's *Orographischer Atlas*, 24 cartes muettes. Gotha, 1855. 1 vol. in-4° broché.

III. — *Atlas exécuté en chimitypie.*

E. von Sydow's *Schul-Atlas.* Deux éditions en 36 cartes coloriées. Gotha, 1854 et 1855. 2 vol. in-4° reliés et dorés sur tranche.

IV. — *Cartes gravées sur cuivre.*

F. M. Diez : *Deutschland, Niederlande, Belgien und Schweiz :* Grosse Post-Karte. Gotha, 1854. Deux exemplaires dont un collé sur toile avec rouleaux, et l'autre collé sur toile et plié en format de livre.

F. von Stülpnagel : *Ethnographische Karte von Europa.* Gotha, 1852. 4 feuilles collées sur toile avec rouleaux.

L. Friedrich : *Post- und Reise-Karte von Mittel-Europa.* Gotha, 1854. 4 feuilles collées sur toile avec rouleaux.

Ad. Stieler : *Karte von Deutschland, Niederlande, Belgien und Schweiz.* Gotha, 1853. 25 feuilles collées sur toile avec rouleaux.

J.-C. Bäer : *Karte des Thüringer-Waldes*, Nord. Theile. 1 feuille collée sur toile et pliée en format de livre.

Herm. Berghaus, *Karte des Thüringer-Waldes*, Südl. Theil. 1 feuille collée sur toile et pliée en format de livre.

H. Credner : *Geognostische Karte des Thüringer-Waldes*, 4 feuilles collées sur toile et pliées dans un étui.

D^{r} Heinrich Berghaus : *Karte vom Harz zum Gebrauch für Reisende.* 1 feuille collée sur toile et pliée en format de livre.

A. Schwarzenberg und H. Reusse : *Geognostiche Karte von Kurhessen und den angrenzenden Ländern zwischen Taunus, Harz- und Weser-Gebirge.* 1 feuille collée sur toile avec rouleaux.

F.-M. Diez : *Post- und Eisenbahn-Karte von Deutschland.* 1 feuille collée sur toile et pliée en format de livre.

F. von Stülpnagel : *Karte von Europa und dem Orient.* 4 feuilles collées sur toile et pliées dans un étui.

F. von Stülpnagel : *Karte von Frankreich.* 1 feuille. Deux exemplaires, dont un collé sur toile avec rouleaux, et l'autre plié dans un étui.

Dr A. Petermann : *Karte von Süd-Westlichen Russland*, 1855. 1 feuille. — *Karte des Europäischen Russlands*, 1855.

V. — *Cartes murales, lithographiées, pour l'enseignement.*

Dr C.-A. Bretschneider : *Europa zur Zeit der Reformation.* 9 feuilles collées sur toile avec rouleaux.

Dr von F. Reuter : *Der nördliche gestirnte Himmel dargestellt.* 6 feuilles collées sur toile avec rouleaux.

F. von Stülpnagel : *Europa mit politischer Begränzung der einzelnen Staaten.* 9 feuilles collées sur toile avec rouleaux.

E. von Sydow : *Erdkarte*, 3e édit. 12 feuilles. — *Europa*, 4e édit. 9 feuilles. — *Asia*, 3e édit. 9 feuilles. — *Afrika*, 2e édit. 6 feuilles. — *Nord-America*, 3e édit. 6 feuilles. — *Süd-America*, 3e édit. 4 feuilles. — *Deutschland*, 9 feuilles. Toutes ces cartes sont collées sur toile avec rouleaux.

E. von Sydow und Herm. Berghaus : *Deutschland.* 1 feuille collée sur toile avec rouleaux.

VI. — *Ouvrages divers.*

Dr Heinrich Berghaus : *Geographisches Jahrbuch zur Mittheilung aller wichtigen neuen Erforschungen*, 1850-1852. 1 vol. in-4° relié et doré sur tranche.

Ernst Curtius : *Peloponnesos, eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel.* Gotha, 1851-1852. 2 vol. in-8° reliés et dorés sur tranche.

Dr G. Landgrebe : *Naturgeschichte der Vulcane und der damit in Verbindung stehenden Erscheinungen.* Gotha, 1855. 2 vol. in-8° reliés et dorés sur tranche.

Gothaisches genealogisches Taschenbuch nebst diplomatisch-statistischen Jahrbüchern, année 1855. 1 vol. in-32 relié et doré sur tranch.

Gothaisches genealogisches Taschenbuch der gräflichen Häuser, année 1855. 1 vol. in-32 relié et doré sur tranche.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1856.

Mémoires, etc.

ÉPISODE D'UN VOYAGE AU SOUDAN ORIENTAL

ET REMARQUES SUR L'ESCLAVAGE.

Le 12 mars 1848 nous remontions la vallée du Haut-Nil à travers les forêts sans fin du Fa-Zoglo. Les sentiers à peine tracés que nous suivions serpentent à travers une haute végétation en se détournant de chaque arbre, de chaque buisson. Jamais la main de l'homme n'a coupé une branche ni donné un coup de pic pour faciliter le passage. Dans un pays privé de toute organisation il est toujours plus facile à chaque voyageur en particulier de tourner l'obstacle que de le détruire. Parmi les végétaux qui viennent encore accroître les difficultés de la route, il est certains buissons dont les branches nombreuses, minces et en zig-zag sont garnies d'une multitudes d'épines qui rappellent par leur forme le bec crochu d'un rapace. Le passant effleure-t-il quelques-unes de ces armes meurtrières dont est pourvu le végétal, il est rare qu'il n'y laisse pas quelques lambeaux de ses vêtements ou même un peu de sa peau; chaque mouvement ou effort imprudent qu'il fait amènent d'autres branches qui le saisissent de toutes parts. Comme nous suivions ces pénibles défilés nous vîmes venir à nous une caravane composée de cavaliers et de piétons, ou plutôt un convoi, car nous aperçûmes briller en l'air des baïonnettes. Elles étaient portées par des cavaliers vêtus du costume militaire égyptien. Les uns avaient pour monture des chameaux, d'autres des chevaux ou des ânes. Je remarquais avec étonnement que les piétons avaient le cou passé dans une espèce de fourche et les poignets fortement attachés à sa biburcation. Les branches de celle-ci, rapprochées derrière la nuque, étaient tenues écartées par un étrésillon, ne laissant que l'intervalle nécessaire à la respiration du patient. De plus, une corde reliait cette espèce de carcan à la selle des cavaliers. On se sentait ému par l'air d'abattement qui se peignait sous la sueur ruisselante de leur visage. D'autres avaient seulement le cou saisi de la même manière, entre les branches d'une grosse fourche à long manche, laquelle était attachée à la selle des chevaux ou des chameaux. Dans ce système, le point d'attache étant hors de la portée des mains du captif, on avait pu se dispenser de les attacher aussi; mais l'infortuné était soumis à une autre espèce de supplice encore pis que le précédent. Ainsi tenu par le cou, il était obligé de subir toutes les secousses causées par l'inégalité de la marche des animaux, les coups qui leur étaient administrés ou les accidents du sol. Ceux qui étaient attachés aux flancs des chameaux avaient en butte à endurer cette espèce de tangage que produit l'animal dans sa marche; car la terrible fourche est d'une grosseur et d'une force telle, qu'elle puisse résister aux efforts les plus désespérés du captif. Comme le cavalier et sa monture ne se préoccupent pas du malheureux qu'ils traînent à leur suite, et que l'espace le plus libre est pris par eux, il en résulte que le captif doit de temps à autre marcher à travers les broussailles et toutes les difficultés de la route. Les écorchures dont son corps est semé n'attestent que trop quelles sont ses souffrances.

Je demandai à l'un de nos drogmans ce qu'avaient fait ces hommes pour être conduits d'une manière si cruelle ? Ce qu'ils ont fait ! oh ! me dit-il, ce n'est pas pour ce qu'ils ont fait qu'ils sont conduits de la sorte; mais pour ce qu'ils pourraient faire dans le but de s'échapper : ces infortunés sont des esclaves nouvellement réduits et conduits en Egypte ; ils ont encore quatre à cinq cents lieues à faire ainsi avant qu'on puisse se relâcher de cette rigueur. Jusque là on est obligé de leur laisser ces entraves jour et nuit, faute de prisons ou lieux propres à les enfermer sûrement. Ce n'est que quand on aura mis entre eux et leur pays toute l'étendue des déserts qu'on pourra, sans crainte, se relâcher de cette rigueur. La douleur arrache-t-elle à ces malheureux la promesse de ne faire aucune tentative d'évasion si l'on adoucit leur position, on leur répond qu'on n'en peut rien faire et, comme le loup à l'agneau, que, s'ils ne sont pas coupables, ce sont leurs pères qui l'ont été en tentant de recouvrer leur liberté cruellement ravie.

C'est ainsi qu'une première iniquité en enfante bientôt une seconde, et que la nécessité de s'assurer du captif conduit l'asservisseur à la cruauté.

Le Drogman auquel je m'adressais était un de ces Egyptiens qui avaient été envoyés à Paris pour suivre les cours de l'École Polytechnique fondée par Méhemmet-Ali. Je ne sais par quelle circonstance il s'était trouvé à nous servir d'interprète, voir même de domestique, car il nous servait à table (quand nous avions de quoi manger). Il comprit l'impression que ces faits produisaient en moi et qui se trahissaient sans doute sur ma figure, car il entra dans d'autres détails en rapprochant son chameau du mien et en baissant la voix, comme si les personnes qui se trouvaient près de nous eussent pu entendre de notre conversation autre chose que des sons de voix.

Si encore on avait quelque reproches à leur faire, ajouta-t-il, celà soulagerait la conscience, mais il n'en est rien. Quand Hakom-Dar (le gouverneur) eut installé son armée dans la belle vallée du Toumate jusqu'au delà des cimes bleues du Fa-Zoglo que nous voyons devant nous, son but avoué était d'exploiter les sables aurifères, il ne pouvait raisonnablement plus traiter en ennemis des gens qui se soumettaient. Il commença par exiger un léger tribut des *Montagnes* (1) des environs. Les exigences augmentèrent à mesure que les habitants s'appauvrirent. Ce n'est pas d'une bonne administration me direz-vous, mais tel n'est pas son but, il veut avant tout en arriver à ses fins; pour cela il suscite des difficultés à ces malheureuses peuplades, les amène à un refus faute de pouvoir payer, en un mot, il les accule à des impossibilités et feint de prétendre que cette impossibilité n'est que mauvaise volonté de leur part. Puis, afin de mieux les surprendre et de les réduire en esclavage, il les laisse dans l'incertitude de ce qu'il fera à leur égard.

---

(1) Dans ce pays il n'y a pas de ville et même, à proprement parler, pas de village. Les populations sont généralement disséminées sur les montagnes, elles recherchent surtout les points les plus escarpés. Ces peuplades sont désignées par le nom de la montagne qu'elles habitent et non par celui d'une ville ou d'un village.

Pendant les excursions que nous fîmes plus tard à la recherche des terrains aurifères, nos déclarations les plus pacifiques ne suffirent pas pour rassurer les populations ; si grande était leur crainte que partout où nous passions, les femmes, les enfants et les vieillards s'enfuyaient emportant tout ce que leur case contenait de plus précieux. Les hommes, munis de toutes leurs armes, se réunissaient sur les points les plus inaccessibles pour nous observer passer ; et, à l'approche du soir, ils allumaient, aux sommets des montagnes, des feux destinés, d'après un système de signaux qui leur était connu, à annoncer aux autres montagnes nos mouvements et notre approche. C'était un spectacle curieux de voir dans le silence de la nuit ces feux paraître successivement sur tous les points de l'horizon.

En me promenant un matin dans le camp de Kaçane, sur les bords du Toumate, je fus témoins d'une scène affligeante. Je vis quelques soldats réunis autour d'un malheureux nègre, achevant de consolider ses liens ; puis, afin de le faire taire, lui infliger une correction qu'il reçut en poussant des gémissements mêlés de paroles inintelligibles à mon oreille. Ce qui m'impressionna le plus, c'est que ces cris et ces gémissements ne correspondaient pas toujours aux effets de la correction, et semblaient venir d'une cause plus douloureuse encore, si ce n'était pas de l'égarement. Je ne m'étonnai plus de cette circonstance quand on m'eut fait connaître sa position. Cet homme provenait de la dernière expédition qui avait eu lieu contre la montagne de Kéry ; il disait, dans ses plaintes, que redoutant les derniers excès auxquels on pouvait se porter sur les siens, il avait, pour payer le tribut, vendu jusqu'à sa dernière brebis laitière. Puis il s'était vu emmener un de ses fils, beau et intelligent garçon, sous prétexte de lui donner un emploi près du chef de l'expédition ; il apprit plus tard que cet emploi n'était autre que la plus avilissante condition de l'esclavage. Là ne se bornèrent pas cependant ses malheurs. Un soir l'armée reçut l'ordre de se tenir prête, sans connaître encore dans quel but. A peine fit-il nuit, elle était déjà en marche et défilait silencieusement du côté de l'ouest. Elle atteignit à marche forcée la montagne de Kéry qu'elle cerna, en rétrécissant son cercle autant que possible sans donner l'éveil à la population ; on attendit le point du jour pour être plus sûr de ne pas laisser échapper les habitants. Au signal donné, l'armée s'élança sur eux, surprenant, saisissant et garottant de tous côtés leurs victimes, poursuivant ceux qui fuyaient, tuant ceux qui résistaient. Les habitants se défendirent à outrance malgré l'infériorité de leurs armes ; ils ne font usage, en effet, que de javeline, de casse-tête en ébène et d'une autre arme de jet formée d'un bâton recourbé. On vit des traits d'intrépidité et d'abnégation remarquables, aussi héroïques qu'on devait les attendre d'hommes qui voient immoler leurs pères ou leurs fils ou, pis encore, réduire à l'esclavage leurs filles, leurs femmes ou leurs sœurs, et cela dans un pays où le manque de sécurité resserre les liens de famille d'une manière plus puissante que beaucoup de personnes n'ont voulu le faire croire. Néanmoins ces traits d'héroïsme et de dévouement devaient succomber sous la supériorité du nombre et sous celle des armes; l'asservissement fut donc consommé.

C'avait été dans cette affaire que notre malheureux nègre s'était vu, comme tant d'autres, privé de liberté, garotté, puis contraint, avec sa famille, de porter son propre bien au camp de l'ennemi. Tout cela cependant n'était encore qu'un faible prélude aux épreuves les plus affreuses de tout ce qui l'attendait encore. Dégradé, avili lui-même, et sur le point d'être expatrié, il vit dans le camp son dernier fils vendu et expatrié à tout jamais pour des pays lointains et inconnus, puis sa fille adjugée à un djellab, qui l'entraîna sous sa tente pour en faire l'instrument de ses plaisirs et en tirer ensuite un autre lucre. Peu de temps après, on distribua aux soldats la part de captives qui leur était attribuée en payement de l'arriéré de leur solde. La femme de notre infortuné échut à un soldat dont la hutte était précisément près du lieu où il était retenu captif. Pendant la nuit, cette femme poussa des cris et des plaintes qui furent entendus et reconnus de son mari. De là des efforts inouis et désespérés de sa part pour rompre ses liens afin de tenter de la délivrer. Enfin, le jour étant venu, les soldats se décidèrent à emmener l'infortuné mari au lieu où je venais de le rencontrer. Ce malheureux était là étendu sur le sol, le cou et les mains emprisonnés dans les bras d'une énorme fourche, la figure décomposée et reflétant à la fois ses douleurs physiques et morales; il n'avait pas même la liberté d'un de ses membres pour chasser les insectes qui lui dévoraient la figure. Les soldats se fussent exposés á perdre cette capture s'ils lui avaient laissé la liberté de quelque membre, soit la nuit, soit le jour.

Cette scène et ses détails furent si pénibles pour moi que je ne pus me décider à aller voir quelqu'autres groupes de ces captifs où se passaient sans doute des scènes analogues. Des mouvements, des cris et des bruits tumultueux qui partaient de temps à autre de ces groupes, m'indiquaient assez que je n'y trouverais qu'un affreux spectacle. Je m'enfonçais sous les massifs de la forêt qui entoure le camp, en réfléchissant aux douloureuses conséquences qu'entraîne l'esclavage, la plus inique de toutes les institutions humaines.

Il faut croire que le bruit de tant de soupirs et de malheurs, n'arrivait à Méhemmet-Ali, qu'affaibli de toute la profondeur des déserts, pour que lui, le civilisateur au nom duquel se commettent tant d'actes odieux, n'ait encore rien fait pour y porter remède. Malheureusement le grand obstacle pour cette question vient de ce que c'est par ce moyen qu'on a jusqu'à présent recruté une partie de l'armée Egyptienne. Les hommes les plus robustes de chaque prise sont envoyés dans d'autres contrées et par l'appas de quelques avantages, mêlés à un faible nombre d'Egyptiens, pour constituer l'armée. Cependant, tant que cette chasse aux hommes sera pratiquée, tant qu'elle fera aux peuples civilisés, des ennemis de toutes les populations nègres, le gouvernement égyptien ne pourra pas tirer un profit réel des mines d'or du Soudan. L'armée qu'il faut entretenir pour protéger les travailleurs et tous les inconvénients qui résultent de cette position absorberont les bénéfices. La science aussi ne peut pas espérer pousser ses investigations fructueusement tant que durera cet état de chose.

Ces premières iniquités et les durs traitements qui suivent partout l'esclavage ne sont pas les seuls maux qu'il entraîne. Je me retraçais les opérations barbares qui m'ont été souvent et minutieusement décrites dans la haute Nubie, opérations qu'a inventées la cupidité des marchands d'esclaves combinée avec l'égoïsme et la défiance de l'acheteur. Relativement à l'homme esclave on connait déjà les cruels procédés de la castration, où la vie sensuelle d'un homme est impunément sacrifiée, simplement pour assurer le superflu d'un autre, aux dépens de plusieurs existences séquestrées dans un harem. Pour les femmes on a recours à l'infibulation, opération moins généralement connue, que l'on pratique principalement dans la haute Nubie. Cette opération que l'on confie à des personnes spéciales, a pour but de rétrécir les parties sexuelles en ne laissant qu'une voie suffisante pour les besoins indispensables de la vie; elle se pratique au moyen d'incisions qui déterminent l'adhésion des chairs par leur rapprochement, résultats que l'on assure par des coutures ou en privant la personne de mouvement pendant le temps nécessaire. Il faut plus tard une contre opération pour ramener les choses dans leur état naturel.

La femme qui a été soumise à cette mesure préventive a beaucoup plus de prix aux yeux de l'acheteur.

C'est aussi, pendant l'absence du maître un moyen de s'assurer la fidélité de la femme ou la virginité de celle qui n'a point encore connu d'époux. Toutefois cette sécurité n'est pas complète, car non-seulement cette précaution peut-être prise envers des jeunes personnes ayant joui de toutes leurs facultés, mais en outre, il est des femmes qui, en dépit de ce procédé, ne craignent pas de se faire faire une contre-opération après le départ de leur maître ou mari, puis une nouvelle opération avant son retour probable.

On voit donc que l'opération à laquelle l'homme est soumis est beaucoup plus cruelle que celle qui s'applique à la femme. D'abord elle le prive de ses facultés sans retour, et en outre, elle est infiniment plus douloureuse et détermine même très souvent la mort. Mais qu'importe *un déchet* pour ces commerçants de chair humaine, si le nombre de ceux qui échappent à la mort vaut plus pour leur bourse que le nombre total de ceux qui ont été soumis à cette mutilation.

Il est d'autres conséquences de l'esclavage qui, si elles sont moins cruelles, sont peut-être encore plus déplorables parce qu'elles ont une plus grande généralité. Qu'on réfléchisse, en effet, à ces mille circonstances où la jeune esclave voit étouffer brutalement cette pudeur qui fait tout le charme de la vie; et cela, par la volonté non raisonnée d'un maître qui, froissant presque sans le voir, tout ce que la nature a mis de plus ineffable dans un jeune cœur, lui apporte, dès le début, les mœurs corrompues de ses rapports avec les femmes qu'il a déjà avilies. En effet, qu'a-t-il besoin de prendre des ménagements, n'est-il pas le maître de cette créature? Aussi, bientôt fatigué lui-même de ces rapports trop passifs, il cherche dans la dépravation les jouissances qui lui ont échappé pour avoir méconnu les lois de la nature. Ici se présente à mon souvenir un groupe de jeunes gens qui cheminaient sur un chameau de notre caravane. Ils appartenaient à un officier turc qui faisait parade de cet étrange harem; si je tais le nom de cet homme et passe sous silence ses mœurs éhontées, ce n'est pas par égard pour lui et d'autres Orientaux qui font étalage de leur munificence dans cette circonstance, mais par pudeur seulement. En Orient, on peut alléguer contre ce vice si répandu, plusieurs causes, telle que la dégradation de la femme, la séparation trop exclusive des deux sexes, ensuite le peu d'attrait que présente aux yeux l'aspect des femmes, à cause du costume difforme qu'elles sont obligées de porter en public, lequel tend plutôt à éloigner l'attention des hommes qu'à la fixer, en outre, la polygamie qui donne en excès aux uns ce qu'elle retire aux autres, faute de fortune. Mais peut-on nier que l'esclavage n'en soit la principale source, non-seulement par l'absence de véritables plaisirs que l'homme ne saurait trouver près de la femme avilie, mais encore, par la déplorable facilité qu'il a d'abuser des personnes qui lui appartiennent. Sans parler du profond état de démoralisation où se trouve jeté l'esclave de tout sexe, ordinairement trop jeune encore pour éprouver autre chose que souffrance et répugnance pour les habitudes de son maître, laissant encore toutes les atteintes qu'un pareil état de choses porte à la morale, toute l'injustice du principe même de l'esclavage, tous les malheurs qu'il entraîne, on voit que, ne fût-ce que dans l'intérêt de leurs jouissances matérielles, les peuples qui ont encore l'esclavage devraient en désirer l'abolition.

Il est encore un autre point de vue sous lequel on envisage l'esclavage et sur lequel je n'ai pas besoin d'insister longuement ici, c'est celui qui touche au travail que l'on retire de l'esclavage. Je me bornerai à faire remarquer que, dans les contrées où la propriété territoriale n'existe pas, le vainqueur a pu, abusant de sa force, avoir recours à cette institution pour obtenir, à son profit, le travail de son semblable qui, sans cela, eût préféré travailler pour son propre compte ; mais la Turquie, la Russie et l'Orient ne sont plus dans ce cas, et l'Amérique, n'a plus, de son côté, de contrées à peupler par force, aujourd'hui que l'émigration est volontaire et qne les Know-Nothings cherchent déjà à s'y opposer. L'on sait d'ailleurs que plus la liberté de l'homme est grande et plus son travail est productif. Ainsi l'homme libre qui sent son salaire attaché à sa journée travaille avec plus de volonté et d'espérance que l'esclave. Poussant encore plus loin cette liberté, le tacheron qui sent son salaire mesuré à ses efforts directs, travaille en même temps avec plus d'entrain et encore plus d'efficacité. Ainsi, sans revenir sur le déplorable état de la classe esclave qui a été si éloquemment mis en lumière dans ces derniers temps, on voit que, sous tous les rapports, l'abolition de l'esclavage ne peut qu'être favorable à tous les peuples, à l'émulation, au bien-être de l'homme et à l'humanité qu'elle relève.

Trémaux.

Analyses, Rapports, etc.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LA TARTARIE, LE THIBET ET LA CHINE,

Pendant les années 1844, 1845 et 1846, par M. Huc, prêtre missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare. 2 vol. in-8°. Paris, 1855. (Analyse par M. Albert-Montémont, membre de la Commission centrale de la Société de géographie.)

Les *souvenirs* de ce voyage en Tartarie, au Thibet et en Chine dont nous allons présenter l'analyse, ont éveillé, à juste titre, l'attention du monde savant. Déjà, dès l'année 1847, nous avions dans le *Bulletin* (mois de juillet 1847), de la Société de géographie, rendu compte des *annales de la propagation de la foi,* où avait paru un sommaire de la relation de nos deux missionnaires français, MM. Huc et Gabet. Nous reproduisons aujourd'hui avec plus d'étendue les traits saillants de leur intéressante exploration, en profitant de leur publication nouvelle.

Partis du Hâvre en 1839 et franchissant le grand Océan, ils arrivèrent, après cinq mois et demi de navigation, à l'établissement portugais de Macao, près de Canton. C'est là que, préparés à souffrir au besoin le martyre, ils osèrent pénétrer dans l'empire Chinois, et au bout de trois mois ils atteignirent les remparts de Péking.

Ils ne firent pas un long séjour dans la capitale du céleste Empire, aux mœurs et aux arts si différents des nôtres, à la langue monosyllabique avec ses bizarres caractères ou clefs hiéroglyphiques; MM. Huc et Gabet franchirent la grande muraille, peu éloignée de Péking vers le nord, et élevée jadis par les Empereurs chinois contre les irruptions des Tartares mantchoux.

Parvenus à la station évangélique de Siwan, dans la Tartarie, à cent lieues nord de la Capitale et où s'étaient réfugiés, dès 1827, les missionnaires alors expulsés de Péking, nos deux propagateurs de la parole du Christ se mirent à étudier les coutumes et les idiomes des pays qu'ils se proposaient de visiter. Lorsqu'ils se trouvèrent suffisamment instruits, ils quittèrent la mission, emmenant avec eux un jeune lama de la province de Kan-sou récemment converti au christianisme, et qui avait reçu le nom Thibétain de Samdadchiemba.

Deux chameaux portaient le bagage; les deux pères spirituels montaient, M. Gabet une grande chamelle, et M. Huc un cheval blanc. Samdadchiemba les précédait sur un petit mulet noir.

Dans la route on eut soin d'abdiquer les usages chinois et de prendre les habitudes tartares. Au bout de trente-cinq li (1), on put gagner la Terre des Herbes, puis une auberge chrétienne placée au sommet d'une montagne. C'est là que les voyageurs s'assirent, à la manière des tailleurs, sur un large Kang, espèce de fourneau occupant les trois quarts d'une grande salle, où des chaudières préparent en même temps le brouet et le thé et font bouillir la farine d'avoine ou de sarrasin. Le Kang de ces auberges tartaro-chinoises en est le lieu le plus animé et le plus pittoresque : c'est là qu'on mange, qu'on boit, qu'on fume, qu'on joue, qu'on crie et qu'on se bat. Le jour c'est un restaurant, un estaminet, un tripot, et le soir un véritable dortoir, éclairé par une lampe nichée dans le mur; espèce de tasse cassée où une longue mèche serpente dans une huile épaisse et nauséabonde.

---

(1) Le li chinois équivaut à un dixième de lieue de France.

Les missionnaires qui résident en Chine portent tous le costume chinois, afin que rien ne les distingue des séculiers et des marchands; mais parmi les tartares il faut porter le costume des lamas Thibétains, et c'est celui qu'adoptèrent nos deux voyageurs. Ils se firent donc tomber la longue tresse de cheveux qu'ils avaient laissée croître en quittant la France; ils revêtirent une longue robe jaune et un gilet rouge surmonté d'un petit collet de velours; un bonnet jaune avec une pommette rouge complétait leur nouvel accoutrement.

Ainsi vêtus et n'ayant pour se guider qu'une boussole et une carte française de l'Empire chinois, MM. Huc et Gabet prirent la route de Tolon-nor, grande cité du royaume de *Géchekten*, où ils trouvèrent deux magnifiques lamaseries et aperçurent dans le voisinage un grand nombre de tombeaux entremêlés de jardins qui produisent quelques rares légumes.

Avant d'arriver à cette ville on eut à grimper une haute et froide montagne, du plateau de laquelle on découvrit au loin les tentes des Mongols, rangées en amphithéâtre sur la pente des collines. Plusieurs fleuves prennent leur source aux flancs de cette montagne, entre autres le *Chara-Mouren* ou fleuve jaune, que la vue suit au loin dans son cours sinueux à travers le royaume de Géchekten; fleuve qu'il ne faut pas confondre avec le *Hoang-Ho*, grand fleuve de la Chine, portant aussi le nom de fleuve jaune. Le Chara-Mouren pénètre dans la Mantchourie et coule du nord au midi jusqu'à la mer, où, à son embouchure, il prend le nom de *Léa-Ho*.

La montagne en question, fameuse par l'âpreté de ses frimas, et qui s'appelle la Bonne-Montagne, ne l'est guère cependant, car elle est infestée de brigands qui dévalisent les pélerins. Ils le font, il est vrai, avec une certaine courtoisie. Ils ne crient pas, comme en Europe : « la bourse ou la vie ! » Ils disent : « nous sommes bien las d'aller à pied, prêtez-nous votre cheval ! Nous n'avons plus d'argent, prêtez-nous votre bourse ! Il fait bien froid aujourd'hui, prêtez-nous votre habit ! » Si l'on ne s'empresse d'obéir, le sabre met bien vite à la raison le voyageur récalcitrant.

Dans leur campement sur cette montagne aux incidents perpétuels, nos missionnaires cherchèrent un endroit où il y eût du combustible, de l'eau et du pâturage. Le bois étant très rare en Tartarie, on y supplée par la fiente sèche des animaux, appelée *argol*. L'ustensile indispensable est l'écuelle de bois, avec laquelle on puise dans la chaudière la farine délayée par de l'eau.

On descendit dans la vallée, où l'on trouva une petite station mongole; on était encore dans le royaume de Géchekten, pays coupé de collines et arrosé par de nombreux ruisseaux. Les pâturages et le bois de chauffage y abondent. Malheureusement cette contrée est remplie de voleurs, à l'instar de la soi-disant Bonne-Montagne dont nous avons parlé.

De ce royaume on passa dans le *Tchakar*, pays fertile habité par les Tartares et où paissent les grands troupeaux de l'Empereur. Ce pays a cent cinquante lieues de longueur sur cent de largeur, et les habitants sont presque tous soldats. Ils forment là une armée de réserve, toujours prête à marcher au premier ordre impérial. De Tchakar, mot qui, pour le dire en passant, signifie contrée limitrophe, nos voyageurs se rendirent à *Tolon-nor*, grande ville déjà citée et sur laquelle il convient d'offrir quelques détails.

Tolon-nor est composé de rues étroites, tortueuses et encombrées de monde ainsi que de choses diverses; elle renferme un grand nombre d'hôtelleries et de restaurants, où l'on est servi avec une admirable promptitude. Avant de commencer le repas, l'étiquette exige qu'on invite à la ronde à y prendre part toutes les personnes qui se trouvent dans la salle; elles vous invitent de leur côté, et la politesse faite, on se met à table, sans plus s'inquiéter de rien. En se levant pour partir on passe au bureau et l'on y verse le prix du banquet. Il paraît que les restaurateurs chinois ne sont pas moins habiles que ceux d'Europe à vanter leurs mets et à pousser à la consommation.

Tolon-nor ou la *ville aux sept lacs*, située par environ 43 degrés de latitude nord et 113 degrés de longitude orientale, est appelée par les Chinois *Lama-Miao*, couvent des Lamas. Les Mantchoux la nomment *Nadan-Omo*, et les Thibétains *Tsot-Dun*, double désignation qui signifie toujours ville aux sept lacs. Ce n'est pas une ville murée, mais une vaste agglomération de maisons laides et mal distribuées; les rues aboutissent dans le centre à de véritables cloaques, où les charrettes, les chameaux et les mulets se tratnent péniblement dans une boue noire et infecte. Malgré la rigueur de l'hiver et l'accablante chaleur de l'été, cette ville, extrêmement peuplée, est une des plus commerçantes de la Chine. Les Tartares y conduisent incessamment de nombreux troupeaux de bœufs, de chameaux et de chevaux, et remportent en échange, du tabac, des toiles et du thé en briques. Ce perpétuel va et vient d'étrangers, donne beaucoup d'animation à Tolon-nor. Les colporteurs courent dans les rues offrir les objets de leur petit commerce, tandis que les marchands en boutiques appellent à l'envi les passants pour leur faire quelque vente. Les fonderies de Tolon-nor fournissent des statues en fer de Boudha très renommées en Tartarie et au Thibet: une seule de ces statues exige quelquefois pour être trausportée plus de quatre-vingts chameaux.

Le 1^er^ octobre 1844, nos missionnaires partirent de Tolon-nor et se dirigèrent vers l'occident. La première ville qu'ils rencontrèrent fut celle de *Chaborté*, aux rues tortueuses et étroites, qui lui donnent un air sombre; on y trouve à renouveler les provisions de voyage, etc.. Les Mongols y apportent les produits du désert, notamment du sel et des pelleteries.

De Chaborté on gagna la *Ville Bleue*, appelée en mongol *Koukou-hote* et en chinois *Koui-hoa-tchéou.* Il y a deux villes du même nom, à cinq li de distance l'une de l'autre. On les distingue en nommant l'une *ville vieille* et l'autre *ville neuve*; ou bien encore *ville commerciale* et *ville militaire*. Celle-ci a une enceinte de murailles crénelées, construites en briques; l'intérieur de la ville n'a de remarquable que sa régularité et une grande et belle rue. Un commandant chinois y fait sa résidence avec 10,000 soldats tartares-mantchoux, qui tous les jours sont obligés de faire l'exercice. La ville marchande a une lamaserie célèbre appelée lamaserie des Cinq-Tours, du nombre des tourelles qui la décorent. Elle offre aussi quelques belles rues dont une bordée de riches boutiques.

De Koukou-hote MM. Huc et Gabet se rendirent à *Tchagan-Kouren*, ville assise sur les bords du *Hoang-Ho* ou fleuve jaune, et dont les rues et les maisons se distinguaient notamment par leur propreté. Cette grande et belle ville, située par 42 degrés de latitude nord et 108 degrés de longitude est, a un marché très fréquenté; elle est d'une construction récente; les rues sont larges, les maisons régulières et assez élégantes. On rencontre quelques places ornées d'arbres superbes, ce qui avait d'autant plus frappé nos deux voyageurs, qu'on ne voit jamais rien de semblable dans les villes de la Chine. Cependant, ajoutent-ils, la proximité de la ville Bleue nuit au commerce de Tchagan - Kouren, dont l'importance industrielle est depuis longtemps connue dans les contrées mongoles.

Le voisinage du Hoang-Ho attira tout naturellement l'attention de nos deux pèlerins, qui plusieurs fois en visitèrent les rives. C'est, selon eux, un des plus beaux fleuves qu'il y ait au monde. Il sort du flanc oriental des montagnes du Thibet, et traverse le Koukou-noor pour entrer dans la Chine, par la province de Kan-Sou. Il suit les pays sablonneux des monts *Aléoha*, entoure le pays des *Ortous*, et après avoir arrosé la Chine, d'abord du nord au midi, puis de l'ouest à l'est, il va déboucher dans la mer Jaune, après un cours d'environ neuf cents lieues. Les eaux du Hoang-Ho, pures et belles à leur source, ne prennent une teinte jaunâtre qu'après avoir traversé les sablières des Alécha et des Ortous. Elles sont presque toujours de niveau avec le sol des lieux qu'elles parcourent, ce qui explique, dans ses crues, les vastes et terribles inondations auxquelles ce grand fleuve est sujet. Le gouvernement chinois dépense des sommes énormes pour le contenir dans son lit.

On passa le fleuve Jaune sur une barque fragile et l'on reprit le chemin du Thibet, non sans avoir admiré les innombrables oiseaux voyageurs qui parcourent incessamment la Tartarie. Comme en quittant le fleuve on avait des marais à franchir, on eut occasion de se livrer à la pêche, dans un but d'alimentation. Les Chinois qui en font leur profession ne prennent que les gros poissons et rejettent les petits.

Nous avons parlé du pays des *Ortous :* il comprend des steppes ou plaines sablonneuses, et compte cent lieues d'étendue sur soixante-six de largeur. Il a pour limite le fleuve Jaune, à l'est, à l'ouest et au nord, et la grande muraille au sud. La capitale du royaume se nomme *Hia-tchéou* ; elle est située au pied des monts Alécha, entre le fleuve et la grande muraille. Les environs de cette ville présentent quelques terres cultivées par une population moitié chinoise, moitié tartare, qui récolte du sarrasin et du millet.

En quittant ce pays, on rentra dans ce qu'on appelle la Terre-des-Herbes, si toutefois on peut donner ce nom à un pays stérile, sec et pelé comme celui des Ortous. Ce n'est partout qu'un sol désolé et sans verdure, offrant des ravins rocailleux, des collines marneuses et des plaines encombrées d'un sable fin et mobile, très incommode pour les voyageurs. De loin en loin on aperçoit quelques herbes cassantes que les animaux ne broutent qu'avec peine. L'eau est très rare dans le pays des Ortous, ainsi que les bons pâturages. On y rencontre des écureuils gris, des chèvres jaunes et des lièvres assez peu farouches et même très abordables, par suite sans doute de ce que les Mongols s'adonnent peu à la chasse et laissent en paix ces animaux.

Dans leur séjour au milieu des Mongols des Ortous, nos deux voyageurs eurent l'occasion d'assister à une noce de ces indigènes, et voici quelques-unes des observations qu'ils ont recueillies sur les usages mongols, observations qui semblent avoir ici un cachet de nouveauté.

Les Mongols se marient très jeunes, et toujours sous l'influence de l'autorité absolue des parents, sans que les deux futurs y prennent la moindre part. Ceux-ci ne se connaissent même pas et ne se sont peut-être jamais vus; on les unit, sans chercher à savoir si leurs caractères seront en sympathie. La fille n'apporte jamais de dot, et c'est le jeune homme qui seul doit faire les cadeaux. Tout est réglé par les parents du futur, et cela comme pour une vente. Aussi disent-ils : « nous avons acheté pour notre fils la fille d'un tel. » Le mariage est suivi d'un repas plus ou moins copieux; tous les parents de la fiancée y reçoivent une pièce de monnaie qu'on dépose dans un vase rempli d'une espèce de vin fait avec du lait fermenté. Ce repas se prolonge quelquefois pendant sept ou huit jours, et dans ce cas on y invite les *Toolholos*, bardes ou chauteurs tartares, pour donner plus d'animation et de pompe à la fête.

La pluralité des femmes est admise par la loi tartare; seulement la première épouse est toujours la maîtresse du ménage et la plus respectée dans la famille. Les femmes secondaires portent le nom de petites épouses et doivent obéissance et respect à la première. Le divorce est très fréquent, et il a lieu sans la participation des autorités civiles ou ecclésiastiques; le mari qui répudie sa femme la fait reconduire tout simplement chez les parents de celle-ci, mais il perd les cadeaux qu'ils en ont reçus. La femme répudiée rentre dans sa famille et y reste jusqu'à ce qu'un autre chaland la demande en mariage.

Du reste, en Tartarie les femmes jouissent d'une grande liberté; elles peuvent aller et venir selon leur bon plaisir, faire des courses à cheval, des promenades à pied et se visiter entre elles d'une tente à l'autre. Cette vie active leur imprime quelque chose de décidé et de vigoureux, bien propre à l'entretien de leur santé, qui aussi est toujours excellente.

Mais revenons à nos explorateurs évangéliques. Dans le pays des Ortous, on leur avait offert d'assister à un spectacle horrible, qui consiste, pour un lama fanatique, à s'entr'ouvrir le ventre et à lécher des barres de fer rouge, en récitant une prière. MM. Huc et Gabet se gardèrent d'accepter une si repoussante recréation, très recherchée pourtant des indigènes; et se remirent en route, se dirigeant vers l'ouest, en passant près du *Dabsoun-noor*, vaste lac ou réservoir de sel gemme, de de vingt li ou environ deux lieues de circonférence et dont les alentours sont habités par des Mongols qui exploitent cette magnifique saline et au moyen de laquelle ils entretiennent de nombreux troupeaux de chèvres ou de moutons. Ce lac est situé à dix journées du Hoang-Ho ou fleuve jaune.

Au bout de quelques jours de marche on atteignit l'antique cité de *Ning-Hia*, assise par 37 degrés de latitude nord et 105 degrés de longitude est; non loin des frontières de la Tartarie. Elle est environnée de marais; ses rues sont sales, étroites et tortueuses; c'est une des villes de premier ordre du royaume de Kan-Sou.

En sortant de Ning-Hia, on trouva une route magnifique, presque partout bordée de saules et de jujubiers. De distance en distance on rencontrait de petites guinguettes où le voyageur peut se restaurer à peu de frais. On suivit cette route et au bout de trois ou quatre jours on arriva à *Tchong-Wei*, ville murée et de moyenne grandeur, bâtie sur les bords du fleuve Jaune, ville enfin très commerçante et très peuplée. On la quitta pour traverser la grande muraille et rentrer dans la Tartarie.

On atteignit bientôt la ville de *Ho-Kiao-y*, dont le nouveau nom a remplacé celui de *Taï-Toung-fou*, qui n'est plus en usage. De ce lieu à *Si-Ning-fou* on eut cinq à six jours de chemin. Cette dernière et grande ville est près de la frontière qui sépare le Kan-Sou du Koukou-Noor; elle a des hôtelleries où les étrangers sont logés, nourris et servis gratuitement.

Après avoir encore franchi deux fois la grande muraille, on était, au bout de quatre mois, depuis le départ des Eaux-Noires, arrivé à *Tang-Kéou-Eul*, petite ville très peuplée, très active et très commerçante, où l'on trouve réunis les Thibétains orientaux, les Oelets, les Kolo, les Chinois et les Tartares de la mer Bleue, ainsi que des musulmans ; étrangers ou marchands, presque tous armés d'un grand sabre et toujours en querelle les uns avec les autres.

Là, nos voyageurs qui voulaient pénétrer dans le Thibet, attendirent pour ce nouveau trajet hérissé de difficultés, la grande caravane qui se rend chaque année de Péking à Lha-Ssa, capitale thibétaine.

En attendant cette caravane, nos voyageurs, qui partout s'appliquaient à étudier sur place les mœurs et coutumes des Chinois, eurent occasion de remarquer que ceux-ci mettaient à profit les dernier jours de l'année, pour régler chacun leurs comptes. Tous étant alors ou créanciers ou débiteurs, on se cherche, on s'évite, on se querelle, on se bat, pour réaliser des espèces. L'anarchie dure au dernier jour de l'an jusqu'à minuit; passé ce terme, tout rentre dans le calme, et il n'est plus permis à personne de réclamer aucune créance. Le nouvel an se fête en Chine à peu près comme dans notre Europe ; on se rend des visites, on se fait des cadeaux, et l'on est dans une joie universelle. Le cadeau le plus en usage est un mouchoir en soie, nommé *Khata* ou autrement *écharpe de bonheur*, qui joue un si grand rôle dans les mœurs thibétaines, et dont nos deux missionnaires sont les premiers, ce me semble, à nous avoir entretenus. On ne fait pas de visites, on ne réclame aucun service, on ne remercie personne, au Thibet surtout, sans avoir soin d'offrir le Khata. Les plus belles paroles, les présents les plus magnifiques, dans le Thibet, ne sont rien sans le Khata. Si l'on vous demande une grâce, le Khata dans la main, il est impossible de la refuser, à moins de s'exposer à un mépris universel.

Après avoir visité plusieurs lamaseries ou monastères de lamas, MM. Huc et Gabet firent leurs préparatifs pour se joindre à la grande caravane, qui devait, dans le trajet, visiter le Koukou-Noor.

Le *Koukou-Noor* ou *Lac-Bleu*, appelé en thibétain *Tsot-ngon-Po*, se nommait anciennement *Si-Haï* ou *mer occidentale*, par les Chinois, qui l'appellent aujourd'hui *Tsing-Haï* ou *mer Bleue*. Cet immense amas d'eau, situé par 36 degrés de latitude nord et 96 degrés de longitude est, et qui a plus de cent lieues de circonférence, mérite en effet plutôt le nom de mer que celui de lac. Ses eaux, d'ailleurs, sont amères et salées, comme celles de l'océan, et subissent également la périodicité du flux et du reflux. L'odeur marine qu'elles exhalent se fait sentir bien loin dans le désert.

Les tribus du Koukou-Noor sont soumises à des primes tributaires de l'Empereur chinois. Ceux-ci font tous les ans le voyage de Péking, où ils apportent en hommage des pelleteries et de la poudre d'or provenant du sable de leurs rivières. Les vastes plaines qui avoisinent la mer Bleue sont d'une grande fertilité et d'un bel aspect, quoique dépouillées d'arbres. Les herbes y sont d'une prodigieuse hauteur, et de nombreux ruisseaux permettent aux troupeaux du désert de venir s'y désaltérer, ce qui fait que les Mongols aiment à dresser leurs tentes au milieu de ces gras pâturages, malgré les fréquentes attaques des *Si-fan* ou brigands thibétains, connus de même sous le nom de *Kolo*, et qui passent pour manger le cœur de leurs prisonniers dans la pensée d'acquérir plus de force.

De Koukou-Noor la caravane qui arrivait de Péking et à laquelle se réunirent MM. Huc et Gabet, prit la route du Thibet. Au bout de six jours elle eut à traverser la rivière de *Poulain-Gol*, qui prend sa source au pied des monts *Nan-Chan*, et va se jeter dans la mer Bleue. Après ce passage qui avait lieu dans le cœur de l'hiver, les hommes et les animaux étaient chargés de glaçons, circonstance que bientôt nous aurons encore à remarquer, mais d'une manière plus sensible. Cinq autres jours de marche permirent d'atteindre une seconde rivière qui pût être franchie sans obstacles, pour gagner le pays de *Tsaïdam*, triste et sauvage, aride et pierreux, d'où l'on arrive au pied du *Bourkan-Bota*, montagne abrupte, et dont le flanc nord-est exhale un gaz délétére, très dangereux lorsqu'il ne fait pas de vent qni vienne l'entraîner dans son cours.

De l'autre côté de cette montagne la caravane n'éprouva point cette incommodité du mauvais air, mais on y trouva beaucoup de neige. On chemina ensuite vers le mont *Chuga*, où commencèrent les peines réelles de la caravane, laquelle entrait seulement alors dans le désert du Thibet. Le manque d'eau et de pâturages ruina bientôt les forces des animaux; tous les jours on était obligé d'abandonner des bêtes de somme qui ne pouvaient plus se traîner. Vers le milieu de décembre on était arrivé devant le *Bayen-Kharat*, fameuse chaîne de montagnes du sud-est au nord-ouest entre le Hoang-Ho et le King-Cha-Kiang, ces deux grands fleuves qui, après avoir roulé parallèlement leurs ondes des deux côtés du Bayen-Kharat, se séparent ensuite, pour se diriger l'un vers le nord et l'autre vers le sud, et entrer ainsi dans l'Empire chinois, où ils finissent par se rapprocher avant de déboucher dans la mer Jaune. L'endroit où la caravane franchit le Bayen-Kharat n'était qu'à deux journées des sources du fleuve Jaune.

En quittant la vallée de Bayen-Kharat, nos pèlerins allèrent dresser leurs tentes sur les bords du *Mouroui-Ossou*, ce qui veut dire *eau tortueuse*, comme on le nomme à sa source; plus bas il s'appelle *King-Cha-Kiang* ou *fleuve au sable d'or*, et arrivé dans la province de Sse-Tchouan, il prend le nom de *Yang-Tzé-Kiang* ou *fleuve Bleu*, au cours de près de mille lieues. Dans la traversée de ce fleuve magnifique, on découvrit une cinquantaine de bœufs sauvages incrustés dans la glace. En voulant passer le fleuve à la nage, au moment de la concrétion des eaux, ils s'étaient pris dans les glaçons, comme en étaient couverts les gens et les animaux de la caravane thibétaine, dont nous avons parlé plus haut. La belle tête de ces bœufs surmontée de grandes cornes, était encore à découvert; mais le reste du corps était renfermé dans la glace transparente. On eût dit que ces pauvres bêtes étaient encore occupées à nager; les aigles et les vautours leur avaient arraché et dévoré les yeux; comme les rats moscovites mangent les yeux des autres rats qu'ils détruisent sans miséricorde. On rencontre souvent des bœufs sauvages dans les déserts du Thibet antérieur; ils se plaisent sur le haut des montagnes, où ils vivent de neige et d'herbes dures, et ils ne descendent qu'en été dans les vallées, pour s'y désaltérer dans les ruisseaux ou les étangs. Ces animaux sont d'une grosseur demésurée, et ils ont le poil long et noir; ils vivent en bonne intelligence avec les mulets sauvages, qui sont aussi trés nombreux dans les montagnes du Thibet.

On se dirigea insensiblement vers le point culminant de la haute Asie, où le vent du nord incommoda pendant quinze jours la caravane, qui avait déjà tant à souffrir de la rigueur du froid. On eut à gravir la grande chaîne des monts *Tant La*, et après six jours de pénible ascension, la troupe avait gagné le plateau le plus élevé et d'où l'on embrassait un horizon immense. La descente du Tant-La exigea quatre jours au bout desquels on rencontra des sources thermales, jaillissant de superbes réservoirs creusés par la nature, où l'eau bouillonnait comme dans de grandes chaudières que l'on aurait placées sur un feu très ardent. Au dessus de ces réservoirs s'élevaient d'épaisses vapeurs qui se condensaient vite en nuages blanchâtres. A peu de distance de leur source et vu l'extrême rigueur de la température, ces eaux bouillantes ne tardaient point à se geler dans la vallée où elles allaient former un abondant ruisseau. Les lamas reconnaissent que ces eaux ont de grandes propriétés médicales, et ils en prescrivent l'usage à leurs malades.

Depuis les monts Tant-La jusqu'à Lha-Ssa le sol va toujours en s'inclinant, et le froid diminue d'intensité.

On atteignit la chaîne des monts *Koïran*, puis on se trouva dans un pays de plus en plus habité. A mesure qu'on avançait on voyait les maisons élégantes remplacer les tentes noires des Thibétains; les bergers avaient disparu pour faire place à un peuple agricole. En approchant de Lha-Ssa, on apercevait de tous côtés de grandes fermes terminées en terrasse et généralement très bien blanchies à l'eau de chaux. Elles sont toujours entourées de grands arbres et surmontées d'une petite tourelle en forme de pigeonnier, où flottent des banderolles de toutes couleurs chargées d'inscriptions thibétaines.

Enfin la capitale thibétaine se révèle aux regards de nos deux voyageurs. Cette merveilleuse cité, assise par 32 degrés de latitude nord, et 89 degrés de longitude est, a ses maisons généralement grandes, à plusieurs étages et terminées par une terrasse légèrement inclinée pour faciliter l'écoulement des eaux; elles sont entièrement blanchies à l'eau de chaux, excepté les portes et les fenêtres qui sont peintes en rouge ou en jaune. Elles sont construites les unes en pierres, les autres en briques, et quelques autres en terre. Les habitants de Lha-Ssa étant dans l'usage de badigeonner tous les ans leurs maisons, elles sont d'une admirable propreté et paraissent toujours bâties de fraîche date; mais à l'intérieur elles sont ordinairement fort sales, très enfumées et presque toutes encombrées de meubles et d'ustensiles répandues çà et là dans un grand désordre. Pour se préserver de leur mieux contre le froid rigoureux de l'hiver, les Thibétains ont imaginé de placer au milieu de leurs appartements un petit bassin de terre cuite, où ils font brûler des argols ou fiente sèche d'animaux.

Lha-Ssa n'est pas à proprement parler une grande cité, car elle a tout au plus deux lieues de tour; elle n'est pas, comme les villes de Chine, enfermée dans une enceinte de remparts; et en dehors des faubourgs elle présente une multitude de jardins plantés de beaux arbres, qui font à la ville un superbe entourage de verdure. Les principales rues de Lha-Ssa sont très larges, bien alignées et assez propres; mais les faubourgs sont sales et mal entretenus. Ils offrent un quartier où les maisons sont entièrement construites avec des cornes de bœufs et de moutons : ces constructions bizarres sont d'une extrême solidité ; elles forment, sur les murs des dessins d'une variété infinie; les interstices entre les cornes sont remplis avec du mortier. Ces maisons sont les seules qui ne soient pas blanchies.

Les temples de Lha-Ssa sont des édifices assez remarquables, grands et riches, et recouverts de dorure avec profusion. Le palais du Thalé-La ou grand Lama est le plus remarquable. A un kilomètre de la ville est une montagne conique où s'élève le palais, dans lequel son céleste habitant repose en chair et en os comme une divinité vivante. C'est du haut de ce sanctuaire élevé qu'il peut contempler, aux jours des grandes solennités, ses adorateurs innombrables se mouvant dans la plaine environnante et venant se prosterner au pied de la montagne divine. Les palais secondaires, groupés autour du grand temple, sont les demeures d'une foule de Lamas de tout ordre, dont l'occupation continuelle est de servir le boudha vivant et de l'adorer.

Dans leurs fonctions sacerdotales les Lamas forment un peuple grave et silencieux ; mais la population de Lha-Ssa crie, s'agite, se presse de toutes parts. Le commerce et la dévotion attirent sans cesse une foule d'étrangers dans cette capitale, qui est le rendez-vous de tous les peuples asiatiques. Cette immense multitude de pélerins et de marchands de diverses contrées forme une population flottante qui se renouvelle tous les jours; la population fixe est essentiellement thibébétaine.

Les Thibétains appartiennent à la race Mongole; ils ont les cheveux noirs, la barbe peu fournie, les yeux petits et bridés, les pommettes des joues saillantes, le nez court, la bouche largement fendue et les lèvres amincies. Leur teint est légèrement basané. Ils sont de taille moyenne, agiles et vigoureux; ils ont le caractère généreux et franc; ils sont braves et religieux, mais moins crédules que les Tartares. Ils ne se rasent pas la tête, et laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, se contentant de les racourcir de temps en temps avec des ciseaux. Leur coiffure ordinaire est une toque avec un large rebord en velours noir; mais aux jours de fête ils ont un chapeau rouge, semblable au berret basque, et ils portent des bottes en drap rouge ou violet. Ils suspendent à leur ceinture un sac en taffetas jaune renfermant leur inséparable écuelle de bois; car, depuis le mendiant jusqu'au thalé-lama, tout le monde prend ses repas dans une écuelle de bois. Les femmes ont un habillement à peu près semblable à celui des hommes. Elles se frottent le visage avec un vernis noir et gluant, qui enlaidit nécessairement les plus jolies. Quelques-unes, cependant, osent se montrer sans ce vernis, au risque d'encourir le blâme des fashionnables thibétains et de passer pour des vertus douteuses. Du reste, les femmes du Thibet jouissent d'une grande liberté, dont elles profitent sans trop de restriction. Il y en a même qui ont plusieurs maris, car le Thibet est surtout le siége de la polyandrie.

Le Thibet, presque entièrement recouvert de montagnes et sillonnées de torrents, laisse à ses habitants peu de terres cultivables. Il n'y a guère que les vallées qu'on puisse ensemencer avec quelque espoir de recueillir une moisson d'orge noire, dont on fait le *tsamba*, cette base alimentaire de toute la population thibétaine riche ou pauvre. La ville de Lha-Ssa est abondamment approvisionnée de moutons, de chevaux et de bœufs grognants. On vend aussi d'excellent poisson frais et du porc d'un goût exquis. La boisson est de l'eau ou une liqueur aigrelette composée avec de l'orge fermenté. En somme, les Thibétains ne vivent guère que de thé beurré et de tsamba.

Pauvre en céréales et en produits manufacturés, le Thibet est très riche en métaux; l'or et l'argent abondent. Les Péboun ou peuples boudhistes qui viennent du Boutan, sont les seuls ouvriers en métaux de Lha-Ssa; ils fabriquent des bijoux et des vases d'or pour les lamaseries; ils ont le caractère extrêmement jovial, et dans le travail, à l'exmple de l'homme aux cent écus de Lafontaine, ils ne cessent de chanter. On distingue aussi à Lha-Ssa les Katchi, ou musulmans originaires de Kachemir; ceux-ci ont un gouverneur spécial pour régler leurs affaires civiles et religieuses; ils tiennent à Lha-Ssa de beaux magasins de lingerie et tous les objets de luxe et de toilette. Comme ils ont une mosquée et ne vont pas prier dans les lameries, on les traite d'impies; néanmoins, comme aussi ils sont riches et puissants, on se range dans les rues pour les laisser passer et leur tirer la langue en signe de respect. Au Thibet, pour le dire en passant, lorsqu'on veut saluer quelqu'un, on allonge la langue, on fait la révérence, et l'on se gratte l'oreille droite: ces trois opérations ou actes de politesse doivent être simultanées.

Il y a au Thibet un mandarin ou ambassadeur chinois, qui s'y trouve à demeure et qui reçoit chaqne année la grande caravane envoyée de Péking à Lha-Ssa. Il est le représentant de l'Empereur auprès du grand Lama, dont le gouvernement ressemble à celui du pape à Rome. Le Thalé-Lama est le chef politique et religieux de toutes les contrées du Thibet. Quand le grand Lama meurt il est censé transmigrer et revêtir une autre forme; et comme, suivant la doctrine boudhiste, il est le dieu visible des Thibétains, et qu'il ne pourrait, à moins de déroger, descendre dans les détails de l'administration temporelle, il est représenté par un régent ou roi. Les provinces sont gouvernées par des Lamas ou petits souverains ecclésiastiques à qui le grand Lama donne l'investiture, comme il nomme aussi le régent de Lha-Ssa. Le plus puissant de ces petits souverains est le *Brandehan*, qui réside à *Djachi-Loumbo*, cité principale du Thibet ultérieur, à huit journées sud de marche de Lha-Ssa, cette capitale dont les Chinois ont coutume de dire que c'est la patrie réelle des Lamas, des belles femmes et des chiens; et en effet, cette ville curieuse et encore si peu connue des Européens, a un très grand nombre de prêtres ou Lamas, de jolies femmes et de chiens domestiques.

Nous venons de dire que l'Empereur est représenté au Thibet par un ambassadeur; ce personnage voyait de mauvais œil la considération et le crédit dont nos deux missionnaires jouissaient à Lha-Ssa, et il résolut de les en éloigner. Ils durent, en effet, au bout de quatre mois de séjour dans la capitale thibétaine, repartir pour la Chine, escortés d'une petite troupe et d'un chef qui devait les reconduire à Canton. Le retour fut moins pénible que ne l'avait été le trajet pour l'arrivée, mais cependant toujours mêlé de graves soucis et de cruelles privations jusqu'à la frontière de l'Empire.

Avant de l'atteindre, nos voyageurs eurent occasion de recueillir quelques détails sur la *licorne*, longtemps regardée par les savants comme un être fabuleux, et qui, pourtant, selon MM. Huc et Gabet, existe réellement dans le Thibet. Elle est souvent représentée parmi les sculptures et les peintures des temples boudhiques. La licorne du Thibet ou animal à une seule corne est très farouche et vit dans un état entièrement sauvage. Sa forme est gracieuse, comme celle des autres antilopes ; sa couleur est rougeâtre, comme celle du faon, à la partie supérieure, et blanche à l'inférieure. L'animal a les yeux très vifs, la corne longue, pointue, avec trois légères courbures, et le poil dur et touffu.

C'est dans le pays d'*Atdze* que nos deux missionnaires entendirent parler de la licorne. Ils partirent de ce lieu très agreste pour le poste de *Lha-Ri*, gros village éloignée de mille dix li ou cent et une lieues de Lha-Ssa. Après d'autres étapes, assez pénibles, on atteignit le grand fleuve *Kiang-tan-tchou*, que l'on suivit jusqu'à *Tsiamdo*, ville où l'on arriva le trente-sixième jour, depuis le départ de Lha-Ssa, et après un fatigant parcours d'environ deux mille cinq cents li ou deux cent cinquante lieues.

Tsiamdo, capitale de la province de Khan-sou, repose au milieu d'une vallée entourée de hautes montagnes. Elle est protégée par deux fleuves, le *Dza-Tchou* et le *Om-tchou*, qui, après avoir coulé l'un à l'est et l'autre à l'ouest de la ville, se réunissent au sud et forment le *Ya-Lang-Kiang*, lequel traverse du nord au midi la province de Yan-Nan et la Cochinchine, pour se jeter dans la mer de Chine. Tsiamdo a une population nombreuse et une grande lamaserie habitée par deux mille lamas.

De cette ville on gagna Kiang-Tsa, puis les bord du *King-Cha-Kiang*, qui, à son embouchure porte le nom de *Yang-tze-Kiang*, ce fleuve au sable d'or que nos voyageurs avaient déjà traversé sur la glace, avec la caravane chinoise, deux mois avant d'arriver à Lha-Ssa. Continuant leur marche, ils gagnèrent *Bathang*, populeuse cité et quatrième grande halte de la caravane thibétaine depuis Lha-Ssa. La puissance temporelle du Thalé-Lama finit à Bathang, et l'on pénètre bientôt dans le céleste empire, par la ville frontière de *Ta-tsien-Lou*. MM. Huc et Gabet y arrivèrent en juin 1846, et il y avait près de trois mois qu'on était parti de Lha-Ssa.

Le trajet depuis cette ville frontière jusqu'à celle de Canton est l'objet d'un second ouvrage de nos missionnaires dont nous comptons offrir également l'analyse.

Dans ce rapide examen du premier ouvrage de l'abbé Huc, on eût peut-être désiré trouver l'indication des découvertes qui appartiennent exclusivement à nos deux lazaristes; mais il nous eût fallu, pour cela, relire toutes les explorations antérieures des missionnaires ou voyageurs qui ont pu visiter les mêmes contrées de la Tartarie ; et certes une pareille revue rétrospective eût été longue et difficile, outre que la tâche eût entraîné une discussion fort disproportionnée avec l'espace reservé à un simple rapport dans le *Bulletin* de la Société. Nous avons cru devoir, en conséquence, nous borner à exposer rapidement ce que les deux volumes dont il s'agit présentent de plus saillant, au point de vue de la géographie et des mœurs et coutumes.

ALBERT-MONTÉMONT.

DE L'EMPLACEMENT DE LA VILLA D'HORACE

DÉTERMIÉ PAR M. NOEL DESVERGERS.

Messieurs,

En très peu de mots et d'un ton fort modeste, M. Noël Desvergers, dans la dernière séance, a fait hommage à la Société d'un ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *Étude biographique sur Horace.* Je n'ai pas voulu que cet opuscule de notre collègue allât prendre silencieusement sa place sur les tablettes de la bibliothèque, pour y dormir d'un sommeil non troublé, et j'ai pensé que vous me pardonneriez, peut-être même que vous me sauriez gré, d'appeler quelques instants notre attention sur ce petit livre fort curieux et de tout point très remarquable.

Quelqu'envie que j'en aie (car vous y trouveriez plaisir comme moi), je me garderai bien de suivre M. Noël Desvergers dans ses recherches historiques, critiques et littéraires, sur la vie d'Horace ; depuis la naissance du poëte jusqu'à sa mort. Je ne vous entretiendrai que de ses recherches sur la topographie de la vallée de la *Digentia*, dans le but de retrouver l'emplacement de la villa d'Horace.

Depuis la renaissance, les littérateurs et les antiquaires ont fait de grands efforts d'érudition et d'imagination pour connaître le lieu qu'occupait cette villa. Au commencement du XVII^e siècle, Holsténius retrouva, dans le torrent appelé Licenza, la *Digentia* dont le poëte a dit :

> Me quoties reficit gelidas Digentia rivus
> Quem Mandela bibit........

Plus tard, vers le milieu du XVIII^e siècle, une inscription et quelques ruines romaines déterminèrent les antiquaires à placer la villa d'Horace sur la rive droite de la Digentia, à un kilomètre du petit village de Licenza. Depuis lors, la question paraissait décidée, et il n'avait plus été procédé à une nouvelle enquête; mais voici que tout récemment M. Noël Desvergers remarque, d'après certains indices, que les ruines qu'on suppose avoir été l'habitation d'Horace ne peuvent avoir appartenu au siècle d'Auguste ; et d'ailleurs plusieurs passages du poëte lui paraissent en contradiction avec l'aspect du lieu. Dès lors, ne tenant plus compte de l'opinion généralement admise, et son Horace à la main, il cherche les lieux chantés par le poëte et indiqués par lui avec tant de précision. Où sont *Mandela* et le *fanum Vacunæ*? Où est cette fontaine voisine, *tecto vicinus aquæ fons*? Où est le *mons Lucretilis* qui protégeait les chèvres d'Horace contre les vents pluvieux?

A cet appel d'un esprit sagace, fait au nom d'une érudition pleine d'intelligence, les lieux recherchés et interpellés ne tardent pas à répondre. Ici le temple de Vacuna reparaît sous le nom de *rocca giovane*; là, Mandela sous celui de *Cantalupa in bardella*; la source voisine appelée aujourd'hui *fonte dell'Oratini* (quel rapprochement de noms), continue à fournir une eau fraîche et pure, et à former un petit ruisseau qui va se perdre dans la Digentia; comme autrefois le Lucretile, le *Monte del Corgualeto*, abrite la colline contre l'ardeur du soleil et contre les vents pluvieux...., mais de la villa elle-même, nulles ruines ne restent debout pour en préciser la place; là, comme en tant d'autres lieux, la charrue a passé sur la demeure de l'homme. Seulement, il est évident que ce n'est pas dans la vallée, sur la rive droite de la Digentia, qu'il faut chercher l'emplacement de la maison d'Horace, mais sur la hauteur près du mont Lucrétile, comme le prouve ce vers :

> Ergo ubi me in montes et in arcem ex urbe removi.

« Or, en partant du temple de Vacuna et en s'élevant toujours, on arrive à une colline nommée dans » le pays *colle del poetello* (remarquez ce nom); au delà » de cette colline, on observe un terrassement artificiel, régulier, maintenant en culture, et qui toutefois a évidemment servi d'aire à un édifice. Des briques rompues par le soc de la charrue et mêlées à » la terre du champ, sont les seuls débris de construction ancienne restés sur le terrain; mais la forme du » terrassement, son aplatissement, la régularité de ses » angles, indiquent le travail de l'homme, et présentent la disposition des villas romaines dont les pentes

» des monts Albains offrent un si grand nombre » d'exemples. »

Là, M. Noël Desvergers place l'habitation d'Horace.

De l'ensemble des témoignages, s'il ne résulte pas une certitude complète, du moins il résulte une forte présomption en faveur de l'emplacement trouvé par lui, et indiqué sur la carte,

Le livre dont je vous entretiens sort des presses de MM. Didot, et est exécuté avec tout le soin possible ; il est accompagné de six petits dessins obtenus par les procédés nouveaux, dont le soleil est l'agent, et qui forment comme autant de petits tableaux ; ils représent les divers sites qui entourent le lieu où était la maison d'Horace. Deux cartes non moins remarquables complètent l'ouvrage. Elles ont pour titre : l'une, villa d'Horace et ses environs ; l'autre, plan topographique de la villa d'Horace et de la vallée de la Digentia.

Dans cet opuscule, M. Noël Desvergers a soulevé de nouveau une question que, depuis un siècle, on croyait résolue. S'il n'a pas rendu toute discussion désormais inutile et impossible, au moins son opinion sera partagée par quiconque n'aura pas, sur ce sujet, d'idées préconçues. Ce petit ouvrage est de nature à mériter les suffrages de tous ceux qui savent apprécier le travail consciencieux d'un esprit éclairé, et si, comme je le suppose, il est tiré à un nombre d'exemplaires assez restreint, il est destiné à devenir une curiosité bibliographique que les amateurs de bons livres se disputeront un jour.

1er février 1856.

POULAIN DE BOSSAY.

RAPPORT

SUR LA CARTE TOPOGRAPHIQUE ET MILITAIRE DES PAYS-BAS, DRESSÉE PAR LES OFFICIERS DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE CE PAYS.

Lu à la séance de la Commission centrale du vendredi 7 mars 1856.

Messieurs,

Il y a trois mois que notre honorable vice-président, M. Jomard, déposait sur le bureau de votre Société, au nom du ministre de la guerre des Pays-Bas, baron Forstner de Dambenoy, les premières feuilles de la carte dressée par MM. les officiers d'état-major de ce pays, je fus chargé d'en rendre compte; je viens aujourd'hui m'acquitter, dans la limite de mes forces, de la tâche honorable que vous avez bien voulu me confier.

Cette belle carte, dont l'idée première appartient au colonel baron Nepveu, aujourd'hui lieutenant-général en chef, de l'état-major général de l'armée Néerlandaise, a été dressée par les soins du bureau topographique militaire. Les officiers qui jusqu'à présent en ont dirigé les travaux, sont MM. le colonel Roloff, aujourd'hui général major en retraite; le colonel d'état-major, baron Forstner de Dambenoy, aujourd'hui ministre de la guerre; et le lieutenant colonel Goffin, de l'état-major général, chargé de continuer l'œuvre de ses prédécesseurs.

La triangulation primaire de la carte est celle qui a été exécutée sur des levés géodésiques et des observations astronomiques, par le général baron de Krayenhoff, de 1802 à 1811, en vertu d'un décret du corps législatif de la République batave, de l'année 1798, et qui avait déjà servi à la composition de la belle carte des Pays-Bas de Krayenhoff, à l'échelle de 1 : 115200. Ce général était très estimé par l'empereur Napoléon I^{er}, qui le consulta plus d'une fois sur toutes les questions relatives au système de défense des Pays-Bas.

La triangulation secondaire, les réductions des plans du cadastre, et les levés topographiques ont été exécutés par la brigade de reconnaissances militaires.

Les levés sont faits à l'échelle de 1 : 25000 et réduits au 1 : 50000^{me} par la même brigade ; le bureau topographique du ministère de la guerre ne s'est chargé que de la gravure sur pierre de la carte. Les triangles dont les sommets ont été déterminés avec le plus grand soin, forment un réseau qui couvre le pays; leurs sommets ont été rapportés à la projection de Flamsteed modifiée.

Les axes rectangulaires auxquels sont rapportés les coordonnées qui ont servi à former le canevas des feuilles de la carte, sont la méridienne passant par le clocher de la nouvelle église d'Amsterdam et la tangente au parallèle de 51°—30', un peu au nord de Flessingue et de Berg-op-Zoom. Le centre de projection déterminé par la rencontre de ces deux lignes est donc au sud de la carte d'assemblage, un peu au sud-ouest de Tilbourg. Ce choix peut paraître étrange, car on est habitué à voir généralement le centre de projection au centre même de la carte ; il s'explique cependant par la coïncidence de ce point avec la latitude moyenne de l'ancien royaume des Pays-Bas, alors que la Belgique en faisait partie.

Le nombre des feuilles de la carte sera de soixante-deux ou de soixante-six, si l'on y comprend celles du titre, des signes conventionnels, du canevas, des triangles et du tableau d'assemblage.

Chacune des feuilles porte le nom de la ville ou du lieu le plus important qu'elle contient, et ce nom est gravé en lettres capitales au-dessus du cadre supérieur. Les signes de repère des feuilles sont les mêmes que ceux qui sont adoptés pour notre grande carte de France. Chaque feuille est divisée de 5 minutes en 5 minutes par la projection des méridiens et des perpendiculaires.

Le levé du terrain au 1 : 25000^{me}, le travail d'ensemble des différentes parties de la carte au 1 : 50000^{me} ont permis d'entrer dans de grands détails ; chaque millimètre représente 50 mètres et 20 millimètres, 1 kilomètre, on comprendra donc que l'on ait pu reproduire fidèlement les moindres objets dans leurs proportions exactes.

Les signes conventionnels importent beaucoup à la clarté des cartes ; leur combinaison dépend du caractère particulier du pays que l'on est appelé à représenter. Dans celui-ci, les canaux et les routes tiennent une grande place ; il a donc fallu faire un choix qui ne permit pas le doute, pour ces deux voies de communication, ainsi que cela a lieu quelquefois. Les graveurs y sont heureusement parvenus ; les routes de première classe sont indiquées par un double trait dont l'intervalle est rempli en pointillé, tandis que les routes de seconde classe sont indiquées par deux simples traits ; les routes stratégiques se distinguent aisément des précédentes à l'aide d'un trait régulièrement espacé dans l'intervalle des deux lignes parallèles. On a suivi pour la lettre le procédé généralement en usage en topographie; on devait seulement se préoccuper de l'idée de proportionner la hauteur des lettres à la grandeur du cadre de la carte, ce but a été atteint avec un goût artistique et une convenance scientifique parfaites.

Il n'est guère de pays qui présente un relief aussi peu considérable que celui des Pays-Bas, on prévoit donc que les feuilles ne sont pas assombries par les hachures multipliées destinées à représenter les hauteurs. Les collines qui longent la frontière orientale et qui pénètrent dans les provinces de Gueldre et d'Utrecht, ont été exprimées avec le plus grand soin et leur hauteur absolue, déterminée par des observations faites à la boussole nivellatrice, est indiquée en mètres.

Une autre particularité propre à ce pays, ce sont ses *Polders;* rien n'est plus curieux que de les examiner dans la carte topographique qui nous occupe, et plus spécialement dans les feuilles d'Amsterdam, d'Utrecht, de Bois-le-Duc; leur position rapportée au-dessus ou au-dessous du niveau de la mer à Amsterdam est indiquée en mètres par des chiffres positifs ou négatifs.

Il existe plusieurs procédés pour exprimer le relief des terrains; on a employé ici une méthode qui convient parfaitement pour rendre sensibles les ondulations d'un terrain aussi peu tourmenté; c'est celle de Lehmann modifiée en ce sens que, tandis que ce dernier n'indique pas les pentes au-dessous de 5 degrés, les topographes néerlandais indiquent jusqu'aux pentes de 2 degrés et de 1 degré; les pentes au-dessus de 5 degrés sont indiquées degré par degré, tandis que Lehmann ne les donne que de 5 en 5 degrés. Cette méthode a, du reste, beaucoup d'analogie avec celle qui a été adoptée pour la carte de France de l'état-major au 80000^e, et qui consiste à tracer par des courbes la projection des tranches menées horizontalement à des distances égales, et à remplir les intervalles par des hachures ou lignes de plus grande pente. Cette méthode est, comme vous le voyez, une habile combinaison de l'ancien procédé des reliefs par les hachures et de celui des courbes horizontales équidistantes. Le relief ainsi figuré est clair et lumineux, et permet de saisir d'un coup d'œil le véritable aspect du sol.

Les limites du royaume et celles des provinces sont indiquées par les signes consacrés par l'usage; mais on a omis les délimitations des communes. On a cru remédier à cette omission volontaire qui avait pour but de ne pas charger la carte, par une notation assez simple qui consiste à indiquer à la suite des hameaux et des écarts, les deux lettres initiale et finale des communes dont ils dépendent. Ce moyen ne remédie qu'en partie, selon nous, au manque des limites communales que nous aurions désiré voir sur une aussi belle carte.

Le figuré des terrains ne s'arrête pas ici à la frontière comme dans certaines cartes; il se poursuit sur les pays voisins, la Belgique, la Prusse, le Hanovre; on y a seulement adouci la teinte des bruyères et celle des bois.

La carte d'assemblage a été dressée à l'échelle de 1 : 1 000 000^e; les 62 feuilles, qui composent la carte générale y sont numérotées de 1 à 62, à partir du nord en allant de l'ouest à l'est et en redescendant vers le sud. Les feuilles parues jusqu'à ce jour portent les numéros et les noms suivants :

24 — Hillegom ;
25 — Amsterdam ;
30 — La Haye ;
31 — Utrecht ;
33 — Deventer ;
39 — Rhenen ;
40 — Arnhem ;
41 — Aalten ;
45 - Bois-le-Duc ;
50 — Bréda ;
51 — Eindhoven ;
» Feuille d'assemblage.

J'apprends que vous recevrez incessamment quatre nouvelles feuilles :

44 — Geertruidenberg ; 32 — Amersfort ;
52 — Venlo, — et la demi-feuille de Harderwyk.

Je n'ai rien à vous apprendre, Messieurs, de l'aspect satisfaisant de chacune de ces feuilles, dont la gravure sur pierre peut rivaliser avec la gravure sur acier ; vous les avez eues sous les yeux dans l'une de vos précédentes séances, et votre attention a été particulièrement fixée sur les belles feuilles d'Utrecht, de La Haye et d'Amsterdam. Vous avez pu voir, sur cette dernière, l'heureux résultat atteint par la sage et persévérante industrie des Hollandais, qui a su convertir l'ancienne mer de Harlem en une plaine fertile que le cadastre a déjà mesurée et partagée en lots de terrains aujourd'hui en plein rapport.

Ces différentes feuilles présentent à l'observateur un spectacle varié, et l'œil se promène des polders et des plaines à demi-inondées qui s'étendent entre Utrecht, La Haye, Leyde, Amsterdam, aux riches pâturages des bords du Rhin, du Waal, de la Meuse ; des plaines boisées d'Arnhem, de Liempde, de Zeddam, de Heerenberg, de Bréda au pays plus accidenté situé à l'ouest de Deventer et de Zutphen, où nous rencontrons des altitudes de 64, 70, 74, 96, 100, 106 mètres, hauteurs imposantes dans un pays comme la Hollande. Enfin ne croirait-on pas voir le plan d'un parc ou d'un jardin anglais, lorsque l'on considère les environs d'Oosterdorn et de Wassenaer au nord de La Haye, ou bien le pays au sud de Bois-le-Duc, ou bien encore les environs de Zutphen, de Silvolde ou d'Aalten.

Cette carte nous a donc paru digne en tout point de figurer à côté de ses aînées, de celles que les gouvernements ont fait dresser par leurs états-majors, et vous penserez comme moi qu'on doit féliciter M. le ministre de la guerre, baron Forstner de Dambenoy, et les officiers qui l'ont exécutée. Nous regrettons de n'en pas avoir vu les feuilles exposées au palais de l'Industrie, elles y auraient pris un rang honorable parmi les productions géographiques que nous y avons admirées. Nous souhaitons que cette grande opération soit menée à bon terme, ce sera un œuvre nationale utile et profitable à tous, laissant bien loin derrière elle les anciennes cartes provinciales de Hollande, et digne en tout point du pays qui a vu naître les Ortélius et les Gronovius, etc., etc.

Vendredi, 7 février 1856.

V. A. MALTE-BRUN.

Nouvelles et communications.

NOTE SUR LE TERRITOIRE DE KANSAS, ADRESSÉE PAR M. LOUIS CORTAMBERT.

Saint-Louis (Missouri), 19 décembre 1855.

.... L'existence légale du territoire du Kansas a été ainsi que celle du territoire de Nebraska reconnue, il y a deux ans, par un acte du congrès. Le Kansas est borné à l'est par l'État du Missouri, et s'étend à l'ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses. Il a pour limite au sud le 37ᵉ parallèle, hormis dans sa partie occidentale, car le Nouveau-Mexique s'étend jusqu'au 38ᵉ degré; enfin, du côté du nord, il est borné par le 40ᵉ parallèle. Sa capitale officielle est *Lecompton*, dont on a tracé le plan cette année, au bord du Kansas, et qui n'a probablement pas encore six maisons.

Les villes principales sont *Lawrence* sur le Kansas, et *Leavenworth*, sur le Missouri. La première de ces deux villes, qui a été fondée par des Yankees, est le quartier général des abolitionistes ou des *freesoilers* du Kansas. Elle a été dernièrement sur le point de soutenir un siége en règle de la part de la faction opposée, parce qu'elle refuse de reconnaître l'autorité de la législation nommée par les Missouriens propriétaires d'esclaves, qui sont intervenus pour faire triompher leurs intérêts et ce qu'ils appellent leurs principes. La petite armée de Lawrence comptait environ 800 hommes; elle s'était fortifiée sous la direction d'un homme de l'art, et se serait défendue jusqu'à la dernière extrémité contre les bandes furieuses accourues du Missouri, si le gouvernement du territoire n'était venu lui proposer des arrangements. Le siége de Lawrence avait autant d'importance pour l'Amérique que celui de Sébastopol pour l'Europe, et même un peu plus ; une question vitale était effectivement en jeu, la question de l'esclavage et, peut-être, la question de savoir si l'Union américaine sera maintenue, ou si le Nord se séparera du Sud.

LETTRE DE S. A. R. M^{GR} LE DUC DE SCANIE AU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Monsieur le Président,

Je viens de recevoir, il y a peu de jours, par le comte de Rosen, le diplôme que vous avez bien voulu m'adresser, comme membre de la Société géographique en France. C'est avec beaucoup de plaisir que j'accepte l'invitation flatteuse de faire partie d'une Société aussi distinguée que celle à la tête de laquelle vous êtes placé, et je vous prie de vouloir bien être auprès d'elle l'interprète de ma reconnaissance et des vœux que je forme pour le succès de ses travaux aussi honorables qu'utiles.

Recevez, M. le président, l'assurance des sentiments d'estime avec lesquels je suis

Votre bien affectionné,

CHARLES.

LETTRE DE M. CORTAMBERT A M. ALFRED MAURY, SUR UNE RECTIFICATION A FAIRE DANS LE BULLETIN.

Mon cher collègue,

J'ai dit, dans une Notice sur le voyage du Dr Kane, insérée au *Bulletin* de novembre 1855, et vous avez dit vous-même, dans votre Rapport sur les travaux de la Société (*Bulletin* de décembre), que le capitaine Parry est allé jusqu'à 83° 15′ de latitude nord, dans sa mémorable expédition de 1827. Mais des recherches auxquelles je me suis livré, en m'aidant des lumières de l'un de nos plus savants collègues, M. Daussy, me font penser que nous nous sommes trompés l'un et l'autre, et que Parry ne s'est avancé qu'à 82° 45′. C'est là, dit sir John Barrow (dans ses *Voyages of discovery and research within the Arctic Regions*), la latitude la plus élevée qu'il atteignit très probablement, et il ajoute *très probablement*, parce que les glaces qui portaient les voyageurs dérivaient vers le sud, et l'observation qui a suivi ne donna que 82° 43′ 5″.

Il s'est glissé dans votre Rapport, au sujet du même voyage de Kane, une faute typographique que tout le monde rectifiera sans peine : on a imprimé, page 348, 125 000 milles, tandis qu'il est évident que vous avez voulu dire 125 milles (1).

Agréez, etc.

8 mars 1856.

E. Cortambert.

---

(1) A cet erratum joignez celui-ci : p. 374, au lieu de MM. Carré, *lisez* MM. Carrey. (A. M.)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LE COMTE DE GOBINEAU A M. ALFRED MAURY.

Téhéran, 31 octobre 1855.

Cher monsieur,

Je crois pouvoir me considérer comme un des plus chauds partisans de la perpétuité des types humains. Je regarde comme un des principes les plus essentiels et les mieux démontrés de l'ethnologie que, là, où une famille humaine vit bien isolée des autres, il n'y a pas d'altérations possibles pour son type, dût elle-même se transporter dans les climats les plus divers et se soumettre à l'influence physique des milieux les plus complétement contrastants. Il n'en pourra jamais résulter que des modifications sans importance et dont les effets très mobiles ne dépasseront pas l'épiderme. Mais, si, au contraire, sans cesser d'habiter les mêmes lieux, une race se trouve exposée à des mélanges fréquents avec d'autres familles, dans le cours de très peu d'années et, à plus forte raison, après des siècles nombreux, elle offrira des variations sans nombre à l'observateur et se scindera en groupes multipliés et hétérogènes.

L'Égypte offre la démonstration complète de cette vérité. Il est peu de pays au monde qui aient été assaillis par des alluvions plus fréquentes de races étrangères à son sol. Ce mouvement qui a commencé à une époque où, probablement, la race indigène, proprement dite, n'était pas celle des conquérants civilisateurs, n'a jamais cessé depuis et continue, sous nos yeux, avec la même vigueur extraordinaire. Nulle part, on ne peut mieux calculer la force extraordinaire d'expansion des peuples de l'Afrique intérieure, et depuis Alexandrie jusqu'au Caire, où mes observations personnelles se sont arrêtées, j'ai pu constater que, tous les jours, des affluents noirs se versaient dans les masses. Depuis l'homme arrivé d'hier des rives du Nil-Bleu, individualité très commune à Alexandrie même, jusqu'au mulâtre, jusqu'au métis presque effacé sous des influences d'alliages contraires, on trouve tout et cette domination ethnique de l'élément noir qui va toujours se renforçant à mesure qu'on s'éloigne de la mer, gagne, dit-on, en importance et en évidence du côté des cataractes et dans la haute Égypte. Rien n'est plus naturel. Aussi ne faut-il pas s'attendre à rencontrer beaucoup de spécimens vivants des individualités représentées dans les mouvements des Pharaons. Il en est, cependant, et j'ai observé, parmi les Fellahs, des calques véritables de certaines peintures appartenant aux XVIII^e et XIX^e dynasties. Je me hâte d'ajouter que ces exemples sont assez peu communs. Ils ne me paraissent pas se perpétuer dans les mêmes familles, mais revenir à la suite de transformations très diverses sous l'influence de mélanges semblables à ceux qui avaient formé leurs antiques modèles. Ce qu'on observe en abondance, ce sont des combinaisons toutes nouvelles, où les sangs albanais, turk, italien, anglais, français viennent désormais se confondre avec les anciennes influences. Ce qu'on ne voit jamais, au moins ne l'ai-je jamais vu, c'est d'une part le type véritablement primordial des races dominantes, des races nobles de l'Égypte, tel que le présentent les belles statues rapportées à Paris par M. Mariette, type qui n'a, du reste, rien de commun avec ce que nous considérons d'ordinaire comme le caractère égyptien proprement dit et qui n'est autre que celui des dynasties que je viens de citer tout à l'heure. Je le répète : ce type-là, je ne l'ai jamais rencontré et je suis porté à le déclarer impossible désormais. Voilà pour le groupe égyptien, considéré comme original.

Si nous voulons, idéalement, en séparer le type sémitique, aujourd'hui si bien confondu avec lui, nous observerons de même que les sémites des monuments ne sont, en aucune façon, ces hommes basanés, aux yeux noirs, aux cheveux durs, que l'observation actuelle nous présente à peu près partout où leurs nations sont répandues. Le sémite des monuments les plus anciens est, au contraire, remarquable par sa carnation blanche, ses cheveux rougeâtres, ses yeux bleus. Ce sémite-là a disparu partout et, je ne crains pas de le dire, sous des alliages multipliés qu'il a contractés au contact permanent, insistant, victorieux des variétés noires auxquelles il s'est trouvé et se trouve constamment associé. Il en est résulté que la famille sémitique d'Égypte n'a aucune densité. C'est une matière mouvante et soumise à des transformations journalières. Elle a absorbé, dans ses caractères indécis, l'antique originalité des races plus particulièrement égyptiennes qui, elles-mêmes, ont fait autant de chemin vers cette confusion que cette confusion en faisait vers elles, et pour l'une et pour l'autre, l'élément noir, d'ailleurs aidé, aux époques historiques, par des apports grecs, romains, slaves et autres, a été et est toujours le principal élément de cette destruction de tout caractère tranché.

Je dois faire une demi-exception, cependant, en faveur des tribus nomades. Non pas, sans doute, qu'elles aient conservé les traits caractéristiques des plus anciens sémites. Elles sont atteintes par le mélange noir tout comme les autres populations locales; mais elles le sont, en quelque sorte, d'une façon plus normale et plus régulière et le contact en est moins journalier. Pour ne citer que les Arabes des Pyramides, ils offrent un type assez compacte pour que les ressemblances entre les individus soient très marquées, très sensibles. Ils ont conservé la vigueur et la haute taille des races primitives, ils en ont la large poitrine, la souplesse et l'activité, et bien qu'ils aient assurément les caractères actuels auxquels nous reconnaissons les races sémitiques modernes, il y a dans la coupe de leur visage, dans la forme souvent droite de leur nez, dans le peu de déclivité de leur menton, quelque chose qui accuse encore une parenté lointaine avec les sémites blonds et blancs des peintures antiques.

Les Coptes font le plus parfait contraste avec les nomades. Cette classe qui oublie sa langue et dont le rôle dans la société égyptienne, gouvernée par des étrangers, est des plus humbles est peut-être un peu plus dégradée encore, au point de vue ethnique, que les Fellahs. Sauf la nuance de la carnation, les Coptes présentent, dans le sein de la même famille, une telle diversité de traits et l'indécision de ces traits est si frappante, qu'il est bien difficile, en les isolant, de leur attribuer une nationalité quelconque. Les rues de nos capitales d'Europe où les populations sont les plus mélangées, regorgent de Coptes spécifiques. Nos études d'avoués et de notaires sont peuplées de physionomies coptes.

Je suis très loin de prétendre avoir tout vu. Au contraire, je n'ai fait qu'effleurer la matière. Je vous dirai quelques mots, cependant, d'une famille isolée, fort méprisée, fort méprisable que tous les voyageurs ont prise pour des bohémiens et ont assimilée aux Kourbats de la Syrie. Ceux-là sont, en effet, de véritables Dzingaris et ils parlent un dialecte de leur langue. Mais les Ghadjars de l'Égypte, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par un examen un peu plus approfondi, n'ont rien de commun avec ce débris souillé de la souche indo-germanique. Ils ont possédé et possèdent encore quelques fragments qui vont disparaître d'une langue véritablement et uniquement sémitique. Il ne s'en servent plus, même entre eux. J'ai communiqué à M. Mérimée ce que j'ai pu recueillir, aux points de vue ethnique et linguistique, de cette race curieuse qui, physiquement d'ailleurs, ne se distingue en rien des Fellahs qui la repoussent, bien qu'elle se prétende musulmane zélée, ce dont chacun doute.

NOUVELLES DE L'EXPÉDITION SCIENTIFIQUE ENVOYÉE EN SIBÉRIE EN 1855 PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'expédition scientifique envoyée en Sibérie par la Société impériale de géographie de Saint-Pétersbourg a procédé l'été dernier, en trois corps, à l'accomplissement de sa mission. L'un a descendu le cours de l'Amour, l'autre a pénétré par des routes difficiles jusqu'à la source de la Witima, pour, en suivant ce fleuve, arriver à la Léna, et le troisième a choisi pour ses explorations les cercles les plus peuplés de Nertschinsk et de Werchneudinsk. L'astronome en chef Schwarz, après avoir déterminé la longitude et la latitude de Nerkschinsk, se dirigea par terre le long de la frontière chinoise, vers l'ouest, en passant par les forteresses Zuruchaiti, Tschindakt et Akscha, atteignit le poste frontière Kirai, et là aperçut la montagne Schondo ou Tschondo, la plus élevée de la chaîne des monts Stanovoi. M. Schwarz n'a point vu de neige sur son sommet; les habitants du pays prétendent qu'il n'y a de neige que sur le versant septentrional. Sokolow, le compagnon de voyage de Pallas, a seul gravi le Schondo, en deux jours. En Sibérie, on n'a pas jusqu'à présent découvert de montagnes couvertes de neiges éternelles, comme l'Elbrous ou le Mont-Blanc. La ligne des neiges est beaucoup plus haute qu'en Europe. L'expédition de l'Amour passa l'hiver dans la forteresse de Nicolaï, celle de la Witima s'est avancée jusqu'au lac Kartscho.

L'artiste Mayer, attaché à l'expédition et qui a descendu l'Amour, annonce que, sur le bord de ce fleuve, des tribus de Tongouses habitent çà et là, en petit nombre, dans des huttes d'écorce de bouleau. L'expédition descendit l'Amour avec la plus grande rapidité afin d'atteindre son embouchure avant l'arrivée des Anglais. Dans le voisinage de l'embouchure de ce fleuve habite, sur la côte de l'Océan oriental, une peuplade, les Giliaques, qui s'habillent comme les Mandchous, mais qui parlent un idiome tout à fait particulier, qui ne ressemble ni à celui des Mandchous ni à celui des Chinois. Ce peuple est plein d'intelligence et de vivacité. Depuis deux ans que les Giliaques sont en rapport avec les Russes, beaucoup d'entre eux ont appris la langue russe. La conformation du visage et de la tête est chez eux semblable à celle des Kalmouks.

TREMBLEMENT DE TERRE AU JAPON.

Le 11 novembre 1855, à dix heures du soir, a éclaté à Jeddo un violent tremblement de terre, qui a détruit 100,000 maisons, 54 temples et 30,000 habitants. Le feu s'est en même temps déclaré sur trente points de la ville. La terre s'est entr'ouverte pour se refermer sur des milliers de maisons avec ceux qui les habitaient. Les maisons de Jeddo n'ont en général qu'un étage et sont construites de matériaux légers. Les temples sont toutefois plus élevés et bâtis en général en forte maçonnerie. Les habitants de la partie de la ville qui a été détruite ont été sur leurs gardes à temps pour que nombre d'entre eux aient pu se sauver. Les secousses ont aussi été fortement ressenties à Simoda. Les tremblements de terre ne sont pas rares au Japon. On se rappelle celui qui a eu lieu dans la baie de Simoda, il y a un an, à l'époque du naufrage de la frégate russe *Diana*. En 1596, un grand nombre de villes du Japon furent détruites, et il y périt des milliers de personnes. Il est certain que cette partie du globe a été le théâtre des phénomènes de ce genre les plus terribles. En 1662, un tremblement de terre, qui se fit sentir à Pékin, ensevelit 300,000 personnes, et, dans la même ville, soixante-dix ans plus tard, 100,000 habitants furent encore engloutis.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 mars 1856.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

S. A. R. le prince royal de Suède écrit à la Société pour la remercier du diplôme qu'elle lui a adressé comme membre. Le Prince ajoute qu'il fait des vœux pour le succès des utiles travaux de la Société.

L'Académie royale des sciences de Turin adresse le tome XV de la 2ᵉ série de ses Mémoires; elle attache beaucoup de prix aux publications de la Société et elle exprime le désir d'en recevoir exactement la suite.

M. le marquis d'Espeuilles, sénateur, M. Édouard Thayer, sénateur, et M. Ernest Lemaitre sont admis dans la Société. — M. le baron d'Avril, rédacteur au Ministère des affaires étrangères, et M. J.-B. Alberdi, ministre plénipotentiaire de la Confédération argentine à Paris, sont présentés comme candidats par MM. Drouyn de Lhuys et De la Roquette, et par MM. Garnier et Jomard.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau. D'autres présentations sont faites par plusieurs membres.

M. Jomard offre, au nom de M. Vulliet, une Esquisse d'une nouvelle géographie physique dont M. Malte-Brun est prié de rendre compte, et il appelle l'attention de la Société sur l'important travail offert par

M. d'Avezac, sous le titre d'*Esquisse bibliographique des grands et des petits géographes grecs et latins.*

M. V. A. Malte-Brun fait hommage, au nom de M. César Bolliac, ancien vornic (maire et préfet) de Bukharest, d'un Mémoire sur la topographie de la Roumanie (Provinces Danubiennes) et il donne quelques détails sur les travaux que prépare l'auteur sur la géographie et l'histoire de ce pays encore peu connu.

M. Arthus Bertrand fait hommage d'une carte géologique et métallurgique de la Scandinavie, par M. Durocher; M. De la Roquette est prié d'en rendre compte.

M. le comte d'Escayrac fait hommage du Journal de l'expédition à la recherche des sources du Nil, par M. Thibaut; M. Cortambert, d'un Rapport au ministre de l'instruction publique sur les documents géographiques de diverses bibliothèques publiques de France, et M. Lourmand, d'un Rapport à la Société pour l'instruction élémentaire sur les objets d'enseignement admis à l'Exposition universelle de 1855.

M. Alfred Maury donne quelques détails sur la nouvelle Société de géographie qui vient d'être fondée à Vienne par les soins de M. le baron de Reden, et il annonce qu'il rendra compte de ses premiers travaux dans le prochain numéro du *Bulletin.*

M. le comte d'Escayrac annonce qu'il vient d'être appelé par le vice-roi d'Égypte à prendre le commandement en chef d'une expédition à la recherche des sources du Nil, et il entre dans quelques développements sur les moyens d'exécution qu'il se propose d'employer.

M. Jomard fait connaître les conclusions du Rapport de la Commission du concours. Le prix annuel est accordé au docteur Henri Barth pour son voyage à Tombouctou, et une médaille d'argent est décernée à M. E. G. Squier pour ses explorations dans l'Amérique centrale.

M. V. A. Malte-Brun lit un rapport sur la carte topographique et militaire des Pays-Bas, levée par les officiers de l'état-major général néerlandais et publiée au bureau topographique de La Haye. — Renvoi de ce rapport au *Bulletin*.

Le même membre lit, pour M. Jomard, un Rapport sur les travaux du congrès international de l'isthme de Suez.

M. Cortambert signale quelques erreurs qui se sont glissées dans une communication qu'il a faite au *Bulletin*, et il lit une note sur le territoire de Kansas qui lui a été adressée de Saint-Louis (Missouri) par son frère, M. Louis Cortambert. — Renvoi au *Bulletin*.

M. d'Avezac appelle l'attention de la Société sur les travaux du P. Liousu, relatifs aux langues et dialectes de l'Océanie.

Les sections de correspondance, de publication et de comptabilité se sont réunies pour se constituer et ont nommé pour président et secrétaire : la première, MM. Vivien de Saint-Martin et Poulain de Bossay; la deuxième, MM. Daussy et Alf. Maury, et la troisième, MM. Isambert et Demersay.

La Commission centrale apprend avec regret la continuation de la maladie de son président, M. Constant-Prevost, et sur la proposition de M. Garnier, elle invite le vice-président à témoigner à sa famille le vif intérêt qu'elle prend au rétablissement de sa santé.

Séance du 28 *mars* 1856.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard annonce qu'il s'est empressé de remplir la mission dont ses collègues l'avaient chargé auprès de la famille de M. Constant-Prevost, et il donne à la Commission centrale des nouvelles plus rassurantes sur la santé de son honorable président.

M. le colonel Blondel, directeur du Dépôt de la guerre, adresse à la Société, d'après les ordres du ministre, la 19e livraison de la carte de France.

M. le secrétaire de la Société royale de Londres adresse la suite des transactions de cette Société et accuse réception du *Bulletin*.

M. Ernest Lemaître adresse ses remerciements pour son admission dans la Société.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau.

M. le baron d'AVRIL, rédacteur au ministère des affaires étrangères, et M. ALBERDI, ministre plénipotentiaire de la Confédération argentine, sont admis dans la Société.

M. James Thomson et M. Ch. de La Hais d'Essonnes, avocat à la Cour impériale de Paris, sont présentés comme candidats par MM. Constant-Prevost et De la Roquette, et par MM. Jomard et Alfred Maury.

M. Jomard annonce que la ville de Hambourg vient de décerner au docteur Barth une médaille portant pour inscription : *A l'intrépide et heureux explorateur de l'Afrique, le docteur Henri Barth, né à Hambourg, le Sénat,*

M. Lourmand présente l'extrait d'un travail publié dans le *Bulletin* de la Société d'encouragement sur le tunnel projeté entre l'Angleterre et la France.

M. Poulain de Bossay lit un Rapport sur la chronique de Guines et d'Ardre, publiée par les soins de M. Godefroy de Menilglaise. — Renvoi au *Bulletin*.

M. V. A. Malte-Brun lit également un Rapport sur la géographie physique offerte à la Société par M. Vulliet. — Renvoi au *Bulletin*.

M. De la Roquette est prié de rendre compte du grand *Dictionnaire de géographie universelle* par MM. Bescherelle et Devars dont les quatre premières parties viennent d'être offertes par M. Devars, membre de la Société.

M. Daussy annonce, d'après les journaux anglais, la découverte du bâtiment du capitaine Kellet, abandonné par cet explorateur dans les glaces de la baie de Baffin, et il donne quelques détails à ce sujet.

M. Jomard annonce que les travaux de linguistique de M. l'abbé Boilat, du Sénégal, auxquels la Société s'est intéressée il y a plusieurs années, viennent, comme ceux de M. le lieutenant-colonel du génie Faidherbe, d'être admis au concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le prix de linguistique fondé par M. de Volney.

Le même membre dépose sur le bureau une réponse aux questions relatives à la possibilité de faire le tour du monde par la ligne la plus courte, en trente-huit jours de *steam-boat*. — Renvoi au *Bulletin*.

La Commission centrale fixe le jour de la séance générale au vendredi 4 avril.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 7 ET 28 MARS 1856.

EUROPE.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Mémoires pour servir à l'histoire de la Roumanie (Provinces Danubiennes), par César Bolliac, ancien vornic (*maire et préfet*) de la ville de Bucarest. 1er Mémoire : Topographie de la Roumanie. M. C. BOLLIAC.

AFRIQUE.

Expédition à la recherche des sources du Nil (1839-1840). Journal de M. Thibaut, publié par les soins de M. le comte d'Escayrac de Lauture. Paris, 1856. Broch. in-8°. M. le comte D'ESCAYRAC.

CARTES.

Carte topographique de la France au 1/80,000e. 19e livraison comprenant les feuilles de Bergerac, de Brioude, de Redon et de Rennes. 4 feuilles. Le DÉPÔT DE LA GUERRE.

Carte géologique et métallurgique de la Scandinavie, dressée par J. Durocher d'après les indications fournies par les cartes de MM. Hisinger et Keilhau, conjointement avec les observations de l'auteur. 1855. 2 feuilles. M. ARTHUS-BERTRAND.

OUVRAGES GÉNÉRAUX ET MÉLANGES.

Grands et petits géographes grecs et latins; esquisse bibliographique des collections qui en ont été publiées, entreprises ou projetées; et revue critique du volume des petits géographes grecs, avec notes et prolégomènes de M. Charles Müller, compris dans la bibliothèque des auteurs grecs de M. Ambroise-Firmin Didot. Paris, 1856. Broch. in-8°. M. D'AVEZAC.

Esquisse d'une nouvelle géographie physique destinée à intéresser

Titres des ouvrages. **Donateurs.**

la jeunesse à l'étude de cette science à l'aide de l'histoire naturelle, de la description d'animaux, de minéraux, de plantes utiles, etc., et d'un grand nombre de gravures intercalées dans le texte. Paris, 1854 et 1855. 3 vol. in-12. M. A. VULLIET.

Grand Dictionnaire de géographie universelle ancienne et moderne, etc., par M. Bescherelle aîné et M. G. Devars. Tome II, 2e partie. 1 vol. in-4°. M. G. DEVARS.

Brevi considerazioni intorno ad alcuni più constanti fenomeni Vesuviani. Napoli, 1855. Broch. in-4°. M. le chev. F. DE GIUDICE.

Du calendrier chez les Flamands et les peuples du Nord, par M. Louis de Baecker. 1855. Broch. in-8°. M. L. DE BAECKER.

Notice sur la langue annamique. — Quelques observations sur la langue siamoise et sur son écriture. — Extrait d'un Rapport fait à la Société asiatique sur une nouvelle carte du royaume de Siam, dressée sous la direction de Mgr. Pallegoix. 3 broch. in-8°. M. DE ROSNY.

Rapport adressé à S. E. Monsieur le ministre de l'instruction publique et des cultes, sur les documents géographiques de diverses bibliothèques publiques de France, par M. E. Cortambert, attaché au département des cartes et collections géographiques de la Bibliothèque impériale. Paris, 1855. M. E. CORTAMBERT.

Rapport général au nom d'une commission de la Société pour l'instruction élémentaire sur les objets d'enseignement admis à l'Exposition universelle de 1855, par M. A -D. Lourmand. — Extrait du *Journal d'éducation populaire.* Paris, 1856. M. A.-D. LOURMAND.

Methode zum genauen Abbilden der Erdoberfläche, oder der das mathematisch begründete Relief-Zeichnen in Beziehung zur Lehmann'schen, Sowie einigen andern jetzt gebräuchlichen topographischen Zeichnen-Methoden. Von Dr Gustaw Ienzsch. Dresden, 1856. Broch. in-8°. Dr G. IENZSCH.

Programm des Lyceums zu Hannover womit zu dem Schulactus der Abiturienten-Entlassung am mittwoch den 19 märz 10 Uhr vorm. ergebenst einladet Dr H. L. Ahrens, Director. Dr H. L. AHRENS.

Notices sur le Dr Ernest Cloquet, médecin et conseiller du shah de Perse. 1856. Broch. in-8°.

MÉMOIRES DES SOCIÉTÉS SAVANTES ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

Philosophical transactions of the Royal Society of London, 1855, part. II, in-4°. — Proceedings of the Royal Society. N^{os} 16, 17 et 18. — Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, pendant l'année 1854-1855. 1 vol. in-8°. — Mémoires de la Société d'agriculture et de commerce de Caen. Tome VI, 1855. 1 vol. in-8°. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers. 2^e série, tome VI. 1 vol in-8°. — The Journal of the Indian Archipelago. N° 13 de 1854, et n^{os} 4, 5 et 6 de 1855. In-8°. — Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde. N^{os} de novembre et de décembre 1855. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie von D^r A. Petermann. N° 12 de 1855. — Annales du commerce extérieur. Janvier. — Bibliothèque universelle de Genève, et Archives des sciences physiques et naturelles. Cahiers de décembre 1855 et de janvier 1856. — Nouvelles annales des voyages. Février. — Revue des Sociétés savantes de la France et de l'étranger. Janvier. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies. Février. — Archives des missions scientifiques et littéraires. 2^e et 3^e cah. de 1856. — Bulletin de la Société géologique de France, deux cahiers. Bulletin mensuel de la Société d'acclimatation. Février 1856. — Annuaire de la Société météorologique de France. Mars 1856. — Annales de la propagation de la foi. N° 2 de 1856. — Journal des missions évangéliques. Février. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Août, septembre et octobre 1855. — Journal d'éducation populaire. N° 3 de 1856. — Nouveau journal des connaissances utiles. Mars 1856. — L'Athenæum français. N^{os} 7, 8 et 11. — La science pour tous. N^{os} 11, 12, 13, 14, 15 et 16.

Les AUTEURS et ÉDITEURS.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1856.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 4 AVRIL 1856.

DISCOURS

DE

M. LEFEBVRE-DURUFLÉ,

SÉNATEUR.

Messieurs,

Si la faveur publique se mesurait à l'utilité des institutions, il en est peu qui auraient autant de droits que la Société de géographie à voir une foule empressée apporter dans cette enceinte le juste tribut de ses encouragements et de son sympathique concours. Sans que nous puissions nous plaindre d'être délaissés, nous ne pouvons nous dissimuler cependant que nos séances générales n'excitent pas au sein de ce que l'on appelle le monde, cette animation et cet enthousiasme que plusieurs autres corps savants et littéraires ont le bonheur d'y faire naître; c'est en quelque sorte en présence d'une famille spéciale et toute d'élite, exclusivement composée d'amis de la science que nous cultivons, que se passent nos modestes solennités. On parle quelquefois de nous et de nos travaux avec estime, avec respect, mais on passe, sans y entrer, devant le sanctuaire de nos études, même aux jours où nous en ouvrons les portes. Cela ne tiendrait-il pas à un préjugé qui, aux yeux du monde, ferait de la géographie une science toute sérieuse, toute abstraite, toute hérissée de formules de mathématiques, de physique et d'astronomie? Au lieu de se représenter la muse qui préside à cette belle science sous les traits d'une jeune femme, dont les charmes sont relevés des plus riches atours, ne se la représenterait-on pas comme une sorte de sibylle, aux traits sombres et farouches, affublée d'une robe couverte de signes cabalistiques?

Il est incontestable que les sciences exactes sont la base indispensable et solide de la géographie; mais elles lui servent de support comme le système anatomique du corps humain sert de soutien aux charmes de la Vénus de Médicis. En effet, de combien d'attraits accessoires, de combien de séductions diverses cette aimable science n'est-elle pas revêtue? Car la géographie c'est le panorama du monde entier; c'est la révélation de toutes les merveilles de la création terrestre, c'est la contemplation successive d'une innombrable quantité de tableaux, où les plaines et les montagnes, les forêts et les vallées, les ruisseaux et les torrents, les fleuves et l'Océan se combinent et se confondent pour offrir des aspects que varient les influences des saisons les plus extrêmes, depuis les glaces du pôle jusqu'aux dévorantes ardeurs de la zone torride, et sur lesquels se répandent et se jouent tous les effets de lumière que peuvent produire les feux étincelants du soleil, les molles clartés de la lune, le mirage du désert et les reflets de l'aurore boréale. La géographie, c'est l'exposition universelle et permanente de toutes les productions végétales, arbres, fleurs, fruits que la main du Créateur a semées sur le monde; c'est le grand bazar, où toutes les richesses qui animent et fécondent l'industrie humaine sont étalées à la fois : laines, soies, cotons, métaux, pierres précieuses; c'est le spectacle si varié de tout ce que le règne animal renferme d'êtres vivants, magnifique spectacle que couronne le congrès de la grande famille humaine, si étonnante et si mystérieuse dans la diversité de ses races. Voilà, pouvons-nous dire aux gens du monde, une partie des attrayantes études que vous offre la science au culte de laquelle nous vous convions; voilà ce qu'elle promet à ceux qui ne veulent saisir que ses séduisants aspects.

Mais en géographie, Messieurs, l'utile est si intimement lié à l'agréable que nous ne doutons pas que parmi les néophytes, qui se laisseraient d'abord allécher par les charmes même les plus frivoles de notre science favorite, il ne s'en trouvât bientôt un grand nombre qui s'attachassent à ses plus solides attraits.

Comment, par exemple, aussitôt qu'on a lu un des rapports que la Société fait sur les travaux et les progrès des sciences géographiques, ne pas suivre, année par année, avec une curieuse anxiété la marche ascendante de ces travaux et de ces progrès ! Quel plaisir d'investigation satisfaite n'éprouve-t-on pas à voir s'éclairer des lumières de la découverte et de la science les points de notre globe restés jusqu'ici dans l'obscurité ! Comment ne pas s'attacher de l'intérêt le plus vif aux pas de ces intrépides voyageurs, qui s'aventurent dans le sein de pays inconnus, où la population, le ciel et la terre les entourent tout à la fois d'innombrables dangers! De quelles émotions ne se sent-on pas saisi pour ces conquérants et ces héros de la géographie, soit que les célestes ardeurs de la foi les animent, soit que le seul amour de la gloire et de la science humaine les enflamme! Que de périls n'ont-ils pas à braver dans ces entreprises lointaines! que d'habileté et de courage ne faut-il pas y déployer! quel homme complet il faut être pour réussir dans ces hasardeuses explorations! car ce n'est pas trop pour le voyageur de réunir les connaissances du savant, l'habileté du diplomate et la valeur du guerrier. Il faut qu'il puisse atteindre aux travaux et aux considérations les plus élevées de l'esprit humain, en même temps qu'il lui faut souvent, comme un nouveau Robinson, descendre jusqu'aux soins les plus matériels et les plus vulgaires de la vie. S'il n'était pas doué de connaissances scientifiques, comment pourrait-il se livrer aux opérations astronomiques et géographiques à l'aide desquelles il doit déterminer la situation exacte des lieux qu'il parcourt? Comment découvrirait-il les qualités du sol, s'il était étranger à la géologie; la nature et les variations du climat, s'il ignorait la météorologie? Comment classerait-il les animaux et les plantes, si l'histoire naturelle ne lui était pas familière? Quant aux qualités du diplomate, il en a besoin, et souvent au plus haut degré, car ce n'est presque jamais sans défiance et sans ombrage que les nations barbares, au sein desquelles il doit pénétrer, voient un étranger s'introduire dans leur pays, en observer curieusement les ressources et les accès. Que de prudence dans les démarches, que de sagesse dans le langage, que de circonspection dans les gestes, que de réserve dans le regard même, ne faut-il pas en présence de ces féroces et astucieux chefs de peuplades, dont il s'agit de s'attirer la capricieuse bienveillance ou d'endormir la soupçonneuse et sanguinaire susceptibilité ! Et quand tous ces moyens pacifiques et si légitimement captieux échouent, de quel courage personnel le voyageur n'a-t-il pas besoin pour défendre sa vie et sauver les trésors de ses investigations contre la rapacité des brigands ou contre les fureurs d'une population fanatique et altérée de sang ! Mais ce n'est pas tout encore, il est un autre héroïsme dont le voyageur a besoin, lorsque, épuisé par de longues fatigues, par la privation des choses les plus nécessaires à la vie, lorsqu'en butte aux intempéries d'un ciel inclément ou d'une saison pestilentielle, il se sent vaincu par la maladie, près de mourir isolément et misérablement au terme de ses travaux, en voyant cette gloire, pour laquelle il a tant fait, éteinte à tout jamais ou, pour le moins, ensevelie jusqu'au jour où quelque successeur plus heureux viendra recueillir les vestiges de son héritage et révéler la place où repose sa cendre. Quelle force ne faut-il pas pour envisager la mort sans désespoir, au milieu de tant de dangers menaçants, de tant d'espérances déçues, de tant de doux et cruels souvenirs de la famille et de la patrie ! Héros de la science, que nous cultivons ici sans dangers, et dont vous vous faites les martyrs volontaires, puisse, dans ces moments suprêmes, puisse votre pensée se reporter sur les amis que vous comptez au sein de nos Sociétés ! Que votre courage, à l'instant où il est le plus abattu, se ranime à l'idée que tous nous suivons vos pas avec angoisse, que nous veillons sur vous, prêts à vous seconder quand cela est possible, à vous venger quand la justice et l'humanité le réclament. Tournez vos yeux défaillants vers nous, en vous disant que vous avez en nous de pieux légataires de vos travaux, empressés à arracher vos noms à l'oubli et à faire survivre la plus noble partie de vous-mêmes, votre gloire. C'est à ces titres, Messieurs, que nous vous demanderons de proclamer ici, avec le tribut de regrets, de reconnaissance et d'admiration qui leur sont dus, les noms de MM. Richardson et Overweg, morts l'un et l'autre dans l'utile et dangereuse exploration de l'Afrique centrale.

Le prix, que vous attribuez chaque année à la découverte la plus importante en géographie, va être décerné au docteur Barth, conservé seul par la Providence pour recueillir la gloire de cette utile et mémorable entreprise. S'il était présent ici, il voudrait, nous en sommes certains, faire plus que nous encore; il ne consentirait à ceindre sa couronne qu'après en avoir détaché les plus verts rameaux pour les déposer sur la tombe de ses émules et de ses amis.

Mais je laisse à une autre voix, qui a plus d'autorité que la mienne en pareille matière, à faire le panégyrique du vainqueur et l'oraison funèbre des victimes de l'expédition de l'Afrique centrale.

Pour moi, Messieurs, avant d'abandonner à un plus digne successeur ce fauteuil, où votre bienveillance m'a appelé et où votre indulgence m'a soutenu, je ne me permettrai plus que quelques mots pour compléter l'œuvre de propagande géographique, à laquelle j'ai cru devoir plus spécialement me vouer pendant l'année de ma présidence.

Il y a un an, en ouvrant la séance générale de la Société, nous manifestions le désir de voir le goût et les notions les plus séduisantes de la géographie se populariser en France; nous essayions d'indiquer quelques-uns des moyens les plus propres à atteindre ce but et nous stimulions le zèle de notre pays par l'exemple de plusieurs peuples rivaux. Aujourd'hui, Messieurs, c'est à l'autre extrémité de l'échelle sociale, c'est aux classes supérieures, c'est aux hommes placés dans les positions les plus élevées, voués aux professions les plus libérales que nous ferons un appel qui, nous n'en doutons pas, sera entendu et compris : à quelle science, à quel art, à quelle profession la géographie ne se rattache-t-elle pas par un lien quelconque? Là où elle ne sert pas de fond, elle est au moins un accessoire obligé; là où elle ne forme pas la base de l'édifice, elle en est le couronnement et le sommet.

Les philosophes de l'antiquité, qui n'avaient d'autre moyen d'étudier la géographie qu'en parcourant eux-mêmes le petit nombre de pays alors connus, ont tous été de grands voyageurs. S'ils disaient à l'homme, qui prétendait à l'étude de la sagesse : *Connais-toi toi-même*, leur exemple ajoutait : *Connais aussi le monde que tu habites*. Que serait, en effet, un philosophe privé des connaissances géographiques et réduit à ne pouvoir rapprocher ni comparer les mœurs, les usages, les caractères, les religions et les lois des différents peuples?

Que serait un historien qui ne connaîtrait pas les lieux qui ont servi de théâtre aux faits qu'il raconte, qui en altérerait les noms, qui en confondrait les distances et qui ne pourrait vivifier ses récits de l'utilité ou du charme de leur description ? Que serait l'homme d'État, impuissant dans ses méditations à évoquer le monde par la pensée, à le dominer d'un coup d'œil, et à embrasser d'une vue synoptique les possessions des diverses nations, leur étendue, leurs limites, leurs ressources, leurs défenses naturelles ? Que serait un militaire marchant à l'aventure dans le pays qu'il doit attaquer ou défendre et, n'en connaissant avec précision ni les ports, ni les côtes, ni les fleuves, ni les montagnes, ni les routes, ni les villes, ni les productions, ni les mœurs ? A quelles entreprises intelligentes et fécondes pourrait se livrer le négociant sans le secours de la géographie ? Qui lui révélerait les lieux d'où il doit tirer certains produits, ceux où il doit en porter certains autres, la route qu'il convient de tracer à ses vaisseaux, les havres où ils trouveront un refuge, les marchés sur lesquels il peut espérer de vendre leur cargaison ?

Quant aux arts, aux arts libéraux proprement dits, ne sont-ils pas aussi tributaires de la géographie ? N'est-ce pas à cette science qu'Homère a emprunté les plus intéressantes de ses descriptions, et, après tant de siècles, n'est-il pas demeuré le premier et le plus sûr géographe de l'antiquité ? Virgile l'a suivi dans cette voie et l'on sait quelles riches couleurs il a su répandre sur tous les lieux où le destin pousse son héros. Dans notre moderne littérature l'immortelle et ravissante idylle de Paul et Virginie ne ressemble-t-elle pas par beaucoup de points à une délicieuse relation de voyage ? N'a-t-elle pas dû d'abord une partie de son succès à la surprise excitée par la nouveauté des tableaux enchanteurs qu'offrait la scène où elle se passe? N'est-ce pas une séduction semblable qui a aussi déterminé la vogue des aventures d'Atala?

Parlerons-nous du peintre ? Appelé à reproduire les actions de tous les siècles, les sites de tous les pays, il a besoin de réunir sur sa palette les couleurs du monde entier, de même que les formes en doivent être familières à ses crayons. L'architecte, de son côté, ne peut parvenir à connaître tous les styles qu'en parcourant, au moins par l'étude, et le globe et les âges. Enfin le musicien, pour rajeunir ses accents, ne va-t-il pas de temps en temps puiser des inspirations nouvelles dans ces airs nationaux d'un effet si irrésistible, mais dont on sent mieux encore le charme quand on connaît les mœurs des peuples qui les chantent et le caractère des lieux qui les ont inspirés.

Ce que nous demandons aux classes supérieures, en faveur de la géographie, ce n'est donc pas une part plus large dans leurs loisirs, car il est impossible que les nécessités de leurs professions diverses ne les poussent pas à cette étude d'une manière plus ou moins directe. Ce que nous venons réclamer d'elles, c'est un intérêt plus ostensible, un dévouement plus marqué pour cette science. Ce n'est pas assez d'en être le solitaire adepte, il faut s'en montrer le patron avoué et tutélaire.

Avant 1848, notre Société a compté jusqu'à 400 membres, aujourd'hui elle a tout au plus moitié de ce nombre. Elle aussi a souffert de ces jours néfastes durant lesquels la barbarie menaçait d'engloutir les sciences, les arts, la société elle-même. L'orage a dispersé une partie de nos amis, il faut que les beaux jours qui brillent maintenant sur la France nous rapprochent et nous réunissent.

Le sage et puissant génie de l'Empereur, protecteur de notre Société, a rendu à la France, dans les conseils de l'Europe, le rang qui lui avait si longtemps appartenu : c'est un puissant aiguillon pour nous livrer avec un légitime orgueil et avec un sentiment de patriotisme satisfait à l'étude de la géographie politique.

Quant à la géographie de la science, de la philosophie, du commerce, la paix, scellée à Paris entre un trône consolidé par 8 millions de suffrages et un berceau entouré de tant de vœux et de tant d'espérances, la paix vient de lui ouvrir les horizons les plus riants et les plus étendus. En effet, Messieurs, à quelle autre époque s'est-il manifesté une disposition plus marquée à l'union fraternelle des peuples? Tout semble tendre à ne former qu'une seule et même famille des branches éparses de la grande famille humaine. Les voyageurs en cherchent avec intrépidité les rameaux encore inconnus ; on rapproche les continents en coupant les isthmes; les divers États, en faisant disparaître leurs limites sous le niveau des voies ferrées ; la locomotive et la vapeur s'unissent et combinent leur puissance pour faire le tour du monde en aussi peu de temps qu'on en mettait naguère à faire le tour de France, et l'on tend chaque jour quelques-uns des fils de ce réseau électrique, qui bientôt fera circuler la pensée autour du globe avec la même rapidité qu'elle se meut dans le cerveau humain. C'est le moment pour tous les esprits éclairés, pour tous les cœurs généreux de réunir leurs efforts et de prêter leur concours à ce qui peut amener la prompte réalisation de si nobles projets, de si sublimes entreprises.

RAPPORT

SUR LE CONCOURS AU PRIX ANNUEL POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE,

Au nom d'une Commission composée
De MM. d'Avezac, Daussy, Vivien de Saint-Martin, Alfred Maury,
et Jomard, rapporteur.

D'importantes découvertes ont été faites, ces dernières années, dans l'intérieur des continents comme dans les mers arctiques : aucune peut-être ne dépasse en intérêt celles qui ont été heureusement accomplies au cœur de l'Afrique ; mais, parmi les récents voyages qui ont révélé de nouvelles parties du continent africain, couvertes jusqu'ici d'un voile presque impénétrable, se place au premier rang celui de John Richardson et de ses intrépides compagnons de voyage, le docteur Henri Barth et le docteur Adolphe Overweg; faut-il qu'en célébrant aujourd'hui les heureux travaux du second de ces explorateurs, nous ayons à déplorer la mort des deux autres !

Tous étaient partis de cette capitale, il y a bientôt sept ans, riches d'intelligence, comme de courage et d'instruction, comme de force et de santé : tel est, hélas, le sort trop ordinaire des voyageurs en Afrique, avant et depuis Mungo Park; et, pour ne remonter qu'à la mémorable expédition anglaise de 1824, qui nous a dévoilé l'existence du grand lac Tsâd, du fleuve Schari et des montagnes du Mandara, il ne reste plus de Clapperton, Oudney et Denham, qu'un souvenir glorieux. Plus heureux que tous, le docteur Henri

Barth a triomphé des obstacles; il a triomphé du climat et de tous les périls; il est revenu en Europe sain et sauf; les autres ont succombé dans la terre d'Afrique à la suite de Hornemann, Park, Bowdich, et de Ritchie, de Laing, Oudney, Denham, Clapperton, et de vingt autres, victimes de leur généreux dévouement : qu'un éternel honneur s'attache à ces noms vénérés et que celui qui seul a survécu à ses compagnons de voyage recueille l'expression de notre sympathie!

Personne n'a ignoré, personne n'a oublié qu'un bruit sinistre avait couru à son sujet; toutes les apparences venaient à l'appui, et une lettre du sultan de Bornou confirmait la triste nouvelle (1). Grâce au ciel, celui qui allait, pour sauver au moins ses papiers et ses collections, recueillir les fruits de ses découvertes, menacés de périr comme le voyageur, a rencontré, au lieu de ces débris seulement, le voyageur lui-même, plein de vie, et riche de tout son butin scientifique : événement qui a été salué des acclamations de toute l'Europe savante! On comprend la surprise et la joie que ressentirent les deux voyageurs à cette rencontre, vraiment dramatique autant qu'inespérée : puisse le docteur Edward Vogel (2) qui, après cet heureux jour, a voulu aussi, à son tour, s'illustrer par quelque grande découverte et pénétrer dans des régions inconnues, être aussi favorisé que le docteur Barth, et revenir bientôt nous apprendre quels pays, quelles populations séparent le cours du Schari de la côte de Mombaz.

---

(1) Le docteur Vogel, par une lettre du 18 juillet, de Kouka, annonçait la mort de Barth, à Meroda, 100 milles au nord-est de Sakkatou.

(2) Attaché à l'expédition, comme botaniste et astronome, après la mort de John Richardson.

L'expédition Richardson, Barth et Overweg est généralement connue, du moins pour le théâtre qu'elle embrasse, et dans ses principaux résultats. Il serait superflu de revenir sur la marche des voyageurs dans le pays d'Aïr (Ahir), ou autour du lac Tsâd, ou dans l'Adamowa, où le docteur Barth pénétra en 1851, et révéla l'existence du Bénoué surnommé *la mère des eaux*, qui se confond avec la Tchadda et s'écoule dans le Kouara. Déjà la Société de géographie a reconnu l'importance de cette dernière découverte et lui a décerné une juste récompense; mais l'année 1853 a été signalée par un voyage non moins fructueux, et qui a eu en Europe un retentissement encore plus grand : nous voulons parler du voyage à Tombouctou et au Kouara supérieur.

A peine le docteur Adolphe Overweg eut-il succombé, sous les yeux du docteur Henri Barth, que celui-ci, seul alors de toute l'expédition, entreprit, avec une nouvelle ardeur, de continuer l'exploration : il flottait entre trois voyages, également difficiles et périlleux : aller du lac central au sud du Dârfour; se porter à Mombaz sur la mer des Indes; enfin, explorer le haut Kouara et tout le pays situé entre Sakkatou et Tombouctou. Ce dernier projet fixa son irrésolution. Renonçant à l'offre que lui faisait le sultan du Bornou de le garder à Kouka comme représentant l'Angleterre, et aidé de la protection de ce prince, il se mit en route à la fin de novembre 1852; le 6 mars de l'année suivante il était à Kaschna, et le 7 septembre il faisait son entrée dans la ville célèbre, en grande cérémonie, accompagné d'une suite nombreuse que précédait le frère du gouverneur, et se disant envoyé du grand sultan de Stamboul. Il avait marché au nord-nord-ouest, traversé le grand fleuve à Saÿ, et l'avait remonté au milieu de canaux compliqués et débordés, visité deux grandes villes, Libtako et Saraiyamo.

Le séjour du docteur s'était prolongé beaucoup contre son gré, tantôt par les attaques de la fièvre, tantôt par les obstacles de tout genre qu'on mettait à son retour à Sakkatou. Le fanatisme et l'humeur farouche d'une portion des habitants, les menaces des Fellatas et des Touâreg, enfin les fatigues qu'il avait essuyées depuis son départ du lac Tsâd, voyage de 2000 milles, ajoutaient beaucoup à ses ennuis.

Pendant une partie de ce séjour, il était dans son habitation, comme enfermé et au secret. Toutefois, pendant deux mois de résidence, il a pu faire une multitude d'observations de toute espèce. Il a déterminé la latitude, la longitude approximative, dessiné et décrit les édifices de la ville, étudié son langage, ses mœurs et son importance commerciale, et, tout le temps, il a conservé la même persévérance et le même courage.

La ville de Tombouctou est de forme triangulaire ainsi que l'avait dit Réné Caillié (1); la population n'est pas aussi considérable qu'on le croyait jadis; mais elle renferme des maisons bien bâties et de belles mosquées ; le marché n'est pas aussi important que celui de Kano. Tombouctou est sur la lisière même du Sahara, au point le plus septentrional du grand fleuve. Les Touâreg, campés à peu de distance, exercent sur la ville de Tombouctou une grande influence, et leur présence y entretient une agitation continuelle.

---

(1) On a fait ailleurs le parallèle des deux voyages de Réné Caillié et du docteur Barth (voyez le *Bulletin* d'octobre et novembre 1855, pag. 301-312).

Il faudrait posséder le journal du docteur Barth, pour compléter ces notes sur son voyage et en donner une idée juste ; ce journal s'imprime en ce moment même ou sera bientôt mis sous la presse ; c'est alors qu'on pourra l'apprécier (1); mais le fait seul de l'arrivée à Tombouctou et d'un long séjour dans cette ville mystérieuse, suffit pour assigner au voyage du docteur la première place parmi tous ceux qui se rapportent à l'année 1853 ; c'est pourquoi la Commission, dont j'ai l'honneur d'être l'organe, lui décerne le grand prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie. La médaille d'or de la Société française de géographie va prendre place à côté de celle que le Sénat de Hambourg, ville natale du voyageur, vient de faire frapper en son honneur (2).

Maintenant l'Afrique orientale appelle les investigations des voyageurs. Les rivières qui débouchent dans la mer des Indes, de Mombaz aux environs de l'équateur, doivent partir d'une suite de montagnes élevées qui, sur le versant opposé, donnent naissance à d'autres grands cours d'eau, tels que ceux qui s'écoulent dans le bassin du Nil. Or, une circonstance nouvelle s'est produite dans ces derniers temps; le moment n'est pas éloigné où, la nouvelle voie entre les deux mers étant ouverte, les navires arriveront à Mombaz deux à trois fois plus vite que par le Cap. La solution des grands problèmes de la géographie africaine sera, par là même, facilitée et accélérée, et l'on pourra, enfin, faire disparaître ce réseau inextricable de lacs *en chapelet* et de cours d'eau entrecroisés, sans origine et sans issue connue et la plupart fantastiques, dont les cartes ont été longtemps surchargées.

---

(1) L'ouvrage aura cinq à six volumes et sera accompagné d'un grand nombre de cartes, de tableaux, de figures, de vocabulaires et de recherches sur les idiomes.

(2) Voici la légende de la médaille de la ville de Hambourg, en 7 lignes :

Dem | kühnen | und glucklichen | erforscher Afrikas | Hamburgs Sohne Dr Joh. Heinr. BARTH | der Senat | den Ioctober 1855.

La Commission a pris connaissance des explorations récentes faites dans l'Amérique centrale, à plusieurs époques, par M. George Squier, citoyen des États-Unis. Le savant voyageur s'est distingué depuis longtemps par ses travaux et ses publications sur l'archéologie américaine et sur divers sujets importants de géographie et de statistique (1). Le plus récent de ses ouvrages qui a pour titre : *Remarques sur l'Amérique centrale, particulièrement sur les États de Honduras et de San-Salvador* a, entre autres, fixé notre attention. Il a paru en anglais et en espagnol; Honduras en est le sujet principal. L'exploration complète du territoire compris entre la baie de Fonseca, sur le Pacifique, et Porto-Caballo sur l'Atlantique a été faite en 1853 par M. Squier, le lieutenant Jeffers de la marine des États-Unis et plusieurs autres Anglo-Américains: elle avait pour but d'étudier la meilleure direction à suivre pour un chemin de fer, faisant communiquer un Océan à l'autre. Ce travail a donné lieu à un grand nombre d'observations géographiques, topographiques et statistiques, et il en est résulté: 1° une grande carte, très riche en détails sur les lagunes, les montagnes et tous les accidents du terrain; 2° plusieurs cartes partielles pour faire connaître les ports situés sur les deux océans; 3° des observations météorologiques. Les positions des principaux lieux ont été déterminées par des mesures exactes. L'État de San-Salvador, les États de Guatemala, Nicaragua et Costa-Rica, la côte des Mosquitos, les productions du pays, les aborigènes de ces diverses contrées, tous ces sujets ont été traités dans les publications de M. G. Squier; enfin les antiquités américaines ont été l'objet de ses investigations assidues dans l'État de Nicaragua; cet intéressant sujet sur lequel la Société de géographie a, la première (en 1826) appelé, par des prix, l'attention du monde savant et les excursions des voyageurs (1), a reçu des recherches de M. G. Squier les plus vives lumières. Enfin nous signalerons comme un travail neuf et original la coupe de la chaîne des Cordillères, dessinée sur une très grande échelle, et qu'il a soumise à la Société dans sa séance du 23 janvier 1852; aussi la Commission n'a pas hésité à décerner à ce voyageur sa grande médaille d'argent.

---

(1) La vallée du *Missisipi*, 1 vol. in-4°; — *Nicaragua*, sa population, ses monuments, etc., etc., 2 vol. New-York, 1852.

JOMARD.

---

(1) Prix pour les antiquités américaines. (Voy. le 5ᵉ volume du *Bulletin* de la Société de géographie, année 1826, p. 595.)

NOTICE

SUR LES DÉCOUVERTES RÉCENTES DES MISSIONNAIRES DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE ET SUR L'EXISTENCE DE PLUSIEURS GRANDS LACS DANS L'INTÉRIEUR DE CE CONTINENT.

Lue à l'assemblée générale du 4 avril 1856.

L'Afrique n'est plus aujourd'hui comme jadis cette terre inconnue et mystérieuse que dévoraient les rayons du soleil, ce n'est plus un vaste plateau sec et aride auquel on ne parvenait de l'est ou de l'ouest qu'en gravissant des chaînes de montagnes qui en formaient les rampes.

Au nord de l'équateur on a reconnu l'existence d'un bassin intérieur, celui du lac Tchad, recevant des fleuves, des rivières, et ayant dans son voisinage oriental d'autres lacs encore indéterminés de position, comme le lac Fittré.

Au sud, la découverte d'un autre bassin intérieur, celui du lac N'gami vient avec ses affluents ou ses dérivés: le Chobé, le Téogé, la Liambey, etc., etc., combler le vide de nos cartes.

Il est aujourd'hui, hors de doute que le centre de l'Afrique renferme aussi des amas d'eau considérables.

Nous allons faire voir que toutes les informations et surtout celles qui sont récemment parvenues en Europe tendent à faire reconnaître également, dans la région équatoriale, l'existence d'un vaste bassin intérieur dans lequel un ou plusieurs grands lacs servent de réservoir aux eaux qui s'y jettent, et à celles qui proviennent de la fonte des neiges ou des pluies intertropicales.

Depuis longtemps d'ailleurs, il était question de grands lacs situés dans cette région de l'Afrique, au sud de la ligne équinoxiale.

Ptolémée y plaçait les sources du Nil. Les géographes du moyen âge, d'après les informations des naturels, étaient arrivés à la même conclusion.

Aboulféda, sur l'autorité d'Ibn-Saïd, parle d'un lac sous l'équateur même, dont le centre avait pour latitude zéro et dont le diamètre dépassait 2 degrés, c'est-à-dire 50 lieues ; Pigafetta en indique un dans la même direction.

Le long de la côte orientale, et vers le 12^{me} degré, on avait par information la vague connaissance d'un lac Maravi que nos cartographes promenaient avec indécision d'un degré à un autre, sans lui assigner de position certaine ; lorsque, dans ces derniers temps, M. Desbrough-Cooley l'identifia avec le lac N'yassa ou N'yassi.

Ce géographe ayant eu l'occasion d'interroger, en 1835, un nègre du Wahiao, apprit de lui qu'en se dirigeant de Quiloa vers l'ouest, par Kungombé et Lukélingo la principale ville de son pays, on arrivait au pied de la montagne N'jesa et que de son sommet on pouvait voir à la distance de huit journées de marche, c'est-à-dire 40 ou 50 milles anglais, ce que les nègres appellent *une mer*, c'est-à-dire : *N'yassi*, dont la surface est couverte de nombreuses îles. L'informateur de M. Cooley ajoutait que ses eaux sont douces et abondent en poissons. On y navigue dans des canots faits d'écorces d'arbres cousues ensemble et assez grands pour contenir vingt personnes. La côte opposée ne peut être aperçue d'aucun endroit du Souahéli ou du Wabiao, mais il estimait la largeur du lac à trois journées de navigation ramant de six à huit heures par jour et relâchant la nuit dans les îles. Sa longueur vers le nord est d'au moins deux mois de marche (1). Le même nègre donnait comme riverains du lac les habitants du Mucaranga ou du Mono-Moëzi; pays marqué d'ailleurs dans les cartes portugaises, et dont le docteur Beke a précisé la position dans un de ses rapports.

Il résulte de ces indications, que vinrent confirmer d'autres informations, qu'il existe effectivement en Afrique un grand lac au sud de l'équateur; sa pointe méridionale atteint le 12^{me} degré, et son étendue, vers le nord, est considérable.

Plusieurs années plus tard, en 1849, M. Rebmann apprit dans son voyage au pays de Jagga, qu'à l'ouest de Mombaz, au delà de l'Ouniamési, contrée que l'on a depuis identifiée avec le Mono-Moësi, il se trouvait un grand lac du bord oriental duquel on ne pouvait voir le bord opposé, que ce grand lac sur lequel on naviguait avait un flux et reflux; il l'indiqua même sur la carte publiée par lui en 1850 (2). Mais d'après l'opinion du docteur Krapf, ce lac d'Ouniamési n'est pas identique avec le lac N'yassi ou N'yassa. Sa position peut le faire regarder comme le réservoir naturel des eaux descendant des massifs de montagnes auxquelles appartiennent le Kénia et le Kilimandjaro.

---

(1) *Recherches sur la géographie du N'yassi*, par W. Desbrough-Cooley, au tome XV du *Journal of the royal geographical Society of London*. (Voy. l'analyse de ce mémoire, par M. Vivien de Saint-Martin, aux *Annales des Voyages* de 1845, t. IV, p. 257.)

(2) *Church missionary Intelligencer*, années 1849 et 1850; et *Annales des Voyages*, 1849, t. II, p. 257.

Ces informations, concernant un grand lac équatorial, devaient acquérir encore plus de force du dernier rapport que M. Erhardt, qui partageait avec M. Rebmann les fatigues de la mission de Rabbai-M'pia, a fait parvenir à Londres (1).

Les environs de Mombaz où était le siége principal de la mission n'offrant point de débouché pour le commerce avec l'intérieur du pays, les missionnaires ne pouvaient être en rapport avec les marchands, qui, de l'intérieur, viennent à la côte pour faire leurs échanges. M. Erhardt, voulant d'ailleurs apprendre la langue kikamba que parlent les Ouakamba, se rendit au petit port de Tanga, situé au sud de Mombaz vers le 5ᵉ degré de latitude méridionale. Pendant les six mois de son séjour, il eut l'occasion de voir beaucoup de voyageurs, car cette ville est le point de réunion des grandes caravanes qui se rendent au pays des Wakuafi et des Masaï, et il constata que le commerce de la côte avec l'intérieur de l'Afrique se fait par trois routes principales qui ont leur point de départ : 1° à Tanga et quelquefois à Pangani, un peu au sud de Tanga ; 2° à Bagamóyo, vers le 6° 15′ de latitude ; 3° à Quiloa vers le 9ᵉ degré de latitude ; et qu'en partant d'un quelconque de ces points, dont la distance extrême est de près de 4 degrés, environ 100 lieues géographiques, on arrive, en se dirigeant toujours vers l'ouest, à un grand lac dont les habitants ne connaissent ni la fin, ni l'étendue.

---

(1) Voyez ce rapport avec la carte esquisse de M. Erhardt, dans le cahier 1ᵉʳ de 1856 des *Mittheilungen* d'Aug. Petermann, à la page 19. — Voy. également le mémoire de M. Rebmann, dans le *Church missionary Intelligencer* de février 1856, t. VII.

Ceux qui partent de Tanga (1) pour le pays des Masaï disent que le dernier lieu habité par ceux-ci est Burgenei, dans une contrée aride dont le sol pierreux est mêlé de soufre et sillonné par des sources d'eau chaude. Ils ajoutent : qu'une caravane d'environ vingt hommes s'étant dirigée de Burgenei vers l'ouest pour recueillir de l'ivoire, arriva, après huit journées de fatigues, à un grand lac au bord duquel habitent des Wamiamési, et qui s'étend vers le nord, le sud et l'ouest, au delà des points qu'ils peuvent voir.

Ils n'y découvrirent pas d'îles; les vagues montaient très haut ; l'eau était douce et le poisson abondait ; la distance de ce grand lac à la côte de Tanga et de Pangani est d'environ deux mois et demi à trois mois de marche (de six à huit heures par jour).

Les voyageurs partis de Bagamóyo (2) ou de M'boamaji, sur la côte orientale, atteignent, après trois ou quatre mois de marche, la ville d'Ujiji (Udchidchi), située sur les bords du grand lac dans le pays d'Ouniamési. Cette ville est habitée, en partie par des Arabes, en partie par des Wahas ; les premiers possèdent beaucoup d'esclaves et ont introduit dans le pays la culture du riz. Au nord de la ville, à seize journées de marche, et sur les bords de ce lac habitent les Waduisis ; ce peuple paraît appartenir à une belle race nègre, d'une peau fortement colorée. A l'est de ceux-ci se rencontrent les Walasowis, dans le pays desquels une grande masse d'eau sort de terre à hauteur d'homme, forme un petit lac, et se dirige de là comme un fleuve imposant, vers cette mer intérieure.

---

(1) *Mittheilungen* de 1856; n° 1. — *Church missionary Intelligencer* de février 1856.

(2) *Miltheilungen*, d'Aug. Petermann, 1856 ; n° 1. — Rapport de M. Erhardt, et *Church missionary* de février 1856.

A Udjiji, on passe le lac à la voile ou à la rame; dans le premier cas, on emploie environ neuf jours, dans l'autre, environ trente jours, pour atteindre dans une direction occidentale le pays des Wabogas où l'on recueille du minerai de cuivre, que l'on traite à Udjiji même.

Ce grand lac reçoit des habitants le nom de *Ukérévé;* l'eau en est douce, mais paraît fortement agitée, car les vagues montent très haut; le poisson y abonde.

La route de Quiloa qui se dirige vers la partie la plus méridionale du lac est la plus courte et par conséquent la plus fréquentée, la mieux connue. Les Arabes et les Souahélis qui se rendent dans l'intérieur pour la traite des esclaves, la suivent d'ordinaire. Le voyage de Quiloa jusqu'aux bords du lac se fait en trente jours. Ces marchands ont, comme ceux du Soudan, des femmes, des enfants, toute une famille enfin, dans chacune des contrées de départ et d'arrivée (1).

En treize jours de marche, en partant de Quiloa, on atteint les bords du Rufuma, grande rivière large et profonde qui descend des montagnes du Wahiao. On la passe sur un pont de roseaux, mais il faut acquitter un péage de perles de verre. Un peu avant d'atteindre le Rufuma, la route se bifurque, et ses deux branches conduisent chacune à un gué du lac N'yassa, l'un situé à l'ouest, l'autre au sud-ouest du point de bifurcation.

---

(1) *Mittheilungen* de A. Petermann; n° 1. 1856. — Rapport de M. Erhardt. — Voir aussi la lettre de M. Rebmann dans le *Church missionary* de février 1856.

Des montagnes du Wahiao, quand l'air est pur, on distingue les collines du pays des Waniasas ou Wanianja, situées de l'autre côté du lac. Le gué de l'Ouest prend le nom de G'nombo sur la côte orientale et de Zenga sur la côte occidentale du lac; en ce point, sa largeur est telle que l'on peut apercevoir les habitants de la rive opposée, mais sans pouvoir toutefois s'en faire entendre. Ce passage est regardé comme si dangereux, qu'il n'est entrepris qu'avec un calme parfait, et pour cette raison, on n'emploie pas de voile, mais seulement la rame; la traversée dure, suivant l'estime africaine, depuis le premier chant du coq jusqu'à ce que les poules reviennent au perchoir. Un père et son fils, ni deux frères, ne voudraient passer ensemble dans la même barque, afin d'éviter la mort probable de toute une famille. Afin de s'assurer que les eaux sont réellement calmes, on y jette à trois reprises différentes, une petite fleur; si chaque fois, la fleur tombe droit au fond, le passage peut être entrepris le lendemain. Cette épreuve s'appelle *Kademba-Niandscha*, l'examen du N'yassa. Lorsque les nègres sont revenus heureusement de leur dernier passage, on célèbre une fête de réjouissance nommée *Kirosi.* Celui qui n'a jamais tenté la traversée reçoit le surnom de *Kiwerenga-Masira, Compteur d'œufs,* c'est-à-dire homme qui se renferme chez lui (1).

Le gué du sud-ouest prend sur la rive orientale du lac, le nom de M'jenga, et sur la rive occidentale, ceux de Zangui et de Zandengue. En cet endroit, on peut héler les bateliers d'un bord à l'autre, c'est ce que rappelle d'ailleurs le mot *Zandengue*, qui signifie « *viens me prendre.* » Les peuples de la rive occidentale sont les Wanianja dont le nom changé en celui de Waniasas, désigne alors toutes les tribus qui font passer le lac dans leurs barques (1).

---

(1) *Church missionary Intelligencer* de février 1856. — Lettre de M. Rebmann.

Ce lac, dans la partie située au sud de G'nombo, porte le nom de *N'janja-N'dogo,* ou petit N'yassi; mais vers le nord, où personne ne s'aventure de peur de perdre de vue ses rives, il se nomme *N'janja-M'Kouba*, ou le grand N'yassi.

On sait qu'il s'étend au loin dans l'intérieur, mais personne ne peut dire ses limites; ce que nous devons, aux informations de M. Erhardt, c'est que les Waniasas en suivent les bords pendant plus de quarante journées de marche, du pays des Wamueras, au sud, à celui des Wakamanga, ou Wadumbunga à l'ouest, sans en trouver la fin; en ce point, il est très large, et d'une rive on ne peut apercevoir l'autre.

Le grand lac sur sa rive orientale et principalement au nord est très peuplé « *comme une fourmilière,* » dit un voyageur (2); les tribus riveraines sont : les Waserida, les Wadusi, les Wasonge, les Waha, les Wavinsa, les Waïlala, les Wapongo et les Wafipa; vers le sud où il tourne à l'est, il y a aussi de nombreuses tribus, comme celles des Wagwido, des Wahihao et des Wamakua. etc. La rive occidentale est au nord peu peuplée ; nous n'avons à citer au point où le lac a sa plus grande largeur (d'après l'esquisse de M. Erhardt), que les Warua, les Waboga et les Warembe, ces derniers sont désignés comme anthropophages. Mais plus au sud, là où le lac se rétrécit, et est connu plus particulièrement sous le nom de lac *N'yassa* ou *N'yassi*, on retrouve les populeuses tribus des Waniasas ou peuple de N'yassa qui prennent le nom de Wakamdunda, *montagnards*, Wakumbodo *habitants des basses terres*, ou *du nord*, suivant qu'ils résident dans l'intérieur du pays ou sur les côtes (1). Parmi les tribus des Waniasas, nous devons nommer les Wamaravi ; leur pays est appelé Maravi, ils habitent la plaine à une demi-journée à l'ouest des bords du lac, auquel on a, pendant longtemps, donné leur nom.

---

(1) On arrive également aux deux passages du N'yassa, Q'nombo et Mjenga en partant de Kisanga, port situé vers le 12° 8' de latitude. Pour gagner le premier passage on prend alors une direction ouest-nord-ouest, tandis que pour gagner le second il suffit de se diriger franchement vers l'ouest.

(2) Voir le rapport de M. Erhardt dans les *Mittheilungen* de M. Petermann.

Tels sont les principaux points du rapport de M. Erhardt en date du mois de janvier dernier. Il en résulte que les marchands de la côte orientale de l'Afrique lui ont représenté le lac d'Ouniamési ou plutôt Ukérévé comme une extension du lac N'yassa ou N'yassi ; que l'Ukérevé baignerait au nord le pied des montagnes situées sous l'équateur, et d'où descendent dans le lac de grandes chutes d'eau. Du versant septentrional de ces montagnes dont le massif du Kénia au pays d'Oukambani semble être le prolongement, viendrait sans doute une des branches du fleuve Blanc, tandis que leur versant méridional enverrait ses eaux : en partie à l'océan Atlantique, par le Zaïre ou Congo ; en partie à l'océan Indien, par le Job et la

---

(1) Rapport de M. Erhardt dans les *Mittheilungen*, n° 1 de 1856.

Dana ou Ozi, et formerait, en tombant dans le lac, les grandes cascades dont nous venons de parler.

M. Erhardt n'était pas disposé à ajouter plus de foi qu'il ne le fallait aux informations de ces indigènes, mais ce qui le frappait cependant, c'était cet accord unanime : qu'en parlant d'un point quelconque de la côte orientale, sur une étendue d'au moins quatre degrés, environ cent lieues, et en se dirigeant vers l'ouest, on arrivait, forcément, à un grand lac dont les riverains ne connaissaient pas la fin, ni vers le nord, ni vers le sud. Au mois d'octobre 1854, il se trouvait à Kisuludini près de Mombaz, avec M. Rebmann (1), et comparait les différents rapports qu'il avait recueillis, lorsqu'un nègre, qui, depuis plus d'une année, était au service de M. Rebmann, vint apporter une nouvelle chance d'exactitude aux informations de M. Erhardt. Il était du pays de Kumpande, à l'ouest du lac N'yassa, et il affirmait que de ce pays, en marchant le tiers d'une journée vers l'est, on atteignait le N'janja ou N'yassi, et qu'on le retrouvait encore en marchant trois journées vers le nord; il confirmait d'ailleurs la plupart des renseignements recueillis par M. Erhardt. Ce dernier construisait alors l'esquisse de sa carte ; ces renseignements qui corroboraient ce qu'il avait appris à Tanga, le décidèrent alors à admettre la réunion du N'janja avec l'Ukérévé ou grand lac d'Ouniamési.

Enfin le révérend Sir W. Koelle, auteur de la *Polyglotta africana*, cite dans ce savant ouvrage (2) plusieurs témoignages de nègres venus de l'intérieur à la côte occidentale accusant l'existence bien loin dans l'est d'un grand amas d'eau qui porterait dans leur pays le nom de *Reba* ou de *Liba*.

---

(1) Voir la lettre de M. Rebmann dans le *Church missionary* de février 1856.

(2) Voir les pages 11, 12, 13, 20 de la *Polyglotta africana;* et le *Church missionary* de février 1856.

Il n'est donc pas douteux qu'au sud de l'équateur, comme le supposait Ptolémée, il existe un ou plusieurs grands lacs. Maintenant devons-nous entièrement accepter la carte conjecturale de M. Erhardt, et en ce qui concerne la réunion du lac N'yassa avec l'Ukérévé et relativement à l'immense étendue de ce dernier? Nous ne le croyons pas, il faut encore agir en cela avec la plus grande réserve, et attendre qu'un Européen ait vu par lui-même ces grands amas d'eau, qui, peut-être, très voisins les uns des autres, ne se joignent qu'accidentellement et seulement à l'époque des grandes pluies intertropicales; on expliquerait alors la formation de ces gués si fréquentés, par une route momentanément inondée passant entre les lacs ainsi que nous savons que cela a lieu entre les Sebkhas de notre Algérie.

Quant à l'étendue du lac, on pourrait même dire de la mer d'Ukérévé, si elle approchait seulement des proportions que lui donne M. Erhardt dans son esquisse, elle serait, en prenant l'évaluation la plus modérée, d'environ 1200 lieues géographiques carrées, car il l'étend du 27ᵉ degré au 22ᵉ de longitude orientale, et de l'équateur au 10ᵉ degré de latitude méridionale.

Mais ce qui demeure acquis, et ce que nous constaterons ici pour terminer, c'est qu'il existe au sud de l'équateur entre la ligne équinoxiale et le 15ᵉ parallèle, et du 20ᵉ au 35ᵉ de longitude orientale un large bassin, dans lequel on rencontre des lacs, dont l'un a une très grande étendue, que ses eaux sont douces, nourrissent beaucoup de poissons, et s'élèvent parfois en vagues tumultueuses. Ce bassin équatorial est analogue aux bassins du lac Tchad au nord, du lac N'gami au sud du continent ; il est entouré de montagnes vers le midi, l'ouest et le nord ; à l'est, il détermine une vaste plaine dans laquelle s'élèvent dans la direction sud-nord des massifs montagneux complétement isolés paraissant rejoindre la grande chaîne qui au nord limite le bassin. Ces massifs montagneux qui coupent ainsi la grande plaine parallèlement à la côte orientale sont ceux de l'Ousambâra, du Paré, du Kisongo, de l'Ugóno, du Kadiare, du N'dara, du Bura, du Jagga auquel appartient le Kilimandjaro, du Kénia et du Kukuyu. D'après les observations personnelles de M. Rebmann, ils ne forment pas une chaîne continue, mais ils laissent entre eux des espaces libres qui permettent au voyageur de les dépasser sans les gravir : entre cette ligne de montágnes et la côte de la mer des Indes, la grande plaine se relève pour former un bourrelet qui, vu de la côte, présente l'aspect d'une chaîne de montagnes ; telle est à l'orient la limite de ce grand bassin équatorial.

L'ensemble de nos connaissances sur l'Afrique s'augmente donc de jour en jour, ainsi qu'on le peut voir, par ce qui précède, de faits nouveaux ou d'informations qui, se corroborant les unes les autres, acquièrent souvent le caractère de la certitude. Nous sommes redevables de ces derniers au zèle infatigable des missionnaires de Londres. Ils ont tracé aux explorateurs européens futurs une nouvelle route vers l'intérieur de l'Afrique. Le voyageur aventureux qui, le premier, pénétrera dans les montagnes que MM. Krapft, Rebmann et Erhardt, n'ont fait qu'entrevoir vers l'équateur ; l'homme qui fixera la vraie position des sommets neigeux du Kénia et du Kilimandjaro, et qui parviendra à reconnaître les cours d'eau qui en descendent vers l'un ou l'autre des océans, aura certainement droit à la reconnaissance de ceux qui portent un grand intérêt à l'avancement des sciences géographiques. La gloire de pareilles découvertes tendant à résoudre un problème qui, depuis Ptolémée, a été l'objet de tant de savantes préoccupations, rejaillirait certainement sur le gouvernement qui aurait ordonné ou organisé une telle entreprise. Est-il besoin d'ajouter que nous serions heureux et fier de voir la France prendre aussi sa part de ces glorieuses et pacifiques conquêtes dues au génie infatigable et persévérant de nos voisins d'Outre-Manche ?

V. A. Malte-Brun.

L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE FRANÇAISE.

Les premières expéditions espagnoles qui remontèrent l'Orénoque rencontrèrent à 160 lieues de la mer, des Indiens appelés *Guayanas* établis au sud du fleuve, et dont ils empruntèrent le nom pour l'imposer à toute la région comprise entre les bouches de l'Orénoque et celles du Marañon. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, on employait concurremment le nom de *Guyana* et celui de *Caribana* ; ce dernier en souvenir des Caraibes, signalés par les rapports du temps comme un peuple redoutable, anthropophage même. Les Guayanas ont disparu, mais leur souvenir est resté attaché à une contrée quatre fois aussi vaste que la France, qui n'en possède d'ailleurs qu'une très faible portion.

Le premier voyage sérieux qui nous ait fait connaître la Guyane est celui d'un Anglais, Laurent Keymis, marin hardi et bon observateur, qui longea toute la côte entre l'Araouari et le Maroni, et entra même assez avant dans l'Oyapock. Nous lui devons une liste fort curieuse des tribus indiennes qui occupaient le pays à cette époque (1596). Le voyage romanesque de Raleigh, qui avait précédé Keymis de plusieurs années, ne rentre dans notre cadre, que parce qu'il atteste la présence des Français dans l'intérieur de la Guyane, antérieurement aux autres explorateurs. Raleigh dit expressément que les Français venaient *fréquemment* dans ce pays à la recherche des terres intérieures où se trouve l'or, mais qu'ils ne prenaient pas la route la plus directe, cherchant à y pénétrer par le Marañon.

Raleigh avait raison au point de vue de son temps, où l'on croyait à l'Eldorado et au lac merveilleux de Parime, dans le nord-ouest de la Guyane. Mais la découverte récente d'un gîte aurifère dans le haut de l'Aprouague donne lieu de penser que les Français du xvi^e siècle n'étaient pas mal inspirés en cherchant à aborder les pays de l'or par les grands affluents de gauche des Amazones.

Malheureusement ces premiers voyageurs étaient des *coureurs des bois* plus que des découvreurs proprement dits : aussi, même sous le règne de Louis XIII, nous n'avions sur la Guyane intérieure que des fables ridicules, comme celles de tribus d'Indiens acéphales, ayant le visage au milieu de la poitrine, qui illustraient encore les cartes de Hondius et autres. Cependant, dès 1601, le fameux Jean Moquet avait visité les tribus déjà vues par Keymis : en 1624, une expédition avait reconnu toute la côte et notamment l'île de *Cajanabo* ou Cayenne, dont les belles collines boisées charmèrent la vue de nos navigateurs, en se détachant vivement au milieu d'un pays bas et noyé. Des établissements avaient été tentés dans cette île et sur les bords du Maroni, et des compagnies s'organisaient à Paris et à Rouen, sous l'impulsion de Richelieu, pour une colonisation active.

L'histoire de ces essais n'appartient pas assez à notre sujet pour que nous puissions nous y arrêter : disons seulement qu'en dépit de fautes innombrables, la colonisation marcha vigoureusement sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, et ne fut pas retardée par les guerres maritimes qui remplirent ce siècle. Nous avons sous les yeux quelques pièces du temps qui donnent en partie le secret de cette fièvre d'émigration à laquelle nous devons nos plus belles colonies : les vers suivants, par exemple, imprimés au bas d'une jolie carte-prospectus, lancée probablement par une compagnie privilégiée. Ils prouvent que la science du prospectus n'est pas aussi nouvelle qu'on l'a quelquefois pensé :

Dans ces heureux païs depuis peu recogneus
Où l'air calme et serein rit toujours sur la terre,
Les hommes vont sans honte et les femmes tous nuds,
Libres des passions qui nous firent la guerre.

Là de tailles, d'impôts, de procès et d'exploits,
D'avides procureurs toute crainte est bannie,
Et suivant seulement les naturelles loix
Un chacun vit content et selon son génie.

Les vers sont plats, mais ils sont fort clairs, et sans doute le nombre des gens qui avaient à se plaindre des impôts, des exploits et des procureurs était fort grand en France, car dans les dernières années du xvii^e siècle, les établissements français de Cayenne, de l'Oyac, de la Comté et des rivières voisines étaient déjà presque aussi importants qu'aujourd'hui. En revanche l'intérieur continuait à rester fermé, et on ne le connaissait que par les relations des indigènes qui venaient aux missions ou aux établissements. On savait vaguement que la source du Maroni était à trente ou quarante journées de la mer et que les Acoquas étaient la tribu la plus puissante des hautes terres.

En 1674, deux missionnaires, les PP. Grillet et Bechamel, partirent de Cayenne et remontèrent l'Oyac pour aller évangéliser cette grande tribu. Ce voyage offrait des dangers, car plusieurs tribus qu'il s'agissait de convertir passaient pour anthropophages. Des naturels interrogés par le P. Bechamel, lui avouèrent « qu'en ce moment les Acoquas achevaient de faire bouillir dans leur marmite une nation qu'ils venaient de détruire » : mais d'autres Indiens en racontaient autant des Nouragues, qui n'en étaient pas moins à demi civilisés.

Quoi qu'il en soit, la petite expédition quitta l'Oyac, à la crique Nourague, s'enfonça résolument dans les mornes et les forêts, en tirant d'abord au sud, puis au S.-S.-O., passa l'Aratave, et reçut une hospitalité assez cordiale chez les Nouragues, où il fallut rester un mois en attendant la confection d'un canot qui devait servir à remonter l'Aprouague. Le P. Bechamel employa ce temps à apprendre le nouragae, langue différente du galibi qu'il savait déjà, et très gutturale.

Le 10 avril, nos Français se rembarquèrent, passèrent successivement trois sauts, dont le dernier sous le 2° 46′ N., et entrèrent dans la rivière Tenaporibo, profonde, rapide, tortueuse et resserrée par de grands arbres qui embarrassaient beaucoup la navigation, en mêlant leurs branches au-dessus des eaux et en formant ainsi des grands berceaux naturels difficiles à franchir. Le 18, après une navigation de 24 lieues sur la Tenaporibo, on s'enfonça dans les terres, et 15 lieues plus loin, « nos trois conducteurs, dit le P. Grillet, nous montrèrent deux petits ruisseaux, qu'ils disaient être Tenaporibo et Camopi, qui étaient fort rapides, et à 5 ou 6 lieues de là, Tenaporibo est large de 40 pieds et profond de 12, à fond de cuve, et à 15 lieues ou un peu plus, la rivière de Camopi est aussi grande que la Seine au-dessous de Paris, d'où on peut conjecturer quel circuit elle fait. »

Après avoir passé l'Eiski, qui tombe dans l'Inipi, les voyageurs descendirent cette dernière rivière pendant 10 lieues et débouchant dans le Camopi, ils le remontèrent avec des peines infinies à cause de sa rapidité et de ses sauts innombrables. Le 4 mai, on atteignit le premier village des Acoquas, situé sous le 2° 25′ N. Les missionnaires y demeurèrent quelque temps au milieu de cette tribu, dont le P. Grillet dit beaucoup de bien. Il ne leur trouve guère de défauts que le vol et la fourberie, avec un peu de polygamie :

quant à l'usage de la chair humaine, il avoue que ses néophytes l'aiment assez, et qu'on lui a même apporté un jour, comme morceau délicat, une mâchoire de jeune homme, mais il y voit une mauvaise coutume du pays, peu en rapport avec le caractère inoffensif de ces Indiens.

Les chaleurs obligèrent nos voyageurs à revenir à Cayenne par le chemin qu'ils avaient déjà suivi. Ils avaient rempli le but de leur excursion, et de plus, recueilli beaucoup de notes sur les tribus de l'intérieur. D'après eux, tous ces peuples, Pirious, Acoquas, Morons, Carana, Maranes, parlent la même langue, sans doute un dialecte du galibi. Interrogés sur l'existence de lacs à sables aurifères, les Indiens ne surent de quoi il était question. Plusieurs des renseignements donnés par eux aux blancs étaient évidemment erronés, comme par exemple ceux qui concernaient le cours des rivières, et dont D'Anville s'est servi pour construire sa belle carte. Quant aux déterminations astronomiques qu'ils nous donnent, nous ne savons sur quelles opérations elles avaient été basées.

Ce hardi voyage fut de longtemps le seul accompli dans l'intérieur de la colonie. Ce ne fut qu'en 1762, époque de la néfaste expédition de Kourou, que le gouvernement de la métropole donna une impulsion inouïe aux tentatives d'explorations de l'intérieur. Le chevalier Turgot mit en réquisition, pour cet objet, les meilleurs géographes du temps. G. De Lisle, Bellin, Mentelle, qui fut chargé des archives de la colonie, et de bons ingénieurs, comme Dessigny, Boulogne, Haumont, etc.

Les résultats furent rapides et décisifs. En quelques années, on eut des relevés détaillés de presque tous les fleuves de la colonie. Mentelle, aidé de Boulogne, remonta la rivière Kourou à moitié de son cours et explora les terres voisines : Tugny en fit autant pour le Sinnamari jusqu'au premier saut : Dessigny, en 1777, pénètre dans le Sinnamari jusqu'à Rouaoubo, et dans le Couriége jusqu'au saut Païra. Mais tous ces voyages partiels furent effacés par celui du naturaliste Leblond, qui, envoyé en Guyane par Louis XVI pour la recherche du quinquina, parcourut pendant plusieurs années l'intérieur de la colonie, suivit le cours de l'Oyapock, du Camopi, du Sinnamarï, du Couriége en entier, de la Mana et de l'Araoui jusque vers le 4° 35′ N. On regrettera toujours que le journal de ses voyages, dépouillé en 1820, par Poirson, pour la rédaction de sa carte de la Guyane, n'ait jamais été publié.

Le beau fleuve du Maroni ne pouvait rester en dehors des efforts tentés pour reconnaître le pays, et dès 1721, on l'avait superficiellement exploré jusqu'au premier saut, ou Armina. En 1776, un détachement colonial, parti de la pointe française, s'enfonçait dans l'intérieur à la hauteur de la rivière Ciparini, et trouvait partout de hauts plateaux ondulés, des forêts vierges, et peu ou point d'indigènes.

Le premier voyage qui nous a fait connaître le Maroni au-dessus d'Armina, date de 1731. Une expédition composée de 22 personnes, dont 5 ou 6 blancs, remonta l'Oyapock le 20 septembre de cette année, et arriva le 31 octobre chez les Armacoutous, en haut du fleuve. A quatre journées plus loin, était un lieu d'où sortaient des fleuves qu'on leur dit être l'Oyapock, le

Couyari, le Camopi et le petit Maroni. Après bien des contrariétés occasionnées par l'état de guerre entre les Indiens, on arriva sur l'Araoua où l'on construisit des canots, et l'on descendit cette rivière pour déboucher dans l'Ouahoni ou Maroni, que l'on trouva spacieuse, profonde, bordée de belles montagnes, mais coupée de sauts fréquents.

Trente-six ans plus tard, le géographe Simon Mentelle, directeur des archives coloniales, comme nous l'avons vu, exécuta lui-même un véritable voyage de circumnavigation autour de la Guyane. Remontant l'Oyapock, il visita aux sources de ce fleuve, la tribu des Aramichaux, descendit par des portages dans le bassin du Maroni, suivit l'Araoua, puis le Maroni même, et visita les Indiens Emerillons, établis dans des carbets voisins de la rivière Inini, parmi des terres à demi noyées. Puis, redescendant le fleuve dont nul autre voyageur que lui n'a relevé le cours supérieur, il regagna Cayenne par mer après un voyage de quatre mois (mars-juillet 1787). Il avait probablement fait cette importante excursion en vue de sa grande carte de la Guyane au 84,600^e, qui n'exista jamais qu'en projet.

Les années suivantes, la navigation du Maroni devint plus difficile par suite d'un obstacle assez inattendu. On sait que dans la première moitié du xviii^e siècle, les noirs marrons, échappés de Surinam et traqués par le gouvernement de cette colonie, formèrent, dans les hautes terres, une république barbare qui sut fatiguer les troupes hollandaises, alarmer sérieusement les colons et finalement obtenir une reconnaissance officielle. Du haut de la rivière Sarameca, les *Bosch* ou

Boërs (comme on les appelait) descendirent vers le Maroni, finirent par s'établir sur les deux rives, et évitèrent avec soin toute relation avec les colons français, sauf avec quelques traitants et avec les Pères des missions de Sinamari et de Kourou.

La colonie française eut aussi, comme sa voisine, ses expéditions contre les marrons, mais la science y gagna beaucoup moins. En 1720, le chef noir Mahongue alla former au village Poire, près Macouria, un groupe de marrons qui subsista longtemps et fut découvert et maltraité par MM. Duchassis et Froissard, en 1753. En 1749, M. de Préfontaine, colon influent qui avait été nommé gouverneur de Cayenne, se mit à la tête d'un corps de milice et se dirigea vers le massif de mornes où la Tonnegrande, la rivière du Sault et la Macouria ont leurs sources. Après trois semaines de courses incertaines, il découvrit le premier village marron, nommé Saint-Jean ; un peu plus loin, celui d'André, et enfin, à la montagne de Plomb, un quartier-général de trente-deux cases, où il ne trouva personne. Deux noirs, qui étaient à l'affût dans les environs, ayant été pris par ses gens, lui servirent de guides jusqu'au village du Sault, groupe important de cent dix feux où les noirs firent une défense sanglante et inutile. On incendia le village, et l'on marcha sur la résidence du chef noir André ; mais celui-ci avait vu brûler le Sault, et incendiant lui-même son village, il se retira, pendant que le vainqueur retournait de son côté à Tonnegrande, ramenant seulement vingt-trois hommes des cinquante qu'il avait en partant pour son expédition.

Les fuyards s'étaient ralliés, les uns au village de

Yani, en tirant vers le Sinnamari, les autres à celui de Complot, où ils essuyèrent une seconde déroute. Un corps parti de Kourou sous la conduite de MM. Mouchard et de Culan, tomba sur Complot, et tailla les noirs en pièces. Depuis ce temps, il n'y eut que d'insignifiantes résurrections du marronnage, notamment en 1806, sur la crique Galibi. Un jeune géomètre-arpenteur, M. Siredey, qui faisait partie du corps expéditionnaire chargé de les poursuivre, profita de la circonstance pour relever le bassin de cette petite rivière, à peu près inconnue. Ce relevé est resté manuscrit, de même qu'un excellent tracé du haut de l'Oyac, exécuté par M. Dumonteil, ingénieur, en 1819.

En 1820, une nouvelle expédition fut dirigée sur la colonie nouvellement rendue à la France. Cette tentative, qui n'aboutit guère qu'à la fondation d'un établissement éphémère, la Nouvelle-Angoulême, eut du moins pour résultats géographiques d'excellentes reconnaissances du Maroni et de la Mana.

M. Vaillant, depuis contre-amiral et alors enseigne de vaisseau à bord de la frégate *l'Isère*, fut envoyé dans le Maroni en décembre 1820, et remonta le fleuve jusqu'au premier saut. Sa carte, qui n'a pas été publiée et mériterait pourtant de l'être, car elle donne les renseignements les plus précis sur l'hydrographie de ce grand fleuve, note avec soin tous les détails de la rive française jusqu'au 5° 15' nord. Depuis l'embouchure jusqu'à la pointe Missiessy, l'expédition ne reconnut que des terres basses, presque partout noyées, sauf sur les bords de la rivière Aparethy, où le sol semble apte à une culture régulière. Un village arouague s'élevait en cet endroit, beaucoup d'autres dans les îles et sur les pointes voisines, mais la plupart n'étaient que des agglomérations de carbets habités seulement pendant la saison de la pêche. Au-dessus de la pointe Missiessy, le pays se relève, le fleuve se resserre et gagne en profondeur ; les terres voisines forment des plateaux inhabités, d'élévation moyenne, mais sur beaucoup de points aisément cultivables. Au delà de l'Armina, le plateau devient une ligne de montagnes abruptes, descendant presque à pic vers le fleuve.

Quant à la Mana, imparfaitement vue par La Pregeonnière en 1787 et par Leblond en 1789, M. Gatier, enseigne de vaisseau, y entra en juin 1823 et pénétra jusqu'à sa source après un voyage de près de trois mois, dont nous regrettons que le journal n'ait pas été conservé. Par un hasard singulier, mais qui n'est certainement qu'un hasard, la latitude donnée par d'Anville à la source de la Mana est exactement la même que celle qu'a déterminée M. Gatier. Celui-ci ne paraît pas avoir rencontré d'Indiens sur tout ce long parcours, sauf sur le haut de la rivière. Arrivé le premier septembre à la source, au pied d'une haute montagne, il descendait rapidement le fleuve, et explorait dix jours après l'Araoui jusqu'au *saut du départ* ; quant aux terrains compris entre la Mana et le Maroni, il n'en donne aucune notion.

Ces terrains n'ont été parcourus et étudiés qu'en 1840, par les officiers de l'*Adonis*, MM. Florian, Percey, Lefèvre, Lesparda, Laroche, Legoarant, Banon, Gerbet, Perrotet, Didier, etc. Ils trouvèrent partout des terres basses, marécageuses, et des savanes. Leurs reconnaissances, en amont du fleuve, dont ils ont dressé une fort bonne carte, s'arrêtent à l'île Verte : mais il y en eut de spéciales poussées vers Organabo par M. Florian et vers le Maroni par les deux derniers que nous avons nommés.

En 1852, un colon aventureux et actif, M. Lougarre, remonta le Maroni dans le but de rechercher des bois fructueusement exploitables, et parvint, aidé d'un commerçant hollandais bien connu des Bosch, à triompher de leurs défiances. Il trouva les Bosch installés sur la rive française, dans quatorze villages peuplés de 7,000 habitants, et tous réunis sous l'autorité d'un chef appelé dans leur jargon hollandais-créole, le « grand-man ». Les Bosch avaient pour subordonnés d'autres marrons, les *Bonis*, ainsi nommés du nom de leur premier chef Boni ou Aboni, déserteur de la milice noire de Surinam où il était sous-officier. Les Bonis, à peu près aussi nombreux que leurs suzerains, témoignèrent au voyageur le désir d'être protégés par le gouvernement colonial pour se délivrer d'une pareille sujétion : et ils y comptaient d'autant plus que les Bosch s'étaient eux-mêmes rendus les fléaux de la contrée en détruisant les tribus indigènes alliées ou protégées de la France. Depuis quelques années, en effet, ils ont écrasé les Émerillons, décimé les Oyampis, et attaqué les établissements français du Haut-Oyapock : et du Maroni au Camopi, la race rouge a à peu près disparu devant eux.

Le second fleuve de la Guyane comme importance, et le premier probablement par le volume de ses eaux, est l'Oyapock (ce nom, comme celui de Kourou, est un terme générique qui signifie *fleuve*). Par contre, il est d'une navigation très difficile et très dangereuse, car sur les sept huitièmes de son parcours c'est un véritable chapelet de cataractes, et ses affluents ne sont guère mieux partagés. Cependant, les facilités qu'on trouve à passer de son bassin dans ceux du Maroni d'une part, et de l'Amazone de l'autre, lui ont valu les préférences de presque tous les voyageurs qui ont, depuis 1820, essayé de visiter l'intérieur. Nous citerons M. Miltiade, enseigne de vaisseau, qui alla en 1822 jusqu'au pays des Émerillons, mais qui malheureusement n'a pas donné son itinéraire ; M. Bodin, chef de l'expédition envoyée en 1824 sur le haut Oyapock ; MM. Adam de Bauve et Leprieur, qui, de 1830 à 1836, firent chacun deux voyages en partant des bouches de l'Oyapock et en passant la petite cordillère de Tucumaque pour descendre sur le Yary, grand affluent de l'Amazone.

Les relations de ces six voyages, où les détails topographiques dominent, ne sont pas susceptibles d'être abrégées : d'ailleurs, elles se ressemblent par presque tous les points. La plus curieuse nous a semblé celle de M. Leprieur, malgré les erreurs graves qui déparent son itinéraire. Il a étudié les tribus indigènes, principalement les Oyampis, tribu dominante de l'intérieur. Avant lui, l'administration avait fait beaucoup d'avances à cette tribu pour la déterminer à venir s'établir dans le voisinage des quartiers français : on avait même donné une sorte d'investiture avec un uniforme de capitaine de vaisseau à un chef Oyampi, nommé Ouaninika, que les voyageurs mieux informés s'accordent à peindre comme un petit satrape ou plutôt un brigand des savanes. Le nom même des Oyampis signifie *mangeurs d'hommes*, mais il y a longtemps qu'ils ont perdu leur anthropophagie, et ils paraissent contrariés de toute allusion à cette coutume, qui paraît avoir été générale dans l'intérieur. Leur langue, dont M. Leprieur a donné un vocabulaire, n'a aucun rapport avec le galibi. Le même voyageur vit chez eux des Émerillons venus du Maroni, et apprit que cette malheureuse tribu, harcelée par les Boërs, venait chaque année demander aux Oyampis un asile de quelques mois : ces Indiens étaient de grande taille, mais ils semblaient, comme état social, fort au-dessous de tous les naturels de la Guyane.

Quand on compare l'état de ces peuples, il y a deux cent cinquante ans, avec ce qu'ils sont aujourd'hui, on est frappé de deux choses : le mouvement qui les a poussés vers le nord-ouest, et leur rapide extinction. Le premier fait s'explique surtout par la pression exercée par les Guaranis du sud sur les Galibis, et cette pression a été telle, que certaines tribus, comme les Jaos de l'Aprouague, ont reculé jusqu'à la côte nord du Vénézuela.

Quant à la disparition des naturels, on ne peut l'attribuer à la race française qui, à part les premiers froissements de la conquête, n'a jamais été hostile aux Indiens. Cette diminution de la race rouge a été surtout rapide là où les blancs n'ont presque jamais pénétré, et elle a lieu dans les deux Amériques sous l'action combinée de la petite vérole, de l'abus des boissons fermentées, indigènes ou autres, et des guerres sanglantes des tribus entre elles. Celles de la Guyane, pacifiques et douces, ne connaissent la guerre que par tradition : aussi n'offrent-elles aucune résistance aux razzias que les Boschs viennent faire sur elles jusque sous le canon des postes français de l'Oyapock.

Aujourd'hui, les tribus de la Guyane dont l'existence est bien constatée, sont les Nouragues, les Maraones, les Tapuyes, excellents canotiers, les Coussaris, les Oyampis, les Rocouyènes, les Palicours, les Arouagues. Ce n'est pas le sixième de ce qui existait du temps de la découverte. Vers 1762, le gouverneur Préfontaine, faisant le relevé des tribus comprises dans le bassin de l'Oyapock et du Canoni, les trouvait réduites à 584 individus. Dans la Guyane anglaise, M. Robert Schomburgk a constaté avec un véritable effroi la dépopulation inouïe qui s'accomplissait sous ses yeux : de telle tribu qu'il avait visitée à un premier voyage, il restait au second, deux survivants. Ne serait-il pas temps d'étudier cette race inoffensive, civilisable à demi, et qui rend à la colonie des services incontestables, afin d'aviser aux moyens de retarder sa complète disparition ?

En jetant les yeux sur une carte construite d'après les relevés que nous avons analysés, on arrive à constater, dans la géographie de la Guyane intérieure, les lacunes suivantes :

Le Maroni est bien connu jusqu'à Armina : de ce point à l'Araoua, très peu, et seulement par le tracé de Mentelle qui est à vérifier : au-dessus de ce confluent, on ne sait rien. Le Maroni a-t-il sa source aussi près de la ligne que le porte la carte Leblond-Poirson ? Sort-il d'un lac, comme le prétendent les Indiens ? Quel est le vrai Maroni, ou le cours d'eau nommé ainsi dans la carte de Leblond, ou celui de Tounamaypo, ou enfin la rivière Ouahoni, comme le veut la relation anonyme du voyage de 1731 ? Et cette même rivière Ouahoni est-elle tributaire du Maroni ou de l'Amazone ?

On possède les tracés de tous les fleuves suivants jusqu'à l'Aprouague : cependant il serait bon de les contrôler un peu, et même de relever complétement la rivière de Cayenne. On pourrait aussi vérifier si la Conamana a quelque importance, et si elle communique avec le Sinnamari par la crique Tacourni, comme le porte une carte estimée, celle de Dessigny.

Quant à l'Aprouague, il faudrait remonter ses principaux affluents, l'Arataye, l'Ipoucin, le Courouaïe, le Mataroni, ce qui offre d'autant plus d'intérêt que ce bassin est aurifère, notamment vers l'Arataye. Au-dessus du Koura, on ne sait absolument rien du cours de l'Aprouague, qui paraît tendre vers le massif d'où sort la Mana, et avoir deux affluents, le Caraoribo et le Tenaporibo, selon la relation de 1674.

L'Oyapock et son bassin seraient bien connus, si nous avions le haut des affluents de ce grand fleuve, tous incomplétement vus à l'exception de l'Anotaye, du Quericour, du Sikni et du Tamouri. Du Camopi lui-même, toute la partie moyenne est à explorer. Le tracé que donne Leblond, des rivières Miripi, Ouroualep, Yaroupi et de quelques autres, ainsi que du haut des rivières du *territoire contesté*, est purement conjectural.

Le territoire contesté, qui s'étend de l'Oyapock à l'Araouari, a été (sans parler des études faites par la marine française sur tout le littoral et sur les environs du lac Mapa), visité par M. Reynaud, qui en a donné une carte spéciale des plus intéressantes, bien qu'approximative pour une foule de détails, et notamment pour le cours des rivières. Cependant, même pour cette partie, le haut de l'Araouari demanderait à être revu avec soin.

Le relief du terrain a été encore moins saisi que tout le reste. On a bien dessiné plus ou moins exactement la ligne qui sépare les terres basses du premier étage du plateau central ; on a indiqué les mornes ou les massifs isolés les plus voisins des terrains colonisés ou des fleuves explorés ; mais à part l'excellent croquis du haut de l'Oyac, par M. Dumonteil, il n'y a nulle part ni indication d'un relief un peu étendu, ni surtout de hauteurs observées. Les cinq ou six hauteurs que donne Leblond ne sont que des à-peu-près. Une note qui accompagne sa carte nous apprend que le départ prochain de l'expédition n'a pas permis d'y graver les montagnes : circonstance regrettable, si l'auteur avait en main les éléments d'une orographie quelconque.

La petite cordillère ou *Sierra Tumucumaque* qui est censée séparer les bassins de l'Oyapock et du Maroni de celui de l'Amazone, est citée par les derniers voyageurs, mais sans détails précis, bien que quelques uns d'entre eux l'aient certainement franchie pour passer sur le Yari. Est-elle une vraie *Sierra* ou une sorte de *Dos* comme notre plateau de Langres, une ligne insignifiante de partage des eaux ? Quelle est sa hauteur moyenne ? Tous ces problèmes ont la plus haute importance pratique, au point de vue des communications possibles avec le Marañon. Que peut-il y avoir de fondé dans de vagues *on-dit*, sur l'existence d'un marigot entre l'Amazone et nos fleuves ?

M. Schomburgk a retrouvé, entre la vallée de l'Amazone et celle de l'Essequebo, sur le territoire des Pianoghottes, un tronçon de cette cordillère. C'est entre la source de l'Essequebo et celle de l'Araouari qu'il conviendrait de suivre cette ligne de faîte. Sur les cartes, c'est un blanc immense, quelquefois rempli par des noms de tribus, comme les Parabahyanas, les Kirikiriscotas, les Amicouanes, et autres, dont on pourrait vérifier l'existence, la situation, l'importance actuelle, la langue et l'état social. Il y a aussi les Poupourouis et les Roucouyènes, dont Poirson (d'après Leblond ou Patrix) a donné un itinéraire composé d'une vingtaine d'étapes, ce qui indiquerait un pays peuplé; mais ce n'étaient là que des indications données par les chefs de ces tribus. Cette exploration (extrêmement difficile d'ailleurs, car elle ne pourrait se faire que par terre), permettrait de reconnaître les sources de presque toutes les rivières de la Guyane hollandaise au nord, et au sud de plusieurs grands tributaires du Marañon.

Entre l'Oyapock et le Maroni, les bassins des fleuves sont-ils séparés par des plateaux ou par des chaînes de montagnes? On a constaté l'existence de ces dernières sur deux ou trois points, aux sources de la Mana, de l'Oyac. Mais on a trouvé presque partout des plateaux plus ou moins ondulés, couverts de forêts vierges au milieu desquelles se déploient fréquemment des savanes et surtout de longues *pinotières* (marais où croissent les pinots et les palétuviers).

Voilà pour la topographie. Nous ne parlerons pas ici des conquêtes à faire en géographie physique, en géologie, en histoire naturelle, en anthropologie, toutes choses qui nous mèneraient infiniment trop loin.

En somme, si ce résumé de l'état de nos connaissances sur l'intérieur de nos colonies accuse encore bien des lacunes à remplir, il n'en montre pas moins un ensemble de notions, supérieur à ce que possèdent nos voisins de l'est et du sud, les Hollandais et les Portugais, sur les portions de la Guyane qui leur appartiennent. N'oublions pas que depuis sept ans, des études hydrographiques et géographiques ont été entreprises avec une vigueur qui a déjà produit ses résultats. Nous avons eu sous les yeux un relevé très détaillé de la rivière Montsinery, et nous savons que l'Aprouague est l'objet d'études qui coïncident avec la découverte fortuite de *placers* sur le haut de ce fleuve. Espérons que toutes ces études poussées vers les sources du Maroni et reliées aux belles découvertes de M. Schomburgk sur la limite supposée des Guyanes française et anglaise, finiront par nous donner le véritable relief de la haute Guyane et faire disparaître les tracés fantastiques de montagnes, de fleuves et de frontières qui couvrent forcément nos meilleures cartes modernes.

G. Lejean.

NOTE

SUR LA CARTE GÉOMÉTRIQUE DE L'ESPAGNE.

Dans le courant de l'année 1854, le Gouvernement espagnol nomma un Comité chargé du levé d'une Carte géographique de l'Espagne, les travaux sur le terrain devant être faits par plusieurs officiers exclusivement attachés à ce service, et appartenant aux corps de l'état-major, de l'artillerie et du génie militaire. Pendant que l'on faisait construire en Allemagne, en France et en Angleterre, tous les instruments nécessaires pour les observations géodésiques et astronomiques, on s'occupa de reconnaître le terrain afin d'établir d'abord deux chaînes de triangles de premier ordre, l'une suivant la méridienne de l'Observatoire astronomique de Madrid, et l'autre suivant l'arc de parallèle correspondant au même Observatoire. Ces deux reconnaissances, faites avec beaucoup de soin et en employant de bons théodolithes, viennent d'être terminées, et des signaux sont déjà placés dans tous les points qui doivent servir de sommets.

La triangulation dirigée suivant la méridienne, comprend 6 degrés environ de latitude depuis Santander, sur la côte du nord, jusqu'à Motril sur la Méditerranée; elle traverse presque toutes les principales chaînes de montagnes de la Péninsule, et l'altitude de plusieurs de ses sommets géodésiques dépasse 2000 mètres. A partir de son extrémité septentrionale, cette triangulation se prolonge vers l'est, suivant la côte de Biscaye et va se rattacher aux beaux travaux faits par les officiers de l'état-major français sur la chaîne des Pyrénées, ainsi qu'à la base mesurée par les mêmes officiers près de Gourbera. La triangulation dirigée suivant le parallèle de Madrid embrasse un arc d'environ 7 degrés en longitude, depuis Ciudad-Rodrigo, sur la frontière du Portugal, jusqu'à Peñiscola sur la côte de la Méditerranée ; elle se rattache par un de ses côtés aux travaux de la prolongation de la méridienne de Paris, faits par MM. Biot et Arago. L'ensemble de ces reconnaissances présente 90 triangles de premier ordre, dont le plus petit angle dépasse toujours 39 degrés.

On a choisi aussi la plaine de Madridejos, à 90 kilomètres au sud de Madrid, pour y mesurer une première base géodésique dont la longueur dépasse 14 kilomètres ; elle se rattache à celle de Gourbera au moyen de 37 grands triangles.

L'appareil pour mesurer les bases, composé de plusieurs microscopes et d'une double règle de platine et cuivre, se trouve presque terminé dans les ateliers de M. Brunner, artiste du Bureau des Longitudes. Les autres instruments sont arrivés à Madrid, et l'on commencera incessamment les observations définitives.

E. J.

RAPPORT

SUR LA CHRONIQUE DE GUINES ET D'ARDRE, PUBLIÉE PAR LES SOINS DE M. DE GODEFROY MÉNILGLAISE.

Messieurs,

Lambert, curé d'Ardre, a laissé une chronique qui s'étend de 918 à 1203. Cette chronique, utile pour l'histoire de la Flandre, fournit de précieuses données sur les mœurs et les habitudes du moyen âge, et sur la géographie, je dirai plutôt, sur la topographie de la petite contrée de Guines et d'Ardre. Et en effet, vingt-cinq villes, quatre-vingt-cinq villages, vingt-neuf localités d'un ordre inférieur, peuvent demander à son témoignage le titre de leur existence antérieure au XIII^e siècle; dix autres, qui ne subsistent plus, sont également nommées. C'est particulièrement par ce côté que la chronique de Lambert nous touche, et je me bornerai à parler de la partie géographique de l'ouvrage sur lequel j'appelle quelques instants votre attention.

Le travail de M. de Ménilglaise est complet. Le texte latin de la chronique a été revu et collationné sur huit manuscrits dont un remonte au XIV^e siècle; on y a joint une traduction, jusqu'ici restée manuscrite, et qui paraît avoir été faite du temps de Louis XI; enfin cette édition est accompagnée de notes, de glossaires et de tables qui témoignent du soin avec lequel le travail a été exécuté, et dans lequel l'éditeur a montré autant de sagacité que de patience et d'érudition.

En ma qualité d'ancien professeur d'histoire, il m'eût été agréable d'entrer avec vous dans quelques détails sur toutes les parties de ce livre qui a valu à l'auteur une distinction honorable de la part de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mais, Messieurs, je ne dois pas oublier dans quelle assemblée la parole m'est donnée.

Pour la partie géographique, celle qui particulièrement nous intéresse, M. de Ménilglaise a eu pour collaborateur M. Courtois, secrétaire-archiviste de la Société des antiquaires de la Morinie. M. Courtois a contribué à la rédaction de l'index géographique ; les cartes sont dues à ses soins ainsi que l'appendice sur la topographie du comté de Guines.

Des deux Cartes qui accompagnent cet ouvrage, la première présente le comté de Guines tel qu'il était au XIII^e siècle. Le dessin est, je le suppose, la reproduction d'une carte déjà ancienne ; les cours d'eau y sont représentés d'une manière informe et inexacte dans les détails. Ainsi, le lac ou le marais sur lequel est Guines, marais aujourd'hui desséché, a 2000 mètres de longueur sur 1000 mètres de largeur. N'y a-t-il pas exagération ? De ce marais sortent deux cours d'eau, dont l'un prend la proportion énorme de 800 mètres de largeur ; ainsi du reste. Il eût été à désirer que cette carte, précieuse par tout ce qu'elle contient, eût été exécutée d'après une carte moderne, en tenant compte, bien entendu, de l'état du pays au XIII^e siècle. Je dois encore faire remarquer que sur cette carte, destinée à l'intelligence du texte latin de Lambert, les noms de lieux et de territoires sont naturellement écrits en latin, et que dès lors on est étonné d'y trouver un certain nombre de bourgs désignés uniquement sous des noms français. La seconde carte, beaucoup plus étendue que la première, représente le comté de Guines et les pays adjacents, qui forment aujourd'hui le département du Pas-de-Calais et une partie du département du Nord. Les comtés, vicomtés, bailliages, châtellenies et prévôtés, y sont indiqués avec savoir et précision.

Dans l'appendice sur la topographie du comté de Guines, toutes les divisions territoriales sont énoncées avec détail ; c'est un travail minutieux et fort utile pour l'histoire et pour la géographie du XIII^e siècle. Que si des travaux analogues étaient faits et publiés sur les différentes parties de la France, bien des difficultés seraient levées pour le géographe qui étudie la France au moyen âge. Cette reflexion s'applique, à plus forte raison, au travail complet de M. de Ménilglaise ; le livre qu'il a publié sur Lambert d'Ardre prendra sa place parmi les bons livres d'histoire et de géographie. Faisons des vœux, Messieurs, pour que, sur les divers points de notre pays, les vieux chroniqueurs, encore peu connus, trouvent des éditeurs et annotateurs qui réunissent également toutes les qualités que je me plais à reconnaître dans l'ouvrage dont je viens de vous entretenir.

15 février 1856.

POULAIN DE BOSSAY.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Assemblée générale du 4 avril 1856,

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. LEFEBVRE-DURUFLÉ, SÉNATEUR.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Alberdi, ministre plénipotentiaire de la Confédération argentine à Paris, remercie la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et promet de seconder ses efforts pour tout ce qui concerne les progrès de la géographie de cette Confédération.

M. Cortambert, secrétaire de la Société, lit la liste des ouvrages et des cartes déposés sur le bureau, parmi lesquels on remarque la belle collection offerte par M. Justus Perthes, de Gotha, les dernières publications des Dépôts de la guerre et de la marine, et la suite des Mémoires publiés par les Académies et Sociétés savantes étrangères.

M. Lefebvre-Duruflé, sénateur, président de la Société, communique la liste des membres admis dans la Société depuis la dernière assemblée générale, et il proclame les noms de deux nouveaux membres, M. Ch. de La Hais d'Essonnes et M. James Thomson, citoyen des États-Unis.

M. le président, dans un discours qui est écouté avec un vif intérêt, exprime le regret de voir que la faveur publique ne se mesure pas toujours à l'utilité des institutions les plus dignes de sympathie et d'encouragements, et il cite comme exemple la Société de géographie dont les réunions annuelles mériteraient d'être suivies avec plus d'intérêt qu'elles ne le sont généralement. Il trace ensuite un portrait séduisant de la géographie qui prête son concours à toutes les autres branches de la science et signale son utilité pour le voyageur dont il dépeint le courage au milieu des dangers, pour l'homme d'État, le guerrier, le marin, l'historien, l'artiste et le négociant. Après avoir, il y a un an, manifesté le désir de voir l'étude de la géographie se populariser en France, M. le président veut aujourd'hui compléter son œuvre de propagande géographique en s'adressant aux classes supérieures, aux hommes placés dans les positions les plus élevées, et il espère que son appel sera entendu de tous ceux pour lesquels les connaissances géographiques sont devenues une nécessité de leurs professions.

M. Jomard, au nom de la Commission spéciale du prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, présente un rapport sur le concours de 1853. D'après les conclusions de ce rapport, la Société décerne sa grande médaille d'or à M. le docteur Henri Barth pour son voyage à Tombouctou, et une grande médaille d'argent à M. E. G. Squier pour ses voyages dans l'Amérique centrale.

Le même membre lit l'extrait d'une lettre du docteur Barth par laquelle il exprime le regret de ne pouvoir se rendre au désir qui lui avait été manifesté de le voir à Paris. Il est trop occupé de sa publication pour s'en distraire un seul instant. M. Barth ajoute qu'il a trouvé beaucoup d'inscriptions en caractères libyques sur les rochers, jusque dans le pays d'Ahîr, mais toutes très courtes.

M. Alfred Demersay donne lecture d'une lettre qu'il vient de recevoir de M. de Bonpland, le doyen des voyageurs français, établi dans l'Uruguay. M. de Bonpland entre dans d'intéressants détails sur les travaux d'explorations minières dont la direction lui est confiée par le gouvernement, et il annonce qu'après les avoir mis en bonne voie d'exécution, son désir le plus vif sera de revoir la France. Il profitera de son court séjour à Paris pour offrir ses collections botaniques et minéralogiques au Muséum d'histoire naturelle, et il retournera ensuite au milieu de ses plantations de l'Uruguay. — (Cette lettre sera insérée dans le prochain *Bulletin.*)

M. V. A. Malte-Brun, secrétaire adjoint de la Commission centrale, lit une notice sur les découvertes récentes des missionnaires dans l'Afrique équatoriale, et sur l'existence d'un ou de plusieurs grands lacs dans l'intérieur de ce continent.

M. Lejean, membre de la Société, lit une Notice sur la Guyane française, dans laquelle il analyse les voyages et les travaux géographiques qui ont été exécutés à différentes époques dans cette colonie.

L'heure avancée ne permet pas à M. Jomard de lire une note sur la carte géométrique de l'Espagne confiée aux soins d'une Commission composée d'officiers de l'état-major, de l'artillerie et du génie espagnols.

L'assemblée, conformément à ses statuts, procède au renouvellement des membres de son bureau et à la nomination d'un membre de la Commission centrale.

Sont élus, pour le bureau :

Président. . . M. Guigniaut, membre de l'Institut.

Vice-présidents. M. de Quatrefages, membre de l'Institut ;
M. l'amiral Romain des Fossés, sénateur.

Scrutateurs. . . M. Morel-Fatio,
M. Poulain de Bossay.

Secrétaire . . . M. Amédée Tardieu.

Pour la Commission centrale :

M. de Quatrefages, membre de l'Institut.

La séance est levée à onze heures.

Séance du 18 *avril* 1856.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire donne ensuite communication du procès-verbal de la séance générale du 4 avril.

M. Ancizar, de Bogota, et M. James Thomson, récemment admis dans la Société, lui adressent leurs remercîments et promettent de concourir à ses utiles travaux.

M. Lorente, secrétaire de l'Académie royale des sciences de Madrid, transmet des renseignements sur les publications faites jusqu'à ce jour par cette Académie, et il annonce qu'il en adressera exactement la suite à la Société.

M. Justus Perthes écrit à la Société pour la remercier du don qu'elle a bien voulu lui faire de la collection de ses Mémoires et de son Bulletin, et il lui témoigne le désir d'en recevoir la suite en échange des publications de l'Institut géographique de Gotha. — La

Commission centrale accepte cet échange avec empressement.

M. Jomard communique l'extrait d'un journal américain contenant un document émanant de la législature de Pensylvanie, présenté au Sénat par M. Bigler, et relatif à l'expédition du docteur Kane dans les régions arctiques. — Renvoi au *Bulletin*.

M. le Secrétaire lit la liste des ouvrages offerts à la Société. La Commission centrale remarque parmi ces dons un bel atlas de 50 planches sur la végétation du Brésil, adressé par M. le docteur Martius, l'un des correspondants étrangers de la Société. — M. le Président propose qu'il en soit rendu compte dans le *Bulletin*.

M. Philippon, membre de plusieurs Sociétés savantes, est présenté pour faire partie de la Société, par MM. Bonnardot et Trémaux.

M. D'Avezac communique la première partie d'un travail ayant pour but la détermination des sources de la date réelle de la grande mappemonde historiée de Richard de Haldingham, dont l'original se conserve en Angleterre dans la bibliothèque du chapitre cathédral de Hereford. M. D'Avezac passe en revue toutes les notices ou mentions qui en ont été faites, et donne l'histoire détaillée des travaux de reproduction dont elle a été l'objet, travaux dont la meilleure part est due à M. Jomard, qui, par une publication complète en fac-simile, a mis enfin ce curieux monument géographique à la portée de tous les amis de la science. Sur la demande de ses collègues, M. d'Avezac s'engage à donner, pour le *Bulletin* de la Société, un résumé de son mémoire, dont il continuera la lecture, mais qui est destiné à une publication séparée.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 4 ET 18 AVRIL 1856.

EUROPE.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Portulan des côtes de la Manche, du canal de Bristol et de la côte sud d'Irlande, traduit des instructions anglaises de M. le capitaine Martin White et de l'hydrographe John Purdy, extrait du *Pilote français* de M. l'ingénieur hydrographe Givry, et complété d'après les renseignements les plus récents, par V.-A. Moulac, capitaine de vaisseau. Paris, 1855. 1 vol. in-8°. DÉPÔT DE LA MARINE.

Le Pilote danois, traduit de la dernière édition du Danske-Lods, du Dépôt hydrographique de Copenhague. Paris, 1855. 1 vol. in-8°. Id.

Description des côtes de l'Esthonie, de la Livonie, de la Courlande (Russie), de la Prusse et de la Poméranie, jusqu'au cap Darserort, d'après les instructions nautiques de J. Hjorth, publiées à Copenhague en 1853. Paris, 1855. Broch. in-8°. Id.

Description du golfe de Finlande et de l'entrée du golfe de Bothnie, d'après les instructions nautiques de J. Hjorth, publiées à Copenhague en 1853. Paris, 1854. Broch. in-8°. Id.

Manuel de la navigation dans la mer Adriatique, d'après Marieni, Beautemps-Beaupré, etc., et les documents les plus récents, par M. Alexandre Le Gras, capitaine de frégate. Paris, 1855. 1 vol. in-8°. Id.

Noticia de los faros, fanales y luces de puerto de las costas de España en el Oceano y Mediterraneo, islas adyacentes, y posesiones en Africa, y ultramar publicada por la direccion de Hidrografia. Madrid, 1856. In-12. Général ZARCO DEL VALLE.

D'Athènes à Corinthe, par M. Emile Burnouf (Extrait des *Nouvelles annales des voyages*). Paris, 1856. Broch. in-8°. M. E. BURNOUF.

Essais sur l'invraisemblance du règne continu et simultané de

Louis III et Carloman pendant l'année 879; par E.-J. Choussy, membre de plusieurs sociétés savantes. Clermont, 1856. Br. in-8.
M. E.-J. Choussy.

Dénombrement des villages et gagnages des environs de Metz au commencement du xv^e siècle, par M. Paul de Mardigny. Metz, 1855. Broch. in-8°.
M. de Mardigny.

AFRIQUE.

De la géographie du nord de l'Afrique pendant les périodes romaine et arabe, par A. Rabusson, avec plans. Paris, 1856. Broch. in-8°.
M. A. Rabusson.

AMÉRIQUE.

Extinction du paupérisme agricole par la colonisation dans les provinces de la Plata (Amérique du sud), suivi d'un aperçu géographique et industriel de ces provinces, avec deux cartes, par M. A. Brougnes, docteur en médecine, cultivateur à Caixon (Hautes-Pyrénées). 2^e édition. Bagnères-de-Bigorre, 1855. 1 vol. in-8°.
Le D^r Brougnes.

L. Tabulæ vegetationis in Brasilia physiognomiam illustrantes, E. Martii Flora brasiliensi seorsim expressæ. 1856. 1 vol. in-f°.
Le docteur Martius.

AUSTRALIE.

Routier de l'Australie, traduit de l'anglais et annoté d'après les travaux hydrographiques les plus récents, par M. Alexandre Le Gras, capitaine de frégate. Paris, 1855. 1 vol. in-8°. Dépôt de la marine.

RÉGIONS ARCTIQUES.

Voyages and travels of docteur Rae in the Arctic Regions. — Copy of a Letter from docteur Rae to ..... February 1856.
Le docteur Rae.

CARTES ET ATLAS.

Collection des cartes hydrographiques publiées par le Dépôt général de la marine pendant l'année 1855 : n° 1471, carte du détroit Devarenne en Nouvelle-Calédonie; n° 1472, carte de l'île Kounié ou des Pins (Nouvelle-Calédonie); n° 1473, plan du port du sud ou baie de l'Assomption à l'île Kounié ou des Pins (Nouvelle-Calédonie); n° 1474, plan des ports de Kanala et de Kouahoua sur la côte nord-est de la Nouvelle-Calédonie; n° 1475, port de San-Francisco, — entrée du port de San-Francisco, — plan de la baie Bodega, — plan de la baie de Monterey; n° 1476, carte des golfes de Volo et de Zitouni, comprenant les îles Skopelo et Skyros et la partie nord de Negrepont; n° 1477, carte du golfe de Saros comprenant l'entrée des Dardanelles, les îles Imbros, Samothraki, etc.; n° 1478, carte des îles de Rhodes, Kos, etc., et des golfes de Kos, Doris, Symi et Marmarice; n° 1479, carte des températures et des courants observés entre les Shetland et le Groenland; n° 1480, croquis des mouillages du Spath et de Svartas Kiœr (Islande); n° 1481, plan de l'embouchure de la Seine (environs du Havre); n° 1482, carte des golfes de Salonique, de Cassandre et de Monte-Santo; n° 1483, carte de la côte de Karamanie, comprenant le golfe d'Adalie; n° 1484, carte de la côte de Karamanie depuis l'île de Rhodes jusqu'au cap Khélidonia; n° 1485, plan des mouillages de Tabarque; n° 1486, plan du port de Tipaza et de la baie du Schenouah; n° 1487, mer Méditerranée, côte de Syrie, — mouillage de Rouad; n° 1488, océan Atlantique, — mer des Antilles, — l'Anguille, Saint-Martin et Saint-Barthélemy (Petites-Antilles); n° 1489, océan Atlantique, — mer des Antilles, — Bouches du Dragon (île de la Trinité); n° 1490, carte de l'entrée des Dardanelles comprenant le golfe d'Adramyti, les îles de Mitylène, de Ténédos, de Lemnos et Strati; n° 1491, plan de l'entrée du Hyal-Fiord (Islande); n° 1492, plan des havres de Vieux-Férolle et Brig-Baie (côte nord-ouest de Terre-Neuve); n° 1493, carte des îles Naxos, Paros, Milo, Santorin, etc.; n° 1494, carte de l'île de Négrepont et des canaux d'Egripo, de Talante et d'Oréos; n° 1495, carte des golfes de Scala-Nova et Mandelyah comprenant les îles à l'est de Naxos; n° 1496, carte de la côte nord-ouest de Bornéo; n° 1497, plan du port de La Calle et de ses atterrages (côte d'Algérie); n° 1498, routier compteur des courants de Marées dans la Manche, la mer d'Allemagne et leurs principaux affluents, — carte routière de la Manche et de la mer d'Allemagne, — régime des courants de marées et compteurs des routes dans la Manche et la mer d'Allemagne; n° 1499, océan Atlantique, — mer des Antilles, — port de Mata (île de Cuba); n° 1500, océan Atlantique, — mer des Antilles, —

port de Cabanas (île de Cuba); n° 1501, océan Atlantique, — mer des Antilles, — port de Baracoa (île de Cuba); n° 1502, océan Atlantique, — mer des Antilles, — port de Mariel (île de Cuba); n° 1503, océan Atlantique, — mer des Antilles, — port de Bahia-Honda (île de Cuba); n° 1504, océan Atlantique, — golfe du Mexique, — port de Saint-Louis (côte des États-Unis); n° 1505, océan Atlantique, — mer des Antilles, — baie de Toco (île de la Trinité), — baie de Chaguaramas (île de la Trinité); n° 1506, océan Atlantique, — côtes d'Afrique, — Dar-el-Beida ou Casa-Blanca; n° 1507, océan Atlantique, — côtes d'Afrique, – Mazaghan; n° 1508, océan Atlantique, — côtes d'Afrique, — Safi; n° 1509, océan Atlantique, côtes d'Afrique, — Agadir ou Santa-Cruz; n° 1510, océan Atlantique, — côtes d'Afrique, – Rabat et Salé; n° 1511, océan Atlantique, — côtes d'Afrique, — Mogador; n° 1512, océan Atlantique, — mer des Antilles, — bouches du Serpent (île de la Trinité), — baie de Salibia et du Mansanillo (île de la Trinité); n° 1513, carte du Sund — port d'Elseneur (Helsingör), — Copenhague; n° 1514, carte du Kattegat; n° 1515, océan Atlantique, — mer des Antilles, — île Utila (golfe de Honduras); n° 1516, mer des Indes, — île Madagascar, — Tamatave; n° 1517, océan Atlantique, — côte d'Amérique, — port de Charleston (États-Unis); n° 1518, océan Atlantique, — côte d'Amérique, — rivière de Savannah (États-Unis); n° 1519, océan Atlantique, – côte d'Amérique, — port du cap God (États-Unis); n° 1520, océan Atlantique, — mer des Antilles, — port de Honduras anglais (côte du Honduras anglais); n° 1521, océan atlantique, — côte de Portugal, — Sétuval; n° 1522, la même; n° 1523, croquis du mouillage de Lampsaki (détroit des Dardanelles); n° 1524, plan de l'île de Rachgoun et de l'embouchure de la Tafna (côte d'Algérie); n° 1525, carte de l'embouchure de la Loire; n° 1526, plan de la côte de Crimée comprise entre le cap Chersonèse et l'entrée du port de Sébastopol (baies de Kasatch, Kamiech et Streletzka); n° 1527, carte des côtes de France, partie comprise entre le cap Gris-Nez et la frontière de Belgique; n° 1528; carte des golfes de Roupbani et de Monte-Santo; n° 1529, carte particulière des côtes de France, embouchure de la Seine; n° 1530, carte de l'archipel et des détroits compris entre Singapour et Banca; n° 1531, carte de Dyre-Fiord (côte N.-O. d'Islande); n° 1532, plan des mouillages de Dyre-Fiord (côte N.-O. d'Islande).

OUVRAGES GÉNÉRAUX ET MÉLANGES.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Annuaire des marées des côtes de France pour l'année 1856, par A.-M.-R. Chazalon, publié au Dépôt de la marine. Paris, 1855. 1 vol. in-32. Dépôt de la marine.

Exposé du régime des courants observés depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours dans la Manche et la mer d'Allemagne, et de leur supputation dans la navigation générale à l'aide du routier compteur, par F.-A.-E. Keller, ingénieur hydrographe de la marine. Paris, 1855. 1 vol. in-8°. Id.

Observations chronométriques faites pendant la campagne de circumnavigation de la corvette *la Capricieuse*, commandée par M. Roquemaurel, capitaine de vaisseau, par E. Mouchez, lieutenant de vaisseau. Paris, 1855. 1 vol. in-8°. Id.

Projet d'expériences ayant pour objet de déterminer la longueur des règles d'un appareil à mesurer les bases géodésiques. Paris, 1856. Broch. in-8°.

Notice sur le Thuya de Barbarie (*Callitris quadrivalvis*) et sur quelques autres arbres de l'Afrique boréale, par L. Léon de Rosny. Accompagnée de 2 planches. Paris, 1856. Broch. in-8°. L. de Rosny.

A Paper by commodore M. C. Perry, V. S. N., read before the american geographical and statistical Society. New-York, 1856. Broch. in-8°. M. C. Perry.

Le docteur Francia, dictateur du Paraguay, par M. Alfred Demersay (Extrait de la *Biographie universelle* Michaud). Paris, 1856. Broch. in-8°. M. A. Demersay.

Portrait de John Franklin. M. De la Roquette.

La muse de la géographie, figure gravée d'après la description faite par M. Cortambert dans le parallèle de la géographie et de l'histoire, lue dans la séance générale du 7 avril 1854. M. Cortambert.

MÉMOIRES DES SOCIÉTÉS SAVANTES ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales du commerce extérieur. Février. — Annales hydrographiques, Recueil d'avis, instructions, documents et mémoires relatifs à l'hydrographie et à la navigation, publié par le Dépôt général de la marine. Janvier à juin 1854. — Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. N°ˢ 31 et 32. — Bibliothèque universelle de Genève et Archives des sciences physiques et naturelles. Février 1856 (don de M. Paul Chaix). — Nouvelles annales des voyages. Mars. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies. Mars. — Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation. Mars. — Annuaire de la Société météorologique de France. Mars. — L'Athenæum français. N°ˢ 14 et 15. — La science pour tous. N°ˢ 17, 18 et 19.

Les AUTEURS ET ÉDITEURS.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI ET JUIN 1856.

Mémoires, etc.

POPULATIONS NOIRES

DES BASSINS DU SÉNÉGAL ET DU HAUT NIGER.

On s'occupe depuis quelque temps de rechercher dans les auteurs arabes du moyen âge des notions géographiques et historiques sur l'Afrique centrale, pour reconstituer l'histoire de ces contrées au cœur desquelles pénètrent depuis quelques années des voyageurs sérieux.

Nous croyons qu'il ne sera pas inutile, pour jeter un peu de lumière sur bien des points obscurs ou erronés de ces documents arabes, de présenter le tableau actuel d'une partie de ces contrées.

Montagnes de Kong et cours d'eau qui en descendent.

La ligne qui sert aujourd'hui de limite entre la race blanche et la race noire dans l'Afrique occidentale passe par le point le plus septentrional du cours du Sénégal et par le point le plus septentrional du cours du Niger (Djialiba, Dhioliba) à Tombouctou; mais, entre ces deux points, cette ligne s'incline vers le sud comme le cours même de ces rivières et descend jusque vers

15 degrés de latitude, comme le montre la carte ci-jointe.

Vers 11 degrés de latitude nord et 11 degrés de longitude ouest se trouve le centre d'un système de montagnes rayonnantes qu'on désigne en géographie sous le nom de *kong* (en mandingue *koung* veut dire *tête* et *koungo, désert*), dont un rameau se prolonge à l'est parallèlement à la côte du golfe de Guinée.

C'est de cette chaîne de montagnes que sortent tous les fleuves qui se jettent dans l'océan Atlantique, sur les sept cents lieues de côtes qui s'étendent depuis l'embouchure du Sénégal, par 16 degrés nord, jusqu'à l'embouchure du Niger, au fond du golfe de Guinée, par 4 degrés nord.

L'un de ces cours d'eau, le Niger, présente dans son cours une singularité remarquable; car, sortant d'abord de ces montagnes vers le nord, comme le Sénégal et tout à fait près de ce dernier, il laisse celui-ci tourner à l'ouest vers la mer pour tourner au contraire à l'est vers l'intérieur du continent, pousser une pointe vers le nord, jusqu'à 18 degrés latitude nord, à Tombouctou, puis redescendre au sud dans le golfe de Biafra. Ce fleuve a un cours d'au moins 900 lieues. Il prend sa source vers 11 degrés latitude nord et 13 degrés longitude ouest; son principal affluent, la Tchadda, prend la sienne vers 6 degrés de latitude nord et 17 degrés de longitude est : de sorte que les sources de ces deux fleuves qui se réunissent pour former le Kouara ou bas Niger sont à peu près à 1000 lieues l'une de l'autre.

Presque tous les cours d'eau qui descendent de ce système de montagnes roulent de l'or. Ce métal n'a cependant été jusqu'à présent exploité que dans les sables de la côte ou dans les vallées, et par les indigènes seulement.

Les dépôts intérieurs, qui doivent être vers le Fouta-Dialon, sont encore inconnus. Ils doivent être très abondants.

Race nègre. — Famille Malinka-Saninké.

Malinka. — Sur les versants septentrionaux de ces montagnes se trouve le berceau d'une race noire très nombreuse, et remarquable par ses facultés et par les puissants États qu'elle a constitués. Nous appellerons cette race *mandingue*, parce que ce mot est consacré par l'usage ; cette race peuple entièrement les États de Ségou et du Kaarta, où elle s'appelle Bambara. Sous le même nom, elle peuple en partie le Bakhounou, le Bélédougou, le Ouassoulou ; sous le nom de Malinko, elle peuple le Bambouk, le Mandin, quelques États voisins du Ouassoulou et, sous les noms de Malinké et de Socé, certains États du cours de la Gambie, le Ouli, le Kantora, etc.

Ces divers États semblent être les fragments séparés d'un ancien empire dont il est question chez les géographes arabes sous le nom d'empire de Mali. En Bambara, en Mandingue et en Sarakhoulé, il faut ajouter au nom des pays les syllabes *nka*, *nko*, *nké*, pour avoir le nom de ses habitants. Ainsi un homme du pays de Mali s'appelle Malinka en Bambara, Malinko dans le Bambouk et Malinké en Sarrakhoulé. Le mot Mandin est le nom d'un petit État habité par des Malinko entre le Bambouk et le Ouassoulou ; le mot Mandingue, pour désigner les Malinka, Malinko, Malinké, a été adopté par les géographes. Quant à cet ancien empire de Mali, Ibn-Battouta (milieu du xiv^e siècle) dit qu'il s'étendait de Tombouctou aux frontières du Bergou et comprenait tout le grand angle formé par le Niger.

Ibn-Khaldoun (milieu du xiv^e siècle) cite l'Atakarta (Kaarta) comme étant un pays de l'empire de Mali. Le sultan Bello dit que l'empire de Mali comprenait la province de Bambara.

Ces deux noms sont encore aujourd'hui ceux des deux plus puissants États habités par la race mandingue.

Revenons à l'époque actuelle.

Tous ces peuples forment donc la famille mandingue. Ceux qui prennent le nom de Bambara sont les plus puissants de tous, se croient supérieurs aux autres, et leur langue doit être prise pour type; ceux qui s'appellent Malinko ou Socé parlent des dialectes de cette langue.

Le pays habité par cette race occupe environ 4 degrés du nord au sud, de 11 à 15, et 10 ou 12 degrés de l'est à l'ouest, de 7 à 18;

Ce qui fait de 20 à 30 000 lieues carrées, dont quelques parties sont très peuplées.

Cela contredit, tout d'abord, les assertions des écrivains qui, pour arriver à conclure que les nègres ne sont pas des hommes, ont avancé que, sur quelques lieues de distance, on entendait une foule de langues n'ayant aucun rapport entre elles dans les contrées habitées par la race noire.

Les Mandingues sont cultivateurs, industrieux, commerçants et guerriers; leur langue est dure, saccadée; elle se caractérise, parmi les langues voisines, par le manque d'articles, par une terminaison qui indique le pluriel dans les noms sans changement dans le radical, parce que les mots sont polysyllabes et se terminent toujours par une voyelle.

Soninké. — Une race analogue à la précédente, et qui doit lui être réunie dans une même grande famille, est la race Soninké, que l'usage a désignée par le nom de Sarakhoulé, que leur donnent les noirs de la côte. D'après la règle citée plus haut, le mot Soni-nké veut dire un homme du pays de Soni ; mais, de nos jours, aucun pays ni aucun État ne porte le nom de Soni : c'est une dénomination perdue comme celle de Mali.

Le centre du pays habité aujourd'hui par la race Soninké est environ par 15 degrés nord et 13 degrés ouest. Il comprend les États de Guoy et Kamera, formant ensemble le Gadiaga, le Diafonna, le Kingui (pays des Djiavaras), le Gangara (pays des Guidiniakha), tous petits États, divisés et à la merci des États voisins plus puissants; de plus, il y a des villages soninké le long du Djialiba et dans presque tous les États de la Sénégambie.

Ce peuple est beaucoup moins nombreux et puissant que les Mandingues. Il est, comme eux, cultivateur, industrieux et commerçant; mais il est peut-être en général un peu moins guerrier. Sa langue, avec des mots différents, a le même génie et presque les mêmes règles que les idiomes bambara; elle est un peu moins dure.

En somme, on peut les réunir en une famille malinka-soninké; et alors tout le versant nord et nord-ouest du système des montagnes de Kong aurait appartenu à cette grande famille nègre. De nos jours, une partie de cette famille résiste encore à l'invasion de l'islamisme, et c'en est la partie la plus noble, les Bambara.

Famille Sérer-Ouolof.

Si nous quittons les chaînes et ramifications de ce système de montagnes et les plaines du haut Niger et du haut Sénégal pour descendre dans les immenses plaines d'alluvions enfermées entre le bas Sénégal, la Gambie et la Falémé, nous trouvons une autre famille nègre aborigène ayant à peu près les mêmes caractères physiques que la précédente, mais cependant, généralement, d'un noir plus foncé : c'est la famille Sérer-Ouolof. Ses instincts diffèrent un peu de ceux des Mandingues; ils sont plus indolents et plus doux; mais le contact prolongé des Européens et des Maures peut en être cause.

Les Ouolof peuplent le Cayor, le Oualo et le Djiolof. De ces États, le Cayor seul est assez puissant.

Les Sérer peuplent les petits États de Baol, Sin, Saloum, Djéguem, plus ou moins tributaires du Cayor.

Les langues sérer et ouolof, avec des mots en général différents, ont absolument le même génie, les mêmes principes, la même grammaire. Ce sont des langues très remarquables. Elles se caractérisent: 1° par la perfection de l'article qui se met après le nom et modifie sa consonne par euphonie suivant la consonne dominante du nom, et sa terminaison suivant la position de l'objet; 2° par la perfection du verbe qui est plus riche en formes que les verbes arabe ou hébreux eux-mêmes. Dans ces langues, les noms sont invariables; le pluriel n'est indiqué que par l'article. Beaucoup de mots sont monosyllabes et se terminent par des consonnes.

On voit d'après cela, que ces langues sont essentiellement différentes des langues malinka et soninké.

Les Ouolof sont déjà en partie envahis par l'islamisme. Les Sérer s'y montrent rebelles.

Dans cette immense étendue de terrain qui s'étend de 10 à 16 degrés latitude nord et de 6 à 19 degrés longitude ouest, c'est-à-dire sur 50,000 lieues carrées de pays très passablement peuplés et avec lesquels nous entretenons des relations plus ou moins directes, nous ne trouvons pas d'autres familles nègres indigènes, que les deux dont nous venons de parler (1).

---

(1) Si nous consultons les géographes arabes du moyen âge, outre l'empire du Mali qui était celui de la race *malinka-soninké* actuelle, nous trouvons d'autres royaumes ou empires, dont les voyageurs arabes portent assez haut le renom et la puissance. Nous croyons qu'on ne doit pas en conclure la disparition de races noires nombreuses et puissantes dans ces contrées.

« Le royaume d'*Andagost*, le royaume de *Takrour*, le premier converti à l'islamisme, etc., n'étaient évidemment que des colonies berbères qui avaient pu établir leur domination sur quelques villages nègres voisins. D'après ces géographes, il y avait un roi nègre, nommé le *Ghana*, qui dominait sur la colonie berbère d'*Andagost*, et dont l'empire était vers le pays actuel de *Tombouctou.* »

D'après Ibn Battouta, vers le milieu du XIVᵉ siècle, l'empire de Mali comprenait l'ancien État du *Ghana*. Mais la population de Ghana était-elle de la race mandingue ou appartenait-elle à une autre race nègre? A ce sujet, nous dirons qu'en réduisant à deux races les habitants des contrées dont nous nous occupons, nous avons passé sous silence une petite exception qui est cependant à noter :

« Dans les villes de *Djenné* et de *Tombouctou*, la population noire parle une langue qui, d'après les renseignements que nous avons pris, n'appartiendrait pas à la famille mandingue, et que les gens de certains pays à l'est de *Djenné* comprennent seuls. »

Mais dans ce pays comme dans tous ceux du monde, il y a la question des invasions.

Race Poul.

Une race plus nombreuse encore en Afrique que celle dont nous venons de parler, race essentiellement différente par les caractères physiques, par les instincts, par la langue, race supérieure aux races tout à fait nègres, a envahi ces contrées et s'est infiltrée dans les populations aborigènes ; là, elle s'est mêlée à elles ; ici, elle en vit séparée ; ici, elle a donné sa langue aux races mélangées ; là le mélange a adopté au contraire la langue indigène.

Nous voulons parler de la race Poul, aussi nommée foul, foulah, fellah et même fellatah par ceux qui ont ajouté à tort dans le *mot parlé*, le ta marbouta du mot écrit en arabe. Les Poul sont rouges, grands, minces, très lestes et ont de jolis traits. Leurs cheveux sont beaucoup moins laineux que ceux des nègres. Ils sont aussi beaucoup plus accessibles à la civilisation. Cette race est venue de l'Orient , c'est un fait patent dans le pays. D'où vint-elle et à quelle époque? On a fait là dessus plusieurs hypothèses.

Il est probable qu'elle vient tout simplement des parties orientales du continent africain (1). Il n'y a aucune raison pour l'aller chercher plus loin.

---

(1) Serait-ce là le reste d'un peuple noir s'étendant à l'est et qui formait l'État du Ghana avant que cet État eût été envahi ainsi que les colonies berbères voisines, du côté du nord, par les Arabes mozabites, dans le milieu du XI^e siècle, et du côté du sud par la race mandingue?

Si nous remontons aux documents bibliques, nous voyons que Moïse partage la population de l'Afrique en quatre classes.

Chous, Phout,
Metzraïm, Kanaan.

Le prophète Naoum, en parlant de la puissante ville de Noammon que les Septante ont confondue avec Thèbes, dit : Chous et Metzraïm te donnaient ta force, Phout et la Libye t'offraient leurs auxiliaires.

Dans cette famille nommée *Phout* par la Bible, M. Delanoise, qui fut magistrat au Sénégal, voit la famille Poul qui a donné à la plupart des pays qu'elle occupe le nom de *Fout* ou *Fouta*.

Les Pouls auraient donc été annexés à l'Égypte du temps de son antique civilisation, et ils seraient aborigènes de cette partie de l'Afrique. Leurs migrations qui atteignent aujourd'hui le Yarriba vers le bas Niger, auraient eu lieu constamment dans la direction du sud-ouest.

Hérodote, divisant les Éthiopiens en deux catégories, dit que les Éthiopiens orientaux ont les cheveux droits, σί μὲν γὰρ ἀπ'ἡλὶου Αἰθίοπες, ἰθυτριχές εἰσί. Ceux qui sont du côté de la Libye ont la chevelure plus crépue que tous les autres hommes. (Polymn., c. 70.)

Homère avait déjà fait cette distinction, Αἰθίοπας... οἱ μὲν δυσομένου ὑπερίονος, οἱ διανιόντος. (*Odyss.*, I, 23.)

Ces Éthiopiens à cheveux moins laineux que les occidentaux seraient donc les Pouls. Cette hypothèse est très acceptable. J'ai toujours été frappé de la ressemblance physique qui existe entre les Pouls et les personnages que l'on trouve sur les monuments égyptiens. Quant à l'époque de l'invasion, il y a encore plus d'incertitude ou plutôt ignorance complète. Il doit y avoir eu beaucoup de migrations successives et on a le droit de supposer que les plus importantes ont pu avoir lieu lors des conquêtes des Romains, et lors des révolutions causées par l'invasion de l'islamisme, et plus tard des barbares sur la côte occidentale de la mer Rouge.

Quoi qu'il en soit, cette race Foul qui forme des États très puissants, que viennent de parcourir des voyageurs anglais et allemands à l'est du 6e degré de longitude ouest, entre autres le Haoussa, s'est, comme nous l'avons dit, répandue dans les pays qui sont à l'est de ce méridien. Son extrême avant-garde serait notre tribu Poul de Liaoudoun qui habite le littoral même de l'océan Atlantique.

C'est la situation actuelle de cette race, dans les contrées dont nous nous occupons, que nous allons examiner maintenant.

Les noms de tribus ou de peuples Poul se terminent en *bé*. Foulbé veut dire un homme de la nation Foul. Bosseiabé, Irlabé... sont des noms de peuplades Foul. Laobé est le nom d'une espèce de caste, à part, de cette race, caste qui fabrique exclusivement les ustensiles de ménage en bois et habite les forêts.

Nous concluons tout d'abord que les populations dont le nom est en *ké* sont mandingues, ou parlent mandingue, tandis que celles dont le nom est en *bé* sont Poul, ou parlent Poul.

La langue Poul est encore plus différente des langues nègres que ces races ne le sont physiquement entre elles. Les pluriels y sont très différents du singulier;

il n'y a pas d'article. La langue poul pure, est plus douce que l'italien, elle n'a pas le *kh*, qui est très fréquent dans les langues bambara, soninké, ouolof et sérer.

Voici d'abord les pays où la race Poul domine à l'exclusion des races aborigènes.

Le *Masina* au nord-est du Ségou. La population est poul et parle poul.

Le Khasso. Le fond de la population est poul, mais on ne parle qu'un dialecte malinké qu'on appelle khassonké. Le peuple envahisseur a adopté la langue du pays envahi.

Le *Niani.* Les Poul y ont conservé leur langue.

Le *Fouladougou* dépendant de Ségou. La population est poul et parle poul.

Le *Bondou et le Fouta*, pays habité par une race mélangée de Poul et de nègre; mais le tout parlant un poul un peu corrompu.

Le Fouta Dialon, peuplé en grande partie de Poul, parlant poul. Il y a aussi des Malinké en grand nombre.

Dans le *Ouasoulou* et dans les États voisins, beaucoup de villages poul sont entremêlés aux villages bambara ou malinké. Les deux langues sont également entremêlées.

En outre, dans tous les États de la Sénégambie, il y a des tribus de poul pasteurs, qui n'ont subi aucune influence étrangère ni dans leurs habitudes, ni dans leurs langues.

Ainsi les trente États environ que nous avons énumérés et qui sont renfermés dans les limites géographiques données plus haut, savoir :

Malinké, 10 :

Le Ségou; le Kaarta; le Bakhounou; le Bélédougou (1); le Ouassoulou; le Ouli; le Kantora ; le Bambouk; le Bar; le Badibou;

Poul, 7 :

Le Masina; le Khasso; le Niani; le Fouladougou (2); le Bondou; le Fouta; le Fouta Dialon;

Soninké, 5 :

Le Guoy; le Kaméra; le Gangara; le Diafouna; le Kingui;

Ouolof, 3 :

Le Cayor; le Oualo; le Djiolof;

Sérer, 4 :

Le Baol; le Saloum; le Djéguem; le Sin,
ne contiennent aujourd'hui que trois races distinctes.

Race malinka soninké } aborigènes.
Race sérer-ouolof }
Race poul, étrangère;

parlant cinq langues bien distinctes, le *bambara*, le *soninké*, le *ouolof*, le *sérer*, le *poul*.

Fouta Toucouleurs.

Fondation du royaume poul ou fouta. — Disons plus spécialement quelques mots du Fouta pour faire connaître ce qu'on appelle au Sénégal les Toucouleurs.

Avant l'invasion poul, la race ouolof s'étendait depuis la mer jusqu'à la limite occidentale du pays occupé par la race mandingue.

Il serait difficile de déterminer aujourd'hui où était cette limite, mais on peut supposer avec quelque raison qu'elle était au moins vers le Damga actuel.

---

(1) Bélé Dougou, en bambara, pays de pierres.

(2) Foula Dougou, en bambara, pays des pouls.

Vint l'invasion poul sur laquelle on n'a que des légendes plus ou moins mêlées de fables ou de niaiseries; le résultat de cette invasion fut la formation de l'État du Fouta.

Si nous consultons nos documents historiques, nous trouvons dans le père Labat qu'à la fin du XVII^e^ siècle, il y a cent soixante ans, le Fouta existait à l'état de monarchie absolue et héréditaire. Le roi portait le titre de siratif; siratik, est le mot employé par le père Labat, mais dans le pays le mot qui désignait le chef du Fouta est *saltigué*. La famille régnante était celle des Délianké.

Or, les Délianké, quoique n'étant plus une famille régnante, existent encore. Il y en a à Guédé, capitale du Toro actuel, et ils forment la population d'un certain nombre de villages dans le Damga.

Ces Délianké sont des Pouls un peu mélangés de nègre. On dit aussi qu'ils avaient fait quelques alliances avec les Maures tajacantes.

Donc, il y a cent soixante ans, l'invasion, la conquête et la formation d'un État poul avaient déjà eu lieu.

Les limites de cet État, qui avait 130 lieues de longueur suivant le fleuve, étaient comme aujourd'hui Dagana à l'ouest, et le marigot de Nguérer à l'est. Il se trouvait donc dans toute cette étendue superposé sur les États habités antérieurement par les Ouolof vers l'ouest, par quelques Mandingues vers l'est.

Le père Labat appelait les habitants de cet État, les Foul, le mot *toucouleur*, mot bizarre qui a l'air d'être français et par lequel les Ouolof les désignent aujourd'hui, ne se trouve pas dans son ouvrage.

D'après les considérations données plus haut sur le mouvement général des Poul, l'invasion était venue de l'est.

Elle avait donc traversé les pays mandingues et les envahisseurs, comme le prouve la finale du nom de leur famille dominante (Délianké), étaient mélangés de sang mandingue, de la nation Socé d'après la tradition, et avaient adopté quelques mots mandingues.

Du reste, la légende à laquelle nous pouvons maintenant recourir avec fruit, le dit positivement. D'après elle, avant la conquête, le pays était habité à l'est par des Socé, et à l'ouest par des Ouolof de différentes tribus.

Il y avait un roi de toute la partie ouolof qui résidait à Oualaldé dans l'île à Morfil.

La tradition donne même les noms des derniers rois ouolof.

Le chef des envahisseurs poul était Koli de la famille des Délianké. Il aurait battu le roi ouolof et se serait emparé d'abord de Oualaldé par une trahison, puis de tout le pays.

Comme dans toute conquête chez les peuples sauvages, une partie de la population indigène fut détruite, une partie dut se réfugier dans les États voisins de même race et une très grande partie resta et subit les lois du vainqueur.

Pourquoi l'invasion ne poussa-t-elle pas plus loin? La légende dit que Koli attaqua le Oualo, qu'il le vainquit, mais qu'il fit la paix avec lui et épousa la fille du Brak.

Si l'on en croit la tradition, les Saltigué auraient régné 350 ans environ, mais comme elle attribue des règnes de 80, 89, 90 ans à certains d'entre eux, cette durée doit être exagérée.

En 1698, date des faits rapportés dans la relation du père Labat d'après Brué, le siratik était musulman zélé.

Or, d'après la tradition, il n'y a eu de musulman que le dernier des rois délianké nommé Boubakar Fatimata. Son frère et prédécesseur ayant refusé de se convertir aurait été tué dans une révolution par les marabouts qui étaient devenus tout-puissants dans le pays.

Boubakar avait même consenti à laisser le titre de saltigué pour prendre celui d'almami, corruption d'elimam. Mais comme il ne se laissait pas suffisamment mener par les marabouts, il fut tué par son frère après un règne assez court.

On pourrait donc mettre d'une manière certaine le règne de ce Boubakar vers 1700, et si l'on adoptait la version qui porte la durée de la domination des Saltigué à 350 ans, cela mettrait l'invasion poul et la formation du Fouta à l'an 1350.

Si au lieu d'adopter les règnes si longs que la tradition prête aux siratik, on supposait aux onze siratik des règnes d'une vingtaine d'années en moyenne, cela donnerait environ 200 ans, et cela mettrait l'invasion et la fondation du Fouta vers l'an 1500.

Quoi qu'il en soit, pendant la domination des Poul Délianké, sur le nouvel État, il s'était formé des alliances entre la race poul et les indigènes, et, comme nous venons de le dire, la religion musulmane avait fait de grands progrès dans ces populations mélangées. La famille régnante des Délianké, qui n'était pas musulmane lors de la conquête, avait résisté plus que la masse de la nation à l'influence musulmane. Car cette religion, comme la religion chrétienne, convertit généralement les peuples avant les grands. Nous le voyons encore tous les jours, sous nos yeux, au Sénégal.

Constitution du Fouta en république théocratique avec un chef électif. — Vers le commencement du XVIII^e siècle. de grands événements se passèrent dans ces contrées par suite de la conversion presque générale du Fouta à l'islamisme. Et ces événements étant assez rapprochés de nous, nous sont très connus.

Un grand homme parut, il se nommait Abd-Oul-Kader, grand marabout, mort en 1770, à l'âge de quatre-vingts ans.

Cette révolution religieuse qui changea complétement le système politique et la forme du gouvernement, fut, je crois en même temps, une réaction ouolof contre les envahisseurs,

Pour bien voir ce que fut cette révolution, nous avons besoin de nous livrer à quelques considérations.

Aujourd'hui les hommes des tribus dominantes du Fouta comme les Bossciabé, les Lao, les Irlabé... etc., se donnent le nom de Torodo qui est pour eux presque un titre de noblesse : les pauvres diables, les pécheurs ne portent pas ce nom. Ces Torodo sont, du reste, confondus avec toutes les autres classes d'habitants du Fouta sous le nom de *Toucouleur* par les Ouolof.

Abd-Oul-Kader était de la tribu des Lao, qui existe encore et prend comme les autres le nom de Torodo.

La révolution d'Abd-Oul-Kader, qui s'appuya sur la religion, nous semble donc être une révolution de la classe ou race nommée Torodo contre la domination des Délianké ; et il nous semble que les Torodo devaient être le résultat du mélange des tribus Poul non Délianké avec les habitants indigènes, c'est-à-dire avec les Ouolof; cette race mélangée avait conservé les noms des tribus poul, avait adopté la langue poul, et était devenue musulmane fanatique. Tous les noms des tribus Torodo qui habitent aujourd'hui le Fouta, sont des noms poul, irlabé, sélobé... etc. Elles ne parlent que le poul mélangé de quelques mots ouolof. Mais physiquement parlant, ces tribus ont plus du ouolof que du poul.

La révolution opérée par Abd-Oul-Kader (qui personnellement avait dans les veines plus de sang ouolof que de sang poul et avait été élevé dans le Cayor), et par les Torodo, contre les Délianké, est donc une espèce de réaction des Ouolof mélangés aux Poul contre l'élément malinké mélangé aux Poul.

Quoi qu'il en soit, les Torodo commandés par Abd-Oul-Kader, sous le nom d'Almami, réussirent complétement dans leurs guerres; ils transformèrent le Fouta en une république théocratique dont tous les villages sont commandés par des marabouts, sous un chef électif nommé par trois ou quatre électeurs, chefs des principales tribus. Cet almami élu a peu de pouvoir et on le renverse quand on veut; outre cela Abd-Oul-Kader et les Torodo firent la guerre sainte et vainquirent tous les États voisins excepté le Cayor.

Abd-Oul-Kader, trahi et vaincu dans le Cayor, fut amené devant Damel (titre du roi du Cayor) qui lui dit:

Qu'eusses-tu fait de moi si tu m'avais vaincu et pris ? — Je t'aurais coupé la tête comme infidèle, répondit Abd-Oul-Kader. — Et bien moi, dit Damel, je te donne un cheval, des provisions et une escorte pour retourner dans ton pays, mais n'y reviens plus !

Abd-Oul-Kader fut malheureux sur la fin de sa vie, il fut trahi, abandonné et enfin tué à Gorrik par Aïssata, almami du Bondou.

Depuis lors, le Fouta est un État turbulent, changeant d'almami à chaque instant et avec lequel nous avons toutes les peines du monde à vivre en paix, pour deux raisons : l'anarchie qui y règne et le fanatisme religieux qui en rend les habitants insolents et malveillants envers nous.

Population actuelle du Fouta.

Ainsi en résumant, le Fouta a pour habitants :

1° Les Délianké, restes de la tribu poul mélangée de Malinko qui dominait au moment de la conquête du pays sur les Ouolof et de la fondation de l'État poul du Fouta, sur lequel elle régna pendant un certain laps de temps.

Quelques Délianké habitent aujourd'hui Guédé, capitale du Toro, province dont le chef, nommé Lam-Toro, est le seul individu de la famille des Délianké qui ait conservé du pouvoir dans le Fouta, parce que dans la guerre d'Abd-Oul-Kader, le chef de cette fraction des Délianké trahit les siens au profit d'Abd-Oul-Kader et des Torodo. Quelques autres villages du Toro actuel sont aussi habités par des Délianké : ce sont Botol, Ndiaéen, Edi, Ndioun.

Les Délianké habitent, en outre, les villages suivants du Damga : Matam, Garli, Tiempen, Doloul, Adobéré, Kanel, Barmatch, Orndolli, Bapalel, Gouriki, Ganguel, Djint-Chiang, Padalel, Séré, Bédenki, Barkédji capitale, Djellé, Bitel.

2° Les Torodo, marabouts, mélange des tribus poul de la conquête avec les Ouolof. Ils dominent dans le Fouta depuis qu'ils ont renversé la puissance des Délianké.

Les principales tribus des Torodo sont, en partant de l'ouest : les *Sélobé* (dans le Toro actuel) dont le chef est *Eliman Donay;* le fameux Alhadji, qui bouleverse aujourd'hui toute la Sénégambie par la guerre sainte qu'il a allumée, est de cette tribu ;

Les *Lao* qui s'étendent de Boki à Abd-Allah-Mokhtar. Le grand Abd-Oul-Kader était, comme nous l'avons dit, de cette tribu.

Les *Irlabé* depuis Abd-Allah-Mokhtar jusqu'à Saldé.

Les *Eliabé* de Saldé à Tiaski.

Les *Bossciabé*, la tribu la plus puissante de toutes, très mélangée de Maures. Ou parle presque autant le maure que le poul chez eux. Leur chef est Eliman Rindiao, qui nomme à peu près à son gré l'almami, mais qui ne peut le prendre parmi les siens.

C'est cette tribu qui a trahi Abd-Oul-Kader de concert, avec les Bambara, sur la fin de sa carrière.

Les *Nguiénar*, tribu dominante dans le Damga.

(Les *Couliabé*, ils sont plutôt des Délianké que des Torodo.)

3° Les *Tiouballo* ou pêcheurs. Cela doit être un mélange de pouls, envahisseurs de basse condition, avec les pêcheurs indigènes ou ouolof.

4° Les *Pouls purs et pasteurs* qui ont continué à vivre séparés et parlent encore le poul pur; il y avait évidemment dans le peuple envahisseur deux classes : les guerriers ou hommes libres qui, par leur mélange avec les Malinké et les Ouolof, ont formé les Délianké, les Torodo et les Tiouballo, et les pasteurs tributaires qui sont restés séparés. Ces Pouls pasteurs sont toujours tributaires de quelques chefs.

Leurs principales tribus dans le Fouta, sont : les Odabé (Dimar), les Diaobé près de Boumba, les Dialloubé dans le Damga..., etc.

5° Les pauvres diables de toute race, les captifs, les affranchis, les réfugiés des pays voisins, les vagabonds, forgerons..., etc.

Les Ouolof appliquent le nom de Toucouleurs à tous les habitants actuels du Fouta, sauf les Pouls purs et pasteurs. Et ils appellent langue toucouleur le poul corrompu et mélangé de mots ouolof, que parlent les Toucouleurs.

Saint-Louis, le 30 août 1855.

Le chef de bataillon du génie,
L. FAIDHERBE.

FRAGMENTS

D'UNE ÉTUDE SUR L'ILE DE RHODES (1).

Lus aux séances de mai et juin, de la commission centrale,

Par M. V. GUÉRIN.

Administration actuelle de l'île de Rhodes. — Impôts et revenus. — Chiffre de la population.

On sait que par le tanzimat (*tanzimati khaïrié*, l'heureuse organisation) vaste code administratif et politique qui, préparé en grande partie par Réchid-Pacha, fut proclamé à la fin de 1839 par le sultan Abdul-Medjid, l'empire ottoman, sous le rapport administratif et financier, a été, d'après une division dont le principe date de Mourad III, partagé en eyalets ou gouvernements généraux, lesquels se subdivisent en livas ou sandjiaks, c'est-à-dire provinces. Les livas comprennent les cazas ou ressorts de justice formés, pour l'ordinaire, de nahiyès ou villages, mais aussi de villes avec leurs dépendances.

Les îles turques de l'Archipel avaient formé, jusqu'en 1852, un gouvernement à part, donné en apanage au capitan-pacha; mais une ordonnance les a rangées à cette époque sous la loi générale du tanzimat, et elles ont alors composé deux eyalets différents : l'un, la Crète, qui constitue à elle seule un gouvernement divisé en trois livas; et l'autre, l'eyalet du Djizaïr ou des Iles, dont le gouverneur réside à Rhodes, et qui comprend sept livas, savoir :

---

(1) Extrait d'un ouvrage sur l'île de Rhodes, par V. Guérin, actuellement sous presse.

Rodos (Rhodes) ;
Istan Keui ou Stanchio (Kos) ;
Bozdja Ada (Ténédos) ;
Limni (Lemnos) ;
Midilli (Mitylène) ;
Sakyz (Chio) ;
Qybrys (Chypre).

Le pacha de Rhodes doit faire chaque année l'inspection des livas placés sous sa dépendance. Il résume en sa personne tous les pouvoirs civils et militaires. Un divan, appelé *Medjlis*, forme le conseil administratif et judiciaire dont il est le président. Ce medjlis est composé : 1° du gouverneur, du defterdar ou receveur général, du cadi ou juge, du mufti ou chef de la religion, et de trois ou quatre autres personnages turcs nommés à l'élection, et confirmés par le gouvernement; 2° de l'archevêque grec et de deux primats laïques de cette nation, élus par leurs co-religionnaires, avec l'approbation du pacha ; 3° des deux rabbins et d'un autre négociant juif, également désigné par le choix des siens.

Le conseil souverain, auquel toutes les affaires d'administration sont soumises, est aussi le tribunal en dernière instance des îles qui dépendent de Rhodes, et principalement de celles qui constituent ce liva particulier. Ces dernières sont : Nicaria, Patmos, Leros, Calymno, Nisyros, Stampalia (Astypalæa), Episcopi (Tilos), Khalki, Symi, Castel-Rosso (Cysthène), Scarpanto (Carpathos) et Casso (Casos).

Les différentes îles que je viens d'énumérer se gouvernent d'après leurs propres lois, et elles sont seulement soumises à la surveillance d'un subaschi envoyé par le gouverneur de Rhodes.

Un autre liva est compris officiellement dans l'eyalet du Djizaïr, c'est celui de Samos ; mais de fait, comme je l'ai montré dans mon étude particulière sur cette île (1), en vertu des priviléges qui lui ont été accordés après la guerre de l'Indépendance, elle forme une principauté distincte qui ne rentre dans aucun gouvernement, et qui est administrée par un prince grec ou par son kaïmakan. Elle relève directement de la Porte, à laquelle elle est tenue uniquement d'envoyer par an un tribut déterminé comme marque de sa sujétion.

Auparavant, le capitan-pacha n'avait pas de traitement fixe, mais le pachalik de Rhodes, ainsi que tous les autres de l'empire turc, était une véritable ferme livrée entre les mains de traitants avides qui l'exploitaient sans contrôle. Ils pressuraient les peuples qu'ils avaient à gouverner, et ils s'empressaient, pour s'enrichir eux-mêmes, de dévorer, en quelque sorte, leurs provinces, dans la crainte d'être bientôt renversés par un rival plus heureux. Pourvu qu'ils transmissent régulièrement à la Porte la somme à laquelle leur pachalik avait été taxé, et qu'à force d'exactions ou d'abus de pouvoir trop exorbitants ils ne suscitassent point au sultan des embarras sérieux en soulevant les pays qu'ils opprimaient, ils restaient d'ordinaire dans leur charge ; ou, s'ils en étaient dépossédés, ce n'était pas le plus souvent à cause de leurs injustices sur lesquelles le gouvernement avait coutume de fermer les yeux; mais leur chute était plutôt l'effet d'une intrigue de palais, et leur successeur, qui s'élevait sur leur ruine, redoutant lui-même une disgrâce prochaine, se hâtait de les imiter, et faisait quelquefois regretter par une tyrannie plus grande et une avarice plus insatiable ceux qu'il venait de supplanter. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il n'y ait jamais eu de pachas honnêtes qui aient administré leurs provinces avec droiture et équité. J'aime, au contraire, à reconnaître que plusieurs d'entre eux ont su, par leur probité et leur humanité, mériter l'estime et l'amour de leurs subordonnés; mais l'histoire, d'un autre côté, me force de répéter que c'est là une exception assez rare, et que la plupart du temps ils ont gouverné en vainqueurs qui commandent à des vaincus, ou, pour mieux dire, à des esclaves. De là la dépopulation et la misère toujours croissantes de la plus grande partie des provinces de l'empire turc; et, pour en revenir à l'île de Rhodes, comment expliquer autrement que par les excès de toute nature de ceux qui l'ont tour à tour administrée, le petit nombre d'habitants qui la peuplent maintenant, et l'absence de culture sur une étendue si considérable de sa surface, malgré la fertilité de son sol et les avantages singuliers de son climat?

---

(1) *Descript. des îles de Patmos et de Samos*, Paris, 1856.

Alarmé par la décadence rapide de l'empire ottoman, qui se décomposait de plus en plus et marchait à grands pas vers sa ruine, le sultan Mahmoud, père du sultan actuel, entreprit courageusement la réforme de tout le système administratif de ses vastes États, et il mit la main à l'œuvre avec l'énergie qui le caractérisait. Il mourut après avoir brisé une partie des obstacles qui pouvaient entraver la réalisation de ses sages et utiles projets, laissant à son fils Abdul-Medjid le soin de les poursuivre et de les appliquer.

Il n'entre pas dans mon sujet de développer ici toutes les réformes qui furent solennellement décrétées dans le célèbre hatti-chérif de Gul-Hané, le 3 novembre 1839. Je me contenterai de remarquer qu'en ce qui concerne l'île de Rhodes, si le fermage en a été supprimé, et si le pacha qui en est le gouverneur reçoit par mois des appointements fort élevés, tous les abus que l'on voulait corriger n'ont point été, par cela même, extirpés radicalement, car les décrets et les ordonnances ne peuvent transformer les mœurs d'un jour à l'autre, et celles-ci résistent longtemps aux lois qui veulent les modifier. Ainsi, par exemple, dans l'empire ottoman, bien que la probité turque soit, en quelque sorte, proverbiale chez le simple particulier qui vit occupé d'un petit négoce ou chez le paysan qui cultive la terre, par un contraste singulier et je ne sais quelle anomalie étrange, les fonctionnaires publics, depuis le plus élevé en dignité jusqu'au plus bas et au plus humble, se sont presque tous longtemps imaginé que leur place leur conférait, jusqu'à un certain point, le droit de s'en servir comme d'une occasion et d'un moyen pour s'enrichir eux et leurs familles. Aussi, tout pour eux était-il d'ordinaire vénal, et leur conscience comme leurs faveurs appartenaient trop souvent au plus offrant. Qu'on ne s'étonne donc pas si les grandes et belles réformes préparées par le sultan Mahmoud, et décrétées par son fils Abdul-Medjid, sont loin d'avoir remédié complétement aux abus qui les avaient provoquées. Le mal était trop profondément enraciné pour être arraché si vite.

Ces considérations font pressentir qu'à Rhodes, comme ailleurs, bien que le fermage de l'île ait été aboli, la somme produite par les impôts prélevés sur les habitants doit très probablement dépasser celle qui est annuellement envoyée à la Porte, et qu'une partie de cet argent reste entre les mains de ceux qui sont chargés de le recueillir, la perception n'en étant ni assez régulière ni assez contrôlée. Le pacha, d'ailleurs, est, en quelque sorte, obligé de ne pas se montrer trop clairvoyant, et de tolérer dans ses employés certains abus qui sont tournés en usage, et comme consacrés par une longue habitude, car lui-même a quelquefois besoin que l'on n'examine pas de trop près ni trop sévèrement ses propres actes.

L'île fournit environ, par an, au moyen de l'impôt et des douanes, 1,340,000 piastres (1), ou 308,200 fr.

Les sources de ce revenu sont :

1° Le kharatsch, impôt personnel ou capitation qui pèse uniquement sur les raïas, c'est-à-dire sur les chrétiens et sur les juifs. Il ne frappe que la population mâle à partir de l'âge de dix ans. Cette capitation comprend trois catégories : les hommes faits, les enfants au-dessus de dix ans et les pauvres ; la première classe est la plus imposée, la seconde l'est moins, la troisième moins encore.

Je n'ai pu obtenir le chiffre exact de la somme qui résulte de cette capitation, mais elle doit se monter au moins à 250,000 piastres ou 57,500 francs.

---

(1) La piastre turque vaut environ 23 centimes de notre monnaie, quelquefois plus, quelquefois moins ; cela dépend des circonstances et varie avec les différentes provinces de l'empire.

On sait que, par le fameux hatti-houmayoum du mois de février dernier, il a été décidé dans le divan que le kharatsch serait supprimé, et que les raïas, sous le rapport de l'impôt, comme désormais en tout le reste, seraient mis sur le même pied que les Turcs. J'ignore si cette mesure, juste et salutaire, dont le but est de fondre, s'il est possible, et d'unir entre elles les parties hétérogènes qui composent l'empire ottoman, a commencé déjà à être appliquée. Elle exigera un remaniement complet dans l'assiette de l'impôt, et probablement qu'elle rencontrera, pour être partout et définitivement mise en pratique, des obstacles nombreux et une répugnance très vive de la part du vieux parti turc, lequel verra disparaître l'une des marques les plus caractéristiques qui servaient à distinguer la race vaincue et sujette de la race victorieuse et dominatrice.

2° Le capitanlik ou l'imposition du capitan-pacha ; cette contribution a retenu son ancien nom, bien que l'île ne soit plus maintenant l'apanage du capitan-pacha. Elle pèse et elle est établie sur la fortune de tous les habitants de Rhodes, Turcs ou raïas. Pour les premiers, elle est de 55,000 piastres ou 12,650 francs, et pour les seconds, Grecs et Juifs, de 288,560 piastres ou 66,419 francs.

3° Le décation (δεκάτιον) ou le dixième de tous les produits. Il peut être évalué à 300,000 piastres ou 69,000 francs.

4° Les douanes : elles rapportent environ 450,000 piastres ou 103,500 francs.

Les exportations de l'île, l'année dernière, ont égalé une valeur de 326,000 francs ; elles ont consisté en fruits secs et frais, en vin, en cire, en vallonée, en oignons, etc.

Rhodes est en même temps un port important comme principal centre du commerce des éponges.

Les importations, dans cette même année, se sont élevées à la valeur de 2 millions de francs, consistant en blé, en denrées coloniales et en différents tissus, principalement en tissus de coton ; mais il faut remarquer que, sauf le blé, la plupart de ces articles importés à Rhodes sont ensuite réexportés dans l'Archipel et sur les côtes de l'Anatolie.

Si l'île de Rhodes produit par an environ 1,340,000 piastres, les dépenses de l'administration s'y montent à 1,420,000, ce qui fait chaque année un déficit de 80,000 piastres, déficit qui est comblé par le surplus des revenus des autres îles qui dépendent de cet eyalet.

Le pacha reçoit par mois, pour ses appointements, 60,000 piastres, ce qui fait par an 720,000 piastres ou 173,600 francs. Il doit payer là-dessus ses domestiques et ses cavas. Ceux-ci sont au nombre de vingt-cinq à trente ; ils habitent le rez-de-chaussée du konak ou maison du gouverneur ; ce sont, en quelque sorte, ses gardes-du-corps et les exécuteurs de ses volontés. Ils ont pour chef un cavasi-baschi.

Les autres fonctionnaires qui sont subordonnés au pacha et la milice indigène occasionnent par an une dépense de 580,000 piastres ou 133,440 francs. Cette milice se compose de 380 soldats turcs, tous canonniers, et qui montent la garde à tour de rôle une fois par semaine. On ne les exerce que pendant l'hiver ; ils ont pour chef un bin-baschi (tête de mille) qui a le titre de colonel, mais seulement la paie d'un commandant d'artillerie.

C'est avec cette faible milice, mal armée et mal exercée, et une trentaine de cavas, que le pacha tient sous sa dépendance l'île entière de Rhodes, et qu'il fait respecter les ordres du sultan. La population qui habite cette île est d'ailleurs très pacifique et il y a fort longtemps que des troubles graves n'ont éclaté dans son sein.

Cette population, comme je l'ai déjà dit, se décompose ainsi : 6000 Turcs, 1000 Juifs et 20,000 Grecs, auxquels il faut ajouter 120 Francs ou Européens, tous catholiques latins, à l'exception de deux familles.

Dans le chapitre suivant, je vais donner quelques détails sur ces différents éléments de la population actuelle de Rhodes.

Quelques détails sur chacune des diverses populations de Rhodes, turques, juives, grecques et franques.

La ville capitale ou Rhodes, connue plus communément par les habitants sous le nom de *Kastro*, renferme 5500 Turcs et 1000 Juifs. 500 autres Turcs résident dans les faubourgs ou sont disséminés dans l'intérieur de l'île.

Turcs. — Ce sont les descendants de ceux qui sont venus s'établir à Rhodes après la conquête qu'en fit Soliman en 1522. Ils vivent, à l'exception d'une centaine de familles au plus, renfermés dans l'enceinte des remparts. La milice dont j'ai parlé est prise parmi eux, et ils serviraient tous, au besoin, d'appui au pacha contre les Grecs. Issus de la race conquérante, et héritiers des droits qu'elle leur a légués, ils soutiendront toujours l'autorité quand il s'agira de maintenir les races vaincues dans la soumission, et ils essaieront de la renverser, ou tout au moins la maudiront en secret toutes les fois qu'ils la trouveront trop favorable aux raïas, et comme tendant à compromettre par là leurs anciens priviléges. C'est ainsi qu'en 1822 ils formèrent un complot contre l'un des gouverneurs les plus justes et les plus estimables qui aient administré l'île de Rhodes, je veux dire Youssouf-Bey. Ils lui imputaient à crime son équité égale pour tous ceux qui dépendaient de sa juridiction, et, dénoncé pour cela comme traître envers le sultan et envers le Koran, il fut rappelé. Ils doivent actuellement ne se plier qu'avec la plus grande répugnance aux mesures nouvelles et aux réformes radicales qui viennent d'être décrétées par la Sublime Porte, si toutefois elles sont déjà appliquées. Car ces réformes, que les circonstances du moment et la pression civilisatrice des grandes puissances de l'Occident ont pu seules arracher au divan, doivent, on le comprend sans peine, coûter cher à l'orgueil de la race ottomane, habituée jusqu'ici à commander et à jouir de plusieurs prérogatives très importantes.

L'un de ces priviléges pour les Turcs de Rhodes, qui leur a permis de dominer plus facilement les Grecs de l'île, c'est qu'eux seuls peuvent habiter la capitale, où ils sont protégés par une enceinte très fortifiée. Ce n'est pas que les Grecs n'aient le droit d'y venir pendant le jour et d'y circuler autant qu'ils le désirent; ils y ont même des boutiques où ils se livrent au commerce et à différents métiers; mais à peine le soleil commence-t-il à décliner à l'horizon qu'ils doivent se hâter de fermer leurs magasins et de quitter la ville ; car, à l'instant même où cet astre se couche, un coup de canon est le signal de la fermeture des portes : les ponts-levis sont aussitôt levés, et malheur alors au raïa qui serait surpris au dedans des remparts ! Condamné pour la première fois à une amende, il serait, en cas de récidive, puni par une dure bastonnade. Cette interdiction absolue pour les raïas d'habiter l'enceinte fortifiée et leur désarmement complet dans l'île entière ont été deux mesures à la fois très simples et très habiles qui ont contribué puissamment à maintenir à Rhodes, avec des troupes peu nombreuses, la domination de la race turque sur celle des vaincus. Elles subsisteront probablement encore longtemps ; car, autrement, ce serait pour les Turcs une abdication véritable de leur suprématie sur l'île, ou du moins il leur faudrait, pour la conserver, entretenir dans cette île des forces plus considérables. En effet, entre eux et les Grecs, quoi qu'on fasse, il y aura toujours une instinctive et invincible antipathie ; vouloir opérer entre ces deux races, si différentes l'une de l'autre et qu'un abîme immense sépare, la différence de religion, une fusion intime et véritable qui aboutisse à identifier leurs intérêts et leurs volontés, c'est, je crois, poursuivre une chimère. Les Turcs ne seront jamais réellement aimés des Grecs ; ils pourront seulement être moins haïs, s'ils sont plus justes et moins barbares, Maintenant que la force est près de leur échapper, ils doivent s'efforcer de retenir et d'attacher à eux par l'équité ceux que le sabre leur a jadis soumis.

Les Turcs ont à Rhodes trois écoles pour les garçons. Les petites filles n'y vont pas; aussi les femmes mahométanes, là comme dans tout le reste de la Turquie, sont-elles plongées dans la plus profonde ignorance. Elles sortent rarement, et toujours voilées; les plus riches sont servies par des négresses ; les autres vaquent elles-mêmes aux divers soins du ménage.

Aux Turcs appartiennent toutes les plus belles maisons de la ville, de jolis jardins dans les faubourgs, et des fermes nombreuses dans l'intérieur de l'île. Les plus pauvres sont bateliers, marchands, ou occupés à différents métiers.

Ils ont sept à huit mosquées, dont je dirai un mot plus tard, et à l'entretien desquelles sont préposés plusieurs imans; des muezzins appellent les fidèles à la prière du haut des minarets.

Un mufti veille à tout ce qui concerne la religion, et décide, par ses arrêts ou fetwas, le sens dans lequel il faut entendre et appliquer les articles du Koran sur l'interprétation desquels il est consulté.

Un kadi rend la justice.

Juifs. — Les Juifs de Rhodes se bornent à un millier d'individus ; ils sont presque tous d'origine espagnole et, chassés de l'île par Pierre d'Aubusson, ils y sont revenus après la conquête des Turcs. Ils occupent dans le Kastro un quartier à part, espèce de ghetto qui n'est point fermé, mais en dehors duquel ils ne peuvent habiter. S'ils ont le privilége de rester ainsi jour et nuit près de leurs maîtres, c'est d'abord qu'ils sont peu nombreux, et ensuite que, façonnés depuis de longs siècles à l'esclavage, ils courbent d'eux-mêmes sous le joug une tête souple et docile. Les Turcs les méprisent trop pour les craindre, et en outre ils les emploient volontiers, parce que ces derniers ont l'art de se rendre nécessaires en beaucoup de choses, et qu'ils savent se plier à tous les métiers, même les plus humbles et les plus rampants. Aussi les gardent-ils sous la main, comme des instruments utiles, faciles à manier, et qui ne se retourneront jamais contre eux.

Les juifs ont dans leur quartier deux synagogues, ils ont également deux rabbins, qui sont tout à la fois pour eux les interprètes des Saintes Écritures, leurs patrons auprès du Conseil présidé par le pacha, et leurs juges dans tous les cas qui se rattachent à leur religion.

Ils ont trois écoles que fréquentent environ cent vingt garçons. L'éducation de ceux-ci est achevée d'ordinaire à douze ans, et même plus tôt; car elle se borne à la lecture, à l'écriture, à quelques notions de calcul et à la connaissance des principaux dogmes de leur foi. La méthode employée par les maîtres juifs est à peu près la même que celle qui est mise en pratique dans les écoles primaires musulmanes. Les enfants apprennent tous en même temps leurs leçons à voix haute et légèrement cadencée ; ils sont accroupis par terre en face et autour du maître qui, lui-même, est assis d'une façon semblable, les jambes croisées sur une mauvaise natte, à l'un des angles de la salle où il enseigne. Il est ordinairement armé d'une longue baguette flexible, qui est une menace éternelle toujours suspendue sur la tête des paresseux ou des turbulents, et qui lui permet, sans qu'il ait besoin de se déranger de place, d'aiguillonner de loin la nonchalance des uns ou de corriger l'indiscipline des autres.

Il n'y a point d'école pour les petites filles. De là vient que les femmes juives, de même que les femmes turques, ne savent ni lire ni écrire. Comme celles-ci, elles vivent retirées chez elles, occupées du soin de leur ménage ou dévidant de la soie. Elles ne sortent guère que pour aller chercher les provisions nécessaires à la famille ou pour se rendre à la fontaine. C'est là qu'elles se voient les unes les autres et qu'elles se communiquent les nouvelles du jour. Quand elles reviennent ensemble, tenant avec grâce sur une de leurs épaules leurs urnes pleines, elles forment un tableau digne d'être reproduit par un pinceau habile, et qui est comme empreint de couleurs toutes bibliques.

Les juives de Rhodes sont assez remarquables par leur beauté ; le type des jeunes filles surtout ne manque ni d'agrément ni de délicatesse. A une douce physionomie, à un teint blanc et en quelque sorte diaphane, elles joignent une certaine langueur orientale qui se réflète dans leurs yeux, sur leurs traits et dans leur démarche. Presque toutes savent un peu jouer d'une espèce de guitare qui ressemble à la mandoline espagnole, et, dans leurs fêtes de famille, elles accompagnent du son de cet instrument, soit leurs chants, soit leurs danses. Les airs qu'elles jouent, comme ceux qu'elles chantent, sont peu variés, et les mêmes notes reviennent souvent avec une sorte de refrain sentimental et légèrement mélancolique qui, sans émouvoir profondément l'âme et lui imprimer des secousses vives et diverses, la remue cependant et la pénètre insensiblement. Leurs danses ont, de même, quelque chose de calme et de posé, et je croirais volontiers qu'elles sont antiques.

A certains jours déterminés, les femmes juives ont coutume de visiter, dans le cimetière qui a été assigné à leur nation en dehors des remparts, les tombeaux où reposent les membres défunts de leur famille. Mais c'est principalement lorsqu'elles viennent de faire une perte récente, et que cette perte a brisé une de leurs affections les plus chères, qu'elles vont sur la pierre sépulcrale qui recouvre cet objet aimé donner un libre cours à leurs regrets et à leur douleur. Elles s'y rendent accompagnées de leurs amies et quelquefois même de pleureuses à gages. Celle qui mène le deuil s'avance la première en agitant convulsivement au-dessus de sa tête un mouchoir, et en poussant par intervalles des cris perçants que répètent en chœur les autres femmes qui la suivent. A mesure qu'on approche de la tombe, les gémissements redoublent; enfin, lorsqu'on y est arrivé, on fait halte. La parente du défunt ou de la défunte se prosterne ou plutôt se jette avec désespoir sur la pierre tumulaire; et dans cette posture elle fait entendre de véritables hurlements de douleur auxquels sa suite fait écho. Puis, toutes ensemble s'accroupissent autour du tombeau, et alors commence une sorte de chant funèbre en l'honneur de celui ou de celle qui n'est plus et que ces femmes viennent pleurer. Celle qui leur donne, pour ainsi dire, le ton improvise un hymne de deuil et débite des espèces de strophes très courtes, entrecoupées par des sanglots et accompagnées des gestes les plus expressifs. Bientôt, s'animant elle-même et s'exaltant de plus en plus, elle finit par tomber dans un délire apparent, qui se communique, par une sorte de contagion sympathique, à toute son assistance, laquelle, si je puis parler ainsi, se monte peu à peu au diapason de son désespoir. Mais épuisée par la violence même de ses plaintes et de ses gémissements, elle ne peut pas se maintenir longtemps dans cet état désordonné et presque frénétique. Insensiblement sa douleur, parvenue à son paroxysme, décline et s'apaise, et ce concert de lamentations, de hurlements et de sanglots se ralentit et s'éteint.

Cette affliction, qui éclate d'une manière si bruyante, n'est pas toujours, comme on le pense bien, véritable et sincère, et quelquefois ce ne sont là que des douleurs d'emprunt et de comédie; mais alors même qu'elles sont fausses, elles sont simulées par les femmes qui les jouent avec une imitation si fidèle et si expressive de la nature que ces femmes, de comédiennes qu'elles sont d'abord, s'identifient bientôt complétement avec leur rôle, et ces scènes de deuil, qui commencent plus d'une fois par des contorsions grimaçantes et des larmes mensongères, se terminent ordinairement par des sanglots réels et des pleurs véritables, qui paraissent sortir du cœur en même temps que des yeux.

Il est inutile d'ajouter ici que ces lamentations funèbres sur les tombeaux remontent à la plus haute antiquité. C'est un usage qui paraît aussi vieux que l'Orient, où il est né et où il règne encore presque partout. On le retrouve aussi chez plusieurs peuples de l'Afrique; enfin, dans certaines contrées méridionales de l'Europe, il en subsiste çà et là quelques vestiges qui s'effacent et disparaissent de plus en plus.

Grecs. — J'arrive maintenant à la troisième race qui habite l'île de Rhodes et qui forme le fond principal de la population, je veux dire la race grecque. Les Grecs de cette île sont au nombre de 20,000, parmi lesquels 5,000 environ se sont établis dans les faubourgs de la capitale.

La plupart de ces derniers exercent différents métiers, comme ceux de menuisier, de charpentier, de sellier, de cordonnier, etc.; quelques-uns ont dans la ville des boutiques où ils peuvent se rendre après le lever du soleil; d'autres sont marins; d'autres enfin sont jardiniers et vendent les légumes et les fruits qu'ils récoltent.

Ils ont deux écoles pour les garçons, l'une au faubourg de Néomaras et l'autre à celui de Métropolis. Elles sont fréquentées par 260 enfants. On y enseigne le grec moderne, un peu d'histoire, d'arithmétique et de géographie; et, dans une classe supérieure, les élèves les plus âgés et qui montrent le plus d'aptitude apprennent le grec ancien, dont on leur met entre les mains quelques chefs-d'œuvre. Il n'y a point d'école spéciale pour les filles; mais j'ai remarqué une douzaine d'entre elles qui suivaient les exercices de l'école primaire des garçons.

Dans l'intérieur de l'île, c'est-à-dire dans les quarante-sept villages qu'elle renferme, je n'en ai trouvé qu'un seul qui eût une école, c'est celui d'Archangelo, et encore n'est-elle fréquentée que par trente-cinq enfants au plus. Elle est dirigée par le papas de ce village important. Partout ailleurs, sauf deux ou trois enfants auxquels le papas de l'endroit apprend un peu à lire et à écrire, pour qu'ils puissent servir d'enfants de chœur à l'église, tous les autres sont élevés dans l'ignorance la plus absolue. Dans le village de Katavia, un maître de l'île de Khalki avait fondé, il y a quatre ans, une petite école ; au moment où je traversai cette localité, en juin 1854, je le vis n'ayant que six à sept enfants ; et, comme le mince traitement qu'on lui avait fait lui permettait à peine de vivre, il était décidé à quitter l'île de Rhodes et à retourner sur son âpre rocher, près de sa famille.

L'instruction, même la plus élémentaire, est donc, comme on le voit, à peu près nulle dans l'intérieur de l'île. Les habitants, sans exception, à commencer par les papas eux-mêmes, sont uniquement adonnés aux travaux de la campagne ou à des métiers de première nécessité. « Nous ressemblons à de véritables bêtes de somme, me disait un jour en gémissant un bon vieillard à qui je demandais s'il y avait une école dans son village. De père en fils, chacun de nous est condamné à vivre et à mourir pauvre et ignorant. Notre papas lui-même sait tout au plus lire. Comment voulez-vous que nous puissions payer les frais d'un maître d'école? car c'est à peine si, avec le travail de nos mains et celui de nos femmes et de nos enfants, nous pouvons amasser de quoi subsister et acquitter les trois impôts qui pèsent sur nous, le kharatsch, le capitanlik et le decation. »

Qu'on n'aille pas, en effet, attribuer cette ignorance dont je parle à une certaine lourdeur et à une apathie naturelle d'esprit. Non, là comme partout, la race grecque est intelligente, vive et curieuse; mais par une sorte de nécessité politique et une défiance instinctive, le gouvernement turc se garde bien d'encourager le développement des lumières parmi les populations qui ne lui sont soumises qu'à regret, et qui aspirent toujours secrètement et quelquefois même ouvertement à échapper à sa domination. Il sait par expérience qu'il n'est pas bon de permettre aux Grecs principalement d'étudier à loisir les titres de leur ancienne gloire, et de réveiller en eux des souvenirs qui pourraient les faire rougir de leur abaissement actuel, et les exciter à revendiquer leur émancipation et leur indépendance.

Tout le monde a entendu parler des qualités et des défauts qui caractérisent les Grecs en général. Ces qualités et ces défauts constituent, en quelque sorte, le type fondamental de la race grecque, type que les siècles et les événements ont pu singulièrement modifier, mais qui cependant permet de reconnaître assez facilement dans les Grecs d'aujourd'hui les descendants des Grecs d'autrefois. Si leurs grands hommes, tels que nous les dépeint Plutarque, sont morts depuis longtemps avec l'ancienne Grèce, et s'ils ont été comme ensevelis avec les écrivains qui les ont célébrés, le gros de la nation, c'est-à-dire les Grecs réduits à leur taille ordinaire et non plus grandis par les événements, et aussi par les éloges souvent exagérés des biographes et des historiens, les Grecs, par exemple, tels que nous les montrent les comédies d'Aristophane, se retrouvent encore jusqu'à un certain point dans les Grecs de nos jours.

Pour ne parler ici que de ceux qui habitent l'île de Rhodes, je vais essayer d'indiquer en peu de mots quelques-uns des traits qui les distinguent. Ils se divisent en trois catégories : les marins, les petits marchands ou artisans qui peuplent les faubourgs de la ville, et les paysans dispersés dans l'intérieur de l'île, Les marins rhodiens, comme presque tous les marins grecs, étant habitués dès l'enfance à se jouer sur de frêles barques au milieu des vagues, ne manquent ni d'habileté ni de hardiesse pour affronter les périls de la mer, et c'est un spectacle toujours plein d'intérêt que celui qu'ils offrent lorsqu'on les voit lutter avec de légères embarcations contre les vents et les flots, et entreprendre souvent ainsi d'assez longs voyages. Mais ils sont maintenant en petit nombre, et la marine rhodienne, jadis si florissante, est singulièrement déchue de sa gloire et de sa puissance ; c'est même à peine si actuellement elle peut s'appeler une marine. Qu'est devenu le temps où la Méditerranée presque tout entière était sillonnée par les vaisseaux de Rhodes et respectait son pavillon, où les arsenaux immenses de cette ville pouvaient suffire aux armements les plus formidables, et où son Code maritime faisait loi dans le commerce, comme le plus sage et le plus complet de tous ? De tout cela il ne reste plus que le souvenir. Les marins de cette île, réduits à trois ou quatre cents, trouvent, en outre, depuis quelques années une concurrence redoutable, qui a fini par les écraser, dans les paquebots à vapeur français et autrichiens qui desservent la ligne de Constantinople à Alexandrie, et qui, faisant escale à Rhodes, y importent ou en exportent presque tous les articles qui entrent dans l'île ou qui en sortent.

On n'ignore pas que les marins grecs de plusieurs îles de l'Archipel croient pouvoir sans déshonneur unir la piraterie au commerce : c'est pour eux un double métier qu'ils considèrent et estiment autant l'un que l'autre ; et, s'ils se livrent maintenant plus rarement au premier, c'est qu'il est semé pour eux de beaucoup plus de dangers et de moins de profits, depuis que les parages des mers de la Grèce sont mieux connus, et que les criques les plus mystérieuses qui servaient de refuges aux pirates ont été explorées et fouillées avec plus de soin par les navires chargés de leur donner la chasse. A Rhodes, les Grecs qui appartiennent à la classe des marins, soit par suite d'habitudes plus douces et plus honnêtes, soit parce qu'étant surveillés de plus près par le pacha ils ne pourraient que difficilement, à leur retour, échapper au châtiment de leur crime, n'ont pas la triste renommée que l'exercice de la piraterie a donnée et donne encore à d'autres insulaires de l'Archipel.

La seconde classe de Grecs que j'ai mentionnée est composée de ceux qui sont occupés de divers métiers, et qui tiennent de petites boutiques dans la ville ou dans les faubourgs. On peut penser naturellement, sans que j'aie besoin de le dire, que cette fécondité inépuisable de ruse et d'astuce, qui est comme inhérente au génie de la nation grecque, ne manque pas plus aux artisans et aux marchands de Rhodes qu'à tous les autres de la Grèce; mais les occasions de la manifester sont pour eux plus rares. Dans cette île, en effet, le commerce et l'industrie languissent comme tout le reste, et l'amour du gain s'y montre moins artificieux et moins fertile en supercheries frauduleuses, parce qu'il est paralysé dans son essor et qu'il n'est point surexcité comme à Smyrne, par exemple, et à Constantinople, par la multiplicité des affaires, par une concurrence effrénée et incessante, et par une foule d'étrangers qui se succèdent continuellement, proie toujours nouvelle offerte à la cupidité et à la duperie.

Quant à la troisième classe de la population grecque de l'île, elle est à elle seule trois fois plus nombreuse que les deux précédentes ; c'est celle des habitants de la campagne. Disséminée dans 47 villages différents, dont les uns avoisinent les côtes et les autres sont comme cachés et perdus dans l'intérieur sur les flancs des montagnes ou au fond des vallées, elle vit attachée au sol qui l'a vue naître et presque uniquement adonnée aux travaux de la culture. Pacifique et hospitalière, simple dans ses mœurs, pauvre et ignorante, elle s'est peu à peu accoutumée à la domination des Turcs, et elle tremble devant ses maîtres, qui, du reste, ont pris soin de la désarmer complétement. Chaque village est administré par deux primats élus par les habitants et confirmés par l'autorité. L'un a le titre de προεστὼς et l'autre celui de πρωτόγερως. Nommés pour un an, ils peuvent être prorogés indéfiniment dans leurs fonctions. Ce sont eux qui répartissent les impôts dans leurs communes respectives ; ils sont chargés aussi du soin de juger certains petits différends qui peuvent s'y élever ; mais les causes un peu importantes en matière civile, commerciale ou criminelle sont portées devant les tribunaux de Rhodes. Ces primats répondent auprès du pacha de la tranquillité de leurs administrés ; ils reçoivent et transmettent ses ordres. Pour contrôler leurs propres actes, celui-ci a ordinairement une police secrète, consistant en espions échelonnés dans l'île : quelquefois ce sont des juifs qui, en faisant le métier de colporteurs de marchandises, recueillent dans leur tournée les nouvelles et les bruits qui circulent, et à leur retour en font part à l'autorité.

Par intervalle aussi, le pacha envoie ses propres cavas dans l'intérieur, avec mission de s'assurer de l'état des choses, principalement à l'époque du paiement des impôts dont les habitants doivent se libérer complétement en trois termes différents.

Le costume des Grecs à Rhodes est à peu près le même que celui des Turcs. Un large pantalon qui s'arrête un peu au-dessous du genou, un gilet et une veste, et pour coiffure un turban ou une simple calotte rouge; tel est le fond principal de leur habillement. Les paysans, hommes et femmes, quand ils vont travailler aux champs, ont pour chaussure des bottes larges et grossières qu'ils se fabriquent eux-mêmes.

Dans les faubourgs et dans certains villages plus aisés que les autres, notamment à Archangelo, les femmes savent se parer les jours de fêtes avec une élégance et une grâce qui relèvent leur beauté naturelle : leurs traits, en effet, sont généralement réguliers et expressifs; mais, dans la plupart des villages, comme elles sont assujetties elles-mêmes à d'assez rudes travaux et qu'elles sont souvent exposées à l'ardeur du soleil, la fraîcheur de leur teint se fane vite, et leur visage perd de bonne heure sa délicatesse première.

L'ornement intérieur de la plupart des maisons grecques de l'île de Rhodes consiste en une quantité considérable de vaisselle de faïence et quelquefois de porcelaine appendue aux murs ou placée sur des étagères. Il n'est si pauvre demeure de villageois qui n'en possède et n'en étale ainsi dix fois plus qu'il n'est nécessaire pour les besoins de la famille; mais c'est là le genre de luxe que tous les habitants indistinctement recherchent le plus, et ce à quoi une mode antique et traditionnelle fait qu'ils attachent leur vanité. Quant aux meubles, ils se réduisent le plus souvent à deux ou trois tabourets et à quelques coffres en bois peint qui renferment les vêtements et ce que la famille a de plus précieux. Ces insulaires, ayant adopté presque tous les usages des Turcs, ont l'habitude de s'asseoir à terre les jambes croisées. C'est ainsi qu'ils conversent entre eux; c'est ainsi également qu'ils prennent leur frugal repas, rangés autour d'un plateau de bois circulaire, sur lequel sont servis les mets.

L'usage des lits leur est inconnu. Quand le soir arrive, on étend sur une estrade de bois qui règne au fond de la pièce principale des tapis et des couvertures, et c'est là qu'ils s'endorment, enveloppés dans les vêtements qui les couvraient pendant le jour.

Les habitations des gens de la campagne ne sont presque toutes composées que d'une seule chambre plus ou moins vaste, où loge toute la famille et où quelquefois même un compartiment spécial est réservé aux poules qui s'y retirent la nuit et rôdent dehors le jour. Une vermine effroyable pullule en toute saison, et pendant l'été principalement, dans ces misérables demeures, et semble s'attaquer de préférence à l'étranger qui se hasarde à demander l'hospitalité à ces bons villageois. Il n'en serait guère plus assiégé sous la hutte du fellah, en Égypte, ou sous la tente du Bédouin, en Arabie.

Clergé. — L'Église grecque de Rhodes est soumise à la juridiction d'un archevêque qui réside dans l'un des faubourgs de la ville, nommée *Métropolis*, et dont la suprématie embrasse toutes les îles voisines. L'île renferme un assez grand nombre de sanctuaires vénérés desservis par des moines célibataires. Quant aux papas qui administrent les paroisses des faubourgs et des villages, ils sont presque tous mariés, et ils ne célèbrent d'ordinaire le saint sacrifice de la messe que les jours de dimanches et de fêtes. Dans le courant de la semaine, ils vaquent aux mêmes travaux que leurs paroissiens; car eux aussi ont une famille à élever, et les intérêts domestiques qui les préoccupent avant tout les empêchent d'approfondir l'étude de la religion dont ils sont les ministres, et de se livrer tout entiers aux sublimes fonctions qui leur sont confiées. Pour subvenir aux frais du culte, ils recourent à des quêtes assez fréquentes, et ne croient point rabaisser la dignité de leur sacerdoce en faisant trafic des choses saintes, et surtout en vendant à des prix plus ou moins élevés les absolutions qu'ils donnent. Ils doivent eux-mêmes une redevance à l'archevêque, dont les revenus considérables consistent dans les contributions imposées à toutes les églises qui dépendent de sa haute juridiction, dans la perception d'une offrande en argent à propos de chaque mariage qui est célébré dans son diocèse, et principalement dans les dispenses qu'il a le droit d'accorder, et auxquelles les Grecs recourent si souvent, soit pour s'unir nonobstant des degrés de parenté prohibés, soit pour rompre des alliances déjà contractées.

Malgré la simonie qui déshonore l'Église grecque, malgré l'incapacité et les mœurs quelquefois peu austères de beaucoup de ministres du culte qui embrassent le sacerdoce sans vocation sérieuse et sans noviciat préalable, cependant, en ce qui concerne du moins la plupart des villages de l'intérieur de l'île de Rhodes, les populations qui les habitent semblent encore animées d'une foi assez vive pour la religion qu'elles professent. Les jours de dimanches et de fêtes, et les quatre jeûnes principaux que célèbre chaque année l'Église grecque y sont observés régulièrement; les églises et les chapelles sont nombreuses et entretenues avec soin : depuis une vingtaine d'années surtout, grâce à la tolérance plus grande des Turcs, presque toutes les paroisses de l'île ont été soit réparées, soit rebâties complétement. La forme de ces églises est celle d'une croix grecque ou d'un rectangle que termine une abside demi-circulaire. Elles sont ordinairement surmontées d'une ou de plusieurs coupoles peintes, où les sujets représentés et la manière dont ils le sont reproduisent toujours des personnages et un type consacrés. On sait, en effet, que la peinture religieuse des Grecs est restée fidèle aux anciennes traditions que lui avait léguées l'Église byzantine. Chez eux, l'artiste est astreint dans ce genre à des règles et à des lois immuables, dont il ne doit jamais s'écarter. Rien n'est laissé à son caprice, et si son talent est parfois un peu trop asservi et perd en originalité, d'un autre côté, il court moins risque de s'égarer et de fausser, par une fantaisie trop libre, le caractère traditionnel et sacré des sujets qu'il a à traiter.

Francs. — Avant de terminer ce chapitre, il me reste à parler d'une quatrième classe d'habitants, à Rhodes, distincte des trois autres que je viens d'énumérer, et comprise sous le nom général de Francs. Fort peu nombreuse, elle se borne à quelques familles européennes professant, sauf deux seulement qui sont protestantes, la religion catholique, et placées sous la protection de leurs consuls respectifs. Elles forment un ensemble de 120 personnes. Leur paroisse est le couvent latin de Sainte-Marie-de-la-Victoire, situé dans le faubourg Néomaras, et qui, de même que tous les établissements catholiques du Levant, s'abrite derrière le protectorat spécial et séculaire de la France. Comme cette paroisse est actuellement la seule chapelle catholique de l'île de Rhodes, on me saura gré, je pense, d'en dire quelques mots.

On sait qu'après la prise de Rhodes par les Turcs, en 1522, tous les catholiques, au nombre de 4,000, quittèrent l'île avec les chevaliers de Saint-Jean, et cherchèrent un refuge en différents pays. Les églises latines furent alors converties en mosquées, et le catholicisme entièrement aboli à Rhodes.

En l'année 1660, un religieux latin, appartenant aux franciscains réformés du couvent de Sainte-Marie, à Smyrne, aborda dans cette île pour apporter les consolations de la religion à de pauvres esclaves catholiques qui servaient sur les galères du pacha. A partir de ce moment, on vit, deux fois l'an, débarquer à Rhodes un religieux de cet ordre, qui y passait quelques semaines, vaquant aux devoirs de son pieux ministère; et bientôt quelques familles latines étant venues s'établir au faubourg Néomaras, y fondèrent une petite chapelle qui avait deux autels, l'un consacré à la Vierge et l'autre à saint Jean de Malte.

En 1693, un esclave latin, nommé Simon, occupé avec d'autres esclaves du bagne à la réparation des murs de la ville, et déblayant le terrain à l'endroit où l'on aperçoit encore aujourd'hui les restes d'une église, trouva enfoui sous des décombres un tableau peint sur marbre et représentant la Vierge et l'Enfant-Jésus, avec les armoiries et le nom de Pierre d'Aubusson. Ce grand-maître avait fait construire cette église en 1480, sous l'invocation de Sainte-Marie-de-la-Victoire, en reconnaissance du succès qu'il venait de remporter sur Mesih-Pacha, lequel avait été contraint de lever le siége de Rhodes, après avoir essuyé des pertes considérables.

L'esclave Simon s'empressa d'annoncer à ceux de ses compagnons de servitude qui étaient catholiques l'heureuse découverte qu'il avait faite, et ceux-ci obtinrent du chef du bagne l'autorisation de transporter cette image sacrée dans la chapelle latine de Néomaras.

Le 20 avril 1720, par décret de la cour de Rome, deux religieux franciscains vinrent s'établir définitivement à Rhodes, et le culte catholique, qui jusque-là n'y était célébré qu'à de rares intervalles et comme furtivement dans la chapelle latine de Néomaras, commença à y être officiellement reconnu et publiquement pratiqué. Ces deux religieux étaient l'un le P. Sailler, Français d'origine, l'autre le P. Basilius, né en Italie. On leur adjoignit un frère du même ordre. Ils se mirent immédiatement sous la protection de la France, cette patronne commune des intérêts catholiques dans toutes les Échelles du Levant.

Vers 1743, comme la première chapelle était trop petite et incommode, les Latins achetèrent d'un Turc le terrain du couvent actuel; mais n'ayant à leur disposition que de faibles ressources, ils ne purent y bâtir encore qu'une chapelle peu considérable, et le 26 mars de la même année on y transféra solennellement, et avec beaucoup de pompe, le tableau vénéré qui se trouvait dans l'ancienne chapelle. La première messe y fut célébrée ce même jour par le préfet apostolique de Constantinople, Dominico da Verdese. Cette nouvelle chapelle subsista jusqu'en 1849, époque à laquelle arriva le P. Giuseppe de Lucques. Ce religieux, plein de zèle, ayant reconnu qu'elle était insuffisante pour les besoins du culte, et qu'elle pouvait à peine contenir une soixantaine de personnes, entreprit de la rebâtir dans des proportions plus vastes, et il adressa à ce sujet une supplique à la congrégation de Lyon, qui lui envoya 4000 francs. C'est avec cette faible somme, suivie plus tard de quelques autres secours, qu'il se mit courageusement à l'œuvre. Ayant remarqué qu'un Turc, sur la pente septentrionale du mont Saint-Étienne, possédait dans son jardin les débris d'une fort ancienne église catholique jadis consacrée à ce saint, il en acheta les matériaux, qui furent transportés à dos de mulets. Ces matériaux étaient excellents, car ils consistaient, pour la plupart, en pierres de taille ; c'était, en outre, une heureuse idée que d'arracher ainsi à la profanation des infidèles les restes d'un sanctuaire célèbre à l'époque des chevaliers, et où avait été enterré le fameux Gozon. Le 5 novembre 1849, la première pierre de la paroisse actuelle fut posée et bénite solennellement, en présence des différents consuls. A peine les fondements de cet édifice étaient-ils achevés, que le pacha de Rhodes suscita des difficultés inattendues, et voulut empêcher la continuation des travaux. La construction fut donc suspendue pendant quelque temps ; enfin, grâce aux réclamations énergiques de M. le vice-consul de France, grâce aussi à la persévérance du P. Giuseppe, que rien ne décourageait, et qui dirigeait lui-même les ouvriers comme un véritable architecte, l'église s'éleva peu à peu, et au mois de février 1851, elle était presque terminée, lorsqu'eut lieu le 28 de ce mois le terrible tremblement de terre qui renversa à Rhodes plusieurs monument et une quantité considérable de maisons. Cette secousse violente n'ébranla pas la solidité du nouvel édifice, et aucune crevasse même n'y fut remarquée par le vénérable religieux, qui tremblait pour la conservation de sa chère église, qu'il avait eu tant de peine à fonder. Le 24 décembre de la même année, la dédicace en fut faite avec une certaine magnificence devant tous les catholiques réunis ; à leur tête étaient les divers consuls, y compris même celui d'Angleterre qui, quoique protestant, voulut assister à cette belle cérémonie.

Après avoir bâti son église, le P. Giuseppe construisit autour de la cour qui la précède un petit couvent pour lui servir à lui-même d'habitation, ainsi qu'au père et au frère qui lui sont adjoints, et renfermant, en outre, quelques chambres de réserve destinées aux étrangers. Une vaste terrasse règne sur toute l'étendue des bâtiments, et de là la vue se promène avec ravissement sur la ville de Rhodes, sur la mer et sur les côtes voisines de l'Anatolie. Cette terrasse est dominée elle-même par une tourelle carrée, au-dessus de laquelle on hisse tous les dimanches le drapeau français.

L'église est dans le style italien ; simple et élégante à la fois, elle peut contenir environ 500 personnes. Derrière le maître-autel on a encastré dans le mur même de l'abside la fameuse madone trouvée jadis par l'esclave Simon dans les décombres de Sainte-Marie-de-la-Victoire, et, pour faire revivre le nom de cette ancienne église, il a été donné à la paroisse nouvelle de Néomaras.

Les principales nations de l'Europe sont représentées à Rhodes par des vice-consuls; l'Angleterre seule y entretient un consul. Ils résident tous dans le faubourg Néomaras, appelé autrement Néokhori. Leur mission est de veiller aux intérêts de leurs nationaux respectifs, et ils hissent leur pavillon particulier au haut d'un mât qui s'élève sur leur demeure, aussitôt qu'un navire de leur nation entre dans l'un des ports de Rhodes.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

FAIT SUR TROIS CARTES DE SUÈDE DONNÉES A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, PAR S. A. R. LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE SUÈDE, VICE-ROI DE NORVÈGE, PAR M. ALFRED MAURY.

La Société de Géographie doit à la munificence de S. A. R. le Prince héréditaire de Suède, duc de Scanie, trois cartes de ce royaume, qui ont, lors de leur envoi, attiré notre intérêt, en même temps qu'elles nous ont pénétré de reconnaissance envers l'auguste personnage auquel nous les devons.

Ces trois cartes sont le résultat du travail personnel du prince, qui, suivant l'exemple de son illustre père, a toujours montré pour les sciences des dispositions particulières, un goût sérieux, que, dans d'autres pays, on ne voit guère s'allier à des positions si élevées et si voisines d'un trône. C'est que S. A. R. est placée à la tête d'une nation qui, moins favorisée par la nature que ses sœurs d'Europe, et surtout que les peuples du midi, reporte en quelque sorte sur son intelligence la culture à laquelle son sol est rebelle. Les Suédois, malgré leur infériorité numérique, se placent parmi les nations non-seulement les plus éclairées, mais les plus riches de l'univers en savants et en hommes instruits. Toutes sortes de motifs doivent donc attacher pour nous du prix aux cartes qui nous ont été données par le prince héréditaire de Suède. Je ne vous en avais encore entretenus, messieurs, que d'une manière générale, dans le rapport que j'ai fait en décembre dernier, sur vos travaux pendant l'année 1855; je veux cette fois-ci vous faire connaître plus en détail l'œuvre de notre auguste confrère. Les légendes de ces cartes étant écrites en suédois, langue à laquelle on est peu familiarisé parmi nous, les explications que je vais essayer de vous présenter, rendront accessible à un plus grand nombre l'usage de ces cartes.

L'une des trois cartes, la première que j'examinerai, donne la division judiciaire de la Suède (1); elle présente une longueur de 1^{m},55 et une largeur de 0^{m},68; les grandes proportions qui ont été adoptées tant pour cette carte que pour celle dont je parlerai ensuite, n'ont pas permis de donner une configuration graphique de toute la Suède, avec les relations de position naturelle de ses provinces, et une partie du *Norrland* a dû être rejeté au bas de la carte et placé dans un encadrement spécial. A en juger par l'échelle, cette carte et la suivante sont exécutées au $\frac{1}{742000}$.

Les lignes de divisions adoptées nous montrent que la Suède est partagée en trois ressorts de juridictions royales, ce que les Suédois nomment *Hofrätt.* Le premier autrement dit le plus méridional, est limité par une ligne qui s'étend au nord depuis le golfe de Laholm jusqu'à la séparation de la Préfecture de Carlskrona, et de celle de Kalmar; elle comprend deux siéges de *Lagman*, c'est-à-dire deux bailliages ou siéges de juges de provinces, à savoir *Carlshamn* dans la Préfecture de Carlskrona, et *Christianstad* qui est lui-même un chef-lieu de Préfecture.

Le second ressort a naturellement pour limite méridionale la limite septentrionale du ressort précédent, et pour limite septentrionale, la frontière qui sépare la Gothie de la Suède proprement dite. Les siéges de *Lagman* compris dans cette seconde division sont au nombre de 10, à savoir : Linköping, Wimmerby, Skara, Falkenberg, Böras, Uddevall, Ovistrum, Wernamo, Wenersborg, Alfvasaa, Wisby (dans l'île de Gottland).

---

(1) *Karta öfver Sveriges Juridiska Indelning*, är 1845.

Le troisième ressort comprend le reste de la Suède, et renferme vingt siéges de *Lagman*, à savoir : Stockholm, Norrfolg, Enköping, Söder-Telge, Linde, Œrebro, Nora, Leksand, Söderhamn, Mo-Myskje, Östersund, Huddiksvall, Gefle, Nyköping, Carlstad, Eskilstuna, Westeras, Sundsvall, Umea, Rabyn.

On voit par l'énoncé de ces différentes villes, que les siéges de bailliage sont loin de correspondre toujours aux principales villes du royaume, et que plusieurs des cités les plus importantes de la Suède n'ont point de tribunaux supérieurs. Chacun de ces ressorts se subdivise en un certain nombre de districts judiciaires (*Härad*) qui ont aussi des chefs-lieux tous indiqués sur la carte.

Souvent la résidence des magistrats est distincte du siége de leur juridiction ; un signe spécial indique dans ce cas cette résidence.

Quoique la division judiciaire de la Suède ait été l'objet principal de la carte, une foule d'autres indications s'y trouvent répandues. Je ne parle pas seulement des cours d'eau, des lacs si nombreux dans la Suède et qui impriment à ce pays sa physionomie particulière, mais encore des routes, des montagnes, des établissements métallurgiques. Toutefois ces dernières indications sont plus spécialement réservées à la seconde des cartes de S. A. R. Celle-ci, dont les dimensions sont les mêmes que pour la précédente, est intitulée : *Carte de la métallurgie du fer en Suède*(1). Elle nous donne d'abord la circonscription des districts miniers, puis l'indication des mines, usines à fer, hauts fourneaux, forges à marteaux. Chaque marteau est figuré au lieu de son établissement et la légende nous avertit que chacun de ces marteaux correspond à un millier de quintaux suédois de fer en barre fabriqué annuellement (2). On trouve en outre sur la carte l'indication des autres mines (*grafwa*). Des lignes ponctuées ou continues de différentes couleurs, font connaître les mines qui fournissent aux forges le fer qu'elles fabriquent, les hauts fourneaux qui exploitent la fonte que leur fournissent telles et telles forges, enfin les lieux d'exportation du fer de chaque forge.

L'inspection de cette carte fait juger de la prodigieuse production du fer en Suède et du vaste commerce dont il est l'objet.

Les mêmes indications pour les hauts fourneaux et les marteaux ont été adoptées sur la carte judiciaire. En étudiant ces deux cartes intéressantes, j'ai été particulièrement surpris de la richesse métallurgique de certaines préfectures, par exemple de celle de Jonköping. Les hauts fourneaux s'y rencontrent presque à chaque pas, surtout dans le voisinage de la célèbre montagne d'aimant de Taberg, soigneusement indiquée sur la carte. Ce n'est pas cette province cependant que l'on doit considérer comme la plus riche en mines ; la grande contrée minière de la Suède s'étend depuis Gefle jusqu'au lac Wener. Les mines sont surtout abondantes dans les environs de Nora, de Philipstad, de Norberg, de Norrbank, et au sud-est de Gefle.

---

(1) *Karta öfver Sveriges Jernwerk, är* 1846.

(2) Les forges et hauts fournaux sont figurées par une petite cheminée, les mines de fer par le signe de la planète Mars coloré en rouge, les forges à marteaux par des marteaux placés sur un cercle bleu.

La grande région des mines de cuivre s'étend à l'entour du Fahlun ; le lac Runn forme comme la séparation entre les districts du fer et ceux du cuivre.

Plus au nord, les établissements métallurgiques deviennent beaucoup moins nombreux; la carte n'en indique aucun dans l'île d'Œland, ni dans celle de Gottland. Les couleurs différentes adoptées pour faire connaître la circonscription de diverses grandes maîtrises de mines (*Bergmästaredöme*), nous montrent que la Suède comprend 15 de ces maîtrises qui sont : celles de Wester-Norrland, de Sudermanie, d'Ostrogothie, des mines de l'ouest, de celles de l'est, de Scanie, des mines de la couronne, de Wärmland, d'Upland, de Gefleborg, des nouvelles mines de cuivre de Nora, de Nericie, du Wester-Botten et du Norr-Botten (Botnie occidentale et septentrionale),

Les deux cartes dont je viens de parler et en particulier la première, qui n'est pas aussi chargée de lignes et d'indications que la seconde, permettront à nos géographes de rectifier bien des positions jusqu'à présent mal données dans nos atlas. Il ne faut pas moins que les grandes proportions de ces deux cartes, pour que l'œil ne se perde dans le dédale de lacs dont la Suède est couverte, surtout dans sa partie septentrionale. La plupart de ces lacs sont en communication les uns avec les autres, en sorte que la Suède n'est en réalité qu'un réseau d'eau coupée par des étendues de terre ferme. Ce nombre prodigieux de lacs s'oppose à ce que l'on puisse marquer sur la carte le nom de chacun d'eux; voilà pourquoi nous manquons en France d'une nomenclature complète des lacs de Suède.

La troisième carte comprend trois compartiments placés sur des feuilles distinctes; elle nous donne l'état forestier de la Suède. Chaque sorte de forêt est indiquée par une teinte spéciale : celles d'arbres verts le sont par cette même couleur, et les autres sont marquées par la couleur jaune ; les teintes vert foncé représentent les futaies qui sont presque toujours composées en Suède de pins sylvestres. L'intensité de la teinte est proportionnelle à l'âge de ces futaies : les teintes vert clair représentent les taillis qui sont en général composés d'épicéas, car c'est seulement à un certain âge que le pin sylvestre prend le dessus.

Le petit nombre d'espaces blancs laissés sur la carte, surtout dans la partie septentrionale, montre combien les forêts sont abondantes en Suède ; il n'y a guère que la pointe méridionale comprenant la Préfecture de Malmoe et une partie de celle de Christianstad qui soit complétement défrichée.

Les forêts d'arbres verts prédominent de beaucoup sur celles d'arbres à feuilles caduques; à l'exception toutefois de l'île d'Œland ou les bouquets, car il n'y existe plus de véritables forêts, sont formés en grande majorité d'arbres à feuilles caduques. On ne trouve même à vrai dire aucune forêt de ces derniers arbres dans la Suède ; tandis que, les taillis d'épicéas sont tellement multipliés qu'ils recouvrent la majeure partie du pays. Le sol ne s'éclaircit que le long de certaines rivières, telles que le Dal, le Laga, le Njunrunda, la Liusne-Elven, ou sur les bords de quelques lacs et en particulier sur ceux des lacs Wetter et Mälar, et sur le bord méridional du lac Wener. En général, la contrée qui s'étend dans la partie sud de l'isthme, séparant les deux grands lacs Wener et Wetter, est relativement peu boisée et rappelle l'état forestier de la Gothie méridionale.

Cette troisième carte reproduit les indications principales, consignées dans la carte métallurgique, ce qui était indispensable, puisque l'abondance du bois se trouve dans une relation étroite avec les forges qu'il alimente.

Sous le rapport de l'exécution, ces trois cartes ne peuvent lutter sans doute avec les plus beaux produits de la cartographie française ou anglaise ; la Suède n'a pas encore pour cet art les ressources dont disposent des grands peuples comme le nôtre. Mais si elles laissent à désirer quant à l'élégance et à la beauté de la lettre, elles offrent du moins un caractère de netteté et de simplicité dans les moyens à l'aide desquels elles sont dressées, qui en rend la consultation facile. Les montagnes sont figurées avec une sobriété de hachures qui empêche qu'une contrée aussi accidentée que la Suède, ne devienne dans ses représentations cartographiques un dédale pour l'œil. Ce danger existe surtout dans des cartes telles que celles qui viennent d'être examinées, où les indications de différentes sortes tendent à surcharger le papier. Telles qu'elles sont exécutées, les cartes offertes par S. A. R. le Prince héréditaire de Suède seront consultées par nous avec fruit ; elles serviront à nous faire connaître en détail un pays éminemment curieux, et dont la configuration topographique présente des difficultés nombreuses.

L'EMPIRE CHINOIS,

FAISANT SUITE À UN OUVRAGE INTITULÉ : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*, par M. HUC, ANCIEN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE EN CHINE, 2 vol. in-8°, Paris, 1854. — (Analyse par M. ALBERT-MONTÉMONT, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie.)

Dans les *Souvenirs* de pérégrination en Tartarie et au Thibet, M. Huc avait annoncé que, par un second ouvrage, il rendrait compte de son trajet depuis les frontières thibétaines jusqu'à Canton, en rappelant ses relations avec les autorités chinoises et en jetant un coup d'œil sur les provinces qu'il avait parcourues. Tel est l'objet du livre que nous allons analyser, comme nous l'avons fait du premier.

L'étape de Lha-Ssa à Tsiamdo s'était accomplie au milieu de privations plus ou moins grandes, à travers des pays de montagnes neigeuses bordées de précipices, et les voyageurs exposés à toutes sortes de souffrances, ainsi qu'à la rencontre de bêtes fauves et de brigands; la marche dans l'intérieur du Céleste-Empire s'effectuera au sein de l'abondance et de la civilisation. N'oublions pas, d'ailleurs, que nos deux missionnaires s'étaient mis sur un pied beaucoup plus avantageux que dans leurs autres pérégrinations. La première fois que, pour se rendre de Canton à Péking, ils avaient traversé les provinces qu'on leur allait faire parcourir, ils avaient timidement voyagé par des chemins détournés, comme des ballots de contrebande; au lieu que maintenant ils marcheront à découvert et en suivant les routes impériales; ajoutons que les mandarins toujours si orgueilleux avec les faibles, qu'ils prennent plaisir à écraser du poids de leur autorité, se trouveront désormais forcés à la souplesse et aux prévenances envers deux missionnaires placés sous le patronage du souverain ; ceux-ci, qui depuis deux ans n'avaient enfourché que des haridelles, ne devaient plus se mouvoir qu'étendus chacun dans un palanquin et logés ensemble dans de riches hôtelleries. La ceinture rouge et le bonnet jaune, attributs des membres de la famille impériale, et interdits au peuple, sous peine d'exil à perpétuité, devaient singulièrement les relever aux yeux des masses et inspirer le respect.

On partit donc dans cet appareil et on gagna le célèbre pont de *Lou-ting-Kiao*, jeté en 1701 sur la rivière de Lou, et long de 64 mètres sur 3 de large. Il se compose de 9 énormes chaînes de fer, tendues fortement d'une rive à l'autre et sur lesquelles sont posées des planches transversales; les deux rives sont très escarpées et l'eau du fleuve coule avec la vitesse d'une flèche.

Le lendemain on franchissait une haute montagne pour atteindre bientôt *Tsing-khi-hien*, ville de troisième ordre, d'où l'on se rendit à *Ya-Tchéou*, belle ville de second ordre, dont le peuple s'inclina devant les palanquins de MM. Huc et Gabet. Ils avaient pénétré dans la fertile et hospitalière province de Sse-tchouen où les hôtelleries sont échelonnées le long des routes impériales, outre de nombreux marchands qui vendent aux voyageurs des fruits, des cannes à sucre, des pâtisseries, des potages, du thé, du vin, du riz et une foule d'autres friandises chinoises. Une odeur fortement musquée et particulière à la Chine et aux Chinois, annonçait d'ailleurs aussi qu'on avait décidément pénétré dans l'empire du milieu.

Au bout de deux jours de marche, on arriva à *Khi-oung-tchéou*, ville dont les habitants vivent tous dans une grande abondance; un mandarin reçut nos voyageurs dans un *Koung-Kouan*, ou palais communal, et leur offrit une collation pleine de recherche. Ces hôtels sont placés d'étapes en étapes et réservés aux grands mandarins qui voyagent pour le service public; ceux du Sse-tchouen sont les plus renommés dans tout l'empire pour leur magnificence, on y reçoit toujours une bonne et brillante hospitalité.

Après avoir parcouru environ mille li, c'est-à-dire cent lieues, on était arrivé à *Tching-tou-fou* (1), capitale de Sse-tchouen; elle est divisée en trois préfectures, chargées de la police et de l'administration de la ville tout entière; chaque préfet a un palais-tribunal où il juge les affaires de son ressort; le tribunal préfectoral où MM. Huc et Gabet furent introduits avait nom *Hoa-Yuen*, c'est-à-dire jardin de fleurs.

Le préfet de ce palais était un Tartare mantchou, qui fit le meilleur accueil à nos deux voyageurs, leurs palanquins furent remplacés par d'autres plus commodes, la conversation eut lieu dans la langue maternelle de ce préfet, qui était très familière à MM. Huc et Gabet, langue des conquérants de la Chine et celle de la famille impériale régnante, ce qui le disposa mieux encore envers eux. Il leur donna un grand dîner à la chinoise où assista un de ses collègues; on commença, comme d'habitude par le dessert, pendant que les échansons ne discontinuaient pas de verser du vin chaud dans de petits gobelets; on passa au menu et l'on finit par le potage; on se leva de table, afin de prendre la pipe et le thé dans un autre salon.

---

(1) *Fou* désigne en Chine une ville de premier ordre; *tchéou*, de second; *hien*, de troisième. Ces trois espèces de villes sont toujours enfermées dans une enceinte de remparts.

Après une visite au vice-roi de la province de Sse-tchouen, on quitta Tching-tou-fou, une des plus belles villes de l'empire chinois, située au milieu d'une plaine extrêmement fertile, arrosée de belles eaux et bornée à l'horizon par de riches collines; ses principales rues sont larges, pavées en entier avec de grandes dalles, et d'une telle propreté qu'on doute si l'on est bien dans une cité chinoise. Les magasins avec leurs longues et brillantes enseignes, l'ordre parfait qui règne dans l'étalage des marchandises, le grand nombre et la beauté des tribunaux, des pagodes et des établissements de la classe des lettrés, tout contribue à faire de Tching-tou-fou une ville exceptionnelle. De leur côté les habitants se font remarquer par l'élégance de leurs manières et de leurs vêtements; la classe moyenne montre aussi une grande courtoisie et paraît vivre dans l'aisance.

M. Huc donne transitoirement quelques détails sur le gouvernement chinois, sur l'administration intérieure de Péking, sur les cours souveraines, l'Académie impériale, le *Moniteur* ou la *Gazette officielle* (1) de Péking, et même sur l'instruction primaire, mais nous devons, bien qu'à regret, passer sous silence ces utiles aperçus, parce qu'ils ne présentent pas, en général, un caractère de nouveauté, les anciens missionnaires ayant déjà fort amplement éclairé à cet égard le public européen. Disons seulement que le nom de *mandarin*, usité parmi nous et qui dérive du portugais *mandar*, ordonner, commander, est complétement ignoré des chinois, lesquels ont en usage la qualification générique de *Kouang fou* pour les employés civils et militaires.

---

(1) La gazette officielle de Péking, où l'on ne peut rien imprimer qui n'ait été présenté à l'empereur ou qui ne vienne de l'empereur même, paraît tous les jours en forme de brochure de 60 à 70 pages. C'est un aperçu de toutes les affaires publiques et des principaux

Relativement à l'instruction primaire, il suffit de dire qu'elle est en Chine très répandue; il n'est pas de petit village où l'on ne rencontre un instituteur, il réside le plus ordinairement dans la pagode, où il est entretenu au moyen d'une espèce de dîme; à quelques exceptions près, tous les sujets de ce vaste empire dont la population excède trois cents millions d'habitants, savent lire et écrire, du moins suffisamment pour les besoins de la vie commune.

Le premier livre que l'on met entre les mains des élèves est un ouvrage très ancien et très populaire, ayant pour titre *San-dze-king*, ou livre sacré trimétrique, divisé en petits distiques dont chaque vers est composé de trois caractères. Les 178 vers que ce livre contient forment une sorte d'encyclopédie, où les enfants trouvent un résumé concis de toutes les connais-

---

événements. Cet aperçu renferme les mémoires ou placets soumis à l'empereur, ses réponses, ses instructions aux mandarins et aux peuples, les fastes judiciaires, avec les condamnations et les grâces principales accordées par l'empereur. On y trouve encore un résumé des décisions des cours souveraines. Les articles principaux et tous les actes officiels sont reproduits par les gazettes officielles des provinces de l'empire.

sances chinoises ; après ce livre vient le *Sse-tchou*, qui réunit les quatre livres classiques ou moraux : dans l'un est un traité de politique et de morale dû à Confucius, d'après les enseignements recueillis de la bouche du maître ; le troisième renferme des entretiens philosophiques ou des maximes et des souvenirs de Confucius ; enfin le quatrième, dû à Meng-tze ou Mincius, est le résumé des conseils adressés par ce philosophe célèbre aux princes de son temps et à ses disciples.

Après les quatre livres classiques, les Chinois étudient les cinq livres sacrés, qui sont les monuments les plus anciens de la littérature chinoise, et contiennent les vieilles croyances et les usages antiques. Ces cinq livres sacrés et les quatre classiques sont la base de la science des Chinois.

Le vice-roi du Sse-tchouen adressa aux deux voyageurs chrétiens les paroles d'usage et dont le sens est: « que l'Etoile du bonheur vous accompagne durant votre voyage ! » Ils montèrent dans leurs palanquins et se remirent en route. Après avoir passé le fleuve, on arriva à *Tchang-tchéou-hien*, ville de troisième ordre, puis on entra dans un pays montagneux, coupé de profonds ravins, où les chemins n'étaient souvent que d'étroits sentiers ; on les quitta pour gravir des collines, et arriver à *Léang-chou-hien*, ville de troisième ordre, puis à *Fou-ki-hien*, ville également de troisième ordre bâtie sur la rive gauche du fleuve Bleu et où l'on compte beaucoup d'étudiants et de lettrés de tout grade ; nos voyageurs y furent parfaitement accueillis.

Ils en repartirent bientôt pour gagner la province du *Hou-Pé*. La première ville qu'on atteignit fut celle de *Pa-toung*, bourgade qu'on ne fit que traverser. Continuant à suivre le cours du fleuve Bleu, on arriva de nuit à *I-tchang-fou*, grande et belle ville de premier ordre, où l'on ne s'arrêta point, pour chercher le port de *Kin-tchéou*, la plus importante ville de garnison de la province du Hou-pé ; les soldats et les marins y sont en très grand nombre. On n'y resta que deux jours et l'on reprit de cette ville la route de terre.

La première halte fut à *Kuen-kiang-hien*, dont les mandarins firent assaut de prévenances, comme ensuite ceux de la ville de *Tien-men* célèbre par ses pastèques.

Il est à remarquer que la pastèque, en Chine, est un fruit de grande importance, surtout à cause de ses graines, pour lesquelles les Chinois ont une véritable passion ; dans toutes les provinces du céleste empire, ces graines sont pour tout le monde un objet de grande friandise, et elles servent à aiguiser doucement l'appétit. En été, sur les routes, on offre gratuitement des melons d'eau à chaque voyageur, en le priant de recueillir les graines et de les mettre de côté sur les bords du chemin pour le propriétaire.

De Tien-men à *Han-tchouan*, en passant par *Han-Yang*, grande ville située sur les bords du fleuve Bleu, on gagna *Ou-tchang-fou*, capitale du Hou-pé, l'une des villes les plus commerçantes de la Chine, à cause de sa situation au centre de l'empire et sur les rives du même fleuve Bleu, en face de *Han-kéou*, qui est assise au confluent d'une rivière débouchant dans le Yan-tse-kiang (1). Ces trois villes de Han-yang, Ou-tchang-fou et Han-kéou, placées en triangle et en vue l'une de l'autre et séparées comme par des bras de mer, sont, en quelque sorte, dit l'abbé Huc, le cœur qui communique à la Chine tout entière sa prodigieuse activité commerciale. On compte à peu près huit millions d'habitants dans ces trois villes, qui, pour ainsi dire, n'en font qu'une seule, tant elles sont étroitement unies entre elles par le va-et-vient perpétuel d'une multitude innombrable de navires. C'est là qu'on peut avoir une véritable idée du commerce intérieur de la nation chinoise, dont le territoire occupe six fois la surface de la France.

---

(1) *Kiang* signifie *fleuve*.

L'abbé Huc profita de son séjour au milieu de ce centre commercial pour jeter un coup d'œil sur la géographie de la Chine ; nous en citerons seulement quelques traits.

Abstraction faite de ses vastes et nombreux royaumes tributaires, la Chine est un grand pays continental, situé dans la partie orientale et moyenne de l'Asie ; elle est bornée au sud et à l'est par l'Océan Pacifique, au nord par des montagnes et le grand désert de Gobi ou Chamo, expression qui veut dire mer de sable, à l'ouest par les hautes chaînes du Thibet, et au sud-ouest par des chaînes moins élevées, voisines de l'empire birman et du Tonquin. Il faut ajouter aux anciennes provinces les pays de Léatong et de Mantcourie, réunis par Kien-Long, deuxième empereur de la dynastie mantchoue ; ce qui fait que la frontière chinoise actuelle s'étend par la Mongolie au nord jusque vers la Sibérie ou frontière russe.

En laissant de côté plusieurs appendices, on peu dire que la Chine propre est comprise entre les 20° et 41° de latitude nord, et les 140° et 95° de longitude, ce qui lui donne une étendue du nord au sud de 525 lieues et de l'est à l'ouest de 600 lieues. La Chine forme un immense versant qui se développe à l'est des montagnes du Thibet jusqu'au grand océan oriental.

Elle a plusieurs chaînons de montagnes intérieures et un grand nombre de rivières, mais surtout deux vastes fleuves, le Yang-tse-kiang ou *fleuve Bleu*, et le Hoang-ho ou *fleuve Jaune*, qui prennent leur source dans les montagnes du Thibet oriental, à peu de distance l'un de l'autre, entre les 34° et 30° de latitude nord. Leur embouchure est très rapprochée dans la mer orientale, mais leur cours s'écarte à d'énormes distances, pour embrasser et féconder une prodigieuse étendue de contrées diverses; beaucoup d'affluents du fleuve Bleu et du fleuve Jaune les surpassent en longueur et en volume.

La Chine compte plusieurs grands lacs, et son climat présente toutes les variations de la zone tempérée. À Péking, par 40 degrés de latitude nord, le thermomètre descend en hiver jusqu'au 30° degré au-dessous de zéro et monte en été jusqu'à 30 de chaleur. A Canton, par 23 degrés de latitude, la température moyenne est de 22 degrés. Généralement l'air est très sain en Chine.

La zone nord de la Chine a des froids rigoureux, la zone centrale a des hivers beaucoup plus doux, et elle possède les meilleures espèces de thé. Elle passe pour le grenier de la Chine; on y fait d'immenses récoltes de riz, et sa partie occidentale est riche en bois de construction. La zone sud, bordée par la mer, a les produits de la zone du milieu et abonde en métaux.

Ces trois zones nourrissent un grand nombre d'espèces d'animaux. Le cheval y est moins beau et plus petit qu'en Europe. Le nord a le chameau et le buffle; et le sud-ouest de belles espèces de singes. D'un autre côté, dans ces trois zones l'industrie des habitants est merveilleusement appropriée à leurs besoins; ils ont porté la fabrication de la porcelaine à un degré de perfection que notre Europe n'a pu atteindre et dépasser que depuis peu d'années.

On sait que les Chinois sont astucieux et rusés; ils portent ces défauts dans leurs relations sociales ou commerciales. La monnaie légale en Chine ne consiste qu'en de petites pièces rondes, fondues avec un alliage de cuivre et d'étain et appelées *tsien :* ce que les Européens nomment *sapèques* (1). Elles sont percées au milieu d'un trou carré, afin de pouvoir être enfilées avec une corde: mille de ces pièces forment une enfilade équivalente à une once chinoise d'argent; car l'or et l'argent ne sont pas monnayés en Chine. Les billets de banque payables au porteur sont en usage dans toute l'étendue de l'empire.

Comme généralité, on peut dire qu'en Chine les villes sont presque toutes construites sur le même plan; elles ont ordinairement la forme d'un quadrilatère et sont entourées de hautes murailles, flanquées de tours d'espace en espace; elles ont quelquefois de larges fossés secs ou remplis d'eau. En général les rues sont étroites et tortueuses, surtout dans les provinces du midi. Les maisons des villes comme celles des campagnes sont basses et n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée. Les premières sont construites en briques ou en bois peint et verni à l'extérieur ; elles sont recouvertes de tuiles grises. Les secondes sont en bois ou en terre et ont des toits de chaume. Les maisons du nord sont moins bien que celles du midi, surtout dans les villages. Les maisons des riches ont ordinairement plusieurs cours l'une derrière l'autre; l'appartement des femmes et les jardins sont à l'extrémité. A Péking, les hôtels des différents corps administratifs et les palais des princes sont élevés par un soubassement et recouverts de tuiles vernissées. Les monuments lesplus remarquables de la Chine sont les ponts, les tours et les pagodes. A peu de distance de toutes les villes de premier, deuxième et troisième ordre, on voit toujours une tour plus ou moins élevée et qui sert pour ainsi dire dans son isolement comme d'une sentinelle avancée. Les pagodes, ou les temples d'idoles, sont très nombreuses; il n'est pas de village qui n'en possède plusieurs; il y en a sur les chemins et au milieu des champs; on en compte plus de dix mille à Péking, où l'on distingue par-dessus tout le temple du Ciel et le temple de la Terre.

---

(1) Une *sapèque* ne vaut guère qu'un *demi-centime* de notre monnaie.

Il y a en Chine trois religions principales et qui sont personnifiées dans Confucius, Laot-tzé et Boudha ou Fô. La religion chrétienne est peu répandue et à peine tolérée. La Chine possède des couvents de bonzes et de bonzesses, surtout dans les provinces du midi. Les hommes et les femmes de ces couvents ont tous la tête rasée. Les bonzesses ne sont pas cloîtrées et on les rencontre assez fréquemment dans les rues. Il règne, assure-t-on, de graves désordres parmi ces assemblées de religieuses.

Dans leur séjour à Ou-tchang-fou, MM. Huc et Gabet furent témoins des pratiques ou sortiléges des Chinois envers les malades. Un moribond devint l'occasion de détonations de pétards, que l'espérance de le sauver fit multiplier tout le soir. Les Chinois pensent que la mort est le résultat de la séparation définitive de l'âme d'avec le corps, et que la gravité de la maladie est toujours en raison directe des tentatives que l'âme fait pour s'échapper. Durant la nuit, on la pourchasse avec des lanternes et des supplications. Si le malade succombe, on se borne à dire qu'il est parti ou qu'il a salué le siècle et est monté au ciel.

Les Chinois sont dans l'habitude de garder chez eux les morts pendant assez longtemps; on ne les enterre souvent qu'au bout d'un an, le jour anniversaire de leur décès. En attendant, le corps du défunt est placé dans une bière très épaisse et recouvert de chaux vive. La cérémonie funéraire a lieu suivant la position de fortune de celui qui en est l'objet. On convoque un grand nombre de musiciens et de pleureuses de profession, et dans le trajet de la maison mortuaire au cimetière de famille, car les Chinois n'ont pas comme nous de cimetière commun, on sème une quantité considérable de sapèques.

Après quelques jours de repos à Ou-tchang-fou, nos missionnaires se remirent en route; une distance de plus de trois cents lieues les séparait encore de Canton, et ils allaient la parcourir dans la saison la plus chaude de l'année. On ne fit qu'une simple halte à *Kouang-tsi-hien*, ville de troisième ordre. On rencontrait en chemin bon nombre de courriers à pied et à cheval, qui portaient les dépêches du gouvernement. Il existe sur les routes impériales des relais de chevaux de selle qu'on emploie pour les estafettes, et qui vont jour et nuit au grand galop. Il y a aussi des messagers ou courriers à pied, dont la marche très agile est, dit-on, plus rapide en réalité que le trot du cheval. Ces courriers piétons n'ont jamais l'air d'être pressés ; ils semblent toujours aller au pas ordinaire, et cependant ils vont très vite.

Il n'existe pas, à proprement parler, de poste aux lettres en Chine ; mais les particuliers se servent d'intermédiaires, et d'ailleurs ils n'ont aucun besoin de correspondre entre eux ou avec leurs parents et amis ; pour eux les choses de la vie sont toutes matérielles, et ils n'ont aucune idée de ces relations si douces qui allégent les soucis de l'absence. Ils ignorent totalement ces tendres émotions qui naissent à la vue d'une écriture aimée que l'on vient de reconnaître. D'un autre côté, ils traitent généralement leurs affaires de vive voix, et si quelques Chinois s'écrivent, leurs lettres ne contiennent jamais rien d'intime ou de confidentiel ; on n'y retrouve que des banalités consacrées par l'usage.

La ville qu'on atteignit bientôt fut *Hoang-meï-hien*, cité de troisième ordre, assise au bord d'une petite rivière, non loin de la route impériale. La proximité du fleuve Bleu et du lac Pou-yang donne à cette ville une grande activité commerciale. C'était pour nos deux pèlerins leur dernière étape dans la province du Hou-pé, et ils y furent accueillis par des feux d'artifice et une sérénade qui n'était point dépourvue d'harmonie.

Ayant repris leur route, après une courte halte, MM. Huc et Gabet longèrent pendant quelque temps les rives du lac Pou-yang. Ils eurent là beaucoup à souffrir de gros insectes appelés *cancrelats* et qui fourmillent dans le midi de la Chine : ce sont des animaux dont le vol n'est guère plus soutenu que celui des sauterelles ; mais en revanche ils galopent avec une merveilleuse rapidité.

Après avoir quitté le lac Pou-yang, on atteignit en peu d'heures *Nan-tchang-fou*, capitale de la province de Kiang-si. On y remarque beaucoup de pagodes et des arcs de triomphe en l'honneur des veuves et des vierges. Les rues sont larges et assez propres, les magasins et les boutiques parfaitement tenus. Les marchandises venant du nord ou du midi doivent toutes passer par cette grande ville, qui est un vaste centre de population active et l'entrepôt général des porcelaines de la Chine.

A Nan-tchang-fou MM. Huc et Gabet s'embarquèrent dans une jonque pour remonter le fleuve Tchang. Ils passèrent quinze jours dans leur embarcation, qui chaque soir s'amarrait à un port, les voyages de nuit n'ayant lieu en Chine ni par eau ni par terre, sauf, comme nous l'avons dit, les courriers du gouvernement. Arrivés au pied de la montagne de *Meï-ling*, ils sortirent de leur jonque pour monter dans des palanquins et gravir cette montagne, du sommet de laquelle ils descendirent dans la province de Canton. Ils gagnèrent la rivière du Tigre, dont le courant les conduisit dans cette ville en six jours. Ils franchirent le port de Canton, où ils venaient de toucher en octobre 1846, c'est-à-dire six mois après leur départ de la capitale du Thibet. De là, enfin, ils retournèrent à Macao.

Un mois de séjour dans cette colonie portugaise permit à M. Gabet de repartir seul pour l'Europe; mais il ne lui fut plus donné d'y remettre le pied, car dans la traversée, atteint de maladie, il expira sur les côtes du Brésil. M. Huc, resté à Macao, n'est revenu en France qu'au mois de juin 1852, et il n'a, comme on le voit, publié sa relation que deux années plus tard. **ALBERT-MONTÉMONT.**

VOYAGE D'HORACE A BRINDES,

DISSERTATION GÉOGRAPHIQUE (1) PAR M. ERNEST DESJARDINS

Docteur ès lettres, professeur d'histoire et de géographie au lycée de Mâcon.

(Avec deux lettres inédites de M. Valckenaër, 1855.)

Analyse lue à la séance de la Commission centrale du 6 juin.

Il y a quelques semaines à peine, qu'un de nos collègues (2) nous entretenait de l'emplacement de la villa d'Horace, déterminé d'après l'inspection même des lieux par la patiente érudition de M. Noël Des Vergers; j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de fixer un moment votre attention sur une dissertation géographique due à un autre de nos collègues et dont le chantre de Tibur a encore fourni le sujet.

Je veux parler du *Voyage d'Horace à Brindes*, dissertation qui a valu à son auteur, M. Ernest Desjardins, docteur ès lettres, professeur d'histoire et de géographie au lycée de Mâcon, l'honneur de la correspondance d'un savant qui présida plusieurs années votre Société, et dont la mémoire vénérée est encore au milieu de vous, M. le baron Valckenaër.

---

(1) Lue à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Mâcon. 1 brochure gr. in-8° de 68 pages, avec 2 cartes. — Mâcon, imprimerie d'Emile Protat.

(2) M. Poulain de Bossay, dont je m'honore d'avoir été l'élève au Lycée de Versailles. Voir le *Bulletin* de mars 1856, page 188.

Trente-six ans avant notre ère, Horace partait de Rome et allait rejoindre Mécène à Terracine, pour l'accompagner à Brindes et de là à Tarente. Le favori d'Octave se rendait dans cette dernière ville pour préparer entre les triumvirs Octave et Antoine, un rapprochement d'où dépendait la paix du monde ; Horace raconte ce voyage dans sa cinquième satire (1), il le faisait à petites journées, car il mit 12 jours à parcourir les 378 milles (560 kilomètres ou 130 lieues), qui séparent Rome de Brindes.

Son récit, une des premières productions du poëte, est, sous le rapport du style, loin d'être une des meilleures, mais il abonde en particularités sur les mœurs privées des Romains, et surtout en détails géographiques. On sait d'ailleurs avec quelle vérité Virgile et Horace ont dépeint les sites de la vieille Italie ; on peut donc quelquefois demander à leurs écrits les renseignements géographiques qui nous font défaut dans les historiens de l'antiquité.

M. Ernest Desjardins s'est proposé de suivre, pendant l'automme de 1852, l'itinéraire suivi par le poëte, jusqu'à Capoue du moins, et de Capoue à Brindes il s'est aidé des textes et des descriptions topographiques ; il a pu ainsi se convaincre de l'insuffisance des commentaires géographiques qui accompagnent d'ordinaire les auteurs anciens, et néanmoins de leur importance pour l'intelligence du texte. Aussi a-t-il trouvé encore à glaner là, où avant lui, l'abbé Capmartin de Chaupy et M, Valckenaër avaient moissonné.

---

(1) Livre 1er, satire v.

Il suit donc Horace pas à pas dans le pays même que le poëte a parcouru, et profitant des erreurs et des lumières de ses devanciers, il offre dans sa dissertation une description comparée des lieux modernes que le poëte a traversés en parcourant la Voie Appienne de la Porte Capène (1), percée dans l'enceinte de Servius Tullius, entre le Cœlius et l'Aventin, à Brindes même.

La première étape du poëte voyageur fut à *Aricie*, reconnaissable aux ruines de son Temple de Diane, près du village de Riccia ; il mit ensuite une journée à gagner le *Forum d'Appius* situé au quarante-troisième mille, et dont trois maisons modernes désignées sous le nom de Foro-Appi marquent l'emplacement. C'était alors un marché très fréquenté et un lieu d'embarquement sur le canal qui traversait les Marais Pontins (2) jusqu'à Terracine, le port d'Anxur, Ce canal qui, sans doute était destiné à assainir les Marais Pontins, recevait les eaux de trois petites rivières que nous chercherions aujourd'hui en vain sur nos cartes, le *Nymphæus*, l'*Amasenus* et son affluent l'*Ufens* ; Horace s'y embarqua et cette navigation a soulevé bien des controverses parmi les érudits. Les uns, comme Bergier, ont affirmé que la voie romaine n'existant pas au premier siècle de notre ère entre le Forum d'Appius et Terracine, il fallait recourir à la navigation de ce canal ; d'autres, et M. Valckenaër est de ce nombre, pensent que la voie était droite et facile jusqu'à Anxur, et que l'embarquement d'Horace n'est dû qu'à une fantaisie du poëte. M. Ernest Desjardins, après avoir fait remarquer que l'opinion de Bergier ne saurait être admise, parce que vingt passages des auteurs établissent que la Voie Appienne existait avant Trajan, sans aucune solution de continuité entre Rome et Capoue, présumait que l'embarquement d'Horace pouvait être attribué à l'état de dégradation momentané de la voie dans son parcours à travers les Marais Pontins ; il voulut soumettre son hypothèse à M. Valckenaër qui, dans une première lettre combattit l'opinion de Bergier, et dans une seconde, lui écrivit :

---

(1) Il n'existe aujourd'hui aucune trace de cette porte, mais on sait exactement quel était son emplacement par les bornes milliaires de la voie retrouvées en place; elle occupait le *Casino della villa Casoli*.

(2) Ce canal, selon M. Desjardins, devait commencer vers *Tripontium* (aujourd'hui Triponti), 3 milles au-dessus du forum d'Appius ; il avait 19 milles de longueur, aussi Procope l'appelle-t-il canal des *dix-neuf* (*decemnovius*), nom qui fut aussi appliqué, au temps de Cassiodore, aux Marais Pontins eux-mêmes.

« La Voie Appienne a été tracée droite et terminée avant Auguste, comme les itinéraires nous la donnent ; mais, comme toutes les routes tracées à travers de grands marais dont on néglige l'entretien, elle a été interrompue dans une ou plusieurs de ses parties, et dans ces parties, jusqu'au rétablissement, on a été obligé de marcher à côté. Auguste pendant son long règne y a fait plusieurs fois travailler, et dans les inscriptions du règne de Trajan, qui sont célèbres par le soin que l'on a eu de faire honneur à cet empereur des travaux publics auxquels il n'avait eu qu'une petite part, il est possible qu'il y en ait où cet empereur se vante d'avoir terminé la Voie Appienne; cela n'est pas, lisez l'ouvrage de Pratilli: *Della via Appia*, un volume petit in-folio uniquement consacré à cette voie; lisez l'ouvrage bizarre, mais instructif, de Capmartin de Chaupy sur la maison d'Horace, il a parcouru toute cette voie pendant des années avec .... (1), et enfin les inscriptions des anciens, je crois que vous trouverez ces résultats certains (2).

» Il en a été de même chez les modernes, les papes ont souvent fait travailler à cette voie, et toujours elle se dégrade, voyez de Prony (son grand ouvrage sur les Marais Pontins) qui a opéré le desséchement quand M. de Tournon était préfet.

» On peut conjecturer qu'Horace ne s'est embarqué à *Appii forum* que parce que la voie était dégradée. Je ne le crois pas; cependant votre conjecture est ingénieuse et mérite examen; je crois avoir étudié cette difficulté avec soin, et il y a des autorités qui prouvent qu'on prenait le chemin de terre et le canal à volonté, et s'il y avait eu un grand détour comme au temps de Trajan avant la réparation qu'il a faite, nous en trouverions des traces dans les auteurs; si je redonne une seconde édition de mon Horace, je les produirai, les autorités, puisqu'un professeur aussi instruit que vous s'est fait cette objection, je les produirai; mais, en attendant, M. Orelli, dans sa seconde édition d'Horace (la meilleure qui ait paru), a donné des éloges à mon travail, il l'adopte et ne fait aucune mention dans son long commentaire de l'assertion de Bergier (je viens d'ouvrir mon Bergier et je n'ai pu trouver le passage) ; je ne doute pas qu'il n'existe cependant, mais ce sont les textes qu'il faut voir et comparer. Vous pouvez écrire dans un commentaire votre conjecture, mais écrire sur une carte qu'une portion de terre quelconque a été traversée par un chemin qui se nommait *via vetus Appii*, et une autre par *via vetus Trajani*, cela serait une faute grave, si vous n'avez pas un ancien qui la nomme. Ainsi on ne doit rien supposer en géographie, ni changer les noms par voie d'*invention*, mais les établir par voie d'*inventaire*.

---

(1) Mot laissé en blanc.

(2) M. Valckenaër aurait sans doute mis moins de confiance dans l'ouvrage de Pratelli, s'il eût appris que M. Henzen a découvert que ce trop ingénieux écrivain avait composé lui-même plusieurs des inscriptions qu'il cite à l'appui de ses opinions et de ses raisonnements.

» La Voie Appienne a toujours été celle qui a été tracée par les itinéraires anciens, et celle-là a été analysée, mesurée par moi, d'après les meilleures cartes topographiques, de station en station avec des résultats qui concordent avec les textes des géographes, des historiens, des poëtes, et elle était bien certainement droite entre Rome et Terracine. »

Ce trajet sur le canal des Marais Pontins se faisait à l'aide de barques traînées par des mules, et pendant la nuit, afin sans doute d'éviter l'ardeur du soleil ; il n'était pas sans ennui, les moustiques et les grenouilles chassaient le sommeil.

. . . . . Mali culices, ranæque palustres
Avertunt somnos. . . . .

Les mariniers, les passagers enveloppés par les vapeurs du vin chantaient leurs *amies* absentes :

. . . . . Absentem ut cantat amicam
Multa prolutus vappa nauta atque viator
Certatim. . . . .

Ainsi se passa la deuxième nuit d'Horace ; il débarqua à la fontaine de Féronie, qui est aujourd'hui encore très abondante, et après avoir dîné à l'ombre du bois sacré où se plaisait la Nymphe :

> . . . . . Viridi gaudens Feronia luco (1)

Il gagna Terracine et Anxur, la vieille cité des Volsques assise sur des rochers de calcaire blanchâtre :

> Impositum saxis latè candentibus Anxur.

Ce fut sa troisième journée. De Terracine, Horace qui y avait rejoint Mécène, se rendit à *Fundi*, que la moderne Fondi désigne assez. Les coteaux qui avoisinaient Fundi étaient fort estimés pour les vins qu'on y recueillait, c'étaient les crus de *Cécube*, ils s'étendaient entre Terracine et *Formies ;* au delà de cette dernière ville on voyait les côteaux qui produisaient le *falerne ;* le meilleur venait sur les collines qui accompagnent la rive gauche du *Liris* (Garigliano), le *massique* que l'on récoltait sur le *Massicus mons* tenait le premier rang. Parmi les vignobles de Cécube on distinguait ceux de Fundi et de Formies ; on voit encore, aux environs de ces deux villes, quelques vignes dont les ceps montant le long des arbustes, courent en guirlandes gracieuses d'un arbre à l'autre. C'est près de Formies, où nos voyageurs passèrent leur quatrième nuit, que se trouvait le *Formianum* de Cicéron, dont les ruines existent encore. Il y avait à peine six ans que les partisans d'Octave avaient égorgé l'illustre orateur dans une de ces belles allées ombragées qui conduisaient à la mer ; aussi, comme le fait observer M. E. Desjardins, le cortége de Mécène dut-il passer silencieusement près de ces lieux que les forfaits des Triumvirs avaient si tristement rendus célèbres.

---

(1) Virgile, *Æn.* liv. VII, vers 800.

De Formies, aujourd'hui Mola, Horace et Mécène traversent *Minturnes*, le Rovine de nos cartes, située à l'embouchure du Liris ; c'est à droite de la Voie Appienne, vers l'embouchure du fleuve, que M. Ernest Desjardins a vu les marais couverts de roseaux où Marius fut pris. Arrivé à *Sinuessa*, dernière ville du Latium dont la position était voisine de Bagnoli (*Aquæ Sinuessæ*), Horace eut la joie d'embrasser Virgile, son ami, et non son rival : bel exemple pour les poëtes de nos jours ! Cette entrevue inspire même au poëte un de ses plus beaux vers :

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

Tant que je conserverai ma raison, rien ne me paraîtra préférable à un ami.

Cette cinquième journée se termine à une petite villa située au *Pont de Campanie* jeté sur le *Savo*, le Savone moderne et que M. E. Desjardins croit être Molino di Ceppani.

La matinée de la sixième journée fut employée à gagner *Capoue*, dont les ruines se voient à Santa-Maria-di-Capoa, situées à trois milles de *Casilinum*, la moderne Capoue sur le Vulturne. Ici M. E. Desjardins montre que nos voyageurs ne durent s'arrêter que quelques heures à Capoue, et non passer la nuit comme l'indique M. Valckenaër ; il s'appuie pour cela sur l'autorité du texte lui-même et sur la comparaison des distances parcourues dans les journées précédentes. Selon lui, Mécène et Horace auraient terminé cette sixième journée dans la *villa de Cocceius*, située près de *Caudium*, dont il croit reconnaître l'emplacement au *Castel-Aïrola* sur le versant du Monte Costa-Cauda.

On sait que la Voie Appienne n'avait d'abord été conduite que jusqu'à Capoue, ce ne fut qu'au premier siècle de notre ère qu'on la conduisit jusqu'à Brindes par Bénévent. Plus tard, au second siècle, un autre embranchement que la carte de Peutinger présente comme la continuation directe de la voie fut poussé jusqu'à *Rhegium* par *Suessula, Nole, Nucérie, Salerne* et *Pœstum.*

La septième journée du voyage fut employée à se rendre à *Bénévent*, situé à onze ou douze milles de Caudium dont on venait de quitter le voisinage. A cette époque deux routes conduisaient de Bénévent à Brindes, l'une faisait un détour vers le nord par *Equus Tuticus, Canusium, Bari* et *Gnatia*, l'autre suivait la direction du sud, et passait par *Aquilonia, Venouse, Sub-Lupatia*, pour venir rejoindre la première à Gnatia.

Le cortége de Mécène coupa entre les deux, et traversa directement les montagnes de la Pouille, pour rejoindre la voie Appienne près de Canose, ce fut dans une villa voisine de *Trivicum*, aujourd'hui Trevico que l'on passa la nuit.

Entre Trivicum et Canose, nos voyageurs franchirent rapidement l'espace de 24 milles qui les conduisit dans une ville qu'Horace ne peut nommer..... *quod versu dicere non est*, mais qu'il peut désigner facilement..... *signis perfacile est.*

Ce lieu a excité l'attention des commentateurs, plusieurs opinions ont été émises, M. E. Desjardins, compulsant les itinéraires, rapprochant les textes, pense comme M. Valckenaër, mais sans être entièrement d'accord avec lui pour les motifs, que ce lieu rebelle à l'hexamètre ne peut être qu'*Āscŭlūm*, aujourd'hui Ascoli. L'abbé Capmartin de Chaupy remarqua en effet, que comme au temps d'Horace, les habitants d'Ascoli sont encore obligés d'aller avec des bêtes de somme, chercher de l'eau à une source qui jaillit au pied de la montagne ; et que de plus les environs de cette bourgade produisent un très beau froment.

Les étapes suivantes de *Canuse* à *Rubi*, la moderne Ruvo, de Rubi à *Bari* par *Butuntus* (Bitonto), de Bari à *Egnatia* ou *Gnatia*, dont le nom ancien s'est conservé dans la *Torre d'Egnazia*, enfin d'Egnatia à *Brindes* terme du voyage :

> Brundusium longæ finis chartæque viæque,

ne présentèrent aucun incident au poëte ; leur synonymie géographique ne peut non plus embarrasser ; aussi M. Ernest Desjardins passe-t-il rapidement sur ces quatre dernières journées du voyage.

J'aurais voulu, si ce n'eût été sortir du cadre d'une simple analyse, vous initier aux patientes recherches et aux ingénieuses discussions à l'aide desquelles M. Ernest Desjardins rétablit la position d'un lieu, d'une station de la voie Appienne, d'une ville encore indéterminée. Les notes nombreuses qui accompagnent sa dissertation géographique témoignent du soin qu'il a apporté dans cette étude, digne en tout point de ses *Essais sur la topographie du Latium* (1), la comparaison des itinéraires lui a été surtout d'un grand secours; son travail est accompagné de deux cartes, l'une donne mille par mille (1) la voie Appienne de Rome à Terracine, avec les détails topographiques les plus importants; l'autre est la carte générale du voyage, elle indique tous les lieux mentionnés par Horace, ceux dans lesquels il a passé les nuits, les stations des itinéraires qui existaient alors, enfin la synonymie moderne de tous ces noms anciens.

---

(1) Essai sur la topographie du Latium, thèse pour le doctorat, par Ernest Desjardins, 1 vol. in-4° avec 6 cartes et 1 planche. — Paris, Auguste Durand, 1854. — Nous avons rendu compte de cet ouvrage

Le travail de M. Ernest Desjardins montre l'heureuse application que l'on peut faire de la géographie aux études purement littéraires; vous le jugerez d'un bon exemple pour les professeurs de nos lycées, que nous voudrions compter plus nombreux et plus zélés dans nos rangs. Ils trouveraient souvent, dans une plus large et plus sérieuse application de la géographie à l'étude des auteurs qu'ils commentent tous les jours, un puissant moyen d'intéresser, de captiver même l'attention des jeunes gens auxquels s'adressent leurs savantes leçons.

V. A. Malte-Brun.

Dans le cahier des *Nouvelles annales des Voyages* de mai 1855, pages 206-219.

(1) D'après des mesures plusieurs fois vérifiées de mille en mille là où il avait retrouvé les bornes en place, M. Ernest Desjardins, donne au mille romain $1481^{m},75$.

ESQUISSE

D'UNE NOUVELLE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, DESTINÉE A INTÉRESSER LA JEUNESSE A L'ÉTUDE DE CETTE SCIENCE A L'AIDE DE L'HISTOIRE NATURELLE ET DE LA DESCRIPTION D'ANIMAUX, DE MINÉRAUX, DE PLANTES UTILES, PAR A. VULLIET (1).

Compte rendu lu à la Séance de la Commission centrale du 4 avril.

Le titre de cet ouvrage indique clairement le but de l'auteur : M. Vulliet a pensé qu'un abrégé de géographie qui se bornait à une nomenclature sèche et aride, hérissée de noms barbares et dont l'étrangeté frappait seule l'imagination des jeunes gens, qu'un tel abrégé, utile quelquefois comme résumé de connaissances déjà acquises, devenait inutile à l'enfant pour lequel il ne résumait encore rien. Il a cru devoir substituer à ces maigres notions élémentaires, que la mémoire des élèves ne conserve que temporairement, parce qu'elles ne sont appuyées d'aucune idée pratique, des notions géographiques accompagnées de développements empruntés à l'histoire naturelle et faisant connaître l'emploi, la préparation, les métamorphoses que subissaient dans l'industrie les matières premières que l'on rencontrait dans la nature, soit au fond des mers, soit dans l'intérieur de la terre où à sa surface, dans telle ou telle contrée du globe. Il a cherché à faire ressortir dans un petit nombre de notions simples, vraies, utiles, ce qui dans chaque pays pouvait intéresser l'élève à la vie de l'homme.

---

(1) 3 vol. in-12, avec gravures dans le texte. Chez Meyrueis et Leidecker.

Voyons le plan qu'il a suivi, nous dirons ensuite si nous croyons qu'il ait réussi et atteint le but qu'il se proposait.

L'*Esquisse d'une nouvelle géographie physique* s'ouvre par une introduction raisonnée qui nous fait connaître les rapports de la terre comme planète avec le système solaire, les mouvements qui lui sont propres, et des observations générales sur les continents et les océans. L'auteur examine ensuite la diversité de forme et d'aspect des continents, leur température, le feu central, les tremblements de terre, les volcans, les eaux thermales; il étudie l'influence de la température sur les végétaux et les animaux, son effet sur l'homme, et les cinq grandes races entre lesquelles on a partagé l'humanité. A propos des océans, il examine le niveau des mers, les marées, les vents, les courants, il étudie la salure de la mer, sa température et, descendant au fond de l'Océan, il décrit les êtres animés que l'on y rencontre, depuis le mammifère le mieux organisé jusqu'aux mollusques et aux zoophytes. Quand il a préparé l'élève à des descriptions plus détaillées par le grand tableau qu'il vient de dérouler à ses yeux, il entre en matière. Dans une première section, il décrit les océans, pour chacun d'eux il détermine sa situation, ses vents, ses courants, sa température moyenne; il fait connaître les animaux qui en habitent les bords, les oiseaux qui planent au-dessus de ses vagues, les poissons, les mollusques, les madrépores qui en peuplent les profondeurs, les varechs, les plantes marines qui embarrassent les eaux de leur végétation sous-marine.

Dans les cinq sections suivantes, M. Vulliet décrit successivement chacune des parties du monde dans l'ordre suivant : Asie, Afrique, Europe, Amérique et Océanie. Il donne pour chacune d'elles au lieu d'une simple nomenclature de mers, de golfes, d'îles, de caps, de montagnes, de pays, une rapide description de l'aspect, du climat, des minéraux, des végétaux, des animaux curieux et utiles que l'on y rencontre ; il fait connaître l'usage dans l'industrie de telle ou telle substance recherchée dans un pays, les transformations que doit subir telle autre substance sortie brute des mains de la nature avant de passer utilement dans celles de l'homme ; à propos de la mer de la Chine, il fera connaître la pêche de la sèche et l'usage que l'on fait de ce poisson pour la fabrication de l'encre de Chine. Il nous fera connaître avec l'Himalaya, les chèvres du Cachemyr, l'igname et la gomme-gutte de l'Indo-Chine, le rubis et le lapis-lazuli du Touran ; les pêches de l'Obi, de la Léna ; les forêts du Canada et les bois utiles que l'on en tire. Avec les savanes du Mississipi, les llanos de l'Orénoque, les silvas des Amazones et les pampas de la Plata, il fera connaître les animaux et les végétaux que l'on y rencontre, etc., etc., etc. En un mot, il associe chaque nouveau nom géographique à une description nette et concise de tel produit ou de tel phénomène qui lui est propre ; de cette manière il le fixe plus aisément dans la mémoire des enfants, en profitant de ce qu'un lien attrayant peut faire d'impression sur une jeune mémoire. Le livre est sagement écrit, avec cette netteté d'idées et d'expressions qui convient à un ouvrage destiné à l'enseignement de la jeunesse ; on voit que l'auteur a beaucoup lu, qu'il a parcouru les grands recueils géographiques publiés en France et à l'Étranger, et qu'il s'est inspiré d'un ouvrage qui a une réputation méritée en Angleterre, la Géographie physique de madame de Sommerville.

Nous pensons que M. Vulliet a atteint le but qu'il se proposait, d'intéresser la jeunesse à une description physique du globe en évitant la sécheresse d'une part, et de l'autre la prolixité des descriptions trop scientifiques au-dessus des intelligences auxquelles il s'adressait; il y aurait bien quelques observations à faire à l'auteur, et quelques légères corrections de détail à lui signaler, telles sont, l'emploi d'une mesure uniforme, le mètre et non pas, comme il le fait, tantôt le mètre, tantôt le pied, « la mer qui sépare l'Afrique de l'Asie, *n'est pas, comme il le dit* (tome I, p. 31), de 9 mètres plus élevée que celle qui se trouve au delà de cet isthme; » mais ces erreurs que l'on peut faire disparaître à une prochaine édition ne portent aucune atteinte à l'ensemble de l'ouvrage.

C'est d'ailleurs le premier essai de géographie physique et naturelle que l'on ait écrit, en France, pour la jeunesse, nous lui devons donc bon accueil; il nous a paru d'un utile emploi dans les classes élémentaires de nos lycées où la géographie a conquis avec le programme universitaire, une place plus large que par le passé.

V. A. Malte-Brun.

Nouvelles et communications.

EXTRAITS

D'UNE LETTRE DE M. A. BONPLAND A M. ALFRED DEMERSAY,

Lue dans la séance du 4 avril.

Montevideo, 25 décembre 1855.

.... Le vif désir de retourner en France est bien profondément gravé dans mon cœur, mais comment le mettre aujourd'hui à exécution? J'ai pris l'engagement vis-à-vis du docteur Pujol, gouverneur de Corrientes, de faire tous mes efforts pour découvrir la mine de mercure sulfuré qui paraît devoir exister aux environs du village de *La Cruz*; et, selon toutes les probabilités sur la haute montagne de grès qui domine ce *Pueblo*, et qui est connue dans tout le pays sous le nom de *los tres Serros*, à cause des trois pics saillants que l'on distingue à son sommet.

Vous approuverez, je l'espère, les motifs qui ont retardé jusqu'ici, mes travaux à *La Cruz* : je ne me trouvais pas capable de remplir cette tâche; je n'étais pas en état de faire l'analyse des minerais inconnus à ma vue qui pouvaient se présenter; je manquais des instruments et des réactifs nécessaires à cette analyse. Eh bien ! mon cher ami, dans le court séjour que je viens de faire à Montevideo, je me suis muni de tout ce qui m'était nécessaire, et je me crois maintenant capable de découvrir la mine de mercure, si toutefois elle existe. De semblables travaux exigent non-seulement des connaissances, mais aussi des dépenses considérables. Il faudra faire des fouilles, et l'on ne remue pas la terre sans qu'il en coûte beaucoup, nous le savons. Sous peu de jours, je compte rentrer dans l'Uruguay, et, après avoir fait une visite au général Urquiza et donné un coup d'œil à ma ferme de Santa-Ana, j'irai m'établir à *La Cruz.* Quel que soit le résultat de mes recherches, je ne tarderai pas à aller à San-Borja où j'ai eu le bonheur de vous connaître.

Revenons à mon voyage de Paris. Vous voyez un puissant motif de l'avoir différé, dans les travaux projetés à *La Cruz* : mais ce motif n'est pas le seul, et je vais vous en faire connaître un autre tout aussi impérieux. Sachez donc que le gouverneur Pujol partage le désir que j'ai toujours eu, d'explorer la mine réelle la plus riche que possède Corrientes : je veux naturellement parler des immenses forêts de *maté* (ou thé du Paraguay), qui sont situées dans cette province, entre le grand Paranà et le joli fleuve Uruguay. Je suis désigné comme administrateur de ces immenses *yerbales* par M. Pujol, auquel j'ai exposé la manière nouvelle dont je voulais les exploiter pour le bien du pays. Si mon projet se réalise, le *maté* provenant de Corrientes, transporté sur les marchés de Montevideo et de Buenos-Ayres, pourra s'y vendre hardiment à une demi-piastre meilleur marché que celui du Paraguay et du Brésil. Je terminerai ce long exposé, en vous disant que le bon gouvernement de Corrientes est tellement pauvre, qu'il s'est vu dans la triste impossibilité de faire les premières dépenses, quoique bien convaincu qu'il rentrerait dans ses avances avant la fin de l'année, même avec d'assez beaux bénéfices. Mon travail de fouilles terminé, je pense remonter l'Uruguay jusqu'à San-Xavier; ensuite, j'irai à Corrientes, et dans le cas où le gouvernement ne pourrait pas commencer l'exploitation des *yerbales*, je crois qu'il sera facile de trouver des bailleurs de fonds, auxquels on devra donner de bons intérêts dans ces nouveaux travaux agricoles qui doivent offrir tant d'avantages réels au pays.

Les deux entreprises dont je viens de vous parler, étant bien établies, rien ne m'arrêtera plus ici, et j'irai revoir mon ancienne demeure de la rue Monthabor et la Malmaison. Mais ce voyage sera de courte durée et aura un but positif: j'offrirai au gouvernement mes manuscrits et mes collections botaniques et minéralogiques, pour qu'il les dépose au Muséum, et je reviendrai au milieu de mes plantations de l'Uruguay. Il me serait impossible, à mon âge, d'entreprendre l'étude longue et assidue que j'aurais à faire pour me remettre au courant de la science, avant de commencer de nouvelles publications; c'est avec juste raison que j'ai toujours eu peu de confiance en mes lumières, et que j'ai craint de publier bien des choses; cependant, les travaux faits par une personne ne peuvent être exposés par une autre, quelque savante qu'elle soit. L'homme qui voyage, qui voit par lui-même, ne saurait confier au papier tout ce qu'il éprouve et tout ce qu'il conçoit. Une multitude de faits et un ensemble de détails restent gravés dans sa mémoire, et seul il est capable de les rendre.

... Il m'a été impossible jusqu'à ce jour d'aller faire une visite au président Lopez, dont j'ai reçu plusieurs invitations. Lors de mon premier voyage à Corrientes, il est probable que je remonterai le Rio-Paraguay jusqu'à l'Assomption. Là, dans la famille Lopez, il sera sans doute question de vous, et à mon retour de cette excursion, je vous écrirai bien positivement. Il me reste bien des choses à vous dire, et bien des renseignements à vous demander, mais les jours qui me restent à vivre ne suffiraient pas pour lire les ouvrages de science qui ont paru dans ces dernières années, et qui s'impriment journellement; seulement, j'aimerais à connaître les nouveaux traités sur la culture de la vigne, du pêcher et des pommes de terre, parce que je multiplie ces trois sortes de végétaux sur une très grande échelle.........

Aimé Bonpland.

A cette lettre nous n'ajouterons qu'un mot. Si les détails qu'elle renferme, tout empreints de la modestie du vrai savant, sont de nature à rassurer sur la santé du célèbre voyageur, les quelques amis qui lui restent encore en France, comment espérer la réalisation des projets gigantesques au milieu desquels il s'égare? Comment compter sur un retour qui serait si profitable aux sciences naturelles, et en particulier à la géographie? l'excellent vieillard oublie qu'il a eu quatre-vingt-deux ans au mois d'août dernier! Ce chiffre-là dit assez toutes nos craintes.

A. D-y.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. HERMANN LUDEWIG A M. JOMARD.

New-York, le 9 avril 1856.

Monsieur,

...Je vous suis obligé d'avoir publié mon travail sur les migrations des anciens Mexicains dans le Bulletin de la Société de Géographie. Plus je réfléchis sur les vues que j'ai proposées dans ce travail, plus je reste convaincu que je suis dans la bonne voie ; malheureusement je n'ai pas le temps de poursuivre ces études et de réexaminer les « Historiadores » et les définitions qu'ils nous donnent des Chichimecs et des Aztecs. Le mot *Chichimec* n'a pas désigné une nation séparée ; Torquemada, dans l'introduction du xxi^e livre de sa *Monarchia Española* (vol. III, p. 600), dit lui-même que : Chichimeca es nombre comun....de unos Indios infieles y barbaros que no teniendo asiento cierto, andan discurriendo de una parte en otra. » Comme on appelait les rudes montagnards, *Chontales*, on appelait donc les nomades (les serfs destitués des nobles Tolteques) *Chichimecas.*

Plusieurs de mes savants amis de l'Allemagne sont favorables à mes vues, et, quant à l'origine des Huasteks, M. Squier a adopté ces mêmes vues dans sa Waikna, comme aussi dans un livre sur le Honduras et San-Salvador (p. 328).

Ma bibliographie linguistique sera publiée par Truebner, à Londres, le bibliographe linguistique par excellence, et j'espère que j'aurai l'honneur dans quelques mois, de vous en présenter un exemplaire. Ce livre ne contiendra peut-être pas beaucoup de choses nouvelles pour les savants européens, mais j'ai eu beaucoup de peine à ramasser les notions que j'y ai données. Ce qu'on peut faire dans une des grandes bibliothèques de l'Europe en huit jours, coûte ici des années.

M. Wilson qui, pendant vingt-deux ans, a été missionnaire au Gabon, et qui a écrit la grammaire mponga, publiera, dans peu de semaines, un ouvrage sur l'Afrique chez les Hafpers. Il est maintenant le chef des missions presbytériennes à New-York; c'est un homme très instruit.

Signé: HERMANN E. LUDEWIG.

P. S. Nouvelles publications: a grammar of the *Benga* language, by the reverend James Mackey, a missionary....at Morisco, Western Africa: New-York, 1855.

Ethnographic view of Western Africa, by M. Leighton.

Superstitious notions of Northern Guinea, oct. 1855, par le même.

LETTRE

DE M. LE D^r BARTH A M. LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

Londres, 26 mai 1856.

Monsieur le Président,

J'ai eu l'honneur de recevoir le 24 de ce mois, de la main de M. Hummond, sous-secrétaire du ministère des Affaires Étrangères de S. M. britannique, la grande médaille d'or, que la Société géographique de Paris a bien voulu m'accorder pour mon voyage à Tombouctou, et c'est avec une vive satisfaction que je témoigne par ces lignes la plus sincère reconnaissance pour l'honneur distingué qui m'est conféré. Pour un voyageur qui, par amour de la science, s'est jeté dans une carrière aussi difficile et dangereuse que les voyages dans l'Afrique centrale, il ne peut y avoir une récompense d'une plus haute valeur, que la preuve que le mérite de ces travaux a été reconnu par les personnes distinguées qui constituent la Société géographique de Paris. Mais ce n'est pas seulement pour mon propre compte que j'adresse mes remercîments à la Société, c'est aussi au nom de mes compatriotes, qui tous se croient honorés par cette distinction ; car la Société a prouvé une nouvelle fois que la science ne connaît pas les distinctions de nationalité, que tous ceux qui se donnent à sa poursuite sont unis par un commun lien, quelle que soit leur patrie.

Qu'il me soit permis de souhaiter que, bientôt, les lumières que j'ai jetées sur des contrées si peu connues, soient étendues par les travaux d'autres voyageurs. En attendant, le récit complet de mes travaux, qui est sous presse, ouvrira, j'espère, une nouvelle ère pour la connaissance de cette partie du monde aussi vaste que variée.

J'ai l'honneur, monsieur, d'offrir par vous, à la Société, avec la plus sincère expression de mon remercîment, l'assurance de mon dévouement le plus parfait.

Signé : Dr **Barth.**

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. BRUN-ROLLET A M. JOMARD,

3 février 1856.

De la tribu Diakindj, fleuve des Gazelles.

.... Vous savez déjà que le gouvernement a senti l'importance d'occuper quelques postes sur les hautes rives du Nil. On y a envoyé 800 hommes qui seront distribués sur trois points : 1° à l'embouchure du Saubat, où ils s'occupent maintenant à se retrancher;

2° Chez les Bary vers le 4° degré latitude nord ;

3° Chez les Eliabs, ensuite, si l'on en a le temps...,

Défense a été faite, sous peine des galères, à tout employé d'acheter aucun article d'échange.....

Les gens qui ont précédé l'expédition égyptienne ont, partout où ils ont passé, semé le bruit que les Turcs venaient asservir le pays, et excité les tribus à se défendre. Sur ces bruits, le roi des Chelouks a fait entourer son village d'une palissade, et défendu à ses gens de communiquer avec le camp établi à l'embouchure du Saubat, surtout d'y apporter des vivres. Ce camp resta ainsi isolé et réduit à la ration de maïs blanc qu'il avait apportée. Maintenant, le camp est chaque jour approvisionné de bœufs, de moutons, poules, etc.

Un bœuf y coûte de 3 à 4 francs en verroteries, et le mouton de 50 à 80 centimes ; des chefs de villages ayant à se plaindre de leur roi, ont déjà laissé comprendre au gouverneur qu'ils s'associeraient volontiers avec lui......

Sept soldats du camp avaient déserté auprès du roi, avec leurs armes; on envoya les réclamer, mais celui-ci répondit qu'il ne les remettrait qu'en échange des Chelouks qui servaient le gouvernement égyptien.... Il garda donc ces déserteurs, qu'il avait eu la précaution de faire dépouiller nus, après avoir fait briser leurs fusils, pour en faire des fers de lance.

Nous sommes depuis trois jours sur ce fleuve. Il avait, près de son embouchure, 50 mètres de largeur et 3 mètres 1/2 de profondeur. Depuis hier, les rives se rapprochent; elles avaient 20 mètres de largeur sous le village des Diakindj, le Nil 6 de profondeur; il n'en a plus que 15 de largeur et quelquefois 10, non compris la partie occupée par des joncs sur les deux bords; tout l'horizon est plat et doit être inondé à l'époque des crues.

Le cours, qui d'abord était nord-ouest, est, depuis huit lieues environ de l'embouchure, ouest-sud-ouest; depuis cinq lieues il est sud-sud-ouest. Je crois être à 20 ou 22 lieues de l'embouchure. Nous trouvons çà et là quelques huttes habitées par des Nouers Diakindj; ils paraissent assez pacifiques. Les chefs des villages ont soin de faire la police pour les leurs, là où nous nous arrêtons.

Je profite de la complaisance du chef de la station du Saubat, pour vous donner de mes nouvelles.

Signé : Brun-Rollet.

P. S. Le gouvernement m'a accordé les 23 soldats qui me servent d'escorte dans mes trois bateaux.

Nota. — On a vu que M. Brun-Rollet donne le nom de Bahr-el-Ghazal, rivière des Gazelles, à l'affluent du

Nil blanc que M. d'Arnaud a appelé Keïlak, et qu'il a cru être le même que le Misselad du voyageur anglais Browne. On sait aujourd'hui que le mot de Misselad est un nom de pays ou de tribu ; ce nom est Maslat, au pluriel Maslati. Quant à la rivière des Gazelles, le peu qu'on sait à son sujet porte à croire qu'elle occupe une contrée très éloignée vers le nord-ouest de l'embouchure du Keïlat ; celui-ci vient, selon toute apparence, du sud du Dârfour ; mais, plus loin, on ignore entièrement, et la constitution du pays, et le cours des eaux. E. J.

NOTE

SUR LE MONUMENT ÉLEVÉ EN ANGLETERRE A LA MÉMOIRE DU LIEUTENANT BELLOT, ET SUR LA SOUSCRIPTION ANGLAISE.

M. Pickfort, consul d'Angleterre à Paris, ayant écrit au *Moniteur* le 21 avril 1831, une lettre insérée le 23, dans laquelle il annonce que la Commission formée à Londres pour recevoir des souscriptions afin d'offrir un tribut national à la mémoire du brave Bellot, lieutenant de vaisseau de la marine impériale, vient de terminer ses travaux, en lui envoyant le *reliquat* du montant de la souscription, 1,050 livres sterling (26,250 francs), pour être distribué entre les sœurs de cet intrépide officier ;

Et le même consul ajoutant qu'un obélisque de granit a été élevé, sur le quai de l'Hôtel royal des Invalides de la marine, à Greenwich, sur lequel le nom du jeune héros se trouve sculpté sur deux faces, et qu'une tablette en bronze va y être ajoutée avec une inscription dont il donne le texte en anglais ;

M. de la Roquette croit devoir adresser à la Commission centrale les explications et les rectifications suivantes, d'après les renseignements *officiels* qui lui ont été transmis par M. le docteur Norton-Shaw, secrétaire de la Commission anglaise (*Bellot, Testimonial-fund*).

Le montant total des souscriptions s'est élevé à liv. st. 2,252 2 9
ou 56,303 francs.
En déduisant de cette somme : 494 10 2
pour le monument élevé à Greenwich
et 153 12 7
pour frais divers.
Total. . . . liv. st. 648 2 9 ci. 648 2 9
Il est resté. . . . . liv. st. 1,604 » »
ou 40,100 francs qui ont été distribués aux cinq sœurs du lieutenant Bellot, et se composent de :

Liv. st.	500	déjà avancées aux deux sœurs aînées,
	1,050	que le consul d'Angleterre a dû remettre aux trois dernières sœurs,
et	54	pour intérêts, que le consul d'Angleterre dans la Charente a été invité à payer.
	1,604	somme égale.

L'empereur ayant bien voulu pourvoir généreusement au sort du jeune frère de Bellot, et de ses père et mère, le comité anglais de souscription n'a pas eu à s'en occuper.

L'inscription transmise au *Moniteur* par M. le consul d'Angleterre à Paris, offrant quelques omissions et des inexactitudes, nous donnons ici le texte exact, tel que nous l'avons reçu du docteur Norton-Shaw, secrétaire de la Commission anglaise.

« To the intrepid, young
BELLOT
of the french Navy;
who in the endeavour to rescue
Franklin,
shared the fate and
the glory of that
illustrious Navigator. »
(from his British Admirers)
1853.

De la Roquette.

SÉANCE ANNUELLE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

Tenue le 5 mai,

AU PALAIS DE CHRISTIANSBOURG,

Sous la présidence de S. M. le roi de Danemark Frédéric VII.

Le secrétaire général, M. C.-C. Rafn, donne un aperçu des travaux de la Société pendant l'année 1855. Cette année a vu paraître par les soins de la Société un nouveau volume des Annales de l'archéologie et de l'histoire du Nord, deux volumes de la Revue archéologique et des Mémoires des Antiquaires du Nord, les Vestiges d'Asserbo et de Söborg, découverts par S. M. Frédéric VII, roi de Danemark, ouvrage qui a été traduit en français et publié séparément; enfin, une partie nouvelle du vocabulaire intitulé:

Lexicon poëticum antiquæ linguæ septentrionalis, auctore Sveinbiorn Egilsson. Les Annales ont enrichi la science de recherches intéressantes, entre autres d'une grammaire de langue féroënne, par M. V.-W, Hammershaimb.

Parmi les nombreux articles de la Revue archéologique, nous citerons de préférence un traité, par M. E.-V. Lund, sur les rapports de l'ancienne langue du Nord avec les langages qu'on y parle actuellement; un article sur le Bosphore et sur les monuments bosphoriens, par M. Edvin-M. Thorson; des relations du Danemark avec le Portugal, par M. E.-C. Werlauff; ensuite un rapport sur le cabinet d'Antiquités américaines, avec des remarques ethnographiques, par M. C. C. Rafn. Dans les Mémoires nous remarquons des recherches par M. C.-C. Rafn, sur une pierre runique et danoise trouvée au milieu de Londres en 1852; de plus un traité dû à M. Gisle Brynjulfsson, et ayant pour titre: de l'ancien roman français et de l'influence exercée sur son développement par les Normands; la traduction en français de ce mémoire est due à M. L. S. Borring.

Sa Majesté le roi donne communication à l'assemblée des recherches qui, l'été dernier, furent faites sous sa direction dans les anciens tombeaux royaux de l'église de la ville de Ringsted en Sélande. Il invite ensuite M. Wegener, vice-président de la Société, à donner lecture des trois chapitres de son mémoire qui traitent des fouilles entreprises dans les tombeaux du roi Valdemar le Grand et de la reine Sophie, qui était fille de Volodimir de Russie, et dans celui de Berengaria ou de Beengiord, épouse de Valdemar le Victorieux et princesse de Portugal. Sa Majesté présente enfin plusieurs dessins qu'il a fait faire des tombeaux et des objets qu'on y a trouvés. L'exhibition de ces dessins est accompagnée par le roi d'explications pleines d'intérêt.

M. C.-C. Rafn qui, dans la Revue archéologique, avait fait paraître la description de plusieurs anciens monuments scandinaves chargés de runes, communique un aperçu de ses efforts constants pour éclaircir les monuments runographiques. Par la correspondance qu'il a entretenue avec plusieurs hommes de Suède et de Danemark, il a acquis des copies et des dessins nouveaux propres à rectifier plusieurs inscriptions remarquables en runes dont il prépare l'édition. Ces monuments sont surtout d'une grande importance sous le rapport linguistique, attendu qu'ils mettent en lumière plusieurs qualités spéciales de la langue vers la fin de l'antiquité payenne, ainsi que pendant la première époque du christianisme dans le Nord scandinave.

Pendant la dernière année révolue, les membres suivants nouvellement reçus sont entrés parmi les *Membres Fondateurs* de la Société : sir John Bowring, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne en Chine, et gouverneur de Hongkong, le professeur John E. Holbrook de Charleston, de la Caroline méridionale, le comte féodal Holstein de Holsteinborg en Sélande, le major Andrew Lang, à Sainte-Croix des Indes-Occidentales, le comte A. Przezdziecki, de Varsovie, James W. Pycroft Esq. de Londres, Ambrosio di Stefano Ralli, de Trieste et le baron E. Rastawiecki, de Varsovie.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 *mai* 1856.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le vice-président donne des nouvelles plus satisfaisantes de la santé de M. Constant-Prévost, président de la Commission centrale.

La Société philotechnique adresse des billets d'invitation pour sa séance publique du 4 mai.

M. Delesse, ingénieur des mines, écrit à la Société pour lui offrir, de la part de M. Jules Marcou, une carte géologique des États-Unis et des provinces anglaises de l'Amérique du Nord.

M. Jomard communique l'inscription placée sur le monument élevé à Greenwich, en l'honneur du lieutenant Bellot.

M. Jomard donne ensuite lecture d'une lettre de M. Hermann Ludewig, de New-York, dans laquelle ce savant le prie de remercier la Société d'avoir publié ses observations sur les *migrations des anciens Mexicains*. Cette lettre contient en outre quelques remarques sur les Chichimecs et les Chontales, et sur quelques ouvrages d'ethnographie récemment publiés en Amérique. — Renvoi au Bulletin.

M. de la Roquette annonce que le docteur Kane vient de lui écrire qu'il prépare en ce moment une série de cartes, de tables et de positions géographiques à l'appui de ses récentes découvertes dans les régions arctiques, dont il fera bientôt hommage à la Société de géographie. Ces cartes montreront que les rivages occidentaux du détroit de Smith se dirigent au nord et à l'est, et que le point où le capitaine Inglefield a placé une île appelée par lui *île Louis-Napoléon*, est occupée par un glacier infranchissable. Un grand promontoire ayant le même gisement et formant une partie de la côte américaine, recevra le nom de l'Empereur des Français, et celui de Bellot sera donné à un cap situé au 80e degré de latitude nord, en l'honneur du brave et savant lieutenant de vaisseau français qui fut l'ami intime du docteur Kane ; à cette occasion, le navigateur américain fait connaître qu'il se propose de rendre dans la relation de son voyage, qui ne tardera pas à paraître, un juste hommage au mérite de Bellot. C'est seulement après avoir échappé aux dangers de sa longue exploration et en rentrant dans le monde civilisé, que le docteur Kane eut la douleur d'apprendre la triste fin de son jeune ami, et il ne peut que déplorer vivement la fatalité qui a empêché le lieutenant Bellot de l'accompagner comme volontaire dans sa dernière expédition, ainsi qu'ils en étaient à peu près convenus. S'il eût suivi cette inspiration, Bellot existerait probablement encore pour l'honneur et la gloire de sa patrie.

M. de la Roquette ajoute qu'il se rappelle avoir lu dans le temps une lettre adressée à Bellot, dans laquelle le docteur Kane, en lui parlant de l'expédition qu'il allait entreprendre, proposait d'en laisser le commandement au jeune lieutenant dont il appréciait l'expérience, le talent et le caractère, s'estimant heureux et flatté de n'être que son second.

M. Jomard communique de la part de M. Cortambert une note explicative sur la muse de la géographie, à laquelle l'auteur propose de donner le nom de *Eugea*, et sur l'invitation de M. le Président, le secrétaire donne lecture de cette note.

M. Alfred Maury est prié de rendre compte de l'ouvrage sur la géographie botanique du Brésil, offert à la Société par M. le docteur Martius.

M. Marius Philippon, membre de plusieurs sociétés savantes, est admis dans la Société. — M. Paul-Marie Buisson, géographe du ministère des Affaires-Étrangères, est présenté comme candidat par MM. Jomard et Duflot de Mofras.

M. V. Guérin lit un fragment d'un mémoire sur l'île de Rhodes qu'il a visitée en 1854. Ce chapitre est consacré au mont Atabyron, où se trouvent les ruines de l'ancien temple consacré à Jupiter Atabyrius. La commission centrale écoute cette lecture avec intérêt et invite l'auteur à lui communiquer dans ses prochaines séances d'autres fragments de son travail.

M. V. A. Malte-Brun annonce que l'on a reçu d'Angleterre des nouvelles du docteur Livingston. Ce hardi explorateur était de retour sur les bords de la Liambey, de son excursion à la côte occidentale d'Afrique. Le même membre annonce que l'état prospère de la petite colonie de l'île Pitcaïrn, vient de nécessiter une émigration d'une partie des habitants dans l'île de Norfolk, où ils se proposent de former un nouvel établissement sur le modèle de la colonie mère.

M. Desjardins, de retour d'un voyage en Hongrie et en Allemagne, met sous les yeux de l'Assemblée une collection de diverses cartes, les premières qui aient été publiées en langue serbe; elles ont été lithographiées dans le pays même, avec un soin digne d'éloges pour un premier essai de ce genre de publication; parmi ces cartes se trouve une carte de la division de la Hongrie en départements, qui avait été proposée en 1848 par le gouvernement insurrectionnel et républicain de ce pays. Le même géographe annonce en outre qu'il est l'auteur d'un globe d'une grande dimension, et il invite les membres de la Société à le venir visiter.

Séance du 16 *mai* 1856.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté, avec le changement de l'inscription du monument du lieutenant Bellot, dont M. de la Roquette remettra une copie exacte (voir la note).

M. le ministre de la marine écrit à la Société qu'il a reçu de M. le lieutenant-colonel du génie Faidherbe, gouverneur du Sénégal, une notice et une carte relatives aux expéditions de guerre et à l'itinéraire du faux prophète Alhadji dans le haut du fleuve du Sénégal. M. le ministre ajoute que, pour répondre au désir de M. Faidherbe, il croit devoir signaler à la Société ces documents qui contiennent la fixation de points inconnus jusqu'ici et de contrées jusqu'alors imparfaitement indiquées. La Société examinera avec intérêt ce document lorsqu'il lui sera parvenu.

M. de la Haïs d'Essonne remercie la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et promet de concourir à ses travaux.

M. Lejean, membre de la Société, écrit à M. le Président qu'un voyageur résolu et offrant toutes les garanties désirables, serait disposé à entreprendre le voyage d'Algérie au Sénégal par Tombouctou, s'il n'était pas arrêté par l'exiguïté de ses ressources personnelles, et il demande s'il serait possible de prélever en sa faveur une partie de la souscription à titre d'avance de route. La Commission centrale regrette de ne pouvoir accueillir cette demande, parce que la totalité de la récompense doit être réservée pour celui des voyageurs qui aura le mieux rempli les conditions du programme.

M. Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles, écrit à la Société pour lui faire hommage de son histoire des environs de Bruxelles ; il espère que les nombreux renseignements topographiques et statistiques dont il s'est efforcé d'enrichir cet ouvrage, offriront quelque intérêt à la Société.

M. Schuman, membre de la Société, télégraphiste de l'État, annonce l'envoi de la 2^e édition de sa carte de la télégraphie électrique de l'Europe centrale. Cette carte, dessinée avec soin, permettra d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble du réseau qui, depuis peu d'années, couvre les États de l'Europe, et qui bientôt reliera entre elles les parties les plus éloignées du globe. M. Schuman ajoute qu'il espère pouvoir offrir incessamment à la Société plusieurs de ses nouveaux travaux.

M. de la Roquette présente de la part de M. Norton-Shaw, la carte des explorations de M. Andersson dans l'Afrique méridionale, depuis les baies Walvisch et

Alexander jusqu'au lac N'gami. Cette carte est destinée au prochain volume du journal de la Société royale géographique de Londres.

M. d'Avezac offre un *fac-simile* d'acte de prise de possession des îles des Navigateurs, découvertes par M. de Bougainville, le 11 mai 1768. L'original de cette pièce appartient à la famille de Bougainville.

M. Jomard présente de la part de M. le lieutenant Maury, directeur de l'observatoire de Washington, sa géographie physique de la mer et la 7ᵉ édition de ses descriptions nautiques, ainsi que le rapport et les cartes du lieutenant Lee sur l'expédition du brick *le Dolphin*. — M. Daussy est prié de rendre compte de ces ouvrages.

Le même membre offre en son nom 1° les procès-verbaux des séances de la Commission internationale chargée de l'exploration de l'isthme de Suez en vue du futur canal des deux mers ; 2° le rapport fait au congrès américain sur l'expédition du docteur Kane dans les mers du nord, avec la conclusion portant que l'ouvrage du docteur sera publié à quinze mille exemplaires.

Enfin, il communique un nouveau plan d'Alexandrie où l'on remarque l'emplacement de plusieurs ruines qu'on a récemment découvertes en faisant des fouilles pour les nouvelles constructions : on y a trouvé des colonnes et des entablements de marbre, des fragments de porphyre, des constructions souterraines en briques dont les enduits n'ont éprouvé aucune altération, et tellement solides qu'on n'a pu les enlever qu'avec le secours de la mine.

M. Malte-Brun présente en son nom une carte-esquisse des nouvelles limites de la Russie, d'après le traité du 30 mars 1856, et il offre de la part de M. Ernest Desjardins, membre de la Société, une dissertation géographique sur le voyage d'Horace à Brindes. Il est prié de rendre compte de cet ouvrage.

M. de la Roquette offre au nom de M. le baron d'Avril, un essai sur l'inégalité des races humaines, par M. A. de Gobineau, premier secrétaire de la légation de France en Suisse. — M. de Quatrefages est prié de rendre compte de cet ouvrage.

M. le secrétaire donne lecture de la liste des ouvrages déposés sur le bureau.

La Société admet au nombre de ses membres M. Paul-Marie Buisson, géographe du ministère des Affaires-étrangères, et M. Pouzadoux, chef d'institution, est présenté comme candidat par MM. Jomard et d'Avezac.

M. le comte d'Escayrac annonce à la Société que M. de Lesseps a reçu de Halim-Pacha, gouverneur général du Soudan, une lettre dans laquelle ce prince exprime son vif désir de voir s'exécuter et réussir l'expédition aux sources du Nil. Il promet sa protection puissante à cette entreprise, qui aura lieu sous ses auspices et grâce à l'initiative du vice roi.

M. Guérin lit un nouveau fragment de son mémoire sur l'île de Rhodes, et M. d'Avezac continue la lecture de son travail sur la grande mappemonde historiée de Richard de Haldingham.

Séance du 6 *juin* 1856.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Buisson adresse ses remercîments à la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres; il promet de coopérer à ses travaux, et lui offre de se mettre à sa disposition pour les dessins des cartes qu'elle aurait à faire exécuter dans l'intérêt de ses publications.

La Société asiatique remercie la Commission centrale de l'envoi des *Bulletins* qu'elle lui avait réclamés pour compléter la collection de ce recueil.

La Société pour l'instruction élémentaire écrit également à la Commission centrale pour la prier de combler les lacunes qui existent dans sa collection. — Renvoi à la section de comptabilité.

M. de la Roquette communique une lettre de M. John Arrowsmith, par laquelle ce géographe annonce la prochaine publication d'une carte de la Syrie et de la Palestine, en trois feuilles, d'après les travaux des officiers anglais.

Le même membre communique un extrait du compte rendu de la dernière séance générale de la Société royale géographique de Londres. Deux grandes médailles d'or ont été décernées, l'une au docteur Kane, pour ses découvertes dans les régions arctiques, et l'autre au docteur Barth, pour son voyage à Tombouctou.

M. de la Roquette ajoute, à cette occasion, qu'il a cru remplir les intentions de la Commission centrale en écrivant en Angleterre que la seconde médaille d'argent, remise à M. Francis Galton sur l'avis que la première ne lui était pas encore parvenue, pouvait sans inconvénient rester entre les mains de ce voyageur, qui se proposait de la renvoyer à la Société.

Enfin, M. de la Roquette communique le dessin de l'inscription gravée sur le monument qui doit être élevé dans l'île Beechey à la mémoire du lieutenant Bellot.

M. Jomard donne lecture : 1° D'une lettre de M. Brun-Rollet écrite de la tribu de Diakindj, sur la rivière Keïlak, à plusieurs journées de l'embouchure de cette rivière dans le Bahr-el-Abyad ; 2° d'une lettre du docteur Henri Barth, datée de Londres le 26 mai dernier. Par cette lettre, il remercie la Société en termes très vifs de lui avoir accordé le prix annuel pour la découverte la plus importante. Ce n'est pas seulement pour son propre compte qu'il adresse ses remercîments, c'est aussi au nom de ses compatriotes, qui se croient honorés par cette distinction. Il désire que ses découvertes soient étendues par ses successeurs, et il finit par annoncer que le récit de son voyage est actuellement sous presse. — Ces deux lettres sont renvoyées au *Bulletin*.

M. le secrétaire lit la liste des ouvrages offerts à la Société, et M. d'Avezac ajoute à ces dons, de la part de l'Observatoire de la marine de San-Fernando, l'*Almanach nautique* que cet établissement vient de publier pour l'année 1857. — M. Daussy est prié d'en rendre compte.

M. Pouzadoux, chef d'institution, est admis dans la Société. M. le chevalier da Silva, chargé d'affaires du Brésil à la Haye, et M. Paul de Rosti, membre de la

Société d'histoire naturelle de Pesth, sont présentés comme candidats par MM. Jomard et Guigniaut.

M. Alfred Maury fait un rapport verbal sur les cartes judiciaire, métallurgique et forestière de la Suède, publiées par le prince héréditaire de Suède, et adressées à la Société par S. A. R. — Insertion de ce rapport au *Bulletin*.

M. V. A. Malte-Brun rend compte de la dissertation géographique de M. Ernest Desjardins sur le voyage d'Horace de Rome à Brindes. —Renvoi de ce rapport au *Bulletin*.

M. Jomard ajoute, à cette occasion, que M. Desjardins vient d'être chargé, par M. le ministre de l'instruction publique, d'une nouvelle mission scientifique en Étrurie.

M. More, auteur d'un atlas sphérique et mécanique de géographie générale ou globe terrestre flexible, met un spécimen sous les yeux de l'assemblée, et donne des explications sur son mécanisme. La Commission centrale examine ce globe avec intérêt, et prie M. Cortambert de lui en rendre compte dans sa prochaine séance.

Séance du 20 *juin* 1856.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le chevalier Da Silva écrit à M. le président qu'il est très flatté de son admission dans la Société, et qu'il s'efforcera de justifier par ses travaux la confiance de ses collègues.

M. Squier écrit à la Société, qu'il a reçu avec la plus vive gratitude la médaille d'argent qu'elle a bien voulu lui décerner pour ses explorations dans l'Amérique centrale. Il espère pouvoir, par de nouveaux travaux, se rendre digne de cette honorable distinction.

M. le baron de Hammer-Purgstall écrit à la Société pour lui faire hommage du premier volume de sa traduction de l'histoire de Wassaf, publiée aux frais de l'Académie impériale des sciences de Vienne. Cet ouvrage, qui se composera de cinq volumes, contient de précieux renseignements géographiques sur l'Inde. — M. Sédillot est prié d'en rendre compte.

M. E. Lamansky, secrétaire de la Société impériale de géographie de Russie, écrit à la commission centrale pour lui offrir toutes les publications faites par cette Société depuis la fin de l'année 1853 jusqu'à la fin de l'année 1855, et formant le complément de celles qui lui ont été transmises à différentes époques. M. Lamansky ajoute qu'il verra avec plaisir les deux Sociétés renouer leurs anciennes relations, et son désir est accueilli avec une vive sympathie.

M. Schuman, télégraphiste de l'État, à Bruxelles, écrit à la Société pour lui offrir un nouvel exemplaire de la 2e édition de sa carte de la télégraphie électrique de l'Europe, en regrettant que son premier envoi ne lui soit pas parvenu.

M. Jomard donne communication 1° d'une lettre de M. le commandant de Neveu, directeur du bureau arabe d'Alger, qui dit avoir remarqué chez un des Touaregs récemment venus à Alger, un bracelet en pierre portant une inscription en caractères libyens, et il pense qu'il existe des livres tout entiers écrits en caractères semblables; 2° d'une gazette italienne où M. Baruffi rend compte des derniers travaux de la Société.

Il dépose ensuite sur le bureau la deuxième série des documents relatifs au percement de l'isthme de Suez, avec les travaux de la commission internationale. Enfin, il rend compte d'un globe terrestre construit, exécuté et peint par M. Desjardins, avec un soin particulier, et représentant uniquement la terre physique, sans nomenclature, sans aucune autre indication que les mers, les fleuves et l'orographie. M. Desjardins invite les membres de la Société à visiter son ouvrage qui, n'étant pas complétement achevé, pourrait recevoir les perfectionnements indiqués par MM. les membres.

M. Malte-Brun lit la liste des ouvrages offerts à la Société, et il ajoute à ces dons, de la part de l'auteur, une carte de l'Algérie, du Tell, de la Kabylie et du Sahara algérien, dressée par ordre de M. le maréchal Vaillant, par M. Ch. De la Roche, attaché au ministère de la guerre. M. Malte-Brun entre dans quelques détails pour appeler l'attention de ses collègues sur cette publication.

M. le chevalier da Silva et M. Paul de Rosti sont admis dans la Société.

M. De la Roquette annonce le retour de M. de Saussure de son voyage au Mexique, et donne quelques renseignements sur les résultats de cette expédition.

M. Malte-Brun communique une lettre de M. Ernest Desjardins, accompagnant une dissertation sur l'ancienne Alesia (Alise ou Alaise). La lecture de ce mémoire est renvoyée à la prochaine séance.

Sur la demande de M. Jomard et sur celle de M. De la Roquette, il sera pris des mesures pour la continuation de la table des matières du *Bulletin*, et pour la publication du catalogue des livres et cartes de la Bibliothèque.

M. Vivien de Saint-Martin pense qu'il serait utile de donner dans chaque numéro du *Bulletin*, sinon une analyse, du moins l'indication des matières géographiques contenues dans les différents recueils adressés à la Société.

Le même membre annonce qu'il vient de se former une association ayant pour but de publier sur un nouveau plan un grand dictionnaire géographique plus complet que tous ceux qui existent, et entièrement à la hauteur de la science. Pour donner à la Société une idée de ce dictionnaire, il lit un fragment de l'article *France* qu'il a préparé pour cette publication. La Commission centrale écoute cette lecture avec intérêt.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DE MAI ET JUIN 1856.

EUROPE.

Titres des ouvrages.	*Donateurs.*
Histoire des environs de Bruxelles, ou description historique des localités qui formaient autrefois l'ammanie de cette ville, par Alphonse Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles, membre de la commission provinciale de statistique du Brabant. Ouvrage faisant suite à l'histoire de Bruxelles, par Alexandre Henne et Alphonse Wauters, et orné de gravures sur bois. Bruxelles, 1855. 3 vol. gr. in-8°.	M. A. Wauters.
Voyage d'Horace à Brindes (satire 5, livre I). Dissertation géographique lue à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Mâcon, par Ernest Desjardins, docteur ès-lettres, professeur d'histoire au lycée impérial de Mâcon, etc. Mâcon, 1855. Broch. in-8°, avec 2 cartes.	M. E. Desjardins.
La pieve S. Stefano dal 14 febbraio 1855 al marzo 1856. Cenni Storici di E. Rubieri. Firenze. 1856.	M. E. Rubieri.

ASIE.

Geschichte Wassaf's. Persisch herausgegeben und deutsch uebersetzt von Hammer-Purgstall, 1er vol. Vienne, 1856. 1 vol. in-4°.	Baron de Hammer.
Der Nördliche Ural und das Küstengebirge Pae-Choi. Untersucht und beschrieben von einer in den Jahren 1847, 1848 und 1850 durch die Kaiserlich-Russische geographische Gesellschaft ausgerüsteten Expedition. Band II. Verfasst von dem Leiter der Ural Expedition Dr Ernst Hofmann. 1856. In-4°.	Société impériale géographique de Russie.

AFRIQUE.

Extraits des procès-verbaux des séances de la commission internationale du canal de Suez. Paris, 1856. Broch. in-8°. — Percement

de l'isthme de Suez. Exposé et documents, 2ᵉ série. 1 vol. in-8°.
F. de Lesseps.

AMÉRIQUE.

Journal of a tour in unsettled parts of North America in 1796 et 1797. By the late Francis Baily, F. R. S. President of the royal astronomical Society. London, 1856. 1 vol. in-8°. Miss Baily.

CARTES ET PLANS.

Carte de l'Algérie, Tell, Kabylie et Sahara algérien, dressées par ordre de M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, par C. Delaroche, attaché au ministère de la guerre. 1856. 2 feuilles coloriées.

Map to illustrate explorations in South Africa from Walvisch bay to lake Ngami, etc., by C.-J. Andersson, esqʳ. 1854. 1 feuille.
M. Norton Shaw.

Carte des nouvelles limites de la Russie, d'après le traité du 30 mars 1856. 1 feuille. M. V. A. Malte-Brun.

Carte géologique des États-Unis et des provinces anglaises de l'Amérique du Nord. 1 feuille. M. Marcou.

Carte de la télégraphie électrique de l'Europe centrale, par M. Ed. Schuman, télégraphiste de l'État, 2ᵉ édition. Bruxelles, 1856.
M. Ed. Schuman.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Compte-rendu annuel adressé à S. Exc. M. de Brock, ministre des finances, par le directeur de l'observatoire physique central, année 1854. Saint-Pétersbourg, 1855. 1 cah. in-4°. M. Kupffer.

Observations météorologiques faites à Nijné-Taguilsk (monts Oural), année 1854. Broch. in-8°. Le prince Demidoff.

Almanaque nautico para 1857, calculado de orden de S. M. en el observatorio de marina de la ciudad de San-Fernando. Cadiz, 1855. 1 vol. in-8°. L'Observatoire de marine de San-Fernando.

Explanations and sailing Directions to accompagny the wind and current Charts, approved by commodore Charles Morris, chief of the bureau of Ordnance and hydrography; and published by authority of hon. J.-C. Dobbin, secretary of the navy, by M. F. Maury, lieut. U. S. N. superintendant of the U. S. N. observatory and hydrographical office, Washington, seventh edition. Philadelphia, 1855. 1 vol. in-4°. M. MAURY.

The physical geography of the sea. By M. F. Maury, lieutenant U. S. N. Fifth edition. M. MAURY.

Report and Charts of the Cruise of the U. S. brig *Dolphin* made under direction of the navy department, by lieutenant S. P. Lee, U. S. N. Vashington, 1854. 2 vol. in-8°. M. LEE.

Essai sur l'inégalité des races humaines, par M. A. de Gobineau, premier secrétaire de la légation de France en Suisse, membre de la Société asiatique de Paris. Paris, 1853-1855. 4 vol. in-8°. M. A. DE GOBINEAU.

La race hellénique et l'Occident. Réponse au *Constitutionnel*, par C.-N. Levidi, rédacteur du journal *l'Espérance*. Athènes, 1856. Broch. in-8°. C.-N. LEVIDI.

Fac-simile d'acte de prise de possession des îles des Navigateurs, découvertes par M. de Bougainville le 11 mai 1768. 1 feuille. M. D'AVEZAC.

MÉMOIRES DES SOCIÉTÉS SAVANTES ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

Mémoires de l'Académie royale des sciences de Turin, 2^e série, t. XV. 1 vol. in-4°. — Mémoires de la Société impériale géographique de Saint-Pétersbourg, t. IX et X; Bulletin de cette Société, 3 vol. de 1853, 6 de 1854 et 6 de 1855; Recueil ethnographique publié par la même Société, t. II; Comptes rendus pour les années 1853 et 1854. — Proceedings of the royal geographical Society of London, n^{os} 1 et 2. — Jahresbericht des geographischen Vereins zu Frankfurt a M. 2 cah. de 1853-1855; Ueber Gold-und Silber-Währung, von D. K., broch. in-8°; Einige Worte über die Statistik im Allgemeinen und über die Statistik von Frankfurt insbesondere, von H. L. V., broch. in-8°. — The Journal of the Indian Archipelago and eastern Asia, juillet-août-septembre 1855. — Journal of the Franklin Institute, janvier et février 1856. — Mittheilungen über Wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie von D^r A. Petermann, 2^e, 3^e et 4^e cahiers de 1856. — Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, mars et avril.

(*La suite au prochain numéro.*)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME XI DE LA 4e SÉRIE.

Nos 61 à 66.

(Janvier à Juin 1856.)

MÉMOIRES, ETC.

Pages.

Sur notre connaissance actuelle de l'Inde ancienne, par M. Vivien de Saint-Martin 5
Mémoire sur le Soudan, par M. le comte d'Escayrac de Lauture (Suite). 24
Épisode d'un voyage au Soudan oriental et remarques sur l'esclavage, par M. Trémaux. 153
Assemblée générale du 4 avril 1856. — Discours de M. Lefebvre-Duruflé, sénateur. 217
Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, par M. Jomard. 227
Notice sur les découvertes récentes des missionnaires dans l'Afrique équatoriale et sur l'existence de plusieurs grands lacs dans l'intérieur de ce continent, par M. V. A. Malte-Brun. 234
L'intérieur dè la Guyane française, par M. Lejean. 246
Note sur la carte géométrique de l'Espagne, par M. Jomard. . 265
Rapport sur la chronique de Guines et d'Ardre, par M. Poulain de Bossay. 267
Populations noires des bassins du Sénégal et du haut Niger, par le lieutenant-colonel du génie L. Faidherbe. 281
Fragments d'une étude sur l'île de Rhodes, par M. V. Guérin. 301

ANALYSES, ET RAPPORTS, ETC.

Notice biographique sur l'amiral sir John Franklin, par M. De la Roquette. 70

Pages.

Note sur la carte des découvertes du docteur E. K. Kane, par M. V. A. Malte-Brun. 125

Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, par M. Huc, ancien missionnaire apostolique en Chine. (Analyse par M. Albert-Montémont). 165

De l'emplacement de la villa d'Horace déterminé par M. Noël des Vergers. (Compte rendu par M. Poulain de Bossay). . . 188

Rapport sur la carte topographique et militaire des Pays-Bas, par M. V. A. Malte-Brun. 192

Rapport fait sur trois cartes de Suède données à la Société de géographie, par S. A. R. le prince héréditaire de Suède, vice-roi de Norvége, par M. Alfred Maury. 332

L'empire chinois, par M. Huc. (Analyse par M. Albert-Montémont 339

Voyage d'Horace à Brindes, dissertation géographique par M. Ernest Desjardins. (Analyse par M. V. A. Malte-Brun). . 353

Esquisse d'une nouvelle géographie physique, par M. A. Vulliet. (Compte rendu par M. V. A. Malte-Brun). 364

NOUVELLES ET COMMUNICATIONS.

Expédition scientifique faite par ordre du gouvernement des États-Unis de l'Amérique du nord dans l'hémisphère méridional pendant les années 1849 à 1852. 129

Société de géographie de Vienne. 132

Le Oualo, province française.. 133

Annonce d'une expédition à la recherche des sources du Nil. 134

Note sur le territoire de Kansas, adressée par M. Louis Cortambert. 199

Lettre de S. A. R. Mgr. le duc de Scanie au président de la Société de géographie. 200

Lettre de M. Cortambert à M. Alfred Maury, sur une rectification à faire dans le *Bulletin*. 201

Extrait d'une lettre de M. le comte de Gobineau à M. Alfred Maury.. 202

Nouvelles de l'expédition scientifique envoyée en Sibérie en 1855 par la Société de géographie de Saint-Pétersbourg. . 206

Tremblement de terre au Japon. 208

Pages.
Extraits d'une lettre de M. A. Bonpland à M. Alfred Demersay. 368
Extrait d'une lettre de M. Hermann Ludewig à M. Jomard. . . 372
Lettre de M. le docteur Barth à M. le président de la Société de géographie de Paris. 373
Extrait d'une lettre de M. Brun-Rollet à M. Jomard 375
Note sur le monument élevé en Angleterre à la mémoire du lieutenant Bellot, et sur la souscription anglaise, par M. De la Roquette. 377
Séance annuelle de la Société royale des antiquaires du Nord. 379

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Extraits des procès-verbaux des séances de la Commission centrale. 135, 209, 270, 382
Ouvrages offerts à la Société. 146, 214, 275, 395
Table générale des matières du tome XI.. 398

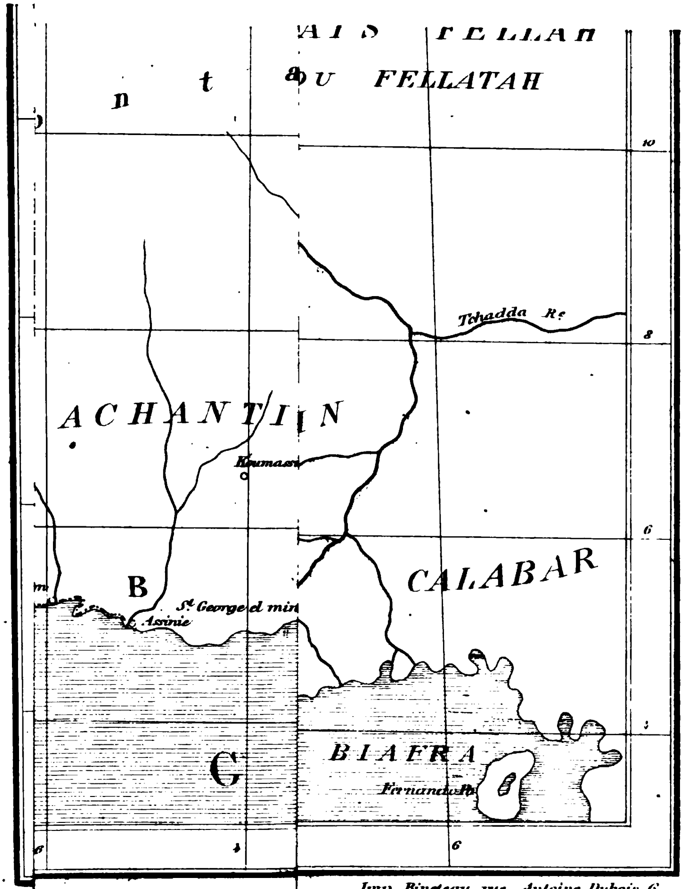
PLANCHES.

Carte des découvertes du Dr E.-K. Kane dans les régions arctiques.
Croquis des bassins du Sénégal et du haut Niger, par le lieutenant-colonel du génie L. Faidherbe.

FIN DE LA TABLE DU XIe VOLUME.

73
pernavik
Descente du Dr.
Kane le 6 aout 1855.
le occidentale du Méridien de Paris
60
55
65
55

Gravée chez Er
Imp. de Bineteau r. Antoine Dubois 6.



AIS FELLAH
n t a
OU FELLATAH
10
Tchadda R.
8
ACHANTI
IN
Koumassi
6
CALABAR
B
St George el min
Assinie
BIAFRA
G
Fernando Po
6
4
6

Imp. Bineteau rue Antoine Dubois 6.

A 406764

UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 02422 1791